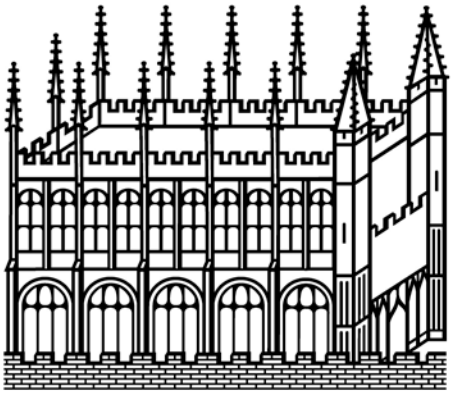


Bodleian Libraries

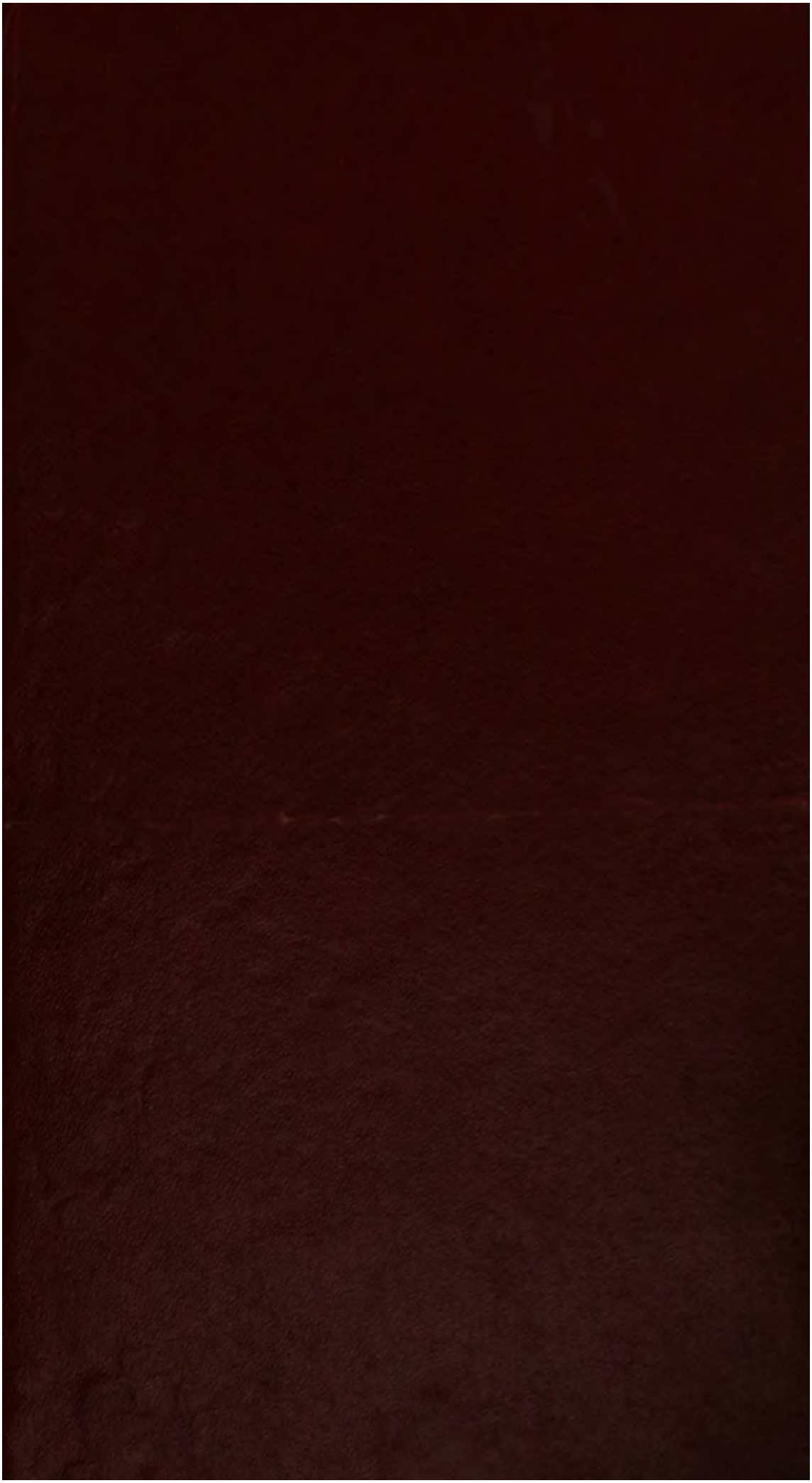
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



JJ. 29 (Finch)

OEUVRES
DE
CLEMENT MAROT

VALET-DE-CHAMBRE DE FRANÇOIS I.
ROY DE FRANCE,

Revûes ſur pluſieurs Manuſcrits, & ſur plus de quarante Editions;

ET AUGMENTÉES

Tant de diverſes Poëſies veritables, que de celles qu'on lui a fauſſement attribuées:

AVEC

Les Ouvrages de JEAN MAROT ſon Pere, ceux de MICHEL MAROT ſon Fils, & les Piéces du Different de CLEMENT avec FRANÇOIS SAGON:

Accompagnées d'une Preface Hiſtorique & d'Obſervations Critiques.

TOME SECOND.

A LA HAYE,
Chez P. GOSSE & J. NEAULME.
M.DCC.XXXI.

Avec Privilege des Etats de Hollande & de Weſt-Friſe.

TAYLOR UNIVERSITY
1962
FORD
LIBRARY

TABLE

Des Pieces contenues dans le Tome II.

Des Oeuvres de

CLEMENT MAROT.

EPITRES.

EPITRE I. *Maguelonne à ſon ami Pierre de Provence, elle eſtant en ſon Hoſpital.* 1517. 1

- - - II. *Le deſpourveu, à Madame la Ducheſſe d'Alançon & de Berri, Marguerite ſœur unique du Roy.* 1518. 9

- - - III. *Du camp d'Atigni à ma dite Dame d'Alençon.* 1521. 17

- - - IV. *A ladite Dame touchant l'Armée du Roy en Haynaut.* 1521. 24

- - - V. *A la Damoiſelle negligente de venir voir ſes amis.* 28

- - - VI. *Des jaretieres blanches.* 1522. 30

- - - VII. *Au Roy.* 1518. 32

- - - VIII. *Pour le Capitaine Bourgeon à M. de la Roque.* 33

- - - IX. *Pour le Capitaine Raiſin audit Seigneur de la Roque.* 35

- - - X. *A Monſieur Bouchar Docteur en Theologie.* 1525. 38

- - - XI. *A ſon ami Lion Jamet de Senſai en Poictou.* 1525. 41

- - - XII. *Excuſes d'avoir fait aucuns Adieux.* 1529. 44

EPITRE XIII. *Aux Dames de Paris qui ne vouloient prendre les precedentes excuſes en payement.* 1529. 48

- - - XIV. *A la Royne Eleonor à ſon arrivée d'Eſpagne avec Meſſieurs les deux enfans du Roy, delivrés des mains de l'Empereur Charles le quint.* 1530. 58

- - - XV. *A Monſeigneur de Lorraine venu lors à Paris, luy preſentant le premier livre tranſlaté de la Metamorphoſe d'Ovide.* 1530. 62

- - - XVI. *A Monſeigneur le grand Maiſtre de Montmoranci, lui envoyant un petit recueil de ſes œuvres, avec recommandation du porteur.* 1530. 65

- - - XVII. *Pour Pierre Vuyard Secretaire de Monſeigneur de Guiſe à Madame de Lorraine.* 1530. 67

- - - XVIII. *Epiſtre qu'il perdit à la condamnade contre les couleurs d'une Damoiſelle.* 70

- - - XIX. *A une jeune Dame, laquelle un Vieillard marié vouloit eſpouſer* 71

- - - XX. *A celuy qui l'injuria par eſcrit, & ne s'oſa nommer.* 73

- - - XXI. *Pour un Gentilhomme de la Court eſcrivant aux Dames de Chaſteaudun.* 75

- - - XXII. *A Guillaume du Tertre, Secretaire de Monſieur de Chaſteaubriant* 79

- - - XXIII. *Pour un vieil Gentilhomme reſpondant à la lettre de ſon ami.* 80

- - - XXIV. *Au Chancelier du Prat, nouvellement Cardinal.* 1527. 82

- - - XXV. *Au dit Seigneur pour ſe plaindre du Threſorier Preud'homme, faiſant difficulté*

culté d'obéir à l'acquict deſpeſché. 1527. 85

EPITRE XXVI. *Au Roy pour le delivrer de priſon.* 1527. 87

- - - XXVII. *Au Reverendiſſime Cardinal de Lorraine.* 1529. 89

- - - XXVIII. *Au Roy pour avoir eſté deſrobé.* 1531. 93

- - - XXIX. *A un ſien ami ſur ce propos.* 1531. 99

- - - XXX. *A un qui calomnia l'Epiſtre precedente.* 1531. ibid.

- - - XXXI. *Au Lieutenant Gontier.* 1531. 100

- - - XXXII. *A Vignals Thouloufan.* 1531. 102

- - - XXXIII. *A Monſeigneur de Guiſe paſſant par Paris.* 1541. 103

- - - XXXIV. *Au Roy pour ſucceder en l'eſtat de ſon pere.* 1523. 104

- - - XXXV. *Pour la petite Princeſſe de Navarre, à Madame Marguerite.* 1538. 108

- - - XXXVI. *A Monſieur le Général Prevoſt.* 111

- - - XXXVII. *A Alexis Jure de Quiers en Piemont.* 1535. 112

- - - XXXVIII. *A une Damoiſelle malade.* 114

- - - XXXIX. *A deux Damoiſelles.* 115

- - - XL. *A ceux qui après l'Epigramme du beau Tetin en firent d'autres.* 1535. 117

- - - XLI. *Adieu aux Dames de la Court.* 1537. 120

- - - XLII. *Prémiere Epiſtre du Coq à l'Aſne à Lion Jamet.* 1534. 123

EPITRE XLIII. *Seconde Epiſtre du Coq à l'Aſne à Lion Jamet.* 1535. 130
- - - XLIV. *Troiſiéme Epiſtre du Coq à l'Aſne envoyée de Veniſe le dernier jour de Juillet.* 1536. 141
- - - XLV. *Quatriéme Epiſtre du Cocq à l'Aſne, à Lion Jamet.* 1536. 149
- - - XLVI. *Lion Jamet à Clement Marot.* 1543. 156
Au Seigneur du Pavillon, Michel Marot. 160
- - - XLVII. *Lettre de Clement Marot par lui envcyée de Ferrare à ſon ami Couillard, Sieur du Pavillon lez Lorris en Gaſtinois.* 1535. 161
- - - XLVIII. *Au Roy du temps de ſon exil à Ferrare.* 1535. 164
- - - XLIX. *A Monſeigneur le Dauphin du temps de ſon exil.* 1536. 172
- - - L. *A Madame la Ducheſſe de Ferrare.* 1535. 176
- - - LI. *Epiſtre perdue au jeu, contre Madame de Pons.* 1535. 178
- - - LII. *A Madame de Soubize partant de Ferrare, pour s'en venir en France.* 1536. 182
- - - LIII. *A Monſeigneur le Cardinal de Tournon. Marot retournant de Ferrare à Lion.* 1536. 185
- - - LIV. *Adieu à la ville de Lion.* 1536. 188
- - - LV. *Le Dieu gard à la Court, après ſon retour de Ferrare.* 1537. 190
- - - LVI. *Fripelippe, valet de Marot, à Sagon.* 1537. 193

EPI-

EPITRE LVII. *Epiſtre à Sagon & à la Hueterie, par M. Charles Fontaine, mal attribuée par ci-devant à Clement Marot.* 1536. 203
- - - LVIII. *Au Roy pour la Baſoche.* 210
- - - LIX. *Au Roy, pour lui recommander Papillon, Poëte François, eſtant malade.* 212
- - - LX. *A ſon amî Papillon; contre le fol amour.* 214
- - - LXI. *A un ſien ami.* 1543. 218
- - - LXII. *A M. Peliſſon Preſident de Savoye.* 1543. 221
- - - LXIII. *Epiſtre du Biau fils de Pazy, par autre que Marot.* 223
- - - LXIV. *Reſponſe de la Dame, au jeune fy de Pazy.* 227

BALLADES.

BALLADE I. DEs *enfans ſans ſoucy.* 1512. 230
- - - II. *Le Cry du Feu de l'Empire d'Orleans.* 232
- - - III. *De Frere Lubin.* 234
- - - IV. *Du temps que Marot eſtoit au Palais à Paris, & qu'il y apprenoit à eſcrire.* 1513. 236
- - - V. *D'un amant ferme en ſon amour, quelque rigueur que ſa Dame lui faſſe.* 1524. 239
- - - VI. *Ballade qu'il compoſa en priſon contre*

tre Iſabeau, qui fut s'amye, contre l'inconſtance de laquelle il avoit compoſé le Rondeau 66. qui ſe commence Comme inconſtante *&c. qui fut cauſe de ſa priſe. 1525.* - - 241

BALLADE VII. *De s'amie bien belle. 1527.* - 244

- - - VIII. *A Madame d'Alençon Marguerite de Valois, ſœur unique du Roy, pour eſtre couché en ſon eſtat. 1518.* - - 246

- - - IX. *De la naiſſance de feu Monſieur le Daufin, François. 1517.* - - 248

- - - X. *Du Triumphe d'Ardres & Guynes, par les Rois de France & d'Angleterre. 1520.* - - 249

- - - XI. *De l'arrivée de Monſeigneur d'Alençon en Haynaut 1521.* - - 251

- - - XII. *De paix & de victoire. 1521.* 253

- - - XIII. *Du jour de Noël. Sur l'air,* J'ai veu le temps que j'étoite à Baſac. 255

- - - XIV. *De Careſme* 257

- - - XV. *De la Paſſion de noſtre Seigneur Jeſus-Chriſt.* 258

CHANTS DIVERS.

CHANT I. *CHant Royal, de la Conception, que Maitre Guillaume Cretin voulut avoir de l'Auteur, lequel lui envoya avec un Huictain qui eſt le premier de ſes Epigrammes qui ſe commence,* L'hom-

L'homme ſotard & non ſçavant &c. 1520. 260
CHANT II. *Autre Chant Royal, de la Conception.* 1520. 263
- - - III. *Chant Royal, Chreſtien.* 265
- - - IV. *Cantique à la Déeſſe Santé. Pour le Roi malade.* 1539. 267
- - - V. *Cantique de la Royne (Eleonor) ſur la maladie, & convaleſcence du Roy.* 1539. 269
- - - VI. *Sur la Maladie de s'Amie.* 1528. 273
- - - VII. *Chant de May.* 1526. 275
- - - VIII. *Chant de May, & de Vertu.* 1526. 276
- - - *De l'Amour Fugitif de Lucien.* 278
- - - IX. *De l'Amour fugitif. Invention de Marot, qui eſt la ſuite de l'Amour fugitif, qui ſe lict aux traductions.* 1527. 281
- - - X. *Chant nuptial du Mariage de Madame Renée ſeconde fille de France, avec le Duc de Ferrare, pris de Catulle. En Juillet.* 1528. 287
- - - XI. *Chant nuptial du Roy d'Eſcoſſe, & de Madame Magdeleine, premiere Fille de France.* 1. *Janvier.* 1537. 291
- - - XII. *Chant de joye: Au retour d'Eſpagne, de Meſſeigneurs les deux Enfans de France, compoſé la nuict qu'on en ſceut les nouvelles, & le lendemain preſenté au Roy à ſon lever.* 1530. 295
- - - XIII. *Chant Royal, dont le Roy bailla le Refrain.* 1532. 297
- - - XIV. *Chant Paſtoral. A Monſeigneur le Cardinal de Lorraine.* 300

CHANT XV. *Chant de folie. De l'origine de Villemanoche.* 301
- - - XVI. *Cantique de la Chreſtienté. Sur la venuë de l'Empereur & du Roi, au voyage de Nice.* 1538. 303
Jean de Conches de Valence en Dauphiné. Aux Lecteurs. 306
- - - XVII. *A la Royne de Hongrie, venuë en France.* 1539. 307
- - - XVIII. *Sur l'entrée de l'Empereur à Paris 1. Janvier* 1540. 309
- - - XIX. *Marot à l'Empereur.* 1540. 311
- - - XX. *France à l'Empereur. A ſon arrivée.* 1539. & 1540. 313
- - - XXI. *Cantique de Cl. Marot, banni de France, depuis chaſſé de Ferrare par le Duc, & de là retiré à Veniſe.* 1536. *A la Reine de Navarre, de laquelle il avoit receu une Epiſtre en Rythme.* 316
- - - XXII. *La mort du Juſte & du Pecheur.* 321

CHANSONS.

CHANSON I. *DU jour de Noel.* 324
Deuxième. - - 325
- - - *Troiſième. Pour ſa Maiſtreſſe.* 1530. ibid.
- - - *Quatrième.* - - - 326
- - - *Cinquième* 1525. - - 328
- - - *Sixième.* 1525. - - 329
- - - *Septième.* ibid.

CHAN-

CHANSON *Huitième.* 1524. - - 330
- - - *Neuvième.* 1527. - - 332
- - - *Dixième.* 1524. - - 333
- - - *Onzième.* 1524. - - 334
- - - *Douzième.* 1524. - - 335
- - - *Treizième.* 1524. - - ibid.
- - - *Quatorzième.* 1525. - - 337
- - - *Quinzième.* 1525. - - 338
- - - *Seizième.* 1525. - - 339
- - - *Dix-ſeptième.* 1525. - - 340
- - - *Dix-huitième.* 1525. - - 341
- - - *Dix-neuvième.* 1527. - - ibid.
- - - *Vingtième.* 1525. - - 342
- - - *Vingt-unième.* 1525. - - 343
- - - *Vingt-deuxième.* 1524. - - 344
- - - *Vingt-troiſième.* 1525. - - ibid.
- - - *Vingt-quatrième.* 1525. - - 345
- - - *Vingt cinquième.* 1527. - - 346
- - - *Vingt-ſixième.* - - 347
- - - *Vingt-ſeptième.* 1525. - - 348
- - - *Vingt-huitième.* 1525. - - ibid.
- - - *Vingt-neuvième.* 1525. - - 349
- - - *Trentième.* 1527. - - ibid.
- - - *Trente-unième.* 1528. - - 350
- - - *Trente-deuxième.* - - 351
- - - *Trente-troiſième.* - - 352
- - - *Trente-quatrième.* 1524. - - 353
- - - *Trente-cinquième.* - - 354
- - - *Trente-ſixième. Pour la Brune.* ibid.
- - - *Trente-ſeptième. Pour la Blanche.* 355
- - - *Trente-huitième.* - - ibid.
- - - *Trente-neuvième.* 1528. - - 356
- - - *Quarantième.* - - 357
- - - *Quarante-unième. Compoſée par Herbet.* 358

CHANSON *Quarante-deuxième.* 1528. - 358

RONDEAUX.

RONDEAU I. *DUquel les lettres capitales portent le nom de l'Autheur.* 1517. 360
- - - II. *Du Vendredi Sainct.* 361
- - - III. *De la Conception de noſtre Dame.* 1530. 362
- - - IV. *A la louange de Madame la Ducheſſe d'Alençon, Marguerite de Valois, ſœur unique du Roy.* 1518. 363
- - - V. *Au Roy, pour avoir argent au deſloger de Reims* 1521. ibid.
- - - VI. *De la veuë des Rois de France, & d'Angleterre, entre Ardres & Guynes.* 1520. 364
- - - VII. *De ceux qui alloyent ſur Mule au Camp d'Attigny.* 1521. 365
- - - VIII. *De la Paix traictée à Cambray par trois Princeſſes, Madame Loyſe de Savoye, mere du Roy, Madame Marguerite de Valois, Royne de Navarre & ſœur unique dudit Roy, & Madame Marguerite de Flandres, Tante de l'Empereur, & y concluë le 5. d'Aouſt.* 1529. 366
- - - IX. *A Monſieur de Belleville, qui lui tranſmit une Epiſtre parlant de Madame de Chaſteaubriant.* 368
- - - X. *Sur la deviſe de Madame de Lorraine,* Amour & Foy. 369

RON-

RONDEAU XI. *A Monſieur de Pothon, pour le prier de parler au Roy pour luy.* 1518. 370

- - - XII. *A un Creancier.* 371
- - - XIII. *Reſponſe à un Rondeau, qui ſe commençoit,* Maiſtre Clement mon bon Amy. 373
- - - XIV. *Du Diſciple ſouſtenant ſon Maiſtre, contre les detracteurs.* 374
- - - XV. *A une meſdiſante.* ibid.
- - - XVI. *A un Poëte ignorant.* 376
- - - XVII. *A un Poëte François.* 377
- - - XVIII. *Au Seigneur Theocrenus, liſant à ſes diſciples.* 378
- - - XIX. *A Eſtienne du Temple.* ibid.
- - - XX. *Eſtienne Clavier à Clement Marot.* 379
- - - XXI. *Reſponſe audit Clavier.* 380
- - - XXII. *A Jeanne Gaillarde, Lyonnoiſe.* ibid.
- - - XXIII. *Reſponſe de ladite Gaillarde.* 381
- - - XXIV. *A celuy, dont les Lettres capitales du Rondeau portent le nom.* 382
- - - XXV. *De la mort de Monſieur de Chiſſay.* 1517. 383
- - - XXVI. *Aux amis & ſœurs de feu Claude Perreal Lyonnois.* 385
- - - XXVII. *A ſes Amis, auſquels on rapporta qu'il eſtoit priſonnier.* 1524. ibid.
- - - XXVIII. *D'un qui ſe plainct de mort & d'envie.* 1529. 386
- - - XXIX. *D'un qui ſe complainct de Fortune.* 387
- - - XXX. *A Madame de Bazanges, eſtant priſonniere,* 388

RONDEAU XXXI. *Du conſict en douleur.* 388
- - - XXXII. *Par contradictions.* 389
- - - XXXIII. *D'un lieu de plaiſance.* 1524. 390
- - - XXXIV. *De l'Amoureux ardent.* 1524. 391
- - - XXXV. *Du mal-content d'Amours.* 1525. 392
- - - XXXVI. *De l'abſent de s'Amie.* 1524. 393
- - - XXXVII. *Pour un, qui eſt allé loing de s'Amie.* 1524. 394
- - - XXXVIII. *De l'Amant douloureux.* 1524. 395
- - - XXXIX. *D'un qui ſe défioit de ſa Dame.* 1525. 396
- - - XL. *De celuy qui ne penſe qu'en s'Amie.* 397
- - - XLI. *De celuy qui entra de nuict chez s'Amie.* ibid.
- - - XLII. *Du content en Amours.* 1524. 398
- - - XLIII. *D'un délaiſſé de s'Amye.* 1525. 399
- - - XLIV. *De celuy de qui l'Amye a fait nouvel Amy.* 1525. 400
- - - XLV. *D'un Amant marry contre ſa Dame.* 1525. ibid.
- - - XLVI. *D'un, qui incite une jeune Dame à faire un Amy.* 402
- - - XLVII. *A la jeune Dame, melancolique & ſolitaire.* 403
- - - XLVIII. *De la jeune Dame, qui a vieil Mari.* 404

RONDEAU XLIX. *D'une mal mariée, qui ne veut faire un Amy.* 405
- - - L. *D'aucunes Nonnains, qui ſortirent du Couvent pour s'aller recréer.* 406
- - - LI. *D'alliance de penſée.* 1527. 407
- - - LII. *De ſa grande Amye.* 1525. 408
- - - LIII. *De trois Alliances.* 409
- - - LIV. *D'alliance de Sœur.* 1527. ibid.
- - - LV. *Aux Damoyſelles pareſſeuſes d'eſcrire à leurs Amys.* 410
- - - LVI. *De celuy qui nouvellement a receu lettres de s'Amye.* 1527. 411
- - - LVII. *De trois couleurs Gris, Tanné & Noir.* 412
- - - LVIII. *A une Dame, luy offrant cueur & ſervice.* 1527. 413
- - - LIX. *D'une Dame à un importun.* 414
- - - LX. *D'une Dame ayant beauté & grace.* 415
- - - LXI. *A une Dame pour la louer.* 1529. 416
- - - LXII. *A la fille d'un Paincte d'Orleans, belle entre les autres.* 417
- - - LXIII. *Du baiſer de s'Amie.* 1524. 418
- - - LXIV. *De l'amour du ſiecle antique.* 1525. 420
- - - LXV. *Reſponce au precedent par Victor Brodeau.* 1525. 422
- - - LXVI. *De l'inconſtance de Yſabeau. Ce Rondeau fut cauſe de ſa prinſe.* 1525. 423
- - - LXVII. *Rondeau parfaict, à ſes Amis après ſa delivrance, le premier jour de May.* 1526. 425

RONDEAU LXVIII. *L'adieu de France à l'Empereur.* 1540. 426

- - - LXIX. *Vers affichez à Paris, quand Beda fut forbanny, voulant eſmouvoir le Peuple à ſédition.* - 427

- - - LXX. *Reſponſe de Marot à l'eſcripteau cy-deſſus.* - 428

Dixain ſur le meſme ſujet. - ibid.

Fin de la Table du Tome II.

EPITRES

DE CL. MAROT.

EPITRE I.

Maguelonne à ſon Amy Pierre de Provence, elle eſtant en ſon Hoſpital. (1)

1517.

SUSCRIPTION.

Meſſager de Venus prens ta haute vollée,
Cherche le ſeul Amant de ceſte deſolée:
Et quelque part qu'il rie, ou gemiſſe à preſent,
De ce piteux eſcrit fais lui un doux preſent.

LA plus dolente & malheureuſe femme,
Qui onqu' entra en l'amoureuſe flamme
De Cupido, met ceſte Epiſtre en voye,
Et par icelle (amy) ſalut t'envoye,

Bien

(1) Le fond de cette Epitre eſt tiré du Roman ſi connu

Bien cognoiſſant, que deſpite Fortune,
Et non pas toy, à preſent m'infortune:
Car ſi triſteſſe avecques dur regret
M'a fait jetter maint gros ſouſpir aigret,
Certes je ſçai que d'ennuy les allarmes
T'ont fait jetter maintefois maintes larmes.
O noble cueur, que je voulois choiſir
Pour mon amant, ce n'eſt pas le plaiſir,
Qu'euſmes alors, qu'en la maiſon Royalle
Du Roy mon pere à t'amye loyalle
Parlementas d'elle tout vis-à-vis:
Si te promets que bien m'eſtoit advis,
Que tout le bien du monde & le deduit
N'eſtoit que dueil, près du gracieux fruict
D'un des baiſers, que de toy je receu:
Mais nos eſprits par trop furent deceuz,
Quand tout ſoudain la fatale Déeſſe
En dueil mua noſtre grande lieſſe,
Qui dura moins que celle de Dido:
Car toſt après, que l'enfant Cupido
M'euſt fait laiſſer mon pere puiſſant Roy,
Vinſmes entrer ſeulets en deſarroy
En un grand bois, où tu me deſcendis,
Et ton manteau deſſus l'herbe eſtendit,
En me diſant: mamye Maguelonne,
Repoſons nous ſur l'herbe qui fleuronne,
Et eſcoutons du roſſignol le chant.
Ainſi fut fait. Adonc en arrachant
Fleurs & boutons de beauté très-inſigne,
Pour te montrer de vraie Amour le ſigne,
Je les jettois de toi à l'environ,
Puis deviſant m'aſſis ſur ton giron,

Mais

connu de la belle Maguelonne & de Pierre de Provence.

Mais en contant ce qu'avions en penſée,
Sommeil me print, car j'eſtois bien laſſée.
Finablement m'endormy près de toy,
Dont contemplant quelque beauté en moy,
Et te ſentant en ta liberté franche,
Tu deſcouvris ma poitrine aſſez blanche,
Dont de mon ſein les deux pommes pareilles
Veis à ton gré, & tes levres vermeilles
Baiſerent lors les miennes à deſir:
Sans vilenie, en moi prins ton plaiſir,
Plus que ravy, voyant ta douce amye
Entre tes bras doucement endormie.
Là tes beaux yeux ne ſe pouvoient ſaouler:
Et ſi diſois (pour plus te conſoler)
Semblables mots en gemiſſante aleine:
O beau Paris, je ne croi pas qu'Helaine,
Que tu ravis par Venus dedans Grece,
Euſt de beauté autant, que ma maiſtreſſe:
Si on le dit, certes ce ſont abus.
Diſant ces mots, tu vis bien, que Phebus
Du haſle noir rendoit ma couleur tainte,
Dont te levas, & couppas branche mainte,
De verd laurier, cyprès, cedre ou ramée, (1)
Dont il ſortoit une odeur embaſmée,
Que tout autour de moy tu vins eſtendre
Pour preſerver ma face jeune & tendre.
Helas ami, tu ne ſçavois que faire
A me traiter, obeyr, & complaire,
Comme celui duquel j'avois le cueur.
Mais cependant, ô gentil belliqueur,
Je dormois fort, & Fortune veilloit:
Pour noſtre mal (las!) elle travailloit.

Car

(1) Ce vers & le ſuivant qui ſe trouve dans l'édition de Bonnemere & en pluſieurs autres manquent dans l'édition de Nyort & en d'autres éditions vulgaires, & nous avons cru les devoir rétablir ici.

Car quand je fus de mon repos laſſée,
En te cuydant donner une embraſſée,
Pour mon las cueur grandement conſoler,
En lieu de toi (las!) je vins accoler
De mes deux bras la flairante ramée,
Qu'autour de moi avois miſe & ſemée,
En te diſant, mon gracieux amy,
Ay-je point trop à voſtre gré dormy?
N'eſt il pas temps que d'ici je me leve?
Ce proferant, un peu je me ſoubleve,
Je cherche, & cours, je reviens, & puis vois,
Autour de moi je ne vis que les bois:
Dont maintefois t'appellai Pierre, Pierre,
As-tu le cueur endurci plus que pierre,
De me laiſſer en ceſtui bois abſconſe?
Quand de nully n'eus aucune reſponſe,
Et que ta voix point ne me reconforte,
A terre cheuz, comme tranſie, ou morte:
Et quand après mes langoureux eſprits
De leur vigueur furent un peu ſurpris,
Semblables mots je dis de cueur & bouche:
Helas! Amy, de proueſſe la ſouche,
Où ès allé? Es-tu hors de ton ſens,
De me livrer la douleur que je ſens
En ce bois plein de beſtes inhumaines?
M'as-tu oſté des plaiſances mondaines,
Que je prenois en la maiſon mon Pere,
Pour me laiſſer en ce cruel repaire?
Las! qu'as-tu fait, de t'en partir ainſi?
Penſes-tu bien, que puiſſe vivre ici?
Que t'ai-je fait, ô cueur laſche & immunde?
Se tu eſtois le plus noble du monde,
Ce vilain tour ſi rudement te bleſſe,
Qu'oſter te peut le titre de nobleſſe.
O cueur remply de fallace & faintiſe!

O cueur plus dur que n'eſt la roche biſe!
O cueur plus faux, qu'onques naſquit de mere!
Mais reſpons moi à ma complainte amere:
Me promis-tu en ma chambre parée,
Quand te promis ſuivre jour & ſerée,
De me laiſſer en ce bois en dormant?
Certes tu es le plus cruel amant,
Qui onques fut, d'ainſi m'avoir fraudée.
Ne ſuis-je pas la ſeconde Medée?
Certes ouy; & à bonne raiſon
Dire te puis eſtre l'autre Jaſon.
Diſant ces mots, d'un animé courage,
Te vois querant, comme pleine de rage,
Parmi les bois, ſans douter nuls travaux:
Et ſur ce poinct rencontray nos chevaux
Encor liez, paiſſant l'herbe nouvelle,
Dont ma douleur renforce & renouvelle:
Car bien cogneus que de ta volonté
D'avecques moy ne t'eſtois abſenté.
Si commençay comme de douleur tainćte,
Plus que devant faire telle complainćte.
Or voy-je bien (Amy) & bien appert,
Que maugré toi en ceſtuy bois deſert
Suis demourée. O Fortune indecente:
Ce n'eſt pas or', ne de l'heure preſente,
Que tu te prens à ceux de haute touche,
Et aux loyaux. Quel' rancune te touche?
Es-tu d'envie entachée, & polluë, (1)
Dont noſtre amour n'a eſté diſſoluë?
O cher amy, ô cueur doux & benin,

Que

(1) *Es-tu d'envie entachée, & polluë?*] Ce vers eſt autrement dans l'édition de Bonnemere, & il me paroît beaucoup mieux: *Es-tu de dueil aggravée & polluë?*

Que n'ai-je prins d'Atropos le venin
Avecques toi? voulois-tu que ma vie (1)
Fuſt encor plus cruellement ravie?
Je te promets qu'onques à creature
Il ne ſurvint ſi piteuſe advanture.
Et à tort t'ai nommé, & ſans raiſon (2)
Le deſloyal, qui conquiſt la toyſon:
Pardonne-moy, certes je m'en repens.
O fiers lyons, & venimeux ſerpens,
Crapaux enflez, & toutes autres beſtes,
Courez vers moi, & ſoyez toutes preſtes
De devorer ma jeune tendre chair,
Que mon amy n'a pas voulu toucher
Qu'avec honneur. Ainſi morne demeure
Par trop crier, & plus noire que meure,
Sentant mon cueur plus froid que glace, ou marbre:
Et de ce pas montay deſſus un arbre
A grand labeur. Lors la veuë s'eſpart
En la foreſt: mais en chacune part
Je n'entendy que les voix très-hydeuſes,
Et hurlemens des beſtes dangereuſes.
De tous coſtez regardois, pour ſçavoir,
Si le tien corps pourroye appercevoir:
Mais je ne vy que celuy bois ſauvage,

La

(1) *Avecques toy &c.*] Ce vers & le ſuivant ſont ainſi dans l'édition de Bonnemere:

Avecques toy voulois-tu que ma mort
Touchée fuſt de plus aſpre remort?

(2) *Et à tort t'ay &c.*] Ce vers eſt beaucoup mieux dans les plus anciennes éditions, le voici; *Et à grant tort te nommay par blaſon*; blaſon cenſure; mais il ſeroit encore mieux, ſi on mettoit, *Et à grant tort te nommay ſans raiſon.*

La mer profonde, & perilleux rivage,
Qui durement fit mon mal empirer.
Là demouray, non pas ſans ſoupirer,
Toute la nuict: ô vierge très-hautaine!
Raiſon y eut, car je ſuis très-certaine,
Qu'oncques Thysbé, qui à la mort s'offrit
Pour Piramus, tant de mal ne ſouffrit.
En évitant que les loups d'avanture
De mon corps tien ne fiſſent leur paſture,
Toute la nuict je paſſay ſans dormir
Sur ce grand arbre, où ne fis que gemir:
Et au matin que la clere Aurora
En ce bas monde eſclercy le jour a,
Me deſcendy, triſte, morne, & pallie,
Et nos chevaux en plorant je deslie
En leur diſant: ainſi comme je penſe,
Que voſtre maiſtre au loin de ma preſence
S'en va errant par le monde en eſmoi,
C'eſt bien raiſon que, comme luy & moi,
Alliez ſeulets par bois, plaine & campaigne.
Adonc rencontre une haute montagne:
Et de ce lieu, les pelerins errans
Je pouvois veoir, qui tiroient ſur les rengs
Du grand chemin de Rome ſaincte & digne,
Lors devant moi vey une pelerine,
A qui donnay mon royal veſtement
Pour le ſien povre: & dès lors promptement
La tienne amour ſi m'incita grand' erre
A te chercher en haute mer, & terre:
Où maintefois de ton nom m'enqueroie,
Et Dieu tout bon ſouvent je requeroie,
Que de par toy je fuſſe rencontrée.
Tant cheminay, que vins en la contrée
De Lombardie, en ſoucy très-amer:
Et de ce lieu me jectay ſur la mer,
Où le bon vent ſi bien la nef avance,

Qu'elle aborda au pays de Provence:
Où mainte gent, en allant, me racompte
De ton depart: & que ton pere Compte
De ce pays durement s'en contriſte:
Ta noble mere en a le cueur ſi triſte,
Qu'en deſeſpoir lui conviendra mourir.
Penſes-tu point donques nous ſecourir?
Veux-tu laiſſer ceſte povre loyalle
Née de ſang, & ſemence Royalle
En ceſte ſimple & miſerable vie?
Laquelle encor de ton amour ravie,
En attendant de toi aucun rapport,
Un hoſpital a baſty ſur un port
Dict de ſainct Pierre, en bonne ſouvenance
De ton haut nom: & là prend ſa plaiſance
A gouverner, à l'honneur du haut Dieu,
Povres errans & malades en ce lieu:
Où j'ai baſti ces miens triſtes eſcripts
En amertume, en pleurs, larmes, & cris,
Comme peux veoir qu'ils ſont faits & tiſſus:
Et ſi bien veois la main, dont ſont yſſus,
Ingrat ſeras, ſi en ceſt hoſpital,
Celle qui t'a donné ſon cueur total
Tu ne viens veoir: car virginité pure
Te gardera, ſans aucune rompure:
Et de mon corps ſeras ſeul jouyſſant.
Mais s'ainſi n'eſt, mon aage fleuriſſant
Conſumerai ſans joye ſinguliere
En povreté, comme une hoſpitaliere.
Donques (amy) viens moy veoir de ta grace:
Car tiens-toi ſeur qu'en ceſte povre place
Je me tiendrai attendant des nouvelles
De toy, qui tant mes regrets renouvelles.

Voyez ci-après le premier des Rondeaux fait ſur ce ſujet.

EPI-

EPITRE II.

Le Deſpourveu à ma Dame la Ducheſſe d'Alençon, & de Berri, Marguerite Sœur unique du Roy. (1)

1518.

SI j'ai empris en ma ſimple jeuneſſe
De vous eſcrire, ô très-haute Princeſſe,
Je vous ſuppli, que par douceur humaine
Me pardonnez: car Bon vouloir, qui meine
Le mien deſir, me donna eſperance,
Que voſtre noble & digne preference
Regarderoit par un ſens très-illuſtre,
Que petit feu ne peut jetter grand luſtre.
Autre raiſon, qui m'induit & inſpire

De

(1) Le Poëte étoit jeune, lorſqu'il fit pour Madame Marguerite Ducheſſe d'Alençon, & depuis Reine de Navarre, cette Epitre, dont le tour eſt ingenieux, & l'invention agréable. La Princeſſe avoit un goût exquis pour la poëſie où elle a réuſſi. Et c'eſt ſans doute ce qui engagea François I. à prier Madame ſa ſœur de le prendre en qualité de valet de Chambre. Marot crut bien faire de ne paroître pas les mains vuides devant la Princeſſe. Le Seigneur de Pothon lui preſenta donc le Poëte qui, pour ſe faire mieux connoître, y parut avec cette piece. Il fut agréé, & ne la quitta que ſur la fin de 1534. après avoir été ſeize ans à ſon ſervice. Ainſi il entra chez elle ſur la fin de 1518.

De plus en plus le mien cas vous eſcrire,
C'eſt qu'une nuit tenebreuſe & obſcure,
Me fut advis, que le grand Dieu Mercure
Chef d'Eloquence, en partant des hauts cieux
S'en vint en terre apparoiſtre à mes yeux,
Tenant en main ſa verge & Caducée
De deux Serpens par ordre entrelaſſée:
Et quand il eut ſa face celeſtine
(Qui des humains la memoire illumine)
Tournée à moy, contenance, ne geſte
Ne peuz tenir, voyant ce corps celeſte,
Qui d'une amour entremeſlée de ire
Mé commença ſemblables mots à dire.

MERCURE.

Mille douleurs te feront ſouſpirer,
Si en mon art tu ne veux inſpirer
Le tien eſprit par cure diligente:
Car bien peu ſert la Poëſie gente,
Si bien, & los on n'en veut attirer.

Et s'autrement tu n'y veux aſpirer:
Certes, Amy, pour ton dueil empirer,
Tu ſouffriras des fois plus de cinquante
Mille douleurs.
Donc ſi tu quiers au grand chemin tirer
D'honneur & bien, vueille toi retirer
Vers d'Alençon la Ducheſſe excellente,
Et de tes faits, tels qu'ils ſont, lui preſente,
Car elle peut te garder d'endurer
Mille douleurs.

L'AUTEUR.

Après ces mots, ſes eſles esbranla,

Et vers les cours celeſtes s'en alla
L'éloquent Dieu: mais à peine fut-il
Monté au ciel par ſon voller ſubtil,
Que dedans moi, ainſi qu'il me ſembla,
Tout le plaiſir du monde s'aſſembla.
Les bons propos, les raiſons ſingulieres
Je vois cerchant, & les belles matieres,
A celle fin de faire œuvre duiſante
Pour Dame, tant en vertus reluiſante.
Que dirai plus? Certes les miens eſprits
Furent dès-lors comme de joye eſpris,
Bien diſpoſez d'une veine ſubtile,
De vous eſcrire en un ſouverain ſtile.
Mais tout ſoudain, Dame très-vertueuſe,
Vers moi s'en vint une vieille hideuſe,
Maigre de corps, & de face bleſmie,
Qui ſe diſoit de fortune ennemie:
Le cueur avoit plus froid que glace, ou marbre,
Le corps tremblant, comme la fueille en l'arbre,
Les yeux baiſſez, comme de paour eſtrainɛte,
Et s'appelloit par ſon propre nom Crainte:
Laquelle lors d'un vouloir inhumain
Me fit ſaillir la plume hors la main,
Que ſur papier lors je voulois coucher,
Pour au labeur mes eſprits empeſcher:
Et tous ces mots de me dire print cure
Mal conſonans à ceux du Dieu Mercure.

CRAINTE.

Trop hardiment entreprens, & mesfaits,
O toi tant jeune: oſes-tu bien tes faits
Si mal baſtis preſenter devant celle,
Qui de ſçavoir toutes autres precelle?

Mal peut aller, qui charge trop grand faix.

Tous tes labeurs ne ſont que contrefaicts
Auprès de ceux des Orateurs parfaits, (1)
Qui craignent bien de s'adreſſer à elle
Trop hardiment.
Si ton ſens foible adviſoit les forfaits
Aiſez à faire en tes ſimples effects,
Tu dirois bien, que petite naſſelle
Trop plus ſouvent, que la grande, chancelle.
Et pour autant, regarde que tu fais
Trop hardiment.

L'AUTEUR.

Ces mots finis, demeure mon ſemblant
Triſte, tranſi, tout terni, tout tremblant, (2)
Sombre, ſongeant, ſans ſeure ſouſtenance,
Dur d'eſperit, deſnué d'eſperance,
Melancolic, morne, marry, muſant,
Paſle, perplex, paoureux, penſif, peſant,
Foible, failli, foulé, faſché, forclus,
Confus, courée. Croire Crainte conclus,
Bien

(1) *Orateurs*;] Les plus anciennes éditions mettent *Poëtes*; & ce dernier mot me paroit beaucoup mieux. Le corrigera donc qui voudra.

(2) Marot met ici ſept vers dont chaque mot commence par une lettre particuliere. Ces ſortes de jeux marquent plus d'imagination que d'eſprit, & plus de badinage que de ſens. Je ne connois dans notre langue aucune piece de vers en ce genre de compoſition, Il n'y a que le Poëme Latin *de Pugna corporum* dont tous les mots commencent par la lettre P. Mais une jolie Epigramme & bien trouſſée vaut mieux qu'un grand Poëme de cette façon.

Bien cognoiſſant que verité diſoit
De celle-là, que tant elle priſoit:
Dont je perds cueur, & audace me laiſſe,
Crainte me tient, Doute me mene en laiſſe,
Plus dur devient le mien eſprit, qu'enclume.
Si ruay jus encre, papier & plume,
Voire, & de fait propoſois de non tiſtre
Jamais pour vous Rondeau, Lay, ou Epiſtre,
Si n'euſt eſté, que ſur ceſte entrepriſe
Vint arriver (à tout ſa barbe griſe) (1)
Un bon vieillard portant chere joyeuſe,
Confortatif, de parolle amoureuſe,
Bien reſſemblant homme de grand renom,
Et s'appelloit Bon Eſpoir par ſon nom:
Lequel voyant ceſte femme tremblante
Aultre qu'humaine (à la voir) reſſemblante
Vouloir ainſi mon malheur pourchaſſer,
Fort rudement s'efforce à la chaſſer,
En m'incitant d'avoir hardi courage
De beſoingner, & faire à ce coup rage.
Puis folle Crainte amye de Soucy
Irrita fort, en s'eſcriant ainſi.

BON ESPOIR.

Va t'en ailleurs, fauce vieille dolente,
Grand ennemie à Fortune, & bon Heur,
Sans forvoyer par ta parolle lente
Ce povre humain hors la voye d'honneur:
Et toi, Amy, croi moy, car guerdonneur
Je te ferai, ſi craintif ne te ſens:
Croi donc Mercure, emploie tes cinq ſens,
Cueur & eſprit, & fantaſie toute
A compoſer nouveau mots & recens,

En

(1) *A tout*] pour avec.

En dechaſſant crainte, ſoucy, & doute.

Car celle-là, vers qui tu as entente
De t'adreſſer, eſt pleine de liqueur
D'humanité, ceſte vertu patente,
De qui jamais vice ne fut vainqueur.
Et outre plus: c'eſt la Dame de cueur
Mieux excuſant les eſperits & ſens
Des eſcrivains, tant ſoient-ils innocens,
Et qui pluſtoſt leurs miſeres deboute.
Si te ſupply, à mon vueil condeſcens,
En dechaſſant crainte, ſoucy, & doute.

Eſt-il poſſible, en vertu excellente
Qu'un corps tout ſeul puiſſe eſtre poſſeſſeur
De trois beaux dons, de Juno l'opulente,
Pallas, Venus? ouy: car je ſuis ſeur,
Qu'elle a prudence, avoir, beauté, douceur,
Et de vertus encor plus de cinq cens.
Parquoi, amy, ſi tes dits ſont decens,
Tu cognoiſtras (& de ce ne te doute)
A quel honneur viennent adoleſcens
En dechaſſant crainte, ſoucy, & doute.

Envoy.

Homme craintif, tenant rentes & cens
Des Muſes, croi, ſi jamais tu deſcens
Au val de paour, qui hors d'eſpoir te boute.
Mal t'en ira: pource à moi te conſens,
En dechaſſant crainte, ſouci, & doute.

LE DESPOURVEU.

En ce propos grandement travaillay,
Juſques à tant qu'en ſurſaut m'eſveillay,

Un

Un peu devant qu'Aurora la fourriere
Du cler Phebus commençaſt mettre arriere
D'obſcurité nocturne ſans ſejour,
Pour eſclaircir la belle aube du jour.
Si me ſouvint tout à coup de mon ſonge. (1)
Dont la pluſpart n'eſt fable, ne menſonge,
A tout le moins pas ne fut menſonger
Le bon Eſpoir, qui vint à mon ſonger:
Car verité fit en lui apparoiſtre
Par les vertus, qu'en vous il diſoit eſtre.
Or ai-je fait au vueil du Dieu Mercure,
Or ai-je prins la hardieſſe & cure
De vous eſcrire à mon petit pouvoir,
Me confiant aux parolles d'Eſpoir
Le bon vieillard, vrai confort des craintifs,
A droit nommé repaiſſeur des chetifs:
Car repeu m'a tousjours ſous bonne entente
En la foreſt nommée longue Attente:
Voire & encor de m'y tenir s'attend,
Si voſtre grace envers moy ne s'eſtend:
Parquoi convient qu'en eſperant je vive,
Et qu'en vivant triſteſſe me pourſuive.
Ainſi je ſuis pourſui, & pourſuivant
D'eſtre le moindre & plus petit ſervant
De voſtre hoſtel, magnanime Princeſſe,
Ayant eſpoir que la voſtre nobleſſe

Me

(1) *Si me ſouvint de mon ſonge &c.*] Ce vers & les trois ſuivans ſont formez ſur les premiers vers du Roman de la Roſe qui commence ainſi.

Maintes gens dient que en ſonges
Ne ſont que fables & menſonges,
Mais on peut telz ſonges ſongier
Qui ne ſont mie menſongier.

Me recevra, non pour aucune choſe,
Qui ſoit en moy pour vous ſervir encloſe:
Non pour prier, requeſte, ou retorique,
Mais pour l'amour de voſtre Frere unique,
Roy des François, qui à l'heure preſente
Vers vous m'envoye, & à vous me preſente
De par Pothon, gentil homme honorable.
En me prenant, Princeſſe venerable,
Dire pourrai que la nef oportune
Aura tiré de la mer infortune,
Maugré les vents, juſqu'en l'iſle d'honneur
Le pelerin exempté de bon heur:
Et ſi aurai par un ardant deſir
Cueur & raiſon de prendre tout plaiſir
A eſveiller mes eſperits indignes
De vous ſervir, pour faire œuvres condignes,
Tels qu'il plaira à vous, très-haute Dame,
Les commander: priant de cueur & d'ame
Dieu tout puiſſant, de tous humains le pere,
Vous maintenir en fortune proſpere:
Et dans cent ans prendre l'ame à mercy
Partant du corps ſans douleur, ne ſoucy.

EPITRE III.

Du Champ d'Attigni, à madite Dame d'Alençon. (1)

1521.

SUSCRIPTION.

Lettre mal faite & mal eſcrite,
Vole de par ceſt eſcrivant
Vers la plus noble Marguerite,
Qui ſoit point au monde vivant.

LA main tremblant deſſus la blanche carte
Me voy ſouvent: la plume loin s'eſcarte,
L'encre blanchiſt, & l'eſperit prend ceſſe,
Quand j'entreprens (très-illuſtre Princeſſe)
Vous faire eſcrits: & n'euſſe prins l'audace,
Mais

(1) Attigny ſur la riviere d'Aine à trois lieuës de Rhetel en Champagne, endroit célebre pour avoir été, dès la premiere race de nos Rois, une maiſon Royale où ſe ſont paſſez depuis divers événemens conſiderables. L'on occupa le Champ d'Attigni près Rhetel, lorſque Henry de Naſſau avec les Troupes de Charles-quint vint attaquer Mezieres 1521. Le brave Chevalier Bayart fit tant par ſa prudence & ſa bravoure, que Naſſau fut obligé de lever le ſiege. Boucal ſi eſtimé dans les guerres de ce temps-là fut tué à la priſe de Novarre par les François en 1522.

Mais Bon vouloir, qui toute peur efface,
M'a dit, crains-tu à eſcrire ſoudain
Vers celle-là, qui onques en deſdain
Ne print tes faits? ainſi à l'eſtourdy,
Bien cognoiſſant neantmois, que la faute
Ne vient ſinon d'entrepriſe trop haute:
Mais je m'attens, que ſous voſtre recueil
Sera cogneu le zele de mon vueil.
Or eſt ainſi, Princeſſe magnanime,
Qu'en haut honneur, & triumphe ſublime
Eſt fleuriſſant en ce Camp, où nous ſommes, (1)
Le conquerant des cueurs des gentils hommes:
C'eſt Monſeigneur par ſa vertu loyalle
Eſleu en chef de l'armée Royalle:

Où

(1) On voit par cette Epitre & la ſuivante, que le ſervice de la Cour n'avoit pas empêché Marot de ſuivre le parti des armes. Ce fut au ſortir des amuſemens de ſa jeuneſſe, comme il le marque lui-même, **Ballade 4.**

Or je voys voir ſi la guerre eſt perduë.

Il étoit apparemment dans une Compagnie d'ordonnance de quelque Seigneur. C'étoit l'uſage de la nobleſſe inferieure & de ceux qui vivoient noblement, d'entrer dans ces compagnies, dès qu'ils ne pouvoient point avoir eux-mêmes quelque ſorte de commandement. Mais Marot ne réuſſit pas à la guerre. Il ne laiſſoit pas néanmoins de s'y trouver ſelon les occaſions. Celle-cy du Champ d'Attigny ſe preſenta en 1521. & le Prince qu'il déſigne ſous le nom de Monſeigneur, étoit le Duc d'Alençon, mary de Madame Marguerite, à qui le Poëte avoit l'honneur d'appartenir. François I. avoit donné à ce Duc le commandement d'une armée qui devoit s'oppoſer à celle de Charles-quint, commandée par le Comte de Naſſau qui entroit en Champagne. Celle du Roy étoit pour alors à Attigni proche de Rhetel.

Où l'on a veu de guerre maints esbats,
Adventuriers esmouvoir gros combats (1)
Pour leur plaisir sur petites querelles,
Glaives tirer, & briser allumelles,
S'entrenavrans de façon fort estrange:
Car le cueur ont si très-haut, qu'en la fange
Plustost mourront que fuir à la lice.
Mais, Monseigneur, en y mettant police;
A deffendu de ne tirer espée,
Si on ne veut avoir la main couppée.
Ainsi pietons n'osent plus desgayner,
Dont sont contrains au poil s'entretrainer,
Car sans combatre, ils languissent en vie:
Et croi (tout seur) qu'ils ont trop plus d'envie
D'aller mourir en guerre honestement,
Que demourer chez eux oisivement.
Ne pensez pas, Dame, où tout bien abonde,
Qu'on puisse voir plus beaux hommes au monde:
Car (à vrai dire) il semble que Nature
Leur ait donné corpulence & facture

Ainsi

(1) *Avanturiers*;] C'étoit sous Louis XII. & François I. une sorte d'Infanterie Françoise fort mal habillée, mais qui pour cela n'en étoit pas moins brave. Selon Brantôme, & les Notes sur Rabelais liv. 1. ch. 26. pag. 184. les advanturiers étoient une milice ramassée qui faisoit corps dans l'Infanterie Françoise. Elle étoit propre pour un premier feu, ou pour un coup de main. Elle fut soumise par François I. au Colonel General de l'infanterie. D'abord elle n'avoit point de solde, mais on lui fournissoit les étapes dans le Royaume, & vivoit en pays ennemis du butin qu'elle y pouvoit faire: elle fit de si grands desordres en France même, qu'on fut obligé & par des reglemens & par des troupes qu'on leur opposa, de les soumettre à la discipline militaire. On en voyoit encore sous Henri IV. mais il n'en a point paru depuis.

Ainſi puiſſante, avec le cueur de meſmes,
Pour conquerir ſceptres & diadeſmes
En mer, à pied, ſur courſiers, ou genets:
Et ne deſplaiſe à tous nos Lanſquenets (1)
Qui ont le bruit de tenir aucun ordre,
Mais à ceux-ci n'a point tant à remordre.
Et qui d'entr'eux l'honneſteté demande,
Voyſe orendroit voir de Mouy la bande (2)
D'adventuriers iſſus de nobles gens:
Nobles ſont-ils, pompeux, & diligens,
Car chacun jour au Camp ſous leur enſeigne
Font exercice, & l'un à l'autre enſeigne,
A tenir ordre, & manier la picque,
Ou le verdun, ſans prendre noiſe ou picque. (3)
De l'autre part, ſous ſes fiers eſtendars
Meine Boucal mille puiſſans ſoudars, (4)
Qui ayment plus debats & groſſes guerres,
Qu'un laboureur bonne paix en ſes terres:
Et qu'ainſi ſoit, quand rudement ſe battent,
Advis leur eſt proprement qu'ils esbattent.
D'autre coſté voit-on le plus ſouvent
Lorges jetter ſes enſeignes au vent, (5)
Pour ſes pietons faire uſiter aux armes,
Lors que viendront les perilleux vacarmes:
Grans hommes ſont en ordre triumphans,
Jeu-

(1) *Lanſquenets*;] C'étoit le nom que l'on donnoit à l'Infanterie Allemande; il y en avoit beaucoup au ſervice de France.

(2) *Mouy.*] La maiſon de Mouy, ou de Moy l'une des plus illuſtres de Picardie.

(3) *Verdun*;] Sorte d'épée longue & étroite à quatre carres. Voyez les Notes ſur Rabelais, liv. 3. ch. 41.

(4) *Boucal.*] Il en vient d'en être parlé.

(5) *Lorges.*] François de Montgommery Seigneur de Lorges.

Jeunes, hardis, roides, comme élephans,
Fort bien armez corps, teſtes, bras & gorges:
Auſſi dit-on, les Hallecrets de Lorges. (1)
Puis de Mouy les nobles & gentils,
Et de Boucal les hommes peu craintifs:
Bref, Hercules, Montmoreau & Danieres
Ne font pas moins triumpher leurs banieres:
Si que deçà on ne ſçauroit trouver
Homme qui n'ait deſir de s'eſprouver,
Pour acquerir par haut œuvre bellique
L'amour du Roy, le voſtre Frere unique:
Et par ainſi, en bataille, ou aſſaut
N'y aura cil, qui ne prenne cueur haut,
Car la pluſpart ſi hardiment yra,
Que tout' la reſte au choc s'enhardira.
De jour en jour une Campagne verte,
Voit on icy de gens toute couverte,
La picque au poing, les tranchantes eſpées
Ceinctes à droit, chauſſeures decoupées,
Plumes au vent, & haux fiffres ſonner
Sus gros tabours, qui font l'ait reſonner:
Au ſon deſquels, d'une fiere façon,
Marchant en ordre, & font le limaçon,
Comme en bataille, affin de ne faillir,
Quand leur faudra deffendre, ou aſſaillir,
Tousjours crians, les Ennemis ſont noſtres:
Et en tel point ſont les ſix mil Apoſtres
Deliberez ſous l'eſpée Sainct Pol, (2)

Sans

(1) *Hallecrets.*] Eſpece de corſelet de fer battu; il eſt de deux pieces, l'une devant, & l'autre derriere, mais plus léger que la cuiraſſe.

(2) *St. Pol.*] François de Bourbon Comte de St. Pol.

Sans qu'aucun d'eux ſe montre laſche, ou mol.
Souventefois par devant la maiſon
De Monſeigneur viennent à grand foiſon
Donner l'aubade à coups de hacquebutes,
D'un autre accord qu'eſpinettes, ou fluſtes.
Après oit-on ſur icelle prairie
Par grand' terreur bruire l'artillerie, (1)
Comme canons doubles, & racourſis,
Chargez de poudre, & gros boulets maſſifs,
Faiſans tel bruit, qu'il ſemble, que la terre
Contre le Ciel vueille faire la guerre.
Voilà comment (Dame très-renommée)
Triumphamment eſt conduitte l'Armée,
Trop mieux aymant combatre à dure outrance,
Que retourner (ſans coup ferir) en France.
De Monſeigneur, qui eſcrire en voudroit,
Plus cler eſprit que le mien, y fauldroit:
Puis je ſens bien ma plume trop ruralle
Pour exalter ſa maiſon liberalle,
Qui à chacun eſt ouverte, & patente.
Son cueur tant bon gentils hommes contente,
Son bon vouloir gens de guerre entretient,
Sa grand' vertu bonne juſtice tient,
Et ſa juſtice en guerre la paix faict.
Tant que chaſcun va diſant (en effect)
Voici celui tant liberal & large,
Qui bien merite avoir Royalle charge.
C'eſt celuy-là, qui tousjours en ſes mains
Tient,

(1) *Par grand' terreur*] Les plus anciennes éditions mettent; *Par grant' horreur*. Mais cette difference eſt peu conſiderable.

Tient, & tiendra l'amour de tous humains:
Car puis le temps de Cæſar dit Auguſte,
On n'a point veu Prince au monde plus juſte.
Tel eſt le bruit qui de lui court ſans ceſſe
Entre le peuple, & ceux de la nobleſſe,
Qui chacun jour honneur faire lui viennent
Dedans ſa chambre, où maints propos ſe tiennent,
Non pas d'oyſeaux, de chiens, ne leurs abois:
Tous leurs devis, ce ſont haches, gros bois,
Lances, harnois, eſtandars, gonffanons, (1)
Salpeſtre, feu, bombardes, & canons:
Et ſemble advis, à les ouyr parler,
Qu'onques ne fuſt memoire de baller.
Bien eſcrirois encores autre choſe,
Mais mieux me vaut rendre ma lettre cloſe

En

(1) Le harnois étoit l'arme défenſive des hommes d'armes, c'eſt-à-dire, cuiraſſe, caſque, braſſais & cuiſſars. Il étoit de fer battu & poli; c'eſt pourquoy il étoit apellé blanc harnois; & l'homme qui en étoit revêtu étoit dit armé à blanc. Le reſte étoient des armes offenſives qui avoient encore d'autres noms, qui ſont marquez dans une piece ſatyrique faite avant Clement Marot, & intitulée, *Les quinze ſignes deſcendus en Angleterre*, où l'auteur dit:

Le ſigne neuf il plut après
Brigandines & blancs harnois,
Voulges, picques, & hommes d'armes,
Et negea Jacopins & Carmes;
Merceries, pignes; éguillietes,
Et après il plut des fillettes,
De cela, je n'en doute rien;
Je croy moy que tout ira bien.

Voilà bien des malheurs à la fois. Il n'y a que cette derniere pluye qui puiſſe faire oublier les deſaſtres cauſez par les premieres.

En ceſt endroit: car les Muſes entendent
Mon rude ſtile, & du tout me deffendent
De plus rien dire, affin qu'en cuydant plaire,
Trop long eſcript ne cauſe le contraire.
Et pour autant (Princeſſe cordialle,
Tige partant de la fleur Lilialle)
Je vous ſuppli ceſte Epiſtre en gré prendre,
Me pardonnant de mon trop entreprendre,
Et m'eſtimer (ſi peu que le deſſers)
Tousjours du reng de vos très-humbles ſerfs.
Priant celuy, qui les ames heurées
Fait triumpher aux maiſons ſyderées,
Que ſon vouloir, & ſouverain plaiſir
Soit mettre à fin voſtre plus haut deſir.

EPITRE IV.

A ladite Dame touchant l'Armée du Roy en Haynaut. (1)

1521.

ICy voit-on (très-illuſtre Princeſſe) du Roy la triumphante armée, qui un mercredy (comme ſçavez) s'attendant avoir la bataille, par paroles

(1) L'Empereur Charles-quint étoit venu juſqu'à Valenciennes avec trente mille hommes, mais il n'oſa attendre l'armée de France, & ſe retira. François I. ne voulut jamais conſentir à ce que le Connétable de Bourbon & ſes Généraux lui conſeilloient, de charger l'arriere garde de l'Empereur, qu'il auroit immanquablement défaite; & jamais il ne trouva depuis

les perſuadentes à le bien ſervir eſleva le cueur de ſes gens à ſi volontaire force, qu'alors ils euſſent non ſeulement combatu, mais foudroyé le reſte du Monde pour ce jour: auquel fut veuë la hauteſſe de cueur de maints Chevaliers, qui par ardant deſir voulurent pouſſer en la flotte des Ennemis, lors qu'en diffamée fuyte tournerent, laiſſant grand nombre des leurs ruynez en la campaigne par impetueux orage d'Artillerie: dont fut attaint le Baſtard d'Aimery, ſi au vif, que le lendemain fina ſes jours à Vallenciennes. Après peut-on veoir des anciens Capitaines la ruſée conduite: de leurs gens d'armes la diſcipline militaire obſervée: l'ardeur des Adventuriers, & l'ordre des Suyſſes, (1) avec le triumphe general de l'honneur de Haynaut, comme le Baſiliſque premier voyant l'homme mortel. Autre choſe (ma ſouveraine Dame) ne voyons-nous, qui ne ſoit lamentable, comme povres femmes deſolées errantes (leur enfans au col) au travers du pays deſpouillé de verdure par le froid yvernal, qui jà les commence à poindre, puis s'en vont chauffer en leurs villes, villages, & chaſteaux mis à feu, combuſtion, & ruine totale, par vengeance reciproque: voire vengeance ſi confuſe & univerſelle, que nos Ennemis propres font paſſer pitié devant nos yeux. Et en telle miſerable façon, ceſte impi-

puis une occaſion auſſi favorable. Il y eut néanmoins quelques légeres eſcarmouches.

(1) *Suiſſes.*] Louis XI. eſt le premier de nos Rois qui a pris des Suiſſes à ſon ſervice; & depuis ce tems-là, ils ont figuré dans nos armées auſſi bien que dans celles de nos voiſins.

pitoyable ſerpente, la Guerre, a obſcurci l'air pur & net, par poudre de terre ſeche, par ſalpeſtre, & pouldre artificielle, & par fumée cauſée de bois mortel ardant en feu (ſans eau de grace) inextinguible. Mais noſtre eſpoir par deçà eſt, que les prieres d'entre vous nobles Princeſſes monteront ſi avant ès chambres celeſtes, qu'au moyen d'icelles la très-ſacrée fille de Jeſus-Chriſt, nommée Paix, deſcendra trop plus luyſante que le Soleil, pour illuminer les regions Galliques. Et lors ſera voſtre noble ſang hors du danger d'eſtre eſpandu ſur les mortelles plaines. D'autres part aux cueurs des jeunes Dames, & Damoiſelles entrera certaines eſperance du retour deſiré de leurs maris, & vivront povres laboureurs ſeurement en leurs habitacles, comme Prelats en chambres bien nattées. (1) Ainſi bienheurée Princeſſe, eſperons-nous la non aſſez ſoudaine venuë de Paix: qui toutesfois peut finablement revenir en deſpit de Guerre cruelle: comme teſmoigne

(1) *Nattées.*] Anciennement les tapiſſeries étoient rares; il n'y en avoit que chez les grands Seigneurs; les autres ſe ſervoient de nattes, & j'en ai encore veu l'uſage dans quelques Provinces. Cet endroit paroît imité de Villon qui dit:

Sur mol duvet aſſis ung gras Chanoine,
Lez ung braſier en chambre bien nattée,
A ſon coſté giſant Dame Sydoine,
Blanche, tendre, polie & attaintée,
Boire ypocras à jour & à nuyctée,
Rire, jouer, mignonner, & baiſer
Et nud à nud pour mieux des corps s'ayſier,
Les vys tous deux par ung trou de mortaiſe;
Lors je congneu que pour dueil appaiſer,
Il n'eſt treſor que de viure à ſon aiſe.

gne Minfant (1) en ſa Comedie de fatalle deſtinée, diſant:

Paix engendre Proſperité:
De Proſperité, vient Richeſſe:
De Richeſſe, Orgueil, Volupté:
D'Orgueil, Contention ſans ceſſe:
Contention la Guerre adreſſe:
La Guerre engendre Povreté:
La Povreté, Humilité:
D'humilité revient la Paix:
Ainſi retournent humains faicts.

Voilà comment (au pis aller, dont Dieu nous gard) peut revenir celle precieuſe Dame ſouvent appellée par la nation Françoiſe, dedans les Temples divins, chantans: Seigneur, donne nous Paix. Laquelle nous vueille de bref envoyer icelui Seigneur, & Redempteur Jeſus: qui vous doint heureuſe vie tranſitoire, & en fin éternelle.

EPI-

(1) *Minfant:*] Voici ce que marque la Croix du Maine. Jacques Miffant, natif de Diepe en Normandie, a écrit une Comedie Françoiſe, qu'il a intitulée, *La Déeſſe Aſtrée*, de laquelle il y a quelques vers ès œuvres de Clement Marot ſon contemporain; mais Du Verdier pag. 609. qui parle du même Auteur, comme ayant traduit du grec un ouvrage de Xenophon, ne dit rien de ſa Comedie. & pag. 255. il parle encore d'un David Miffant, ou Minffant auſſi de Diepe qui a traduit en François les Offices de Ciceron imprimez in 4. à Paris en 1502. Qui en voudra ſçavoir davantage, aura la bonté de faire de plus amples recherches.

EPITRE V.

A la Damoiſelle negligente de venir voir ſes amis.

NE penſe pas, très-gente Damoyſelle,
Ne penſe pas, que l'amour, & vrai zelle
Que te portons jamais finiſſe & meure
Pour ta trop longue, & facheuſe demeure.
Faſcheuſe eſt elle, au moins en nos endroicts.
Mais ores quand quarante ans te tiendrois
Loin de nos yeux, ſi auroit-on (pour voir)
Recors de toi, & dueil de ne te veoir:
Car le long temps, ne l'abſence lointaine
Vaincre ne peut l'amour vraie & certaine.
Si t'adviſons, noſtre Amye très-chere,
Que pardeçà ne ſe fait bonne chere,
Que de t'avoir on ne face un ſouhait.
Si l'un s'en rit, ſi l'autre eſt à ſon hait, (1)

Si

(1) *Son hait.*] C'eſt-à-dire ſon plaiſir, mot ancien que nous avons banni de notre langue; nous en avons pourtant retenu *ſouhait*, qui en eſt tiré. Ils en avoient fait auſſi le verbe *haitter*, faire plaiſir, dont la ſignification eſt très-gentiment exprimée dans ce Rondeau, quoiqu'il ne ſoit pas tout-à-fait dans les regles. Mais qu'importe? Il eſt tiré d'un Recueil de Poëſie intitulé, *Petit Traité contenant en ſoy la fleur de toute joyeuſeté*, in 16. Paris 1540.

Helas frappez tout bellement,
Mon amy, car je ſuis tendrette,
Votre ouvraige très-bien me HAITTE,
Mais qu'allez tout doulcettement

Si l'un s'esbat, ſi l'autre ſe recrée,
Si toſt qu'on tient propos, qui nous agrée,
Tant que le cueur de plaiſir nous ſautelle,
Pleuſt or à Dieu (ce dit-on) qu'une telle
Fuſt or ici. L'autre dit, pleuſt à Dieu,
Qu'un Ange l'euſt tranſportée en ce lieu:
Mais pleuſt à Dieu (dit l'autre) qu'Aſtarot
L'apportaſt ſaine, auſſi-toſt qu'un garrot.
Voilà comment pour ta fort bonne grace,
Il n'y a cil qui ſon ſouhait ne face
D'eſtre avec toi: & ne pouvons ſçavoir,
Pourquoi ne viens tes amis deçà veoir:
Le chemin n'eſt ny faſcheux, ny crotté,
En moins d'avoir dit un Obſecro te, (1)
En nos quartiers tu ſerois arrivée:
Pourquoy donc es de nous ainſi privée?
Poſſible n'eſt que bien t'excuſer ſceuſſes,
Bref, nous voudrions, qu'auſſi haut voller peuſſes,
Que le haut mont d'Olympe, ou Parnaſus:
Ou qu'euſſes or le cheval Pegaſus,
Qui te portaſt vollant par les Provinces:
Ou qu'à preſent à ton vouloir tu tinſes

Par

A ce premier commencement,
Pourceque je ſuis trop jeunette,
Helas frappez.

Or recommencez hardiment,
Donnez dedans, la voye eſt faite,
N'en ſouffrez aucune diſette,
Mais, mon amy, tout promptement
Helas frappez.

(1) *Obſecro te.*] C'eſt une ſorte de priere à la ſainte Vierge qui ſe trouve dans la pluspart des livres qui ſont à l'uſage de la populace Chretienne. Il y a eu des gens aſſez témeraires pour la retrancher de quelques livres de prieres.

Par le licol, par queuë, ou par collet
Le bon cheval du gentil Pacollet: (1)
Ou que ton pied fuſt auſſi leger donques,
Que biſche, ou cerf, que le Roy chaſſa onques:
Ou que delà juſque icy couruſt eau,
Qui devers nous te menaſt en bateau.
Lors n'aurois-tu bonne excuſe jamais,
Mais ſçauroit on ſi en oubli tu mets
Les tiens amys. Car adonc ne tiendroit,
Fors ſeulement au bon vouloir & droit,
Et à l'Amour, qui aux gens donne ſoing
De venir veoir les amys au beſoing:
Quoi qu'envers toi n'avons peur qu'elle faille,
Mais prions Dieu, qu'excuſe te defaille,
Affin qu'Amour, qui onc ne te laiſſa,
A nos deſirs t'amene pardeçà.

EPITRE VI.

Des Jartieres blanches.

1522.

DE mes couleurs, ma nouvelle Alliée,
Eſtre ne peut voſtre jambe liée,
Car couleurs n'ay, & n'en porteray mye,
Juſques à tant que j'auray une amie,
Qui me taindra le ſeul blanc que je porte,
En ſes couleurs de quelque belle ſorte.
Pleuſt or' à Dieu, pour mes douleurs eſtaindre,
Que

(1) *Pacollet*;] Cheval fort celebre dans le Roman de Valentin & Orſon.

Que vous euſſiez vouloir de les me taindre:
C'eſt qu'il vous pleuſt pour amy me choiſir
D'auſſi bon cueur que j'en ai bon deſir:
Que dy-je amy? Mais pour humble ſervant,
Quoi que ne ſoye un tel bien deſſervant.
Mais quoi? au fort, par loyaument ſervir
Je taſcheroye à bien le deſſervir.
Bref, pour le moins, tout le temps de ma vie
D'une autre aymer ne me prendroit envie.
Et par ainſi quand ferme je ſerois,
Pour prendre noir, le blanc je laiſſerois:
Car fermeté c'eſt le noir par droicture,
Pource que perdre il ne peut ſa tainture.
Or porterai le blanc, ce temps pendant
Bonne Fortune en amour attendant.
Si elle vient, elle ſera receuë
Par loyauté dedans mon cueur conceuë:
S'elle ne vient de ma volonté franche,
Je porterai tousjours livrée blanche.
C'eſt celle-là, que j'aime le plus fort
Pour le preſent: vous adviſant au fort,
Si j'aime bien les blanches ceinturettes,
J'aime bien mieux Dames qui ſont brunettes.

EPITRE VII.

Au Roy. (1)

1518.

EN m'esbatant je faits Rondeaux en rithme,
Et en rithmant bien ſouvent je m'enrime : (2)
Bref, c'eſt pitié d'entre nous rithmailleurs,
Car

(1) Marot fit cette Epitre aſſez jeune ; il paroît même qu'il n'avoit encore aucun établiſſement à la Cour. Ainſi elle doit préceder l'Epitre 2. & peut-être cette petite piece, avec les ſollicitations de Jean Marot ſon pere, fut-elle cauſe, que le Roi recommanda le fils à Madame Marguerite Ducheſſe d'Alençon : mais cela n'eſt pas fort important. Elle eſt en vers équivoquez ; c'étoit un régal de nos vieux Poëtes. Ils s'imaginoient qu'il étoit beau de mettre des vers de cette ſorte dans leurs compoſitions. Plus ils en inſeroient, plus ils ſe croyoient d'eſprit ; & le peuple qui en ſçavoit encore moins que les poëtes, les en eſtimoit davantage. Cretin s'y étoit plus adonné que les autres. Auſſi Marot en marquant le caractere de cet auteur dans ſa Complainte 5. dit :

Le bon Cretin au vers équivoqué.

Marot s'en eſt encore ſervi ailleurs ; mais rarement. Il a bien ſenti que l'eſprit ne conſiſtoit pas dans ce badinage, qui rend la poëſie plus obſcure que ſpirituelle, & le ſens plus embaraſſé que raiſonnable.

(2) *Enrymé* ;] Pour enrumé : c'eſt en ce ſens que Rabelais a dit liv. 1. ch. 13. *En rymant ſouvent m'enrime* ; & au liv. 5 ch. 46. *Je ne ſçaurois plus rythmer ; la rythme me prend à la gorge.*

Car vous trouvez aſſez de rithme ailleurs,
Et quand vous plaiſt, mieux que moi, rithmaſſez,
Des biens avez, & de la rithme aſſez:
Mais moi à tout ma rithme, & ma rithmaille
Je ne ſouſtiens (dont je ſuis marri) maille.
Or ce me dit un jour quelque Rithmart,
Viença, Marot, treuves-tu en Rithme art,
Qui ſerve aux gens, toy qui as rithmaſſé?
Ouy vrayement (dy-je) Henri Macé?
Car voys-tu bien la perſonne rithmante,
Qui au jardin de ſon ſens la rithme ente,
Si elle n'a des biens en rithmoyant,
Elle prendra plaiſir en rithme oyant:
Et m'eſt advis, que ſi je ne rithmois,
Mon povre corps ne ſeroit nourri mois,
Ne demy jour: car la moindre rithmette
C'eſt le plaiſir, où faut que mon ris mette:
Si vous ſuppli, qu'à ce jeune rithmeur
Faciez avoir un jour par ſa ritme heur.
Affin qu'on die en proſe, ou en rithmant
Ce rithmailleur, qui t'alloit enrimant,
Tant rithmaſſa, rithma & rithmonna,
Qu'il a cogneu quel bien par rithme on a.

EPITRE VIII.

Pour le Capitaine Bourgeon à Monſieur de la Rocque. (1)

COmme à celui en qui plus fort j'eſpere,
Et que je tiens pour pere, & plus que pere,

A

(1) Il paroît que le Capitaine Bourgeon n'eſt autre que Marot qui parle ici pour lui-même.

A vous me plains par ceſt eſcrit leger,
Que je ne puis de Paris delloger,
Et ſi en eſt vouloir tel, comme il faut:
Mais quoi, c'eſt tout: le reſte me deffaut,
J'entens cela qui m'eſt le plus duiſant.
Mais que me vaut d'aller tant deviſant?
Venons au point: vous ſçavez ſans reproche
Que ſuis boiteux, au moins, comme je cloche:
Mais je ne ſçai ſi vous ſçavez comment
Je n'ai cheval, ne mulle, ne jument.
Parquoi Monſieur, je le vous fais ſçavoir,
A celle fin que m'en faciez avoir:
Ou il faudra (la choſe eſt toute ſeure)
Que voyſe à pied, ou bien que je demeure:
Car en finer je ne m'attens d'ailleurs.
Raiſon pourquoi? Il n'eſt plus de bailleurs, (1)
Sinon de ceux, leſquels dormiroyent bien.
Si vous ſupply, le très-cher Seigneur mien,
Baillez aſſez, mais ne veillez dormir.
Quand Deſeſpoir me veut faire gemir,
Voici comment bien fort de lui me mocque:
O Deſeſpoir, croi que ſous une rocque,
Rocque bien ferme, & pleine d'aſſeurance,
Pour mon ſecours eſt cachée Eſperance:
Si elle en ſort, te donnera carriere,
Et pource donc reculle-toi arriere.
Lors Deſeſpoir s'en va ſaingnant du nez,
Mais ce n'eſt rien, ſi vous ne l'eſchinez:
Car autrement jamais ne ceſſera
De tourmenter le bourgeon, qui ſera
Tousjours bourgeon, ſans raiſin devenir.
S'il ne vous plaiſt de lui vous ſouvenir.

(1) *Bailleurs*;] C'eſt un jeu de mots aſſez froid, que le Poëte employe ici.

EPI-

EPITRE. IX.

Pour le Capitaine Raiſin, audict Seigneur de la Rocque. (1)

EN mon vivant je ne te fis ſçavoir
Choſe de moi, dont tu deuſſes avoir
Ennuy ou dueil: mais pour l'heure preſente,
Très-cher Seigneur, il faut que ton cueur ſente
Par amitié, & par ceſte eſcripture
Un peu d'ennuy de ma male adventure.
Et m'attens bien, qu'en maints lieux où iras,
A mes amis ceſte Epiſtre liras.
Je ne veux pas auſſi que tu leur celes:
Mais leur diras, Amis, j'ai des nouvelles
D'un malheureux, que Venus la Déeſſe
A forbany de ſoulas & lieſſe.
Tu diras vrai, car maux me ſont venus
Par le vouloir d'impudique Venus,
Laquelle fit tant par mer, que par terre
Sonner un jour contre femmes la guerre,
Où trop toſt s'eſt maint chevalier trouvé,
Et maint grand homme à ſon dam eſprouvé,
Maint

(1) Ce Capitaine Raiſin eſt le même Marot qui dans l'Epitre précedente s'eſt nommé le Capitaine Bourgeon. Il n'eſt pas le ſeul qui ſoit devenu la dupe de la Déeſſe d'Amours. Il a pour compagnons des Princes & des Rois, qui n'en ont pas été quittes à ſi bon marché que lui. Comme il n'y avoit pas long-tems que la maladie étoit connuë en France, on n'avoit pas encore découvert les remedes les plus prompts & les plus efficaces, que le grand uſage du mal a fait rechercher depuis.

Maint bon courtaut y fut mis hors d'alaine,
Et maint mouton y laiſſa de ſa laine.
Bref, nul ne peut (ſoit par feu, ſang, ou mine)
Gaigner proffit en guerre feminine:
Car leur ardeur eſt aſpre le poſſible:
Et leur arnois haut & bas invincible.
Quant eſt de moy, jeuneſſe povre & ſotte
Me fit aller en ceſte dure flotte,
Fort mal garny de lances & eſcus:
Semblablement le gentil Dieu Bacchus
M'y amena accompagné d'andouilles,
De gros jambons, de verres, & gargouilles,
Et de bon vin verſé en maint flaſcon:
Mais je y receuz ſi grand coup de faucon, (1)
Qu'il me fallut ſoudain faire la poulle,
Et m'en fuyr, de peur, hors de la foulle.
Ainſi navré je contemple, & remire,
Où je pourrois trouver ſouverain Mire:
Et prenant cueur autre que de malade
Vins circuir les limites d'Archade,

La

(1) *Faucons.*] C'étoit le terme dont on ſe ſervoit alors, & dont on s'eſt encore ſervi depuis pour déſigner les femelles dont la ſanté eſt encore plus équivoque que la conduite. On le voit par une Chanſon faite du temps de la Ligue contre le Duc de Mayenne de la maiſon de Guiſe, Prince aſſez maleficié par les plaiſirs auxquels il ſe livroit. La voici.

Que chaſcun preſte l'oreille,
Et vous orrez tantoſt merveille
De l'effet du Catholicon:
La drogue eſt ſi ſouveraine,
Qu'elle a gueri Monſieur du Maine
De la morſure d'un faux C..

Voyez les Remarques ſur la ſatyre Menipée Tom. 2. pag. 26. édition de 1711.

La Terre neufve, & la grand' Tartarie,
Tant qu'à la fin me trouvay en Surie: (1)
Où un grand Turc me vint au corps ſaiſir,
Et ſans avoir à lui fait deſplaiſir,
Par pluſieurs jours m'a ſi très-bien frotté
Le dos, les reins, les bras, & le coſté,
Qu'il me convint geſir en une couche
Criant les dents, le cueur, auſſi la bouche,
Diſant helas, ô Bacchus puiſſant Dieu,
M'as-tu mené exprès en ce chaut lieu,
Pour veoir à l'œil moi le petit Raiſin
Perdre le gouſt de mon proche couſin?
Si une fois puis avoir allegeance,
Certainement j'en prendrai bien vengeance,
Car je ferai une armée legere,
Tant ſeulement de lances de fougere,
Camp de taverne, & pavois de jambons,
Et bœuf ſallé, qu'on trouve en mangeant bons,
Tant que du choc rendrai tes flacons vuides,
Si tu n'y mets grand ordre, & bonnes guides.
Ainſi j'eſleve envers Bacchus mon cueur,
Pource qu'il m'a privé de ſa liqueur,
Me faiſant boire en chambre bien ſerrée
Fade tiſane, avecques eau ferrée,
Dont ſouvent fais ma grand' ſoif eſtancher.
Voilà comment, ô Monſeigneur tant cher,
Sous l'eſtendard de Fortune indignée,
Ma vie fut jadis predeſtinée.
En fin d'eſcrit, bien dire le te vueil,
Pour adoucir l'aigreur de mon grand dueil:
Car dueil caché en deſplaiſant courage

Cauſe

(1) *Surie*] Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'eſt point ici le nom d'une Province; c'eſt un pays limitrophe à toute l'humanité, où l'on va fort aiſément, mais d'où l'on revient avec un peu plus de peine

Cauſe trop plus de douleur & de rage,
Que quand il eſt par parolles hors mis,
Ou declaré par lettre à ſes amis.
Tu es des miens le meilleur eſprouvé:
A Dieu celui que tel j'ai bien trouvé,

EPITRE X.

A Monſieur Bouchar Docteur en Theologie. (1)

1525.

DOnne reſponſe à mon preſent affaire,
Docte Docteur. Qui t'a induit à faire
Empriſonner depuis ſix jours en çà,
Un tien amy, qui onc ne t'offenſa?

Et

(1) La crainte que l'on eut de voir pulluler en France les erreurs de Luther & des Sacramentaires de Zuingliens, donna lieu de créer un Inquiſiteur de la foy. Le Docteur Bouchar l'étoit en 1525. & Marot fut arrêté à ſa requête; mais cependant à la ſollicitation ſecrette d'une puiſſante & vindicative donzelle, c'étoit Diane de Poitiers. Ces vieux Docteurs s'adouciſſent comme les autres à la vuë d'une aimable perſonne:

Où il n'y a frere frapart
Qui ſon courage n'amollie,
Comme un enfant ou un pouppart
A l'oeul d'une femme jolie.

C'eſt ce qu'aſſure le *Champion des Dames*, maître en amours, fol. 23. Le vieux Docteur ne fit donc rien pour le pauvre Marot. Il falut de fortes ſollicitations pour obtenir ſa liberté. Voyez la Preface ſur la fin de 1525. & au commencement de 1526.

Et vouloir mettre en luy crainte & terreur
D'aigre juſtice, en diſant que l'erreur
Tiens de Luther? Point ne ſuis Lutheriſte,
Ne Zuinglien, & moins Anabaptiſte: (1 & 2)
Je ſuis de Dieu par ſon fils Jeſus-Chriſt.
Je ſuis celui, qui ai fait mainte eſcrit,
Dont un ſeul vers on n'en ſçauroit extraire,
Qui à la Loy divine ſoit contraire.
Je ſuis celui, qui prens plaiſir & peine
A louer Chriſt, & ſa Mere tant pleine (3)
De grace infuſe: & pour bien l'eſprouver,
On le pourra par mes eſcrits trouver.

Bref

(1) *Zuinglien.*] Leur chef étoit Ulric Zuingle, Curé de Zuric en Suiſſe, qui ſe mit à dogmatiſer contre l'Egliſe en 1516. ou 1517. On les nomme auſſi Sacramentaires, parce qu'ils attaquoient l'efficace & la ſainteté des Sacremens; ſur-tout de celui de l'Autel, qu'ils prétendoient n'être qu'une ſimple figure de ce que Jeſus-Chriſt avoit fait dans la Cene.

(2) *Et moins Anabaptiſte.*] J'ai deux éditions de Paris de Bonnemere en 1536. & 1538. qui mettent, *Encores moins Papiſte.* Mais c'eſt quelque ennemi de Marot, ou quelque novateur qui a changé ce terme: car toutes les autres éditions écrivent comme celle-ci, *Anabaptiſte.* Ces Anabaptiſtes paroiſſoient depuis 1520. que Jean de Leyde en fut le chef, & fit de ſi grands ravages à Munſter & dans la Weſtphalie. Voici comme l'édition de Bonnemere met ce vers & les ſuivans:

Ne Zuinglien, encore moins Papiſte
Je ne fuz onc, ne ſuys & ne ſerai
Sinon Chreſtien, & mes jours paſſerai,
S'il plaiſt à Dieu, ſous ſon fils Jeſus-Chriſt.

On voit que Marot a fait des changemens dans cette Epitre, & a retranché le 2. & 3. vers de ceux que nous rapportons ici.

(3) *Sa mere.*] Voyez les Chants 1. & 2. & le Rondeau 3. ſur la conception de la Ste. Vierge.

Bref celuy ſuis, qui croit, honore, & priſe
La ſaincte, vraye, & catholique Egliſe.
Autre doctrine en moi ne veux bouter:
Ma Loy eſt bonne, & ſi ne faut douter
Qu'à mon pouvoir ne la priſe & exauſſe,
Veu qu'un Payen priſe la ſienne fauſſe.
Que quiers-tu donc, ô Docteur Catholique?
Que quiers-tu donc? As-tu aucune picque
Encontre moi? ou ſi tu prens ſaveur
A me triſter deſſous autruy faveur?
Je croi que non, mais quelque faux entendre (1)
T'a fait ſur moi telle rigueur eſtendre.
Donques refrains de ton courage l'ire:
Que pleuſt à Dieu, qu'ores tu peuſſes lire
Dedans ce corps de franchiſe interdict:
Le cueur verrois autre, qu'on ne t'a dict.
A tant me tais, cher Seigneur noſtre maiſtre, (2)
Te ſupliant à ce coup amy m'eſtre.
Et ſi pour moy à raiſon tu n'es mis,
Fais quelque choſe au moins pour mes amis,
En me rendant par une hors boutée
La liberté, laquelle m'as oſtée.

(1) Cela étoit vrai neanmoins; mais Marot n'oſoit le dire. Il ſçavoit bien que, ſi les libertins pardonnent quelquefois, les dévots ne le font jamais.

(2) *Maiſtre.*] C'eſt ainſi qu'on apelle encore les Docteurs, & c'eſt une qualité fort honorable, ſurtout parmi les Moines.

EPITRE XI.

A ſon Amy Lyon Jamet de Senſay en Poictou. (1)

1525.

JE ne t'eſcri de l'amour vaine & folle,
Tu vois aſſez, s'elle ſert, ou affolle:
Je ne t'eſcri ne d'armes, ne de guerre,
Tu vois, qui peut bien, ou mal y acquerre:
Je ne t'eſcri de Fortune puiſſante,
Tu vois aſſez, s'elle eſt ferme ou gliſſante:
Je ne t'eſcry d'abus trop abuſant,
Tu en ſçais prou, & ſi n'en vas uſant:
Je ne t'eſcri de Dieu, ne ſa puiſſance,
C'eſt à luy ſeul t'en donner cognoiſſance:
Je ne t'eſcri des Dames de Paris,
Tu en ſçais plus que leur propres Maris:
Je ne t'eſcri, qui eſt rude, ou affable,
Mais je te veux dire une belle Fable:

C'eſt

(1) Marot écrivit en 1525. de la priſon du Châtelet à Paris cette Epitre ſi ingenieuſe à Lyon Jamet ſon ami particulier, pour l'engager à venir travailler à ſa delivrance; ce qu'il fit genereuſement & avec ſuccès dans le tems que les froids amis du Poëte s'embaraſſoient peu de lui. La fable qu'il employe eſt contée avec cette agréable & facile ingenuité qui fait le merite de cette ſorte de petits ouvrages, & pourroit même ſervir de modele, ſi nous n'avions pas en notre langue les inimitables fables de *La Fontaine*. Il y a encore quatre Epitres ou Lettres à Lyon Jamet; ce ſont les 41. 43. 44. & 45. du Coq à l'Aſne, & une autre de Lyon Jamet à Marot; c'eſt la 46.

C'eſt aſſavoir du Lyon & du Rat. (1)
Ceſtuy Lyon, plus fort qu'un vieil verrat,
Veit une fois, que le Rat ne ſçavoit
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avoit
Mengé le lard, & la chair toute cruë: (2)
Mais ce Lyon (qui jamais ne fut gruë)
Trouva moyen, & maniere, & matiere
D'ongles & dens, de rompre la ratiere:
Dont maiſtre Rat eſchappe viſtement:
Puis met à terre un genouil gentement,
Et en oſtant ſon bonnet de la teſte,
A mercié mille fois la grand' beſte:
Jurant le Dieu des Souris & des Rats,
Qu'il lui rendroit. Maintenant tu verras
Le bon du compte. Il advint d'avanture,
Que le Lyon pour chercher ſa paſture,
Saillit dehors ſa caverne, & ſon ſiege:
Dont, par malheur, ſe trouva pris au piege,
Et fut lié contre un ferme poſteau.
Adonc le Rat, ſans ſerpe, ne couſteau,
Y arriva joyeux, & esbaudy,
Et du Lyon, pour vrai, ne s'eſt gaudy:
Mais deſpita Chats, Chates, & Chatons,
Et priſa fort Rats, Rates, & Ratons,
Dont il avoit trouvé temps favorable
Pour ſecourir le Lyon ſecourable:

Au-

(1) Marot s'eſt ici repréſenté lui-même ſous la figure d'un Rat. Et comme il eſt quelquefois dangereux de ſe donner certains noms peu favorables, Sagon s'eſt aviſé dans la ſuite de traiter Marot de Rat pellé dans les pieces qu'il fit contre le Poëte pendant ſon exil de 1535.

(2) Voyez la Ballade 6. qui fait entendre que c'eſt pour avoir mangé du lard, ſans doute en Carême, que Marot avoit été arrêté. Voyez auſſi la Preface ſur l'an 1525.

Auquel a dit, tais-toi, Lyon lié;
Par moy ſeras maintenant deſlié:
Tu le vaux bien, car le cueur joly as:
Bien y parut, quand tu me deſlias.
Secouru m'as fort Lyonneuſement,
Or ſecouru ſeras Rateuſement.
Lors le Lyon ſes deux grans yeux veſtis,
Et vers le Rat les tourna un petit,
En lui diſant, ô povre verminiere,
Tu n'as ſur toi inſtrument, ne maniere,
Tu n'as couſteau, ſerpe, ne ſerpillon,
Qui ſceuſt coupper corde, ne cordillon,
Pour me jetter de ceſte eſtroite voye:
Va te cacher, que le chat ne te voye.
Sire Lyon, dit le fils de Souris,
De ton propos, certes, je me ſouris:
J'ai des couſteaux aſſez, ne te ſoucie,
De bel os blanc plus tranchans qu'une ſye:
Leur gaine c'eſt ma gencive & ma bouche:
Bien coupperont la corde qui te touche
De ſi très-près: car j'y mettrai bon ordre.
Lors Sire Rat va commencer à mordre
Ce gros lien: vrai eſt qu'il y ſongea
Aſſez long-temps, mais il le vous rongea
Souvent, & tant, qu'à la parfin tout rompt:
Et le Lyon de s'en aller fut prompt,
Diſant en ſoy: nul plaiſir, en effect,
Ne ſe perd point, quelque part où ſoit fait.
Voilà le compte en termes rithmaſſez:
Il eſt bien long, mais il eſt viel aſſez,
Teſmoin Eſope, & plus d'un million.
Or viens me veoir, pour faire le Lyon:
Et je mettrai peine, & ſens, & eſtude
D'eſtre le Rat, exempt d'ingratitude:
J'entens, ſi Dieu te donne autant d'affaire,
Qu'au grand Lyon: ce qu'il ne vueille faire.

EPI-

EPITRE XII.

Excuſes d'avoir faict aucuns Adieux. (1)

1529.

SUSCRIPTION.

Clement Marot aux gentils Veaux, (2)
Qui ont fait les Adieux nouveaux.

SAtyriques trop envieux,
Ecrivans de plume lezarde,

Vous

(1) Marot ne ſeroit gueres eſtimable, s'il n'avoit pas eu des ennemis: les ignorans & les gens ſans merite ſont les ſeuls qui n'en ayent pas. Qu'y auroit-il en eux qui pourroit leur attirer des envieux ou des jaloux? La preſence de Marot contenoit ceux que lui avoient ſuſcitez ſes rares talens & la faveur de la Cour. Mais à peine ſe fut-il éloigné ſur la fin de 1528., avec quelque ſorte de diſgrace, qu'un certain nombre de Rimailleurs commencerent à tomber ſur lui, & firent paroître ſous ſon nom de mauvaiſes pieces, & ſur-tout des Adieux ſatyriques aux Dames de Paris, parmi leſquelles on en avoit indiqué, que Marot aimoit & reſpectoit. C'eſt contre ces Adieux que le Poëte s'éleve ſi agréablement dans cette piece.

Comme ces Adieux ne ſont pas bien longs, les voici tels que nous les avons trouvez dans l'édition de Clement Marot de Paris chez Denis Janot in 16. 1538. folio 146.

Adieu Paris la bonne ville,
Adieu de Meaux la Jeanneton,
Adieu celle de corps habille,
Adieu blanche comme cotton:
Adieu la belle au dur teton,
Adieu vous dictz comme une trippe,
Adieu étroictes, ce dit-on,

Adieu

Vous avez fait de beaux Adieux,

Le

Adieu vous dicts, comme une pippe,
Adieu la belle fertoniere,
Puis qu'après noſtre court allons,
Adieu la belle heroniere,
Adieu la blonde aux gris tallons,
Adieu vous & vos eſtallons,
Adieu celle qui diſſimulle,
Adieu vous dicts, culz de mellons,
Adieu vous dicts deſſus ma mulle.

Les Adieux tels qu'ils ſont dans l'édition d'Anvers de 1539. ne ſont pas tout-à-fait conformes à ceux que nous venons d'exprimer: les voyci donc.

Adieu Paris la bonne ville,
Adieu de Meaux la Jamneton,
Adieu Lieutenande Civile,
Adieu la Grive & Caqueton,
Adieu Truchale au dur teton,
Adieu vous dis comme une trippe,
Adieu eſtroictes, ce dit-on,
Adieu vous dis comme une pippe
Adieu la belle feronniere,
Puiſqu'après noſtre Cour allons,
Adieu la belle heroniere.
Adieu la blanche aux cours talons;
Adieu vous & vos eſtalons:
Adieu l'abbé, adieu les bulles,
Adieu vos pigeons & coulons,
Adieu vous dis, mulle des mulles.

Et il paroît que ces derniers adieux de l'an 1539. ſont plus originaux que ceux que nous avons rapportez, tirez de l'édition de Denys Janot, puiſque, ſelon Clement Marot, on avoit inſeré dans ces adieux le nom de quelques Dames dont il étoit ſerviteur; ce qui ſe trouve dans ceux de l'édition d'Anvers, & c'eſt ce qui manque dans ceux de l'édition de Denis Janot.

(2) *Aux gentilz veaux:*] Veaux pour ſots: c'étoit une ancienne maniere de parler; comme on le voit par

Le feu Sainct Anthoine les arde : (1)
Puis voſtre langue ſe hazarde
De ſemer, que je les ai faicts,
Ainſi le coulpable ſe garde,
Et l'innocent porte le faix.

Si mentez-vous bien par la gorge,
Sur Dames ne ſuis animé :
Et ne ſortit onc de ma forge
Un ouvrage ſi mal limé :
Et ne ſera mien eſtimé
Par ceux, qui cognoiſſent ma veine.
Bref, il eſt un peu mal rithmé,
Mais la raiſon en eſt bien vaine.

Et en cela plus fols que fins,
Vous vous monſtrez apertement :
Car pour bien venir à vos fins,
Beſongner falloit autrement.
Si parlé euſſiez ſeulement
De ſix, qui haine m'ont voué,
On vous euſt creu facilement,
Et j'euſſe le tout adyoué.

Mais un chacun juger peut bien,
Que parler ne voudrois des femmes,
Qui ne m'ont offenſé en rien,
Et que n'eurent jamais diffames.

Et

par ces paroles de Leferon dans ſon hiſtoire latine de Louis XII. lib. 3. *Galli ſocordes & ſtultos vituli nomine deſignare ſoliti ſunt.*

(1) *Saint Antoine les arde.*] C'étoit une imprécation familiere dans ces temps-là, comme on le voit par Marot même, Epitre 54. & par Coquillart, Monologue des Perruques : *St. Antoine arde le tripot ; St. Antoine arde la monture.*

Et puis vous y meſlez les Dames,
Qui ſçavent que ſuis leur ſervant:
C'eſt très-mal entendu vos games,
Pour mettre vos chants en avant.

Bien, ne mal n'ay voulu eſcrire
De tant honneſtes Damoiſelles.
Et quand d'elles voudrois rien dire,
Je ne ferois point faux libelles:
Pluſtoſt leurs louanges très-belles
Dirois en mon petit ſçavoir,
Pour aquerir la grace d'elles,
Que chacun meſt peine d'avoir.

Dames, où n'y a que reprendre,
Et qui tenez l'honneur très-cher,
A moy ne vous en vueillez prendre,
Onques ne penſay d'y toucher.
Vueillez vous donques attacher
Aux meſchans & ſots blaſonneurs,
Qui n'ont ſceu, comment me faſcher,
Sinon en touchant vos honneurs.

De tigne eſpeſſe de ſix doits,
D'un œil hors du chef arraché,
De membres auſſi ſecs que bois,
D'un nez de fins cloux attaché,
De tout cela ſoit entaché,
Qui tels beaux Adieux a fait naiſtre
Quand il ſera ainſi merché,
Il ſera aiſé à cognoiſtre.

EPITRE XIII.

Aux Dames de Paris, qui ne vouloient prendre les precedentes excuſes en payement. (1)

1529.

PUis qu'au partir de Paris ce grand lieu,
On vous a dit trop rudement Adieu,
Dire vous veux, maugré chacun langard,
A l'arriver doucement Dieu vous gard.
Dieu vous gard donc, mes Dames tant poupines.
Qui vous fait mal? trouvez-vous des eſpines
En ces Adieux? Ces beaux rethoriqueurs
Ont-ils au vif touché vos petits cueurs?
Croyez de vray que le grand Lucifer

S'en

(1) On voit bien, par ce que dit Marot dans cette Epitre, qu'il n'eſt pas de fou qui ne trouve encore un plus fou que lui pour le croire. Les ſots & impertinens Adieux aux Dames de Paris, qu'on avoit faits ſous le nom du Poëte, ont trouvé des gens aſſez impertinens & aſſez ſots pour croire qu'ils étoient de lui. En vain Marot proteſtoit du contraire; plus il les rejettoit, plus on l'en accuſoit. C'eſt donc à ce ſujet qu'il a fait cette Epitre, pleine de traits vifs & ſatyriques, qui devoient faire un grand plaiſir en ſon temps, où l'on connoiſſoit les perſonnages qu'il met en jeu. Ce qui donnoit peut-être lieu de croire que Marot avoit fait les Adieux ſatyriques, étoit le peu d'eſtime qu'il paroît faire en plus d'un endroit des femmes de Paris. Cette lettre fut faite en 1529. lorſque l'on négocioit pour retirer des mains de Charles-quint les deux enfans de France donnez en ôtage au lieu de François I.

S'en chauffera un jour en ſon Enfer:
Car ce n'eſt point jeu de petits enfans,
D'ainſi toucher vos honneurs triomphans.
Or puis qu'avient que ce mal vous avez,
Gueriſſez vous, ſi guerir vous ſavez:
Quant eſt de moy, je ne ſçai medecine,
Emplaſtre, unguent, ny herbe ny racine,
Qui ſceuſt au vray l'aigreur diminuer
De voſtre mal qui veut continuer:
Mais je ſçai bien, comme il ne croiſtra point,
Et ne poindra par moy non plus qu'il poinct,
Tant ſeulement faut que plus ne croyez
Qu'il vient de moy, car certaines ſoyez,
Que ſi ma plume endroit vous ſe courrouſſe,
Il n'y aura blanche, noire, ny rouſſe,
Qui bien ne ſente augmenter ſon angoiſſe,
Et qui au doit, & à l'œil ne cognoiſſe
Combien mieux picque un Poëte de Roy,
Que les Rithmeurs qui ont fait tel defroy.
Non que ce ſoit de picquer ma couſtume,
Mais il n'eſt bois ſi vert qui ne s'allume.
Tant plus me ſuis par eſcrit excuſé,
Tant plus m'avez de parolle accuſé,
Uſant en moy de menaſſes follettes:
Puis quand ſentez vos puiſſances foiblettes,
Allez querant aux hommes allegeance,
En leur chantant, faictes m'en la vengeance.
O foible gens, qui ne ſe peut, en ſomme,
D'homme venger ſinon par ſecours d'homme!
Bon eſt l'ouvrier, qui ne fit pas eſgale
Voſtre puiſſance à la volonté male,
Puis qu'en tout cas, & en toute ſaiſon
Voſtre appetit ſurmonte la raiſon.
Ces mots ne vont juſques aux vertueuſes.
Mais dictes moy vous autres bien facheuſes,
Quand des Adieux j'euſſe advoué l'affaire

Sans m'excuſer, qu'euſſiez-vous ſceu pis faire?
Vous me tenez termes plus rigoureux,
Que le Drappier au Berger douloureux. (1)
Si n'eſt-il loup, louve, ne louveton,
Tigre, n'aſpic, ne ſerpent, ne luthon,
Qui jamais euſt ſur moy la dent boutée,
Si mon excuſe il euſt bien eſcoutée.
Avez-vous donc les cueurs moins damoyſeaux,
Qu'aſpics, ne loups, & tels gentils oyſeaux?
Je croy que non: par tout avez louanges
D'humble parler, & de viſages d'Anges: (2)
Et de ma part me ſemblent vos façons
Sucre en douceur: & en froideur glaçons.
Si trompé ſuis, je di que la Couleuvre

En

(1) Il parle du Drapier connu par la farce de l'Avocat Pathelin, de qui le Berger avoit volé les agneaux & les moutons. Le drapier le vouloit traiter durement, & de fait il l'attira en Juſtice, & en fut une ſeconde fois la dupe.

(2) *Viſages d'Anges.*] Le Champion l'avoit dit longtemps avant Marot, fol. 94.

On voit voulentiers beaulx chevaulx,
Belles femmes, beaulx paremens,
Beaulx bois, beaulx prez & monts & vaulx,
Beaulx ſoleil & beaulx elemens;
Belle Dames, beaulx ornemens,
Beaulté de femme eſt auctenticque
Sur tous les humains, pas ne mens,
Elle ont viſaige angelique.

Semblablement ſe veu n'euſſiez
Femme juſques à ceſtuy jour,
Et voir une Dame ceuſſiez
En la beauté de ſon atour,
Tu dirois, je voy là la flour
Du monde, & la joye des joyes,
La beauté, l'honneur & l'amour,
Et par mon ame ſi ſeroies.

En vos jardins ſous douces fleurs ſe cueuvre.
Certes je croy que vous cuidez ſans fainɛte,
Que j'ay baſty mes excuſes par crainte:
Bien peu s'en faut, que ne die en mes vers
Propos de vous, qui monſtre le revers.
Ma Muſe ardante autre choſe ne quiert,
L'encre le veut, la plume m'en requiert:
Et je leur dy, que rien de vous ne ſçay:
Mais Dieu vous gard, que j'en face l'eſſay.
N'ay-je paſſé ma jeuneſſe abuſée
Autour de vous laquelle j'euſſe uſée
En meilleur lieu (peut-eſtre en pire auſſi)
Rien ne diray, n'ayez aucun ſoucy:
Et ſi en ſçai, bien je l'oſe aſſeurer,
Pour faire rire, & pour faire pleurer.
Mais que vaudroit d'en travailler mes doits
Sur le papier? Mores, Turcs, & Medoys
Sçavent vos cas: la terre n'eſt ſemée,
Sinon du grain de voſtre renommée.
Bref, pour eſcrire y a bien d'autres choſes
Dedans Paris trop longuement encloſes.
Tant de broillis, qu'en Juſtice on tolere, (1)
Je l'eſcrirois, mais je crains la colere:
L'oyſiveté des Preſtres & cagots, (2)

Je

(1) La procedure encore dans ce tems-là plus embarraſſée qu'elle n'eſt aujourd'huy. Ce n'étoit pas ſeulement un labyrinthe de Loix, c'étoit encore un amas confus de formalitez: & comme nous ſommes aſſez malheureux, pour que dans notre droit François la forme emporte le fond, on étoit en ce temps-là plus que ruiné par le moindre procès. François I. y voulut donner ordre par cette ordonnance ſi ſage de l'abbréviation des procès, mais ce fut inutilement; la chicane reprit le deſſus, comme elle a fait encore de nos jours, malgré les Ordonnances ſi ſages du feu Roy Louis XIV.

(2) Ils ne ſont pas plus laborieux aujourd'huy; &

Je la dirois, mais garde les fagots:
Et des abus dont l'Egliſe eſt fourrée, (1)
J'en parlerois, mais garde la Bourrée.
De tout cela, & de vous me tairoye,
Et en chemin plus beau me retrairoye,
Quand me viendroit d'eſcrire le deſir.
Je blaſmerois guerre qui faict geſir
Journellement par terre en grand outrance
Les vieux ſoudars, & les jeunes de France.
Ou emploirois la mienne blanche carte
Du bien de Paix, la priant qu'elle parte
Du haut du Ciel pour venir viſiter
Princes Chreſtiens, & entr'eux habiter.
Ou dirois los meritoire de ceux,
Qui bien ſervans n'ont l'eſprit pareſſeux.
A la cercher, taſchans, comme loyaux,
Tirer deçà les deux Enfans Royaux. (2)
Ou parlerois, uſant de plus haut ſtyle,
De maint conflict cruel, dur, & hoſtile,
Où l'on a veu charger, & preſſes fendre (3)
Noſtre bon Roy, pour vous autres deffendre,

Ce

ce ſeroit un crime de leur reprocher leur indolente molleſſe.

(1) Oh cet article ſent ſon novateur. Il y a des abus, mais il faut bien ſe garder d'en parler. Il n'y a que des Hugenots à qui il ſoit permis de nous les reprocher. C'eſt là ſur-tout que le Catholique doit obſerver un ſilence reſpectueux.

(2) Anne de Montmorenci négocioit leur liberté; & les trois Princeſſes, Madame Louïſe de Savoye, Madame Marguerite Reine de Navarre, & Madame Marguerite d'Autriche s'aſſemblerent peu de mois après pour le Traité de Cambray, qui devoit être la baſe de cette délivrance.

(3) *Fendre.*] Ce fut à la bataille de Pavie où François I. a merité, malgré ſa diſgrace, le titre de Heros par les grandes actions qu'il y fit.

Ce temps pendant que preniez vos delicts
(Sans nul danger) en vos chambres, & licts.
Ou compterois de luy maint grand orage
De grand fortune, & ſon plus grand ouvrage,
Qui ſous le faix n'a eſté veu ployer.
Voylà les points, où voudrois m'employer,
Sans m'amuſer à rithmer vos Adieux:
Et faictes moy mines de groingz & d'yeux,
Tant que voudrez onques ne prins viſée
Pour vous laſcher un ſeul traict de riſée,
Et m'en croiez: mais les langues qui ſonnent,
Comme un cliquet, tousjours le bruit me donnent
De tous eſcrits, tant ſoient lourdement faits:
Ainſi ſouſtiens des Aſnes tout le faix.
Or eſtes-vous dedans Paris ſix femmes,
Qui un eſcrit tout farſi de diffames
M'avez tranſmis: & quand aucun ſe boute
A l'eſcouter, luy ſemble qu'il eſcoute
En plein marché ſix ordes harengeres
Jetter le feu de leurs langues legeres
Contre quelcun. Va vilain farcereau,
Maraut, beliſtre, yvrongne, macquereau,
Comme une pie en cage injurieuſe.
En voſtre Epiſtre auſſi tant furieuſe
M'avez reprins, que je veux faire bragues
Deſſus l'Amour, ſans chaines & ſans bagues,
Ha (di-je lors) il faut que chacun croye
Qu'à tout oyſeau il ſouvient de ſa proye.
Vos grans faucons, qui furent faucon-neaux, (1)

Vol-

(1) C'eſt ainſi qu'on s'expliquoit; cela eſt dans le goût du temps, témoin cette Epigramme que St. Gelais adreſſe à une amie, par laquelle il avoit été diſgracié. (pag. 247. de ſes poëſies.)

Vollent tousjours pour chaines, & anneaux.
Puis vous touchez & les morts, & les vifs:
Reſpondez moy, pourquoy en vos devis
Blaſmez-vous tant feu mon pere honoré,
Qui voſtre ſexe a tant bien decoré
Au Livre dit, des Dames l'advocate? (1)
J'eſtimerois la recompenſe ingrate,
Si pour vous ſix euſt travaillé ſa teſte:
Mais il parla de toute femme honneſte:
Non que ſur vous je treuve que redire,
Ainçois chacun vous doit nommer, & dire
Avant la mort les ſix Canoniſées,
Ou (pour le moins) les ſix Chanoiniſées.
Quant au reſveur, qui pour tels vieux regiſtres
Print tant de peine à faire des Epiſtres
Encontre moy, pour tous les menuz droits
De ſon labeur, ſeulement je voudrois,
Qu'il euſt couvert de vous ſix la plus ſaine:
Il auroit beau ſe laver d'eaux de Seine
Après le coup. Ha le vil blaſonneur,
C'eſt luy qui fit ſur les Dames d'honneur
Tous les Adieux: & vous ſix l'en priaſtes:
Puis

J'ay autre fois voſtre faucon tenu,
Et m'en ſuis veu ſeul gouverneur & maitre,
Et l'ai toujours ſi bien entretenu,
Que l'ai voulu de ma propre main paiſtre;
Mais le vilain ne me veut plus congnoiſtre.
Madame, helas! regardez que vous faites;
Je vous tenois pour autre que vous n'eſtes,
Rendez-le moi; & ſi le puis tenir,
J'ai une longe & deux belles ſonnettes,
Que lui donray pour mieux le retenir.

(1) Ils ſont imprimez cy-après dans les œuvres de Jean Marot.

Puis deſſus moy le grand haro criaſtes, (1)
Sçachans de vray, que pour vous ſeulement
On n'euſt crié deſſus moy nullement,
Et de bon heur prinſtes un ſecretaire
Propre pour vous. Onques ne ſe ſceut taire
De compoſer en injure & meſchance:
Je le cognois. Or prenons autre chance.
Je ſuis d'avis que veniez appoinctant:
Quant au courroux, en moy n'en a point tant,
Que pour le bien de vous ſix je ne veille.
Et qu'ainſi ſoit, en amy vous conſeille,
Que deſormais voſtre bec teniez coy:
Car voſtre honneur reſſemble un ne ſçay quoy,
Lequel tant plus on le va remuant,
Moins il ſent bon, & tant plus eſt puant.
Et quand orrez ces miens preſens alarmes,
Ayez bon cueur, & contenez vos larmes,
Que vous avez pour les Adieux renduës:
Las, mieux vaudroit les avoir eſpanduës
Deſſus les pieds de Chriſt, les eſſuyans
De vos cheveux, & vos pechez fuyans
Par repentance avecques Magdaleine.
Qu'attendez-vous? Quand on eſt hors d'aleine,
La force faut. Quand vous ſerez hors d'aage,
Et que vos nerfs ſembleront un cordage,
Plus de vos yeux larmoyer ne pourrez,
Car ſans humeur ſeiches vous demourrez:
Et quand vos yeux pourroient pleurer encores,
Où prendrez-vous les cheveux, qu'avez ores,
Pour eſſuyer les pieds du Roy des Cieux?
Croyez qu'à tel myſtere precieux,

Ne

(1) *Haro.*] Cri de Juſtice uſité en Normandie; celui qui le crie ſur quelqu'un, auſſi bien que celui ſur lequel il eſt crié ſont obligez tous deux d'aller en priſon juſqu'à ce qu'on leur ait rendu juſtice.

Ne ſerez lors du bon Ange appellées,
Pource que trop ſerez vieilles pellées: (1)
Desja vous prend icelle maladie.
Vous voulez faire, & ne voulez qu'on die.
Ceſſez, ceſſez toutes occaſions,
Si prendront fin toutes deriſions:
C'eſt le droit point pour clorre les paſſages
Aux mal diſans. Et vous autres bien ſages,
Qui des Adieux ne fuſtes point touchées,
Et vous auſſi que l'on y a couchées,
Et qui pourtant comptant n'en feiſtes mye,
Nulle de vous ne me ſoit ennemye,
Je vous ſupply, pour telles bourgeoiſettes,
Qui vont cerchant des noiſes pour noiſettes,
On voit aſſez que vous eſtes entieres
De n'avoir prins à cueur telles matieres.
Auſſi n'eſt-il blaſon, tant ſoit infame,
Qui ſceuſt changer le bruit d'honneſte femme.
Et n'eſt blaſon, tant ſoit plein de louange,
Qui le renom de folle femme change.
On a beau dire, une Colombe eſt noire,
Un corbeau blanc : pour l'avoir dit, faut croire
Que la colombe en rien ne noircira,

Et

(1) Cette maladie que la vigueur de l'humanité ne rend que trop commune, s'appelle encore la pellade dans une Epigramme au Duc de Mayenne Chef de la Ligue.

La pelade vous avez priſe
Par la bréche que vous ſçavez,
Gardez la, puiſque vous l'avez,
Monſieur, elle eſt de bonne priſe.

Cette maladie fut apportée de Naples en Flandres en 1494.

Et le corbeau de rien ne blanchira.
Certainement les vertus qui s'eſpendent
Deſſus vos cueurs ſi fort voſtre me rendent;
Que pour l'amour de vous n'euſſe jamais
Contre elles fait ceſte preſente: mais
Tant m'ont preſſé d'eſcrire, & me contraignent,
Qu'il ſemble au vray, que plaiſir elles preignent
En mes propos: & ont bien ce credit,
Que ſi je n'ay aſſez à leur gré dit,
Je leur ferai un livre de leurs geſtes
Intitulé, Les ſix vieilles Digeſtes:
Et ſi n'auray de matiere defaut.
J'en ay encor plus qu'il ne leur en faut:
Mais pour ceſte heure elles prendront en gré,
Car au propos, où elles m'ont encré,
Veux mettre fin, & avant que l'y mettre,
Voſtre Clement vous prie en ceſte Lettre,
Dames d'honneur, que ces femmes notées
Soient deſormais d'autour de vous oſtées,
Ne plus, ne moins qu'on oſte mauvaiſe herbe
D'avec l'eſpy, dont on fait bonne gerbe:
Vous adviſant, que trop plus ſont nuiſantes
A vos honneurs, que les rithmes cuyſantes
Des ſots Adieux: & toutesfois, afin
Que mon eſcrit ne ſe faſche à la fin,
Je leur vois dire un Adieu ſans rancune.
Adieu les ſix, qui n'en vallez pas une,
Adieu les ſix, qui en valez bien cent.
Qui ne vous voit, de bien loin on vous ſent.

EPITRE XIV.

Epiſtre qu'il preſenta à Bourdeaux, à la Reyne Eleonor à ſon arrivée d'Eſpaigne avec Meſſieurs les deux Enfans du Roy, delivrez des mains de l'Empereur Charles le Quint. (1)

1530.

PUis que les champs, les monts, & les vallées,
Les fleuves doux, & les undes ſallées
Te font honneur à la venuë tienne,
Princeſſe illuſtre, & Royne très-chreſtienne:
Puis que clerons, & bombardes tonnantes,
Chantres, oyſeaux de leurs voix raiſonnantes
Tous à l'envy maintenant te ſaluent,
Feray-je mal, ſi de ma plume fluënt

Vers

(1) François I. fut un heros malheureux, mais il fut heros; & c'eſt à ce titre qu'il fit la conquête d'Autriche ſœur de Charles-Quint. Cette Princeſſe, frapée de tout ce qu'on diſoit à l'avantage de ce Prince infortuné, ne put s'empêcher de l'admirer: & la vuë du Roy ne lui fit faire qu'un pas de l'admiration à des ſentimens plus intéreſſans. Enfin la choſe ſe termina par un mariage, qui fut le deuxiéme que contracta François I. Il avoit épouſé d'abord Claude de France, fille de Louis XII. de laquelle il eut trois Princes & trois Princeſſes. Le mariage d'Eleonor d'Autriche fut commencé à Madrid en 1526. & entierement conclu & terminé en France, lorſque la Reine Eleonor y conduiſit en 1530. les deux Enfans de France. C'eſt là quel a été le ſujet de cette Epitre.

Vers meſurez, pour ſaluer auſſi
Ta grand' hauteur, qui rompt noſtre ſoucy?
Certes le ſon de ma Lettre n'a garde
D'eſtre ſi dur comme d'une bombarde:
Et ſi n'eſt point mortel en terre: comme
Voix de clerons, ou d'oyſellet, ou d'homme:
Parquoi je croy que de toi ſera pris
Autant à gré. Donques perle de prix,
Par qui nous eſt tant de joye advenuë,
Tu ſois la bien (& mieux que bien) venuë.
Pourquoi as fait ſi longue demourée?
Certainement ta venuë honorée
De tarder tant tous languir nous faiſoit:
Mais bien ſavons que trop t'en deſplaiſoit.
N'eſt-ce pas toy, qui du Roy fus eſprinſe
Sans l'avoir veu? meſmes après ſa prinſe:
Où tellement aux armes laboura,
Que le corps pris, l'honneur luy demoura, (1)
N'eſt-ce pas toy, qui ſentis plus fort croiſtre
L'amour en toy, quand tu vins à cognoiſtre
Et voir ſon port, forme, ſens, & beauté
Qui ne ſent rien que toute Royauté?
N'eſt-ce pas toy, qui ſongeois nuict & jour
A le remettre en ſon privé ſejour?
Et qui depuis en priſon ſi amere
A ſes Enfans fis office de mere,
Juſqu'à donner à ton cher Frere Auguſte
Doute de toy? voire doute très-juſte:
Car je croy bien, ſi euſſes eu l'uſage
Des arts ſubtils de Medée la ſage,

Qu'en

(1) *L'honneur luy demourra.*] Cela ſe rapporte à ce que François I. écrit à Madame d'Angoulême ſa Mere, après la perte de la bataille de Pavie, & après ſa priſe. *Madame*, dit-il, *tout eſt perdu hormis l'honneur.* Et il avoit raiſon; car il fut un heros, tout vaincu qu'il étoit.

Qu'en blancs vieillards tu euſſes transformez
Ces jeunes corps tant beaux & bien formez
Pour les mener ſecretement en France,
Et puis rendu leur euſſes leur enfance.
Or, Dieu mercy, amenez les as-tu
Sans nigromance, ou magique vertu:
Ains par le vueil de Dieu, qui tout prevoit,
Et qui desja deſtinée t'avoit
Femme du Roy, duquel & jours & nuicts
Tu as porté la moitié des ennuis:
Dont raiſon veut, & le droit d'amitié
Que maintenant reçoives la moitié
De ſa grand' joye, & du regne puiſſant,
Et de l'amour du peuple obeiſſant.
O Royne donc, de tes ſujects loyaux
Vien recevoir les hauts honneurs Royaux:
Voir te convient ton Royaume plus loin:
Tu n'en as veu encor qu'un petit coin,
Tu n'as rien veu que la Doue & Gironde,
Bien-toſt verras la Cherante profonde,
Loyre au long cours, Seine au port fructueux:
Sone qui dort, le Roſne impetueux.
Auſſi la Somme, & force autres Rivieres,
Qui ont les borts de fortes villes fieres,
Dont la plus grande eſt Paris ſans pareille.
Là, & ailleurs desjà on t'appareille
Myſteres, jeux, beaux paremens de ruës, (1)
Sur

(1) *Myſteres.*] C'étoient des échaffauts placez dans les ruës, où ſe voyoient des figures repréſentant quelques myſteres tirez de la Bible. Cela ſe faiſoit aux Entrées des Rois & des Reines. A cela ont ſuccedé des arcs de triomphe. Voyez *Sauval Antiquitez de Paris* Tom. 2, pag. 680. & *Godefroy* dans ſon *Ceremonial*. Il pouvoit encore faire alluſion aux myſteres de l'ancien & du nouveau Teſtament, que l'on repreſentoit ſur le théatre François en maniere de Co-

Sur le pavé fleurs eſpeſſes & druës,
Par les quantons theatres, coliſées.
Bref, s'on pouvoit faire champs Eliſées,
On les feroit pour mieux te recevoir.
Mais que veut l'on encor te faire voir?
Pourroit-on bien augmenter tes plaiſirs?
N'as-tu pas veu le grand de tes deſirs,
Ton cher eſpoux, noſtre ſouverain Roy?
Si as très-bien: mais encores je croy
Qu'en gré prendras, & verras volontiers
Les appareils du peuple en maints quartiers.
Et qui plus eſt, en cela regardant
Tu cognoiſtras le zele très-ardant,
Qu'en toy on a: ce que je te ſupplie
Cognoiſtre en moy, Royne très accomplie.
Car Apollo, ne Clyo, ne Mercure
Ne m'ont donné ſecours, ne ſoin, ne cure
En ceſt eſcrit. Le zele, que je dy,
L'a du tout fait, & m'a rendu hardy
A te l'offrir, tel que tu le vois eſtre.
Puis ton eſpoux eſt mon Roy, & mon maiſtre:
Donques tu es ma Royne & ma maiſtreſſe,
Voilà pourquoy mes eſcrits je t'adreſſe.

Comedies. On avoit même eu ſoin, pour rendre ces myſteres encore plus comiques, d'y joindre des proverbes populaires, qu'on ne devoit trouver que dans des farces, & ce ne fut qu'en 1543. que ces ſorres de repréſentations furent proſcrites, & l'on y ſubſtitua des pieces, où le comique ne faiſoit point tort au ſerieux.

EPITRE XV.

A Monſeigneur de Lorraine lors venu à Paris, luy preſentant le premier livre tranſlaté de la Metamorphoſe d'Ovide. (1)

1530.

S'Il y a rien, Prince de haut pouvoir,
Qui par deçà face mal ſon devoir
De recevoir ta hauteſſe honorée,
Ce ne ſera que ma plume eſſorée,
Qui entreprend de te donner ſalut,
Et pour ce faire onc aſſez ne valut:
Ains trop eſt lourde, & de ſtyle trop mince,
Pour s'adreſſer à tant excellent Prince:
Ce neantmoins ſachant que tu as pris
Par maintesfois plaiſir en mes eſcrits,
J'ayme trop mieux t'eſcrire lourdement,
Que de me taire à ton advenement,
Car j'ay eſpoir que la volonté tienne

Co-

(1) Antoine Duc de Lorraine, Prince plus artaché à la France que l'ont été ſes ſucceſſeurs, vint à Paris en 1530. Il étoit juſte qu'il prît part à la joye publique, que l'on y témoignoit pour la delivrance des Enfans de France priſonniers en Eſpagne, puiſqu'il avoit eu ſa part de l'affliction, deux de ſes freres ayant été tuez, l'un à la bataille de Pavie, où François I. avoit été fait priſonnier, & l'autre au ſiege de Naples. Antoine de Lorraine commença à regner en 1508. & mourut en 1544. Il avoit épouſé en 1515. Renée de Bourbon, fille de Gilbert Comte de Montpenſier.

Cognoiſtra bien en ceſt eſcrit la mienne:
Qui eſt, & fut, & ſera, de ſavoir
Faire aucun cas, où tu puiſſes avoir
Quelque plaiſir. Premier donc je ſaluë
Très-humblement ta hauteſſe & valuë:
Puis à celuy qui eſt Prince des Anges,
Rends de bon cueur immortelles louanges,
De l'heureux poinct de ta noble venuë,
Qui eſt le temps de la paix advenuë:
Par qui tu vois les deux Enfans de France
Hors des liens de captive ſouffrance.
Graces auſſi luy faut rendre des pertes:
Vrai eſt que trop ſont lourdes & apertes
A un chacun: meſme ta Majeſté
Participante aux malheurs a eſté,
En y perdant ſous la fleur de jeuneſſe
Deux Freres pleins d'honneur, ſens, & proueſſe. (1)
Qui eſt celuy (ſi bien le cognoiſſoit)
Qu'en y penſant, plein de douleur ne ſoit?
Si convient-il en douleur & ennuy,
Noſtre vouloir enformer à celuy
Du tout-puiſſant: autrement on reſiſte
A ſa bonté. Ce propos dur & triſte
En ceſt endroit rompray pour le preſent,
Et te ſupply prendre en gré le preſent,
Que je te fais de ce tranſlaté Livre,
Lequel, pour vray, hardiment je te livre,
Pour ce que point le ſens n'en eſt yſſu

De

(1) *Deux freres.*] Ces deux freres d'Antoine Duc de Lorraine, qui ſont morts dans les Guerres d'Italie, ſont François de Lorraine Comte de Lambeſcq, tué à la bataille de Pavie en 1524. & Louis de Lorraine Comte de Vaudemont, mort en 1528. au ſiege de Naples, tous deux ſans avoir été mariez.

De mon cerveau : ains a eſté tyſſu
Subtilement par la Muſe d'Ovide :
Que pleuſt à Dieu l'avoir tout mis au vuide
Pour t'en faire offre. Or ſi ce peu t'agrée,
Heureux ſeray, que ton cueur s'y recrée,
Ce temps pendant qu'en France tu ſejournes,
Et attendant qu'en ta Duché retournes,
Duché puiſſante, & Duché ſouveraine,
Duché de biens, & de paix toute pleine,
Duché de qui par tout le nom s'eſtend,
Là où ton peuple à ceſte heure t'attend,
Auſſi faſché de ta lointaine abſence,
Que toy joyeux de la noble preſence
De noſtre Roy, de ſes Enfans aymez,
Et des très-hauts Princes tant renommez :
Entre leſquels de tes Freres la reſte
Tu vois fleurir en honneur manifeſte,
Cheriz du Roy, & du peuple honorez.
Or à ces deux, que mort a devorez,
Dieu doint repos : & aux trois qui demeurent, (1)
Que de cent ans, bien comptez, ils ne meurent.

(1) *Et aux trois qui demeurent*,] Ces trois ſont Antoine Duc de Lorraine mort en 1544., Jean Cardinal de Lorraine mort en 1550., & Claude Duc de Guiſe, qui eſt la tige tant des Ducs de ce nom, que des autres Princes Lorrains établis en France. Il mourut au mois de Mars 1550.

EPITRE XVI.

A Monſeigneur le grand Maiſtre de Montmorency, luy envoyant un petit Recueil de ſes Oeuvres avec recommandation du porteur. (1)

1530.

EN attendant le moyen & pouvoir,
Qu'honneſtement je me puiſſe mouvoir
De ce pays, il m'eſt pris le courage,
De mettre à part repoſer un Ouvrage,
Qui pour le Roy ſera toſt mis à fin: (2)
Puis ay choiſi une autre plume, afin
De vous eſcrire en rithme la preſente:
De par laquelle orendroit vous preſente
Salut très-humble, & un livre petit,
Où j'ay eſpoir que prendrez appetit:
Car long-temps a, qu'il vous a pleu me dire,
Et commander que le vous fiſſe eſcrire.
C'eſt un amas de choſes eſpanduës,
Qui, quant à moy, eſtoient ſi bien perduës,
Que mon eſprit n'eut onc à les ouvrer

Si

(1) Il falloit que Marot crût avoir plus de crédit pour les autres que pour lui-même, puiſqu'il intercede auprès d'Anne de Montmorenci Grand Maître, pour faire remplacer un vieil Officier de la Reine Claude. Cette lettre meritoit, par ſa gentilleſſe & par l'eſprit que le Poëte y a répandu, d'obtenir ce qu'il demandoit.

(2) *Fin;*] Cet ouvrage n'a jamais paru. Il ne ſe trouve point dans les poëſies de Marot de piece étenduë qu'il ait faite en ce temps-là pour François I.

Si grand labeur, comme à les recouvrer,
Mais comme ardant à faire voſtre vueil,
J'ay tant cerché, qu'en ay fait un recueil,
Et un jardin garny de fleurs diverſes,
De couleur jaune, & de rouges, & perſes.
Vray eſt qu'il eſt ſans arbre, ne grand fruict:
Ce neantmoins je ne vous l'ay conſtruict
Des pires fleurs, que de moy ſont ſorties.
Il eſt bien vray, qu'il y a des orties:
Mais ce ne ſont que celles qui picquerent
Les Muſequins, qui de moy ſe moquerent. (1)
Voſtre eſprit noble en ce petit verger
Aucunesfois ſe pourra ſoulager,
Quand travaillé aura au bien publique, (2)
Auquel tousjours ſoigneuſement s'applique.
Donc, Monſeigneur, pluſque très humblement
Je vous ſupply de cordiallement
Le recevoir, & du Porteur de luy
Avoir pitié. C'eſt encores celuy
Petit tailleur entre tous les tailleurs,
Dont à Bourdeaux, à Coignac, & ailleurs,
Je vous parlay par eſcrit, & de bouche,
Enrichy n'eſt: il ſe leve & ſe couche
Soir & matin auſſi mal fortuné,
Que quand pour luy fuſtes importuné.
Jadis ſervit la haute Seigneurie
De la feu Royne en ſa noble eſcuyrie: (3)
Mais ſon eſtat deſſous la dure lame
Fut

(1) *Muſequins.*] Il veut parler là de ſon Epitre 13. qu'il écrivit l'année précedente avec aſſez de vivacité aux Dames, qui n'étoient pas contentes des excuſes compriſes en la 12. lettre.

(2) Il étoit employé par François I. dans les plus importantes affaires de l'Etat.

(3) La Reine Claude morte en 1524.

Fut enterré avec la bonne Dame.
Or ne peut plus revivre ſa maitreſſe:
Quant à l'eſtat, maugré la mort traiſtreſſe,
Vous le pouvez refaire auſſi vivant,
Et auſſi beau, qu'il eſtoit par avant,
Las! Monſeigneur: faites ce beau miracle,
Il eſt aiſé. Et ſi par quelque obſtacle
Ne peut ravoir ſon eſtat de tailleur,
Il ne le faut que tromper d'un meilleur.
Si vous hauſſez ſon eſtat & ſon bien,
Il le prendra: car je le cognois bien,
Au pis aller, pour conclurre l'affaire,
Je vous ſuppli comme aux autres lui faire:
Et s'il n'en a, autant comme eux beſoin,
Je ſuis content qu'on n'en prenne le ſoin.
Priant celuy, lequel vous a fait naiſtre,
Que cent bons ans vous maintienne grand maiſtre,
Ou qu'il vous monte en plus digne degré, (1)
Afin que plus lui en ſçachez de gré.

EPITRE XVII.

Pour Pierre Vuyart, Secretaire de Monſeigneur de Guyſe, à Madame de Lorraine. (2)

1530.

JE ne l'ay plus, liberalle Princeſſe,
Je ne l'ay plus, par mort il a prins ceſſe
Le

(1) Il y vint en 1538. qu'il fut fait Connétable.
(2) C'étoit Renée de Bourbon, fille de Gilbert de Bourbon Comte de Montpenſier, mariée en 1515. à Antoine Duc de Lorraine. Elle avoit accompagné le Duc ſon époux qui vint à Paris en 1530.

Le bon cheval, que j'eus de voſtre grace. (1)
N'en ſauroit-on recouvrer de la race?
Certainement tandis que je l'avoye,
Je ne trouvays rien nuiſant en la voye.
En le menant par bois & par taillis
Mes yeux n'eſtoient de branches aſſaillis.
En luy faiſant gravir roc, ou montagne
Autant m'eſtoit que trotter en campagne.
Autant m'eſtoit torrents & grandes eaux
Paſſer ſur luy, comme petits ruiſſeaux,
Car il ſembloit, que les pierres s'oſtaſſent
De tous les lieux, où ſes pieds ſe boutaſſent.
Que diray plus? onc voyage ne fit
Avecques moy dont il ne vint profit:
Mais maintenant toutes choſes me grevent,
Branches au boys les yeux quaſi me crevent:
Car le cheval que je pourmeine & meine,
Eſt malheureux, & brunche en pleine plaine:
Petit ruiſſeaux grans rivieres luy ſemblent:
Pierres, cailloux en ſon chemin s'aſſemblent,
Et ne me donne en voyages bon heur.
O Dame illuſtre, ô parangon d'honneur,
Dont proceda le grand bonheur ſecret
Du cheval mort, où j'ay tant de regret?
Il ne vient point de cheval, ne de ſelle:
J'ay ceſte foy, qu'il proceda de celle
Par qui je l'euz. Or en ſuis deſmonté,
La mort l'a pris, la mort l'a ſurmonté:
Mais c'eſt tout un, voſtre bonté naifve
Morte n'eſt pas, ainçois eſt ſi très-vive,
Qu'el-

(1) Clement Marot a fait beaucoup d'honneur à ce cheval, en le décorant d'une Epitaphe, c'eſt l'onzième. Si l'on en croit le Poëte, ce cheval étoit plus digne d'un mauſolée, que beaucoup de Seigneurs à qui on en dreſſe de ſuperbes.

Qu'elle pourroit non le reſuſciter,
Mais d'un pareil bien me faire heriter.
S'il advient donc que par la bonté voſtre
Monſeigneur face un de ſes chevaux noſtre,
Très-humblement le ſupply, qu'il lui plaiſe
Ne me monter doucement, & à l'aiſe.
Je ne veux point de ces doucets chevaux, (1)
Tant que pourray endurer les travaux:
Je ne veux point de mule, ne mulet, (2)
Tant que je ſois vieillard blanc comme laict:
Je ne veux point de blanche haquenée, (3)
Tant que je ſois Damoyſelle attournée.
Que veux-je donc? un courtaut furieux,
Un courtaut brave, un courtaut glorieux,
Qui ait en l'air ruade furieuſe,
Glorieux trot, la bride glorieuſe.
Si je l'ay tel, fort furieuſement
Le piqueray, & glorieuſement.
Concluſion, ſi vous me voulez croire,
D'homme, & cheval ce ne ſera que gloire. (4)

(1) C'eſt ici le contraire de ce que demande le Pere Canaye dans cette agréable converſation du Maréchal d'Hocquincourt. Ce Pere qui n'étoit pas grand écuyer prioit qu'on lui donnât un cheval doux & pacifique, *manſuetus*.

(2) La mule & le mulet étoient la monture des vieillards & des Magiſtrats.

(3) La hacquenée étoit la monture de parade des Dames; car autrefois elles n'avoient ni chaiſes, ni caroſſes.

(4) Ce terme de glorieux, glorieuſement & gloire, ſi ſouvent répetez font alluſion au nom que le Duc de Guiſe donnoit par amitié au Sieur Vyart, qu'il apelloit ſon glorieux, ſans doute parce qu'il s'en faiſoit accroire.

EPI-

EPITRE XVIII.

Epitre qu'il perdit à la Condemnade contre les couleurs d'une Damoyſelle. (1)

JE l'ay perduë: il faut que je m'acquitte:
En la payant, au fort me voila quitte:
Prenez-la donc l'Epiſtre que ſ'avez,
Et ſi dedans peu d'éloquence avez,
Ou ſi elle eſt ſotte, aſpre, ou à reprendre,
Au compoſeur ne vous en vueillez prendre.
Prenez-vous en aux faſcheuſes, qui prindrent
Voſtre parti, & qui lors entreprindrent
De hautement leurs caquets redoubler
Durant le jeu, afin de me troubler:
Prenez-vous en à ceux, qui me trompoyent,
Et qui mon jeu à tous coups me rompoyent:
Prenez-vous en à quatre pour le moins,
Qui contre moy furent tous faux teſmoins:
Prenez-vous en à vous meſmes auſſi,
Qui bien vouliez qu'ils fiſſent tous ainſi.
Si on ne m'euſt troublé de tant de bave,
Vous euſſiez eu une Epiſtre fort brave,
Qui eut parlé des Dieux & des Déeſſes,
Et des neuf Cieux, où ſont toutes lieſſes.
Sur ces neuf Cieux je vous euſſe eſlevée,
Et euſſe faict une grande levée

De

(1) C'étoit la galanterie de ces vieilles Cours, où les Dames faiſoient porter des rubans de leur livrée à pluſieurs cavaliers. La *Condemnade* étoit une ſorte de jeu de cartes à trois perſonnes.

De rhetorique, & non de bouclier: (1)
Puis euſſe dit, comment on oyt crier
Au fons d'Enfer plein de peines & pleurs.
Ceux qui au jeu furent jadis trompeurs:
Donnez vous garde. Or bref (ſans m'eſchauffer)
J'euſſe deſcript tout le logis d'Enfer,
Là où iront (ſi bref ne ſe reduiſent)
Les vrays trompeurs qui ce monde ſeduiſent.
Puis qu'on m'a donc l'eſprit mis en mal aiſe,
Excuſez moy, ſi l'Epiſtre eſt mauvaiſe,
Vous aſſeurant, ſi l'euſſiez bien gaignée,
Qu'elle euſt eſté, pour vray, bien beſongnée:
Mais tout ainſi que vous avez gaigné,
Par mon ſerment ainſi j'ay beſongné:
Non qu'à regret ainſi faicte je l'aye,
Ne qu'à regret auſſi je la vous paye.
Tous mes regrets, toutes mes grans douleurs
Viennent, ſans plus, de ce que les couleurs
N'ay ſçeu gagner d'une tant belle Dame:
A qui Dieu doint repos de corps, & d'ame.

EPITRE XIX.

A une jeune Dame, laquelle un vieillard marié vouloit eſpouſer, & decevoir. (2)

NOn pour vouloir de rien vous requerir,
Non pour plus fort voſtre grace acquerir,
Non

(1) Mauvaiſe alluſion à une maniere de parler, faire une levée de bouclier, pour dire, avoir un grand differend avec quelqu'un.

(2) Il y a bien de ces épouſeurs. Ce ſont gens de précaution, qui veulent avoir plus d'un gîte.

Non pour diſtraire aucune voſtre emprinſe,
J'ay le papier, l'encre & la plume prinſe
Et devers vous ce mien eſcript tranſmis:
Mais pour autant qu'il affiert aux amis
Et ſerviteurs, jamais ne celer rien
A leurs aymez, ſoit de mal, ou de bien,
J'ay bien voulu vous eſcrire, ma Dame,
Choſe qui n'eſt en cognoiſſance d'ame,
Fors que de moy. Et de vous n'eſt point ſçeuë:
Parquoy pourriez en fin eſtre deceuë:
Et je ne veux vous laiſſer decevoir,
Tant que mon œil pourra l'appercevoir.
Or eſt ainſi que me trouvant au lieu,
Où j'eſperois vous pouvoir dire adieu,
Triſte devins, ſçachant voſtre hauteſſe
Desjà partie. Et adonques l'hoſteſſe
Me va monſtrer Lettres de voſtre main,
Là où teniez propos doux & humain
A un vieillard à qui vous les tranſmiſtes.
Lors à mon cueur ſoudainement vous miſtes
Deux penſemens, voyant voſtre jeune age
Favoriſer un ſi vieil perſonnage.
Mon penſement premier au cueur me dit
Que par amour il n'a vers vous credit,
Car je ſay bien, que Venus jeune & cointe
Du vieil Saturne en nul temps ne s'accointe.
Mon penſement ſecond me fit comprendre
Que pour eſpoux le pourriez vouloir prendre:
Et ne veux pas de ce vous divertir,
Mais je veux bien au vray vous advertir,
Que (long-temps a) il fut mis ſous le jou
De mariage au bas pays d'Anjou,
Et eſt encor. Si voulez toutesfois,
Il s'y mettra pour la ſeconde fois:
Combien pourtant que bien foible me ſemble
Pour labourer à deux terres enſemble.

Donc

Donc ſi voulez voſtre blonde jeuneſſe
Joindre & lier à ſa griſe vieilleſſe,
Il ſera bon vous enquerir avant,
Si j'ay parlé du cas, comme ſçavant,
En ceſte Epiſtre aſſez mal compoſée,
Vous ſuppliant l'avoir pour excuſée,
Si elle n'eſt en termes élegans:
Et recevoir vueillez auſſi les gants,
Que de bon cueur vous tranſmets pour l'Eſtraine.
De l'an preſent. La choſe eſt bien certaine,
Que vos deux mains tant blanches de nature
Meritent bien plus digne couverture:
Mais s'ils ne ſont à vos mains comparez,
Du bon du cueur, pour le moins, les aurez.
Ainſi rendray mon propos accomply
En ceſt endroit. Et avant vous ſupply,
Si rencontrez rien dur en ceſte Epiſtre,
De l'oublier & n'en tenir regiſtre:
Car bien à tard voudroit l'homme deſplaire,
S'il n'eſt trop fainct, qui met peine à complaire.

EPITRE XX.

A celuy, qui l'injuria par eſcrit, & ne s'oſa nommer. (1)

QUiconques ſois, tant ſois-tu brave,
Qui ton orde & puante bave

Con-

(1) Marot étoit bien des-œuvré, de ſe mettre en colere contre un homme qui l'injurie. Comme il n'y a que des ſots & des ignorans qui ſoient capables d'injurier, il eſt bon qu'un honnête-homme

Contre moy as eſté crachant,
Tu es ſot, craintif, & meſchant.
Ta ſottiſe on voit bien parfaite
En l'Epiſtre, que tu as faite
Sans art & ſans aucun ſavoir:
Toutesfois tu cuides avoir
Chanté en roſſignol-ramage:
Mais un corbeau de noir plumage,
Ou un grand aſne d'Arcadie
Feroit plus douce melodie.
Et pour venir au demourant,
Tu crains fort, ô povre ignorant,
Tu crains qu'envers toy je m'allume,
Tu crains la fureur de ma plume.
Pourquoy crains-tu? Il faut bien dire
Qu'en toy y a fort à redire:
Car il eſt certain, ſi tu fuſſes
Homme de bien, & que tu n'euſſes
Quelque marque ou mauvais renom,
Tu ne craindrois dire ton nom.
Quant eſt de ta meſchanceté,
Elle vient de grand' laſcheté
D'injurier celuy, qui onques
Ne te fit offence quelconques:
Et quant je t'auroys faict offence,
Es-tu de ſi peu de deffence,
Si couart, & ſi babouyn,
De n'oſer parler que de loin?
L'epiſtre venuë de moy
Pour femme, qui vaut mieux que toy,
N'eſt autre cas qu'une riſée,
Où perſonne n'eſt depriſée:
Mais toy, lourdaut mal entendu,

En

ſoit réellement oppoſé à cette vermine. C'eſt en gardant le ſilence.

En ta reſponce m'as rendu
Pour une riſée une injure.
Si je te cognoiſſois (j'en jure)
Tu ſentirois ſi mes lardons
Reſſemblent roſes, ou chardons.

EPITRE XXI.

Pour un gentilhomme de la Court eſcrivant aux Dames de Chaſteaudun.

D'Un cueur entier, Dames de grand valuë,
Par ceſt eſcrit voſtre amy vous ſaluë
Bien loin de vous: & grandement ſe deut,
Que de plus près ſaluer ne vous peut.
Car le record de vos grandes beautez,
Le ſouvenir des douces privautez,
Qui ſont en vous ſous honneſte recueil,
Cent fois le jour font ſouhaitter mon œil
A vous revoir: mais la grand' ſervitude
De ceſte court, où eſt noſtre habitude,
M'oſte ſouvent par force le plaiſir,
Deſſus lequel s'aſſiet tout mon deſir:
Et m'esbahy, que veu voſtre amitié
N'avez ſouvent de nous plus grand' pitié,
En nous voyant pour nos Princes & Maiſtres
Aller, venir parmi ces bois champaiſtres:
Puis s'arreſter en villages & bourgs,
Dont le meilleur ne vaut pas vos fauxbourgs,
Et là Dieu ſçait, ſi en maiſons bourgeoiſes
Sommes logez: ces groſſes villageoiſes
Là nous trouvons. Les unes ſont vacheres
En gros eſtat, & les autres porcheres:
Qui nous diront, s'il nous ennuye ou faſche,
Quelque propos de leur pays de vache.

Lors ces propos, qui mes maux point n'appaiſent,
Me font penſer aux voſtres qui me plaiſent:
Diſant en moy, douce Vierge honorée,
Ferons-nous cy la longue demourrée?
Prendrons-nous point bien-toſt le droict ſentier
De Chaſteaudun? Là giſt mon cueur entier:
Non pour le lieu, mais pour meilleure choſe,
Qui au dedans de vos murs eſt encloſe.
Ainſi me plains: & ſi toſt qu'on depart,
Il m'eſt advis qu'on tire celle part.
Dont ſuis deceu: car (peut-eſtre) ce jour
Prendrons d'aſſaut quelque rural ſejour,
Où les plus grans logeront en greniers
De toutes pars percez comme paniers.
Encor poſé que fuſſions arreſtez
Dedans Paris, & tousjours bien traictez,
Si qu'à ſouhait euſſions pluſieurs delices,
Comme en chevaux courir en pleines lices,
Chaſſer aux bois, voller aux grans prairies,
Ouyr des chiens les abbois & brayries:
Et autre maint beau paſſetemps honneſte,
Si me vient-il tousjours en cueur ou teſte
Un grand regret de vous perdre de veuë,
Et un deſir de prochaine reveuë:
Car le plaiſir que je prens à vous veoir,
Paſſe tous ceux que je pourrois avoir:
Et ſi n'eſtoit eſpoir de bref retour,
Ennuy pourroit me faire un mauvais tour,
Se tranſmuant en pire maladie:
Vous adviſant, puis qu'il faut, que le die,
Que me devez d'amour grand recompenſe:
Car il n'eſt jour qu'en vous autres ne penſe:
Et ne ſe paſſe une nuict, qu'un beau ſonge
De vous ne face. Encores, ſans menſonge,
L'au-

L'autre nuictée en dormant fuz ravy,
Et me ſembla que toutes je vous vy
Deſſus un pré faire cens beaux esbas,
En cotte ſimple, & les robbes à bas.
Les unes vey, qui danſoient ſous les ſons
Du tabourin: les autres aux chanſons:
L'autre en après, qui eſtoit la plus forte,
Prend ſa compagne, & par terre la porte,
Puis de ſa main de l'herbe verde fauche,
Pour l'en feſſer deſſus la cuiſſe gauche:
L'autre qui veit ſa compagne outrager,
Laiſſa la danſe, & la vint revenger.
De l'autre part, celles qui ſe laſſerent
En leur ſeant ſur le pré s'amaſſerent,
Et dirent là une grand' Letanie
De plaiſans mots, & jeus ſans villanie.
Que diray plus? L'autre un banquet de crême
Faiſoit porter pour la chaleur extrême,
Au moins pour ceux, qui devoyent banqueter.
Lors me ſembla que ne ſceuz m'arreſter,
Que devers vous ne couruſſe en ceſt eſtre:
Mais ſur ce poinct voici une feneſtre
De mon logis, qui tombant fit tel bruit,
Que m'eſveillant mon plaiſir a deſtruit.
Ha, di-je lors, feneſtre malheureuſe,
Trop m'a eſté ta cheute rigoureuſe.
J'allois baiſer leur bouche douce & tendre,
L'une après l'autre: & tu n'as ſceu attendre.
Si m'eſveillay tout faſché, & m'en vins
Faire expoſer mon beau ſonge aux Devins:
Entre leſquels un grand Frere Mineur
Je rencontray excellent Devineur,
Qui m'aſſeura que de trois choſes l'une
Me diroit vray. A minuict à la Lune,
Va faire en terre un grand cerne tout rond,

Guigne le Ciel, ſa corde couppe & rompt,
Fait neuf grands tours, entre les dents barbotte
Tout à par luy, d'Agios une botte. (1)
Puis me va dire, Amy très-cher, je tien
Vray à peu près l'effet du ſonge tien:
Si tu vas voir la ville deſirée,
Garde n'auras de trouver empirée
La compagnée des Dames, & la chere.
Va donques voir ceſte ville tant chere
Mieux que par ſonge. Alors le Devin ſage
Va alleguer là deſſus maint paſſage
De Zoroaſt, d'Hermes, de la Sibylle, (2)
De Raziel, & de maint autre habile
Nigrommanceur. Puis je luy dy, Beau pere
Vous dites vray. Ainſi Dames j'eſpere,
Qu'après avoir bien couru & veillé
Par la campagne, & beaucoup travaillé,
Noſtre retour vers Chaſteaudun ſera:
Là où mon œil ſe recompenſera
De ſon plaiſir perdu ſi longuement.
Mais en tandis je vous prie humblement
Prendre la plume, & faire en Proſe, ou Metre
Quelque reſponce à ma groſſiere Lettre.

(1) Ceux qui ſe mêlent de cabale, où de magie ſe ſervent de mots grecs & de mots hebreux.

(2) Ce ſont là quelques uns des livres dont ſe ſervent ces prétendus magiciens, dans leſquels ils cherchent de quoy appuyer leur imagination bleſſée.

EPITRE XXII.

A Guillaume du Tertre, Secretaire de Monſieur de Chaſteaubriant.

QUand les Eſcrits, que tu m'as envoyez,
Seroient de rime & raiſon deſvoyez:
Quand ton vouloir, lequel trop plus j'eſtime
Que tes eſcrits, ta raiſon, ne ta rithme,
Seroit tout autre: & quand le Secretaire
De Montejan n'euſt rien faict que ſe taire, (1)
Sans me donner de t'eſcrire appetit,
Jà par ces poincts, Monſieur du Montpetit, (2)
N'euſſe laiſſé la reſponce tranſmettre:
Car la maiſon où Dieu t'a voulu mettre,
Digne te rend, & plus que digne au Monde,
Non que Marot, mais Maro te reſponde. (3)
Que pleuſt à Dieu, que tant il me feit d'heur,
Qu'ores je peuſſe eſcrire au ſerviteur
Propos, qui fuſt ſi fort plaiſant au maiſtre,
Que mal plaiſant ne peuſt à la Dame eſtre,
Certes alors me tiendrois aſſeuré
Que ceſt eſcrit (tant ſoit mal meſuré)
Pourroit combattre avecques ton Envoy:
Mais ſans cela rien en luy je ne voy

Pour

(1) *Montejan.*] Il fut fait Marchal de France en 1538.

(2) *Montpetit.*] C'eſt la ſignification du mot *tertre*, qui veut dire une petite montagne, un petit mont.

(3) *Maro.*] Virgile.

Pour le ſauver, qu'il ne ſe trouvaſt moindre
Auprès du tien, quand viendroit à les jondre.
Or tel qu'il eſt, en gré vueilles le prendre:
Plus eſcrirois, plus me ferois reprendre.

EPITRE XXIII.

Pour un gentilhomme reſpondant à la lettre d'un ſien Amy.

VEnus venuſte, & celeſte Déeſſe
Ne ſentit onc au cueur ſi grand' lieſſe,
En recevant par Paris Juge eſleu
La pomme d'or, comme moy, quand j'ay leu
Ta lettre douce, & d'amour toute pleine:
Tant coule doux, tant naifve à la veine,
Tant touche bien nos jeuneſſes muées,
Qu'elle a (pour vray) les cendres remuées
De mon vieil aage: & de fait en icelles
Il s'eſt encor trouvé des eſtincelles
Du feu paſſé, toutesfois non ardentes:
Car quant à moy, les raiſons ſont patentes,
Qu'ardentement plus ne ſuis amoureux:
Par conſequent moins triſte, & douloureux.
Mais quoy que peu à preſent je m'en meſle,
Quant de la Done à la poignant mammelle
Je vins à lire, autant fus resjouy
Que de propos qu'en mon vivant ouy:
Si fus-je bien de celle de Grenoble.
O qu'elle eſt belle, & qu'elle a le cueur noble!
Il n'eſt amant, qui ſe ſceuſt exempter
De ſon ſervice à elle preſenter:
Et ne croy pas (ou tu es impaſſible)

Qu'à

Qu'à ta jeuneſſe il ait eſté poſſible
En regardant ſi parfaite beauté,
De non ſentir ſa douce cruauté.
Bien croy qu'au faict onc ne t'eſvertuas:
Car celle amour qu'en toy parti tu as,
Ta foy loyalle, & tes façons pudiques
Vaincroyent d'un coup cent dardes Cupidiques.
Ta lettre m'a maint plaiſir fait ſentir,
Mais le plus grand (il n'en faut point mentir)
C'eſt le rapport de la bonne vinée
De par de-là: car par chacune année
Me conviendra lui livrer les aſſauts,
Puis qu'en Amours j'ai jeté mes grans ſauts.
A dire vrai, je deviens vieille lame,
Et ne puis bien croire qu'aucune Dame
(Tant que tu dis) s'enquiere & ſe ſoucie
De mon eſtat: neantmoins te mercie.
Si quelquesfois de moi tiennent enſemble
Aucun propos: car par cela me ſemble
Que Cupido, ſans de rien me priſer,
En vieil ſoudart me veut favoriſer.
Or ſi tu m'as, ainſi comme je penſe,
Mis en leur grace, aucune recompenſe
Fors que d'amour à toy n'en ſera faicte:
Mais dy leur bien qu'à toutes je ſouhaitte
Que les ſouhaits, qui d'elles ſeront faicts,
Deviennent tous accomplys & parfaits.
Te ſuppliant donner ſalut pour moy
A celles-là deſquelles ſans eſmoy
Nous deviſons, paſſant melancolie
Sur le chemin des Alpes d'Italie.
Et pour l'adieu de ma lettre, t'afferme
Que nonobſtant que voſtre amitié ferme
Tousjours fleuriſſe en ſa verdeur frequente,
Certes encor ton Epiſtre eloquente

Près du ruiſſeau Cabalin compoſée,
Luy a ſervi d'une douce rouſée,
Qui reverdir la faict & eſlever
Comme la roſe au plaiſant temps de Ver.

EPITRE XXIV.

Au Chancelier du Prat, nouvellement Cardinal. (1)

1527.

SI officiers en l'eſtat ſeurement
Sont tous couchez fors le povre Clement,
Qui comme un arbre eſt debout demeuré,
Qu'en dictes-vous, Prelat très-honoré?
Doit ſon malheur eſtre eſtimé offence?
Je croy que non. Et dy pour ma defence,
Si un paſteur, qui a fermé ſon parc,
Trouve de nuict loin cinq ou ſix traicts d'arc
Une brebis des ſiennes eſgarée,
Tant qu'il ſoit jour, & la nuict ſeparée,
En quelque lieu la doit loger, & paiſtre:
Ainſi a faict noſtre bon Roy, & maiſtre,
Me voyant loin de l'eſtat jà fermé,
Juſques au jour qu'il ſera deffermé.
Ce temps pendant, à paſturer m'ordonne,
Et pour trouver plus d'herbe franche & bonne,
M'a adreſſé au Pré mieux fleuriſſant
De ſon Royaume ample, large & puiſſant.
Là,

(1) Le Chancelier Duprat fut fait Cardinal en 1527.

Là, ſans argent, je rimaille, & compoſe,
Et quant ſuis las, ſur ce Pré me repoſe,
Là où le trefle en ſa verdeur ſe tient,
Et où le lys en vigueur ſe maintient,
Là je m'attens, là mon eſpoir ſe fiche,
Car ſi ſeellez mon acquict, je ſuis riche.
Raiſon me dit, puis que le Roy l'entend,
Que le ferez. Mon eſpoir qui attend,
Me dit après, pour replique finale,
Que de la grand' dignité Cardinale
Me ſentiray. Car ainſi que les Roys,
De nouveau mis en leurs nobles arroys,
Mettent dehors en pleine delivrance
Les priſonniers vivans en eſperance:
Ainſi j'eſpere, & croy certainement
Qu'à ce beau rouge, & digne advenement,
Vous me mettrez, ſans difference aucune,
Hors des priſons de faute de pecune.
Puis qu'en ce donc tous autres precellez, (1)
Je vous ſuppli, très-noble Pré, ſeellez
Le mien acquict: pourquoy n'eſt-il ſeellé?
Le parchemin a long, & aſſez lé:
Dictes (ſans plus) il faut que le ſeellons,
Sellé ſera ſans faire procès longs.
S'on ne le veut d'adventure ſeeller,
Je puis bien dire, en effect, que c'eſt l'air,
L'eau, terre, & feu, qui tout bonheur me celent,
Conſideré, que tant d'autres ſe ſeellent:
Mais ſi je touche argent par la ſeelleure,
Je beniray des fois plus de ſept l'heure,

Le

(1) Marot donne ici au Chancelier Duprat un petit régal de vers équivoquez. On n'avoit pas encore perdu ce goût antique, & quelquefois Marot s'en donne le divertiſſement.

Le Chancelier, le Seau, & le Seelleur,
Qui de ce bien m'auront pourchaſſé l'heur.
C'eſt pour Marot, vous le cognoiſſez ly,
Plus legier eſt, que Volucres Cœli,
Et a ſuivi long-temps Chancellerie
Sans profiter rien touchant ſeellerie.
Bref, Monſeigneur, je penſe que c'eſt là
Qu'il faut ſeeller, ſi jamais on ſeella:
Car vous ſçavez que tout acquict ſans ſeel,
Sert beaucoup moins qu'un potage ſans ſel,
Qu'un arc ſans corde, ou qu'un cheval ſans ſelle.
Si prie à Dieu, & ſa très-douce ancelle, (1)
Que dans cent ans en ſanté excellent
Vous puiſſe veoir de mes deux yeux ſeellant.

(1) *Ancelle*,] à la lettre voudroit dire ſervante; mais ici il s'entend de la Sainte Vierge; & c'eſt auſſi de cette ſorte qu'il eſt mis au Roman de la Roſe pag. 523.

Mais il eſt vrai que celle Ancelle
Son très-ſainct ventre eſtendit
Plus que Platon n'y entendit &c.

EPITRE XXV.

Audit Seigneur. Pour ſe plaindre du Treſorier Preudhomme (1) *faiſant difficulté d'obeir à l'Acquict deſpeché.*

1527.

PUiſſant Prelat, je me plains grandement
Du Treſorier qui ne veut croire en cire, (2)
En bon acquiſt, en exprès mandement,
En

(1) Guillaume Prud'homme étoit ſecretaire du Roy & ſecretaire géneral des finances. (*Sauval Antiquitez de Paris* Tom. 3. p. 610. des preuves.) Il étoit auſſi géneral des finances de Normandie, & même Treſorier de l'Epargne; il avoit cette qualité en 1531. & peut-être dès l'an 1523. que François I. établit le Treſor de ſon Epargne. Cette charge qui étoit conſiderable ſervoit de dépoſt géneral aux revenus du Roy & du Royaume. Elle avoit ſuccedé à la Charge de Receveur géneral du Royaume, que le Roy Jean avoit établie: & ſous Louis XIV. on lui a ſubſtitué celle de Garde du Treſor Royal.

Marot devint enſuite ami particulier de Prud'homme, comme on le voit par l'Epigramme 35. & la Complainte V.

(2) Il y a longtems que ces Tréſoriers ſont en droit de n'avoir pas bonne réputation. Voici ce que *Cretin* dit de ces honnêtes Meſſieurs.

Vous mettez ſus la rage aux Treſoriers,
Diſant qu'ouvriers ſont d'embler & piller...
Financiers notables,
Sont fermes, eſtables,
Gracieux, traitables,

D'hon

En Robertet, n'en François noſtre Sire: (1)
Si ne ſçay plus que luy faire, ne dire,
Fors paindre Dieu en mon acquict ſuſdict:
Adonc s'il eſt ſi preud'homme qu'on dict,
Il y croira, car en Dieu faut-il croire.
Encor ay peur que Dieu ne ſoit deſdit,
Si ne mettez l'homme en bonne memoire.

D'honneur les concierges,
Courtois, charitables,
Humbles, amyables,
Humains, pitoyables.
Et droits comme cierges.
Dis-je pas vray? On ſçait ce qui en eſt
Dieu, ſi j'en ments me pardoint, s'il luy plaiſt.

On voit bien que Cretin en avoit été rebuté plus d'une fois, comme il le dit ailleurs. Comme l'exemple d'Anguerrand de Marigny & de Samblançay ont fait enfin que nos Miniſtres des finances ſont devenus un peu plus honnêtes-gens: qu'on faſſe la même choſe ſur une cinquantaine de Tréſoriers par chaque ſiecle, à la fin ils deviendront un peu moins fripons. Je ne croi pas qu'ils ſe ſcandaliſent de ce que je marque ici à leur louange: ils ſçavent bien que le plus honnête-homme d'entr'eux a merité beaucoup plus que je ne dis.

(1) Florimond Robertet Secretaire d'Etat, ſur qui Marot a fait la Complainte 3. cy-après.

EPI-

EPITRE XXVI.

Au Roy. Pour le delivrer de priſon. (1)

1527.

ROy des François, plein de toutes bontez,
Quinze jours a, je les ai bien comptez,
Et dès demain ſeront juſtement ſeize,
Que je fus fait confrere au dioceſe
De ſainct Marri, en l'egliſe ſainct Pris:
Si vous dirai comment je fus ſurpris,
Et me deſplaiſt qu'il faut que je le die.
Trois grans pendars vindrent à l'eſtourdie
En ce palais, me dire en deſarroy,
Nous vous faiſons priſonnier par le Roy.
Incontinent qui fut bien eſtonné,
Ce fut Marot, plus que s'il euſt tonné.
Puis m'ont monſtré un parchemin eſcrit,

Où

(1) Ce deuxiême empriſonnement de Marot eſt du mois d'Octobre 1527. La lettre de François. I. à la Cour des Aydes pour ſon élargiſſement eſt du premier novembre de la même année. Ce Prince déclare *qu'il a été duëment informé de la cauſe dudit empriſonnement, qui eſt pour raiſon de la recouſſe de certains priſonniers*; & il enjoint, *que toutes excuſations ſceſſantes, on mette Marot hors des priſons.* La Cour obéit. Tiré des regiſtres de la Cour des Aydes de Paris. Voyez *Menage*, *Anti-baillet*, Tom. 2. chap. 112. Cet empriſonnement eſt fort different de celui de 1525. qui ſe fit à la requête du Docteur Bouchar, dont il eſt parlé dans les Epitres 10. 11. & ailleurs. Les ſujets de ces deux priſons, & la maniere dont il fut arrêté ſont fort differens.

Où n'y avoit ſeul mot de Jeſus Chriſt:
Il ne parloit tout que de playderie,
De conſeillers, & d'empriſonnerie.
Vous ſouvient-il, ce me dirent-ils lors,
Que vous eſtiez l'autre jour là dehors,
Qu'on recourut un certain priſonnier
Entre nos mains? Et moy de le nier:
Car ſoyez ſeur, ſi j'euſſe dict ouy,
Que le plus ſourd d'entr'eux m'euſt bien ouy:
Et d'autre part j'euſſe publiquement
Eſté menteur. Car pourquoy, & comment
Euſſe-je peu un autre recourir
Quand je n'ay ſceu moy-meſmes ſecourir?
Pour faire court, je ne ſceu tant preſcher,
Que ces paillars me vouſiſſent laſcher.
Sur mes deux bras ils ont la main poſée:
Et m'ont mené ainſi qu'une eſpouſée,
Non pas ainſi, mais plus roide un petit:
Et toutes fois j'ay plus grand appetit
De pardonner à leur folle fureur,
Qu'à celle-là de mon beau Procureur:
Que male mort les deux jambes lui caſſe,
Il a bien prins de moy une beccaſſe,
Une perdrix, & un levraut auſſi:
Et toutes fois je ſuis encor icy.
Encor je croy, ſi j'en envoyois plus,
Qu'il le prendroit: car ils ont tant de glus
Dedans leurs mains, ces faiſeurs de pipée,
Que toute choſe où touchent eſt grippée
Mais pour venir au point de ma ſortie:
Tant doucement j'ay chanté ma partie,
Que nous avons bien accordé enſemble:
Si que n'ay plus affaire, ce me ſemble,
Sinon à vous. La partie eſt bien forte:
Mais le droict poinct, où je me reconforte,
Vous n'entendez procès, non plus que moy:

Ne

Ne plaidons point, ce n'eſt que tout eſmoy.
Je vous en croy, ſi je vous ay mesfaict,
Encor poſé le cas que l'euſſe faict,
Au pis aller n'y cherroit qu'une amende.
Prenez le cas, que je la vous demande,
Je prens le cas que vous me la donnez:
Et ſi plaideurs furent onc eſtonnez,
Mieux que ceux-cy, je veux qu'on me delivre,
Et que ſoudain en ma place on les livre.
Si vous ſuppli', Sire, mander par lettre,
Qu'en liberté vos gens me vueillent mettre:
Et ſi j'en ſors, j'eſpere qu'à grand' peine
M'y reverrons, ſi on ne m'y rameine.
Très-humblement requerant voſtre graee,
De pardonner à ma trop grand' audace,
D'avoir empris ce ſot eſcrit vous faire:
Et m'excuſez, ſi pour le mien afaire
Je ne ſuis point vers vous allé parler;
Je n'ay pas eu le loiſir d'y aler.

EPITRE XXVII.

Au Reverendiſſime Cardinal de Lorraine. (1)

1529.

L'Homme qui eſt en pluſieurs ſortes bas,
Bas de ſtature, & de joye, & d'esbas,
Bas de ſçavoir, en bas degré nourri,

Et

(1) C'eſt Jean Cardinal de Lorraine qui mourut d'apoplexie en 1550. Il étoit frere d'Antoine Duc de Lorraine, & de Claude Duc de Guiſe. C'étoit un bon homme. Il valoit mieux que tout le reſte de cette race Guiſarde & Lorraine que nous avons euë de-

Et bas de biens, dont il eſt bien marry,
Prince très-noble, à voſtre advis, comment
Vous pourroit-il ſaluer hautement?
Fort lui ſeroit, car petite clochette
A beau branler, avant qu'un haut ſon jecte:
Puis qu'il n'a donc que humble & baſſe valuë,
Par un bas ſtile humblement vous ſaluë.
Mais qui eſt-il ce gentil ſalueur,
Qui oſe ainſi approcher ſa lueur
Du cler Soleil, qui la peut effacer?
C'eſt un Marot: lequel vient pour chaſſer
Un trait verbal de voſtre bouche exquiſe,
Pour bien tirer droit au blanc, où il viſe.

Ce

depuis. M. de Thou (Libro VI.) n'en fait pas cependant un portrait bien avantageux; *Solo voluptatum miniſterio, & ſtolidâ liberalitate Franciſco carus.* Et c'eſt en quoy peut-être c'étoit un vrai Cardinal.

Marot avoit raiſon de s'adreſſer au Cardinal de Lorraine. Ce Prince a paſſé pour l'ame la plus généreuſe de ſon temps, & le ſeul en France qui traitoit Anne de Montmorency, même Connétable, comme un grand Seigneur doit traiter un ſimple Gentil-homme. Jamais il ne lui écrivoit autrement que *Monſieur le Connétable*, comme feroit un Fils de France, & le Connétable, lui écrivoit, *Monſeigneur*. Brantôme en dit de fort jolies choſes: *J'ai ouy conter*, dit cet agréable écrivain, *que quand il arrivoit à la Cour quelque fille ou Dame nouvelle, ce Cardinal la venoit auſſitôt accoſter, & l'arraiſonnant, il lui diſoit qu'il la vouloit dreſſer de ſa main: quel dreſſeur! Je crois que la peine n'y étoit pas ſi grande, comme à dreſſer quelque poulain ſauvage. Auſſi pour lors diſoit on, qu'il n'y avoit gueres de Dames, ou filles reſidentes à la Cour, qui ne fuſſent débauchées ou attrapées par la largeſſe dudit Monſr. le Cardinal.* Oh! c'étoit un honnête homme; & Marot faiſoit bien de s'adreſſer à lui pour être mis ſur l'Etat de la Maiſon du Roy. On peut voir encore ce qu'en dit le même Brantôme Tom. 2. de ſes Dames galantes, pag. 361. &c.

Ce qu'il attend en ceſte court, giſt là,
Et cependant pour tous treſors il a
Non revenu, banque, ne grand' practique,
Mais ſeulement ſa plume Poëtique:
Un don Royal, où ne peut advenir:
Et un eſpoir (en vous) d'y parvenir.
Touchant la plume, elle vient de la Muſe,
Qui à rithmer aucunes fois m'amuſe.
Le don Royal vient (certes) d'un octroy,
Plus liberal, que de nul autre Roy:
Quant à l'eſpoir, que j'ai en vous bouté,
D'ailleurs ne vient que de voſtre bonté,
En qui me fie, & bref telle fiance
Mettra ma peine au gouffre d'oubliance,
J'entens pourveu que Monſieur le grand Maiſtre, (1)
Vueillez prier vouloir ſouvenant eſtre
De mon affaire à ces nouveaux eſtats,
Car on y voit un ſi grand nombre & tas
De pourſuivans, que grand' peur au cueur ai-je,
De demourer auſſi blanc comme neige.
Et puis Fortune en l'oreille me ſoufle,
Qu'on ne prend point en court tels chats ſans moufle, (2)
En me diſant qu'à cauſe du rebout,
Souvent ſe faut tenir ferme debout,
Et qu'aux eſtats des Rois on ne ſe couche
Facilement, comme en lict, ou en couche.
Sous ces propos Fortune l'inſenſée
Languir me faict ſans l'avoir offenſée;
Mais bon eſpoir, qui veut eſtre vainqueur,
Juſques chez moi vient viſiter mon cueur,
En m'aſſeurant qu'une ſeule parolle
De vous me peut faire coucher au rolle.

Plaiſe

(1) *Grand-Maiſtre.*] Anne de Montmorency.
(2) *Moufle.*] C'eſt un proverbe fort ancien.

Plaiſe vous donc noble fleuron Royal, (1)
Plaiſe vous donc à ce Baron loyal, (2)
En dire un mot, pour ma protection,
Accompagné d'un peu d'affection:
Si vous pourrai donner ce los (ſi j'oſe)
De m'avoir faict de neant quelque choſe.
Mais d'où provient, que ma plume ſe meſle
D'eſcrire à vous? ignore, ou preſume elle?
Non pour certain, motif en eſt Mercure:
Qui long temps a de me dire print cure,
Que vous eſtiez des bien aymez amans,
Des dits dorez, & de rithmez Romans:
Soit de ſcience ou divine, ou humaine.
C'eſt le motif, qui mon Epiſtre maine
Devant vos yeux, eſperant que bien prinſe
Sera de vous, ſans en faire reprinſe:
Non que dedans rien bon y puiſſe avoir,
Fors un deſir de mieux faire ſçavoir:
Et nonobſtant, ſi petit que j'en ſçai,
Quand me voudrez pour vous mettre à l'eſſay,
Et que mon ſens je cognoiſſe trop mince
Pour ſatisfaire à tant excellent Prince,
Je m'en irai par bois, prez, & fontaines
Pour prier là les neuf Muſes hautaines,
De vouloir eſtre à mon eſcript propices,
Affin de mieux accomplir vos ſervices.

(1) *Noble fleuron Royal.*] Ou Marot a-t-il apris qu'un Cardinal de la Maiſon de Lorraine eſt un noble fleuron Royal? à moins qu'il ne tire ce titre du Royaume de Jeruſalem, auquel les Princes Lorrains prétendent, ſans jamais l'avoir poſſedé, non plus qu'aucun autre Royaume. Car ils ne ſe diſoient pas encore de la Maiſon de France; le temps n'en étoit pas venu.

(2) C'eſt le mot de la Maiſon de Montmorency, *au premier Baron Chrétien.*

EPI-

EPITRE XXVIII.

Au Roy. Pour avoir eſté deſrobé. (1)

1531.

ON dit bien vrai, la mauvaiſe fortune
Ne vient jamais, qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou trois avecques elle (Sire)
Voſtre cœur noble en ſçauroit bien que dire:
Et moi chetif, qui ne ſuis Roy, ne rien,
L'ai eſprouvé. Et vous compterai bien,
Si vous voulez, comment vint la beſongne,
J'avois un jour un vallet de Gaſcongne,
Gourmant, yvrongne, & aſſeuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blaſphemateur, (2)
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur fils du monde,
Priſé, loué, fort eſtimé des filles
Par les bordeaux, & beau joueur de Quilles.
Ce venerable hillot fut adverti (3)
De quelque argent que m'aviez departi,

Et

(1) Jamais argent ne fut demandé avec tant d'eſprit; & je crois que, du caractere dont étoit Francois I., jamais argent ne fut donné avec plus de joye. Il y a dans cette Lettre bien de l'eſprit & du badinage pour un malade. Et ſi Marot l'étoit veritablement lors qu'il fit cette Epitre, il méritoit plus qu'il ne demandoit.

(2) *Pipeur.*] Homme fourbe & fripon au jeu.

(3) *Hillot.*] Eſclave, valet. Ce terme eſt tiré du nom que les Lacedemoniens donnoient à leurs eſclaves, qu'ils apelloient *Hillotes.*

Et que ma bourſe avoit groſſe apoſtume:
Si ſe leva pluſtoſt que de couſtume,
Et me va prendre en tapinois icelle:
Puis la vous mit très-bien ſous ſon eſſelle,
Argent & tout (cela ſe doit entendre)
Et ne croi point que ce fuſt pour la rendre,
Car onques puis n'en ay ouy parler.
Bref, le villain ne s'en voulut aller
Pour ſi petit, mais encore il me happe (4)
Saye, & bonnet, chauſſes, pourpoint, & cappe:
De mes habits (en effect) il pilla
Tout le plus beaux: & puis s'en habilla
Si juſtement, qu'à le veoir ainſi eſtre,
Vous l'euſſiez prins (en plain jour) pour ſon maiſtre.
Finablement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'eſtable, où deux chevaux trouva:
Laiſſe le pire, & ſur le meilleur monte,
Pi-

(1) *Happe*;] c'eſt-à-dire, prend. Ce terme commençoit déjà à n'entrer que dans le ſtile burleſque, ou du moins dans le familier; & Marot le met dans l'un & l'autre ſtile, toutes les fois qu'il s'en ſert. Il étoit cependant autrefois du ſtile ſerieux, comme on le voit par la *Quenouille ſpirituelle* de *Jean de Lacu* Chanoine de Lille, où Jeſus-Chriſt parle à une fillette qui file ſa quenouille, & lui dit:

Prenant voſtre fuſeau pointu,
Vous devez avoir ſouvenance,
Après que mort m'euſt abbatu;
Que Longis HAPPA *une lance*
De laquelle par grant oultrance,
Mon noble coſté treſperça;
Tel fait bien qui oncq n'y penſa.

Ce mot eſt maintenant exilé chez le bas peuple de Picardie; Dieu l'y conſerve longtems.

Pique & s'en va. Pour abreger le compte,
Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublia rien fors, à me dire Adieu.
Ainſi s'en va chatouilleux de la gorge (1)
Ledict valet, monté comme un ſainct George:
Et vous laiſſa Monſieur dormi ſon ſaoul:
Qui au reſveil n'euſt ſceu finer d'un ſoul:
Ce Monſieur là (Syre) c'eſtoit moi-meſme:
Qui ſans mentir fus au matin bien bleſme,
Quand je me vy ſans honneſte veſture,
Et fort faché de perdre ma monture:
Mais de l'argent que vous m'aviez donné,
Je ne fus point de le perdre eſtonné,
Car voſtre argent, très-debonnaire Prince,
Sans point de faute eſt ſuject à la pince. (2)
Bien toſt après ceſte fortune-là,
Une autre pire encores ſe meſla
De m'aſſaillir, & chaſcun jour m'aſſaut,
Me menaçant de me donner le ſaut,
Et de ce ſaut m'envoyer à l'envers,
Rithmer ſous terre, & y faire des vers.
C'eſt une lourde & longue maladie
De trois bons mois, qui m'a toute eſtourdie

La

(1) *Chatouilleux de la gorge.*] pour dire burleſquement, un homme qui cherche la corde. C'eſt ce que le *Catholicon* dit de cet officier qu'il repréſente aux Etats de la Ligue ſe gratant ſouvent la gorge qui lui demangeoit: parce qu'effectivement il fut pris & pendu par le parti du Roy.

(2) On peut bien placer ici ce mot ſi veritable de Mr. Camus Evêque du Bellay, qui diſoit que la verité entre dans l'oreille des Rois, comme l'argent dans leur coffre, un pour cent. On aſſure que dans la guerre de 1700. le peuple payoit en France plus de ſept cent cinquante millions: cependant il n'en entroit pas plus de cent quatre vingt millions dans les coffres du Prince.

La povre teſte, & ne veut terminer,
Ains me contraint d'apprendre à cheminer,
Tant affoibli m'a d'eſtrange maniere:
Et ſi m'a fait la cuyſſe heronniere, (1)
L'eſtomac ſec, le ventre plat & vague:
Quand tout eſt dit, auſſi mauvaiſe bague (2)
(Ou peu s'en faut) que femme de Paris,
Sauve l'honneur d'elles, & leurs maris.
Que dirai plus? au miſerable corps
(Dont je vous parle) il n'eſt demouré fors
Le povre eſprit, qui lamente & ſouſpire,
Et en pleurant taſche à vous faire rire.
Et pour autant (Syre) que ſuis à vous,

De

(1) *Heroniere.*] Seche & menuë, mauvais ſigne.

(2) *Quand tout eſt dit:*] C'étoit une maniere de parler de ces temps-là, qui ſignifioit, *enfin*, *pour le dire en un mot*, ou même, *pour finir*. Marot qui s'en ſert encore en deux autres endroits, ſçavoir Epitre 31. & ſur la fin de la 4. Complainte ne lui donne pas d'autre ſignification. Et c'eſt auſſi le ſens que lui attibuë Jean Martin, qui l'employe trois fois dans ſon *Papillon de Cupidon*, ſur tout pag. 66. comme on le voit dans ces vers.

Quant tout eſt dict, les Dames d'Italie
Legierement chargent la jalouſie
Pour contenter leurs eſtranges maris,
Autant que celles de Lyon ou Paris.
Je ne dis pas que par une eſcarmouche
Grefvée en ſoit leur delicate bouche;
Et puis il n'eſt ſi juſte qui ne verſe,
Quant le fouët foueſte à la renverſe,
Dieu n'a point fait de ſi belle ſtature
Pour abaiſſer les engins de nature.

C'eſt l'entendre cela, que de faire la jalouſe pour mieux cacher ſon jeu; il n'y a que les femmes d'une grande experience qui puiſſent porter la ruſe à ce point.

De trois jours l'un viennent taſter mon poux
Meſſieurs Braillon, le Coq, Akaquia, (1)
Pour me garder d'aller juſque à quia.
Tout conſulté ont remis au printemps
Ma gueriſon: mais à ce que j'entens,
Si je ne puis au printemps arriver,
Je ſuis taillé de mourir en yver,
Et en danger ſi en yver je meurs,
De ne veoir pas les premiers raiſins meurs.
Voilà comment depuis neuf mois en ça
Je ſuis traicté. Or ce que me laiſſa
Mon larronneau, longtems a, l'ay vendu,
Et en ſirops, & julez deſpendu:
Ce neantmoins ce que je vous en mande,
N'eſt pour vous faire ou requeſte, ou demande:
Je ne veux point tant de gens reſſembler,
Qui n'ont ſoucy autre, que d'aſſembler.
Tant qu'ils vivront, ils demanderont eux,
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arreſter.
Je ne di pas, ſi voulez rien preſter,
Que ne le prenne. Il n'eſt point de preſteur,
(S'il veut preſter) qui ne face un debteur,
Et ſçavez vous (Sire) comment je paye?
Nul ne le ſçait, ſi premier ne l'eſſaye.
Vous me devrez (ſi je puis) de retour:
Et vous ferai encores un bon tour,
A celle fin, qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous ferai une belle ſedulle,
A vous payer (ſans uſure il s'entend)
Quand on verra tout le monde content:
Où ſi voulez, à payer ce ſera,

Quand

(1) C'eſt à ces medecins que le Poëte adreſſe ſes Epigrammes 59. 60. 61. 62.

Quand voſtre los & renom ceſſera.
Et ſi ſentez que ſois foible de reins
Pour vous payer, les deux Princes Lorrains
Me plegeront. Je les penſe ſi fermes,
Qu'ils ne faudront pour moi à l'un des termes.
Je ſçay aſſez que vous n'ayez pas peur,
Que je m'en fuye, ou que je ſois trompeur:
Mais il fait bon aſſeurer ce qu'on preſte:
Bref, voſtre paye, ainſi que je l'arreſte,
Eſt auſſi ſeure, advenant mon treſpas,
Comme advenant que je ne meure pas.
Adviſez donc, ſi vous avez deſir.
De rien preſter, vous me ferez plaiſir:
Car puis un peu, j'ai baſti à Clement,
Là où j'ai fait un grand debourſement:
Et à Marot, qui eſt un peu plus loin:
Tout tombera, qui n'en aura le ſoin.
Voilà le poinct principal de ma Lettre,
Vous ſçavez tout, il n'y faut plus rien mettre:
Rien mettre, las! Certes & ſi ferai,
Et ce faiſant, mon ſtile j'enflerai,
Diſant, ô Roy amoureux des neuf Muſes,
Roy, en qui ſont leurs ſciences infuſes,
Roy, plus que Mars, d'honneur environné,
Roy, le plus Roi, qui fut onc couronné, (1)
Dieu tout puiſſant te doint, pour t'eſtrener,
Les quatre coins du monde gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que ſur tous en es digne.

(1) *Roi le plus Roy.*] Amelot de la Houſſaye fait l'éloge de cette maniere de parler dans une note ſur ſon Epitre dédicatoire de *l'homme de Cour.*

EPI-

EPITRE XXIX.

A un ſien amy, ſur ce propos. (1)

1531.

PUis que le Roi a deſir de me faire
A ce beſoin quelque gracieux preſt,
J'en ſuis content: car j'en ai bien affaire,
Et de ſigner ne fuz onques ſi preſt.
Parquoi vous pri ſçavoir de combien c'eſt
Qu'il veut ſedule, affin qu'il ſe contente:
Je la ferai tant ſeure (ſi Dieu plaiſt)
Qu'il ne perdra que l'argent, & l'attente.

(1) Cet amy étoit Jacques Colin abbé de S. Ambroiſe de Bourges. Le Mecenas de Marot auprès de François I.

EPITRE XXX.

A un qui calomnia l'epiſtre precedente.

1531.

LE Rithmeur qui aſſailly m'a,
En mentant contre moi rithma:
Car je ne blaſme point Gaſcoingne.
De toutes tailles bons levriers.
Et de tous arts mauvais ouvriers,
Son epiſtre aſſez le teſmoigne.

Il faut dire, puis qu'ainſi boingne,
Que je lui ai gratté ſa roingne
En quelque mot qu'il trouva laid,
Pourquoi d'ailleurs voudroit-il guerre?
Je voudrois volontiers m'enquerre,
S'il eſt parent de mon valet.
Si je cognoiſſois le follet,
Je produirois en mon rollet
De ſa vie aſſez de teſmoins.
Quel qu'il ſoit, il n'eſt point poëte,
Mais fils aiſné d'une chouette,
Ou auſſi larron, pour le moins.
Pinſeur pinſant, entre autres poincts
Je t'ai pinſé de ce mot, pinſe:
Les bons n'y ſont pinſe, ny points,
Mais les meſchans, dont tu es prince.

EPITRE XXXI.

Au Lieutenant Gontier. (1)

1531.

SI maladie au viſage bleſmy
N'euſt perturbé le ſens à ton amy,

Long-

(1) Le Sr. Gontier avoit ſans doute envoyé à Marot quelque piece dont il fait ici l'éloge; mais en y mêlant un trait d'une ſatire fine & délicate. C'eſt où il lui dit que ſes penſées ſont ſi hautes & ſi ſublimes, qu'il a peine à les comprendre. *Maynard* a mis en œuvre la même penſée, mais avec moins de douceur & de grace que Marot. Voicy l'Epigramme qu'il adreſſe à un Auteur obſcur & embaraſſé.

Ce que ta plume produit
Eſt couvert de trop de voiles,

Ton

Long-temps y a, Gontier, que ta ſemonce
Euſt eu de moi la preſente reſponſe,
Qui ne devroit reſponſe ſe nommer.
Quant à tes faits, qui feront renommer
Ton nom par tout, & après la mort vivre,
Si en ceſt art veux ta pointe pourſuivre:
Tes points ſont grans, tes metres meſurez,
Tes dits tous d'or, tes termes azurez,
Voire ſi hauts, & arduz à tout prendre,
Que mon eſprit travaille à les comprendre.
Quand tout eſt dit, les louanges données
De toi à moi, doivent eſtre ordonnées,
Sans de nulli vouloir bleſſer l'honneur,
A Jean le Maire, ou au meſme donneur.
Il te falloit un eſprit poëtique,
Non pas ma plume eſſorée & ruſtique,
Pour te reſpondre. Or ai-je mis eſtude
A n'eſtre point notté d'ingratitude.
Tu m'as eſcrit, je te reſpons auſſi:
Et ſi tu n'as beaucoup de vers icy,
Supporte moy: les Muſes me contraignent
Penſer ailleurs: & faut que mes vers plaignent
La dure mort de la mere du Roy (1)

Mon

Ton diſcours eſt une nuit
Veuve de lune & d'étoiles.
Mon ami, chaſſe bien loing
Cette poire rhetorique,
Tes ouvrages ont beſoing
D'un devin qui les explique.
Si ton eſprit veut cacher
Les belles choſes qu'il penſe,
Di-moy, qui peut t'empêcher
De te ſervir du ſilence?

(1) C'eſt la Complainte 4. que Marot fit en 1531. après la mort de Madame d'Angoulême.

Mon Mecenas. Et ſi quelque deſroy
On treuve icy, ou reſverie aucune,
Tu n'as, Gontier, pour moi excuſe qu'une;
C'eſt, que celui pour reſveur on prendra,
Qui un reſvant, en fievre, reprendra.

EPITRE XXXII.

A Vignas Thouloufan.

1531.

QUand Dieu m'auroit auſſi bien preſenté
Le bon loiſir, & l'entiere ſanté,
Que le vouloir: ta reſponſe alongée
Seroit du tiers, & beaucoup mieux ſongée:
Ce neantmoins, Vignas, je penſe bien
Que tu cognois que le ſouverain bien
De l'amitié ne giſt en longues lettres,
En mots exquis, en grand nombre de mettres,
En riche rithme, ou belle invention,
Ains en bon cueur, & vraye intention,
Donc je m'attends qu'excuſé je ſerai
De ton bons ſens. Or à tant ceſſerai,
Ma muſe foible à peine peut chanter:
Mais pour le moins tu te peux bien vanter,
Que de Marot tu as à ta commande
Petite epiſtre, & amytié bien grande.

EPITRE XXXIII.

A Monſieur de Guyſe paſſant par Paris. (1)

1531.

VA toſt epiſtre, il eſt venu, il paſſe,
Et part demain des Princes l'outrepaſſe:
Il le te faut ſaluer humblement,
Et dire ainſi. Voſtre humble ſerf Clement
(Prince de pris) lui meſmes fuſt venu,
Mais maladie au lict l'a retenu
Si longuement, qu'onques ne fut ſi mince,
Paſle, & deffaict. Vray eſt, illuſtre Prince,
Qu'en ce corps maigre eſt l'eſprit demouré,
Qui

(1) Claude de Lorraine qui fut depuis Duc de Guiſe, frere d'Antoine Duc de Lorraine. Il avoit épouſé en 1513. Antoinette de Bourbon. Il mourut en 1550. & la Princeſſe ſon Epouſe au mois de Janvier 1583. agée de près de 90. ans. C'auroient été de grands hommes que ces Princes Lorrains, s'ils n'avoient pas été ſi brouillons & ſi remuans. Ils ne ſe ſont pas contentez de gouverner, ils ont voulu regner. Oh nous avons en France plus d'étoffe qu'il ne faut pour nous faire des maitres & de bons Rois, ſans en prendre de race étrangere. C'eſt avec raiſon que cette ingenieuſe ſatire du Catholicon d'Eſpagne leur a dit malignement, *faites mieux, obtenez du Saint Pere une belle Croiſade contre les Turcs, & allez reconquerir ce beau Royaume de Jeruſalem, qui vous appartient à cauſe de Godefroy* (de Bouillon) *votre grand Oncle.... Laiſſez ce malotru Royaume de France à qui daignera s'en charger. Il ne faut pas que votre eſprit né pour les Empires & la Monarchie univerſelle du monde habitable s'humilie à ſi petits deſſeins.*

Qui autresfois a pour vous labouré,
Non bien ſçachant combien il y doit eſtre:
Parquoi, tandis qu'il vit en ce bas eſtre,
Servez vous en. Ainſi diras, epiſtre,
A cil qui eſt digne de Royal titre:
Puis te tairas, car tant debile ſuis,
Que d'un ſeul vers alonger ne te puis.

EPITRE XXXIV.

Au Roy. Pour ſucceder en l'eſtat de ſon pere. (1)

1529.

NOn que par moy ſoit arrogance prinſe,
Non que ce ſoit par curieuſe emprinſe
D'eſcrire au Roi: pour tout cela ma plume
D'ardant deſir de voller ne s'allume.
Mon juſte dueil ſeulement l'a contrainćte
De faire à vous, & non de vous, complainćte.
Il vous a pleu, Sire, de pleine grace
Bien commander qu'on me miſt en la place
Du pere mien, voſtre ſerf humble mort:
Mais la Fortune, où lui plaiſt, rit, & mort.
Mors elle m'a, & ne m'a voulu rire,
Ne mon nom faire en vos papiers eſcrire:
L'eſtat

(1) Jean Marot mourut en 1528. & les Etats de la Maiſon du Roy furent dreſſez pour être envoyez à la Chambre des Comptes: mais Clement Marot eut le malheur d'y être omis ou par oubli, ou de propos déliberé. Le Roy répara la choſe par un acquit ou ordonnance ſur le Treſorier. Les Etats de la maiſon du Roy n'étoient point alors auſſi fixes qu'ils ſont aujourd'huy.

L'eſtat eſt fait, les perſonnes rengées:
Le parc eſt clos, & les brebis logées
Toutes, fors moi le moindre du trouppeau,
Qui n'a toiſon, ne laine ſur la peau.
Si ne peut pas grand los Fortune acquerre,
Quand elle meine aux plus foibles la guerre.
Las pourquoi donc à mon bon heur s'oppoſe?
Certes mon cas pendoit à peu de choſe,
Et ne falloit, Sire, tant ſeulement,
Qu'effacer Jean, & eſcrire Clement.
Or en eſt Jean par ſon treſpas hors mis,
Et puis Clement par ſon malheur obmis:
C'eſt bien malheur, ou trop grand' oubliance.
Car quant à moi, j'ai ferme confiance,
Que voſtre dire eſt un divin Oracle,
Où nul vivant n'oſeroit mettre obſtacle.
Telle toujours a eſté la parolle
Des Rois, de qui le bruit aux aſtres volle:
Je quiers ſans plus, Roi de los éternel,
Eſtre heritier du ſeul bien paternel.
Seul bien je di, d'autre n'en eut mon pere,
Ains s'en tenoit ſi content, & proſpere,
Qu'autre oraiſon ne faiſoit iceluy,
Fors que peuſſiez vivre par deſſus lui:
Car vous vivant, tousjours ſe ſentoit riche,
Et vous mourant, ſa terre eſtoit en friche.
Si eſt-il mort ainſi qu'il demandoit:
Et me ſouvient, quand ſa mort attendoit,
Qu'il me diſoit, en me tenant la dextre:
Fils, puis que Dieu t'a fait la grace d'eſtre
Vrai heritier de mon peu de ſçavoir,
Quiers en le bien, qu'on m'en a fait avoir:
Tu cognois, comme uſer en eſt decent:
C'eſt un ſçavoir tant pur & innocent,
Qu'on n'en ſçauroit à creature nuire.
Par preſchemens le peuple on peut ſeduire:

Par marchander, tromper on le peut bien:
Par plaiderie on peut manger ſon bien:
Par medecine on peut l'homme tuer:
Mais ton bel art ne peut tels coups ruer:
Ains en ſçauras meilleur ouvrage tiſtre.
Tu en pourra dicter Lay, ou Epiſtre,
Et puis la faire à tes amys tenir,
Pour en l'amour d'iceux t'entretenir.
Tu en pourras traduyre les volumes
Jadis eſcripts par les divines plumes
Des vieux Latins, dont tant eſt mention.
Après tu peux de ton invention
Faire quelque œuvre à jecter en lumiere:
Dedans lequel en la fueille premiere
Dois invoquer le nom du tout puiſſant:
Puis deſeriras le bruit reſplendiſſant
De quelque Roy, ou Prince, dont le nom
Rendra ton œuvre immortel de renom:
Qui te ſera, peut-eſtre, ſi bon heur,
Que le proffit ſera joint à l'honneur.
Donc, pour ce faire, il faudroit que tu prinſes
Le droit chemin du ſervice des Princes:
Meſme du Roi, qui cherit, & pratique
Par ſon haut ſens ce noble art Poëtique.
Va donc à lui, car ma fin eſt preſente,
Et de ton fait quelque œuvre lui preſente,
Le ſuppliant que par ſa grand' douceur,
De mon Eſtat te face ſucceſſeur.
Que pleures-tu, puis que l'aage me preſſe?
Ceſſe ton pleur, & va où je t'adreſſe.
Ainſi diſoit le bon vieillard mourant:
Et auſſi toſt que vers vous fus courant,
Plus fut en vous liberalité grande,
Qu'en moy deſir d'impetrer ma demande.
Je l'impetrai, mais des fruits je n'herite:

Vray eſt auſſi que pas ne les merite,
Mais bien eſt vrai que j'ai d'iceux beſoing.
Or ſi le cueur que j'ai de prendre ſoing
A vous ſervir de ceſte charte eſcripte,
Ou du deffunct quelque faveur petite
Ne vous eſmeut, ô Sire, à me pourveoir,
A tout le moins vous y vueille eſmouvoir
Royal' promeſſe, en qui toute aſſeurance
Doit conſiſter. Là giſt mon eſperance,
Laquelle plus au defunct ne peut eſtre,
Combien qu'il euſt double bien, comme un Preſtre:
C'eſt aſſavoir ſpiritualité,
Semblablement la temporalité.
Son art eſtoit ſon bien ſpirituel:
Et vos bien faits eſtoyent ſon temporel.
Or m'a laiſſé ſon ſpirituel bien:
Du temporel jamais n'en aurai rien,
S'il ne vous plaiſt le commander en ſorte,
Qu'obeyſſance, à mon proffit, en ſorte.

EPITRE XXXV.

Pour la petite Princeſſe de Navarre. A Madame Marguerite. (1)

1538.

VOyant que la Royne ma mere (2)
Trouve à preſent la rime amere,
Ma Dame, m'eſt prins fantaiſie

De

(1) Cette agréable Lettre eſt écrite au nom de Jeanne fille de Henry d'Albret Roi de Navarre. Elle fut mere de Henry IV. & a fait beaucoup de bruit dans les affaires de la Religion. Elle eſt adreſſée à Madame Marguerite fille de François I. La jeune Princeſſe de Navarre Jeanne d'Albret étoit élevée au Château du Pleſſis-lez-Tours par ordre de François I. qui ne permettoit pas qu'elle en ſortît, dans la crainte qu'il avoit que Henry d'Albret ſon pere ne la mariât à Philippe d'Autriche, fils de l'Empereur Charles-quint. Voyez *Olhagaray Hiſtoire de Foix & de Bearn* pag. 503. & 504. Voici ce qu'en dit Peferon dans ſon Hiſtoire Latine de François Premier, livre VIII. qu'il fut réellement queſtion de marier la Princeſſe Jeanne de Navarre à Philippe fils de Charles-quint. Ce fut Charles de Grammont Archevêque de Bordeaux qui en ſurprit le Courrier, & en envoya les dépêches au Roy François I. à l'inſçu de qui ſe faiſoit cette négociation. Cela fut cauſe que le Roy de Navarre, & la Reine ſon Epouſe, ſœur de François I. ne le pardonnerent point à l'Archevêque, à qui ils firent ôter la lieutenance generale de Guyenne, qu'il avoit ſous le Roi de Navarre qui en étoit gouverneur.

(2) *Mere*;] Madame Marguerite de Valois ſœur de François I. mariée d'abord au Duc d'Alençon, & depuis à Henry d'Albret Roi de Navarre.

De vous montrer qu'en Poëſie
Sa fille ſuis. Arriere Proſe,
Puis que rithmer maintenant j'oſe.
Pour commencer donc à rithmer,
Vous pouvez, ma Dame, eſtimer,
Quel' joye à la fille advenoit
Sçachant que la mere venoit:
Et quelle joye eſt advenuë
A toutes deux à ſa venuë.
Si vous n'en ſçavez rien, j'eſpere
Qu'au retour du Roy voſtre pere,
Semblable joye ſentirez,
Puis des nouvelles m'en direz.
Or ſelon que j'avois envie,
Par eau juſque icy l'ai ſuivie
Avecques mon bon perroquet
Veſtu de vert, comme un bouquet
De marjolaine. Et audit lieu
M'a ſuivi mon eſcurieu,
Lequel tout le long de l'année
Ne porte que robbe tanée.
J'ai auſſi pour faire le tiers
Amené Bure en ces quartiers,
Qui monſtre bien à ſon viſage,
Que des trois n'eſt pas la plus ſage.
Ce ſont là des nouvelles noſtres:
Mandez nous, s'il vous plaiſt, des voſtres,
Et d'autres nouvelles auſſi:
Car nous en avons faute icy.
Si de la Court aucun revient,
Mandez nous, s'il vous en ſouvient,
En quel eſtat il la laiſſa.
Des nouvelles de pardeça:
Loire eſt belle & bonne riviere,
Qui de nous reveoir eſt ſi fiere,
Qu'elle en eſt enflée, & groſſie,

Et en bruyant nous remercie.
Si vous l'euſſiez donc abordée,
Je croi qu'elle fuſt desbordée:
Car plus fiere ſeroit de vous,
Qu'elle n'a pas eſté de nous:
Mais Dieu ce bien ne m'a donné,
Que voſtre chemin adonné
Se ſoit icy: & faut que ſente
Parmi ceſte joye preſente
La triſteſſe de ne vous veoir.
Joye entiere on ne peut avoir,
Tandis que l'on eſt en ce monde:
Mais affin que je ne me fonde
Trop en raiſon, ici je mande
A vous, & à toute la bande.
Qu'Eſtienne ce plaiſant mignon,
De la danſe du compagnon,
Que pour vous il a compaſſée,
M'a ja fait maiſtreſſe paſſée,
De fine force, par mon ame,
De me dire, tournez Madame.
Si toſt qu'enſemble nous ſerons,
Si Dieu plaiſt, nous la danſerons.
Ce temps pendant ſoit loing, ſoit près,
Croiez que je ſuis faite exprès
Pour vous porter obeiſſance,
Qui prendra tousjours accroiſſance
A meſure que je croiſtrai;
Et ſur ce la fin je mettrai
A l'eſcrit de peu de valuë,
Par qui humblement vous ſaluë
Celle, qui eſt voſtre ſans ceſſe
Jane de Navarre Princeſſe.

EPITRE XXXVI.

A Monſieur le general Prevoſt. (1)

JE l'ai recu ton gracieux envoy,
Très-cher Seigneur, te promettant en foy
D'homme non fainct, que leu & regardé
L'ay pluſieurs fois, & ſi ſera gardé
Tout mon vivant, parmi toutes les choſes,
Que j'ai au cueur par ſouvenir encloſes,
Que je crains perdre, & dont j'ai cure & ſoin.
Ce tien eſcrit, certes, ſera teſmoin
A tousjoursmais de l'amitié ouverte,
Laquelle m'as de ſi bon cueur offerte,
Que la reçoi: & par ceſte preſente
De meſme cueur la mienne te preſente.
Bien eſt-il vrai que la tienne amytié
Paſſe en pouvoir la mienne de moitié:
Mais de retour, je t'offre le ſervice,
Qui ne faudra de faire ſon office,
En & par tout où voudras l'employer,
Et ſur ce point vois ma lettre ployer,
Pour me remettre aux choſes ordonnées,
Que pour t'eſcrire avoye abandonnées.

(1) *General des finances.*] C'étoient des Intendans des finances qui étoient chargez des fonds du revenu du Roy en chaque Province.

EPITRE XXXVII.

A Alexis Jure de Quiers en Piedmont. (1)

1535.

AMy Jure,
Je te jure
Que deſir,
Non loiſir,
J'ai d'eſcrire.
Or de dire
Que tes vers
Me ſont vers,
Durs, ou aigres,
Ou trop maigres,
Qui l'a dit,
A meſdit:
Toutesfois
Je m'en vois
Dire en ſens
Que j'en ſens.

Ton

(1) La réputation de Marot faiſoit que les perſonnes dociles, qui ſe mêloient de poëſie s'adreſſoient à luy; & en les louant, il leur diſoit ſon ſentiment, mais la verité y étoit toujours accompagnée de ces graces qui la font goûter. C'eſt de ce genre qu'eſt cette petite Epitre, dans laquelle il donne des avis ſalutaires à un nouveau Poëte, qui heureuſement n'a rien publié de ſes ouvrages. J'ai mis la date de cette piece en 1535. parce que je la trouve dans les éditions de Marot de l'an 1538. & Marot n'étoit pas en France, quand il le fit; ainſi ce doit être dans le temps qu'il étoit retiré à Ferrare: & par conſequent en 1535.

Ton vouloir
Fait valoir
Tes eſcrits,
Que j'ai pris
En gré comme
Si docte homme
Chaſtelain, (1)
Ou Alain (2)
Les euſt faits
De leur faits
Sans reproches
Tu n'approches:
Mais il faut
Ton deffaut
Raboter
Pour oſter
Les gros nœuds,
Lours, & neufs
Du langage
Tout ramage:
Et que limes,
Quant tu rithmes,
Tes meſures,
Et ceſures.
Alors maiſtre
Pourras eſtre:
Car ta veine
N'eſt point vaine:
Mais d'icelle
Le bon zelle
D'ami-

(1) *George Chaſtelain.*] Poëte qui vivoit ſur la fin du XV. ſiecle, & qui a été hiſtoriographe de la Toiſon d'or.

(2) *Alain Chartier*,] Le plus excellent Poëte du regne de Charles VII.

D'amitié
La moitié
Plus j'eſtime,
Que ta rithme:
Qui un jour
A ſejour
Sera faite
Plus parfaite.
Cependant
Attendant
Que te voye,
Je t'envoye
Juſque en France (1)
Aſſeurance,
Que je quiers
Cognoiſſance
D'un de Quiers.

EPITRE XXXVIII.

A une Damoiſelle malade.

MA mignonne,
Je vous donne
Le bon jour.
Le ſejour
C'eſt priſon:
Gueriſon
Recouvrez:
Puis ouvrez
Voſtre porte,

Et

(1) *En France*] Il ſemble par-là que Marot étoit en exil. C'étoit ſans doute le premier; ainſi cette lettre peut être de 1535.

Et qu'on ſorte
Viſtement,
Car Clement
Le vous mande.
Va friande
De ta bouche,
Qui ſe couche
En danger
Pour manger
Confitures:
Si tu dures
Trop malade,
Couleur fade
Tu prendras,
Et perdras
L'embonpoint.
Dieu te doint
Santé bonne
Ma mignonne.

EPITRE XXXIX.

A deux Damoiſelles.

SUSCRIPTION.

Sus lettre, il faut que tu deſloges:
Par toi ſaluer je pretens
La nouvelle Eſpouſe Bazoges:
Auſſi Trezay, qui perd ſon temps.

MEs Damoiſelles
Bonnes & belles,
Je vous envoye
Mon feu de joye:

Si j'avois mieux,
Devant vos yeux
Il ſeroit mis,
A ſes Amis
Bien tant ſoit cher,
Ne faut cacher.
Or eſt beſoing,
Quand on eſt loing,
De s'entreſcrire.
Cela fait rire,
Et chaſſe eſmoi.
Eſcrivez moi
Donc je vous prie:
Car l'enfant crie,
Quand on lui faut.
S'il ne le vaut,
Il le vaudra.
Et ne faudra
D'eſtre à jamais
Tout voſtre: mais
Dieu ſçait combien
Il voudroit bien
Vous ſupplier
Ne l'oublier.
Ailleurs, ne là
Rien que cela
Il ne demande:
Me recommande.

EPITRE XL.

A ceux, qui après l'Epigramme du beau Tetin (1) en feirent d'autres.

1535.

NObles Eſprits de France Poëtiques,
Nouveaux Phebus ſurpaſſans les antiques,
Graces vous rends, dont avez imité
Non un Tetin beau par extremité,
Mais un Blaſon que je fis de bon zelle
Sur le Tetin d'une humble Damoiſelle.
En me ſuyvant vous avez blaſonné, (2)
Dont hautement je me ſens guerdonné,
L'un de ſa part, la Cheveleure blonde:
L'autre le cueur: l'autre la cuiſſe ronde:
L'autre la main deſcripte proprement
L'autre un bel œil deſchiffré doctement:
L'autre un Eſprit, cherchant les Cieux ouvers:
L'autre la bouche, où ſont pluſieurs beaux vers:
L'autre une larme: & l'autre a fait l'oreille:
L'autre un ſourcil de beauté non pareille.
C'eſt tout cela, qu'en ay peu recouvrer:
Et ſi bien tous y avez ſceu ouvrer,
Qu'il n'y a cil, qui pour vrai ne deſerve
Un prix à part de la main de Minerve:

Mais

(1) L'Epigramme du beau Tetin eſt la 57. cy-après.

(2) Voyez tous ces Blaſons cy-après, avec les noms de ceux qui les ont faits.

Mais du Sourcil la beauté bien chantée
A tellement noſtre Court contentée,
Qu'à ſon autheur noſtre Princeſſe donne (1)
Pour ceſte fois de laurier la couronne:
Et m'y conſens, qui point ne le cognois,
Fors qu'on m'a dit, que c'eſt un Lyonnois. (2)
O ſainct Gelais creature gentile,
Dont le ſçavoir, dont l'eſprit, dont le ſtile,
Et dont le tout rend la France honorée,
A quoi tient-il que ta plume dorée
N'a fait le ſien? ce mauvais vent qui court, (3)
T'auroit-il bien pouſſé hors de la Court?
O Roy François, tant qu'il te plaira pers le,
Mais ſi le pers, tu perdras une perle,
Sans les ſuſdits blaſonneurs blaſonner,
Que l'Orient ne te ſçauroit donner.
Or chers Amys, par maniere de rire
Il m'eſt venu volonté de deſcrire
A contrepoil un Tetin, que j'envoye (4)
Vers vous, afin que ſuiviez ceſte voye.
Je l'euſſe painct plus laid cinquante fois,
Si j'euſſe peu: tel qu'il eſt toutesfois,
Proteſter veux, affin d'éviter noiſe,
Que ce n'eſt point un Tetin de Françoiſe,
Et que voulu n'ai la bride laſcher
A mes propos, pour les Dames faſcher:

Mais

(1) Madame la Ducheſſe de Ferrare; ainſi cette piece doit être du commencement de l'an 1535.

(2) Maurice Sceve de Lyon.

(3) *Le mauvais vent qui court.*] C'eſt que tout ſçavant étoit alors réputé Lutherien; & s'il ne prenoit ſa fuite, il étoit expoſé à être brûlé. Mais Saint-Gelais étoit trop ſage, pour donner dans ces bagatelles.

(4) C'eſt l'Epigramme 58. cy-après.

Mais volontiers, qui l'eſprit exercite,
Ores le blanc, ores le noir recite:
Et eſt le paincte indigne de louange,
Qui ne ſçait paindre auſſi bien Diable, qu'Ange,
Après la courſe, il faut tirer la barre:
Après bemol, faut chanter en becarre.
Là donc Amys, celles qu'avez louées,
Mieux qu'on n'a dit, ſont de beauté douées:
Parquoi n'entens que vous vous deſdiez
Des beaux blaſons à elles dediez
Ains que chacun le rebours chanter vueille,
Pour leur donner encores plus grand' fueille:
Car vous ſçavez, qu'à gorge blanche & graſſe
Le cordon noir n'a point mauvaiſe grace.
Là donc, là donc, pouſſez, faites merveilles:
A beaux cheveux, & à belles oreilles,
Faictes les moi plus laides que l'on puiſſe,
Pochez ceſt œil: feſſez moi ceſte cuiſſe:
Deſcrivez moi en ſtile eſpouvantable
Un ſourcil gris: une main deteſtable:
Sus, à ce cueur, qu'il me ſoit pelaudé,
Mieux que ne fut le premier collaudé:
A ceſte larme, & pour bien eſtre eſcripte,
Deſchiffrez moi celle d'un hipocrite:
Quant à l'eſprit, paignez moi une ſouche:
Et d'un taureau le mufle, pour la bouche.
Bref, faictes les ſi horribles à voir,
Que le grand Diable en puiſſe horreur avoir.
Mais je vous pry que chacun blaſonneur
Vueille garder en ſes eſcrits honneur:
Arriere mots, qui ſonnent ſallement.
Parlons auſſi des membres ſeulement,
Que l'on peut voir ſans honte deſcouvers,
Et des honteux ne ſouillons point nos vers:
Car quel beſoing eſt-il mettre en lumiere

Ce qu'eſt Nature à cacher couſtumiere ?
Ainſi ferez pour à tous agréer,
Et pour le Roy meſmement recréer
Au ſoing qu'il a de guerre jà tyſſuë, (1)
Dont Dieu lui doint victorieuſe yſſuë.
Et pour le prix, qui mieux faire ſçaura,
De verd lierre une couronne aura,
Et un dixain de Muſe Marotine,
Qui chantera ſa louange condigne.

EPITRE XLI.

Adieu aux Dames de Court, au mois d'Octobre 1537.

ADieu la Court, adieu les Dames, (2)
Adieu les filles, & les femmes,
Adieu vous dy pour quelque temps.
Adieu vos plaiſans paſſetemps,
Adieu le bal, adieu la dance,
Adieu meſure, adieu cadance,
Tabourins, haubois, violons,
Puis qu'à la guerre nous allons.
Adieu donc les belles, adieu,
Adieu Cupido voſtre Dieu,
Adieu ſes fleches & flambeaux,
Adieu vos ſerviteurs tant beaux,

Tant

(1) Elle recommença en 1535. par le Piemont & par l'Italie & fut terminée en 1538. par le Traité de Nice.

(2) Marot fait ici paroître une grande légereté & un agréable badinage dans les caractéres qu'il fait des Dames de ſon temps.

Tant pollis, & tant damerets:
O comment vous les traicterez
Ceux qui vous ſervent à ceſte heure!
Or adieu quiconque demeure,
Adieu laquais & le valet,
Adieu la torche & le mulet,
Adieu Monſieur qui ſe retire
Navré de l'amoureux martire,
Qui la nuit ſans dormir ſera,
Mais en ſes amours penſera.
Adieu le bon jour du matin,
Et le blanc & le dur Tetin
De la belle qui n'eſt pas preſte:
Adieu un autre, qui s'enqueſte
S'il eſt jour, ou non, là dedans:
Adieu les ſignes evidens,
Que l'un eſt trop mieux retenu,
Que l'autre n'eſt le bien venu:
Adieu, qui n'eſt aimé de nulle,
Et ne ſert que tenir la mule:
Adieu feſtes, adieu banquets,
Adieu deviſes, & caquets,
Où plus y a de beau langage,
Que de ſerviette d'ouvrage:
Et moins de vraie affection,
Que de diſſimulation.
Adieu les regards gracieux
Meſſagers des cueurs ſoucieux:
Adieu les profondes penſées
Satisfaictes, ou offenſées:
Adieu les armonieux ſons
De rondeaux, dixains, & chanſons:
Adieu piteux departement,
Adieu regrets, adieu tourment,
Adieu la lettre, adieu le page,
Adieu la Court, & l'équipage:

Adieu l'amitié ſi loyalle,
Qu'on la pourroit dire Royalle,
Eſtant gardé en ferme foy,
Par ferme cueur digne de Roy:
Mais adieu peu d'amour ſemblable,
Et beaucoup plus de variable:
Adieu celle qui ſe contente
De qui l'honneſteté preſente
Et les vertus, dont elle herite,
Recompenſent bien ſon merite:
Adieu les deux proches parentes,
Pleines de graces apparentes,
Dont l'une a ce qu'elle pretend,
Et l'autre non ce qu'elle attend.
Adieu les cueurs unis enſemble.
A qui l'on fait tort, ce me ſemble,
Qu'on ne donne fin amiable
A leur fermeté ſi louable.
Adieu celle qui tend au point
A voir un, qui n'y penſe point,
Et qui refus ne feroit mye
D'eſtre ſa femme en lieu d'amie.
Adieu à qui gueres ne chaut
D'armer ſon tainct contre le chaut,
Car elle ſait très-bien l'uſage
De changer ſouvent ſon viſage:
Adieu amiable autant qu'elle,
Celle que maiſtreſſe j'appelle.
Adieu l'eſperance ennuyeuſe,
Où vit la belle & gracieuſe,
Qui par ſes ſecrettes douleurs
En a prins les palles couleurs.
Adieu l'autre nouvelle paſle,
De qui la ſanté giſt au maſle:
Adieu la triſte, que la mort
Cent fois le jour point & remort.

Adieu m'amie la derniere,
En vertus & beauté premiere:
Je vous pri me rendre à preſent
Le cueur, dont je vous fis preſent,
Pour en la guerre, où il faut eſtre,
En faire ſervice à mon maiſtre.
Or quand de vous ſe ſouviendra,
L'aiguillon d'honneur l'eſpoindra,
Aux armes, & vertueux fait.
Et s'il en ſortoit quelque effect
Digne d'une louange entiere,
Vous en ſeriez ſeule heritiere.
De voſtre cueur donc vous ſouvienne:
Car ſi Dieu veut que je revienne,
Je le rendrai en ce beau lieu.
Or je fais fin à mon Adieu.

EPITRE XLII.

Ou premiere Epiſtre du Coq à l'Aſne. A Lyon Jamet de Sanſay en Poictou. (1)

1534.

JE t'envoye un grand million
De ſaluts, mon amy Lyon: (2)
S'ils

(1) Cette Lettre & la ſuivante ſont originales. Marot n'a pas eu de modele à imiter; & ceux qui l'ont voulu copier dans ce genre d'écrire n'ont fait que blanchir, & ſont à peine connus. Il n'y a gueres de piece extraordinaire, ni plus ſpirituelle pour les choſes qu'elle contient, quoique ſans ſuite & ſans ordre; & c'eſt ce qui en fait le merite. Voyez Joachim du Bellay dans ſes *Illuſtrations de la Langue Françoiſe* chap. 4. du livre 2.

(2) Il fait alluſion aux Ecus d'or anciens, dont quel-

S'ils eſtoyent d'or, ils vaudroyent mieux,
Car les François ont parmi eux
Tousjours des nations eſtranges. (1)
Mais quoy nous ne pouvons eſtre Anges
C'eſt pour venir à l'equivoque: (2)
Pource qu'une femme ſe mocque,
Quand ſon Amy ſon cas luy compte,
Or pour mieux te faire le compte,
A Romme ſont les grans pardons. (3)
Il faut bien que nous nous gardons
De dire qu'on les appetiſſe: (4)
Excepté que gens de Juſtice
Ont le temps après les Chanoynes.
Je ne vy jamais tant de Moines, (5)

Qui

quelques-uns marquez d'un coté d'une Annonciation, ou Salutation Angelique, étoient nommez les ſaluts d'or.

(1) C'eſt le caractere des François, même de les aimer, fort oppoſez en cela aux autres peuples, qui ne peuvent ſans jalouſie voir aucun étranger parmi eux. De maniere qu'en fait de graces & de bienfaits, l'Etranger d'un merite egal l'emportera toujours en France ſur le naturel François. C'eſt ce qu'il y a de beau dans notre caractere.

(2) Voyez la Remarque ſur l'Epitre 7. où il eſt parlé des vers équivoquez.

(3) Il y a long-tems que tous ces autres François en veulent à la Cour de Rome; & cependant à la moindre occaſion, ils ſont trop heureux d'y avoir recours. *Cretin* a dit de ſon temps:

A Rome on peut mener tel chant & ton,
Que près d'Egliſe & loing de Dieu eſt-on.

Et cependant il auroit baiſé plus que la mulle du Pape, ſi le Saint Pere lui avoit envoyé quelque bon & copieux benefice.

(4) De peur d'être traité de Lutherien. C'étoit l'accuſation à la mode.

(5) Il en vouloit terriblement aux Moines: en verité

Qui vivent & ſi ne ſont rien.
L'Empereur eſt grand terrien,
Plus grand que Monſieur de Bourbon,
On dit, qu'il fait à Chambourg bon,
Mais il fait bien meilleur en France:
Car ſi Paris avoit ſouffrance,
Montmartre auroit grand deſconfort,
Auſſi depuis qu'il gele fort,
Croyez qu'en deſpit des jaloux,
On porte ſouliers de veloux,
Ou de trippe, que je ne mente.
Je ſuis bien fol, je me tourmente
Le cueur, & le corps d'un affaire,
Dont toy, & moy n'avons que faire.
Cela n'eſt qu'irriter les gens:
Tellement que douze ſergens
Bien armez juſques au collet,
Battront bien un homme ſeulet,
Pourveu que point ne ſe deffende.
Jamais ne veulent qu'on les pende:
Si diſent les vieux quolibets,
Qu'on ne voit pas tant de gibetz
En ce monde, que de larrons.
Porte bonnetz carrez, ou rondz, (1)
Ou chapperons fourrez d'ermines, (2)

Ne

rité c'eſt à tort; car ce ſont de bonnes gens, c'eſt la crême du Chriſtianiſme.

(1) *Bonnets quarrez, ou ronds.*] C'eſt la coëffure & l'ornement des Docteurs, ſur-tout en Théologie. C'eſt, dit-on, vers ce tems-là que les bonnets, dont ſe ſervent les gens de robe & les gens d'Egliſe, commencerent à être quarrez, mais apparemment que cela n'étoit pas univerſel, & quelques-uns les portoient encore ronds. Voyez les remarques ſur la Satire Menippée Tom. 2. p. 253. édition de 1711.

(2) *Chaperons.*] C'étoit autrefois un habillement de tête; on l'a mis enſuite ſur l'épaule où il eſt reſté,

Ne parle point, & fais des mines,
Te voilà ſage & bien diſcret.
Lyon, Lyon, c'eſt le ſecret,
Apprens tandis que tu es vieux: (1)
Et tu verras les envieux
Courir comme la Chananée,
En diſant qu'il eſt grand' année
D'amoureuſes & d'amoureux,
De dolens & de langoureux,
Qui meurent le jour quinze fois. (2)
Samedy prochain toutesfois
On doit lire la loy civile:
Et tant de veaux, qui vont par ville,
Seront bruſlez ſans faute nulle, (3)
Car ils ont chevauché la mulle,
Et la chevauchent tous les jours,
Tel fait à Paris long ſejours,
Qui voudroit eſtre en autre lieu.
Laquelle choſe de par Dieu
Amours finiſſent par couſteaux.
Les trois Dames des blancs manteaux
S'habillent toutes d'une ſorte.
Il n'eſt pas poſſible qu'on ſorte

De

& ſert d'ornement aux Docteurs & Graduez des Univerſitez, & même aux gens de Juſtice.

(1) C'eſt le contraire du proverbe, ou de la maxime qui dit qu'on doit apprendre lorſqu'on eſt jeune.

(2) *Le jour quinze fois*] C'eſt à peu près ce que Boileau dit de cet amoureux tranſis, ou de ces poëtes, qui ſe forment une maitreſſe imaginaire, & qui bien buvant, bien mangeant meurent par metaphore.

(3) On brûloit ceux qu'on apelloit Lutheriens, & on les accuſoit de toutes ſortes de crimes, ſortileges, magie &c. Cela ne coûtoit rien, & par-là on les rendoit encore plus odieux aux peuples.

De ces cloiſtres aucunement,
Sans y entrer premierement,
C'eſt un argument de ſophiſte,
Et qu'ainſi ſoit, un bon Papiſte
Ne dit jamais bien de Luther,
Car s'ils venoyent à diſputer,
L'un des deux ſeroit heretique
Outre plus, une femme ethique
Ne ſçauroit eſtre bonne bague:
D'avantage, qui ne ſe brague (1)
N'eſt point priſé au temps preſent:
Et qui plus eſt, un bon preſent
Sert en amours plus que babils. (2)
Et puis la façon des habits
Dedans un an ſera trop vieille. (3)

Il

(1) *Brague.*] Montagne ſe mocque aſſez agréablement de cette ſorte d'habillement, que l'on mettoit anciennement vers le centre du haut de-chauſſe, ou de la culotte. Il s'en trouve encore quelques reſtes dans nos vieux tableaux & dans quelques anciennes tapiſſeries. Voici donc les paroles de *Montagne* au livre 3. de ſes *Eſſays* chapitre 5. „ Que vouloit dire „ cette ridicule piece de la chauſſure de nos peres, „ qui ſe voit encore en nos Suiſſes? A quoi bon „ faire la monſtre que nous faiſons à cette heure de „ nos pieces en forme ſous nos gregues? & ſouvent „ qui pis eſt, outrer leur grandeur naturelle par „ fauſſeté & impoſture? Il me prend envie de croire „ que cette ſorte de veſtement fut inventé aux meil„ leurs & plus conſcientieux ſiecles, pour ne piper „ le monde, afin que chacun rendit en public comp„ te de ſon fait. Les nations plus ſimples l'ont en„ core, aucunement rapportant au vray. Lors on inſ„ truiſoit la ſcience de l'ouvrier, comme il ſe fait „ de la meſure du bras & du pied.

(2) Marot l'a bien dit dans ſon Temple de Cupidon, mais il n'a pas eu aſſez de memoire pour s'en ſouvenir lui-même dans l'occaſion.

(3) Cet eſprit de changement eſt le vray caractere

Il eſt bien vrai qu'un amy veille,
Pour garder l'autre de diffame.
Mais tant y a, que mainte femme
S'efforce à parler par eſcrit.
Or eſt arrivé l'Antechriſt,
Et nous l'avons tant attendu.
Ma Dame ne m'a pas vendu. (1)
C'eſt une chanſon gringottée,
La Muſique en eſt bien nottée,
Ou l'aſſiette de la clef ment.
Par la mort bieu, voilà Clement,
Prenez-le, il a mangé le lard. (2)
Il fait bon eſtre Papelard, (3)
Et ne courroucer point les fées. (4)
Toutes choſes qui ſont coiffées,
Ont moult de lunes en la teſte.
Eſcrivez moi s'on fait plus feſte
De la Lingere du palais, (5)
Car maiſtre Jean du Pont Alais (6)

Ne

du François. Il y a long-tems que cela eſt tourné en habitude; on auroit tort de s'en plaindre.

(1) *Vendu.*] C'eſt le premier vers de la 16. Chanſon, qui contient un trait de ſatire aſſez vif contre ſa maitreſſe Diane de Poitiers, de qui il avoit été abandonné.

(2) C'eſt le refrain de la Ballade 6. où il parle ſi joyeuſement de ſon premier empriſonnement.

(3) *Papelard.*] Voyez le Roman de la Roſe & la note 3. ſur la Ballade 6. cy-après.

(4) *Fées.*] Marot ne l'avoit que trop ſenti.

(5) C'eſt *Linotte*, contre laquelle il a fait l'Epigramme 128. Il en étoit apparemment fort mécontent.

(6) *Jean du Pont Alais.*] Voici ce que marque Duverdier, pag. 749. de ſa *Bibliotheque*. „ Jean Du „ pont Alais, chef & maître des joueurs de mora„ litez & farces à Paris, a compoſé pluſieurs jeux, „ myſteres, moralitez, ſotyes & farces qu'il a fait „ réciter publiquement ſur échaffaut en la dite ville.

Ne ſera pas ſi outrageux,
Quand viendra à jouer ſes jeux,
Qu'il ne vous face treſtous rire.
Un homme ne peut bien eſcrire,
S'il n'eſt quelque peu bon liſart,
La chanſon de frere Griſart
Eſt trop ſalle pour ces pucelles,
Et ſi fait mal aux cueurs de celles,
Qui tiennent foy à leurs maris.
Si le grand rithmeur de Paris
Vient un coup à veoir ceſte lettre,
Il en voudra oſter, ou mettre,
Car c'eſt le Roi des Corrigeurs.
Et ma plume d'oye, ou de jars
Eſt jà plus eſcroupionnée
Qu'une vieille bas enconnée,
D'eſcrire aujourd'huy ne ceſſa.
Des nouvelles de pardeçà,
Le Roy va ſouvent à la chaſſe,
Tant qu'il faut deffendre la Chaſſe
S. Marceau pour faire plouvoir,
Or Lyon, puis qu'il t'a pleu voir
Mon Epiſtre juſques-icy,
Je te ſuppli m'excuſer, ſi
Du Coq à l'Aſne vois ſautant,
Et que ta plume en face autant
Affin de dire en petit mettre
Ce que j'ai oublié d'y mettre.

EPITRE XLIII.

Ou ſeconde Epiſtre du Coq à l'Aſne. A Lyon Jamet.

1535.

PUis que reſpondre ne me veux.
Je ne te prendrai aux cheveux,
Lyon, mais ſans plus te ſemondre,
Moi meſme je me veux reſpondre:
Et ſerai le preſtre Martin. (1)
Ce Grec, ceſt Hebreu, ce Latin,
Ont deſcouvert le pot aux roſes
Mon Dieu, que nous verrons de choſes,
Si nous vivons l'aage d'un veau.
Et puis que dit-on de nouveau,
Quand par le Roi aurons nous guerre?
O la belle piece de terre!
Il la faut joindre avec la mienne,
Mais pourtant la Bohemienne
Porte tousjours un chaperon.
Ne donnez jamais l'eſperon
A cheval qui volontiers trotte.
D'où vient cela que je me frotte

Aux

(1) C'eſt un vieux proverbe: que Coquillart exprime fort bien en parlant des gens qui ſe mêlent de tout.

Ils ſont Chapelains & Prelats,
Ils ſont les vrais Preſtres Martin,
Ils chantent haut, repondent bas.

Aux courſiers, & ſuis tousjours Rat? (1)
Ils eſcument comme un verrat
En pleine chaire ces cagots,
Et ne preſchent que des fagots (2)
Contre ces povres heretiques.
Non pas que j'oſte les practiques
Des vieilles qui ont ſi bon cueur.
Car comme dit le grand mocqueur,
Elles tiennent bien leur partie.
C'eſt une dure departie
D'une teſte, & d'un eſchafaut:
Et grand' pitié, quand beauté faut
A cul de bonne volonté. (3)
Puis vous ſçavez, Pater ſancté,
Que voſtre grand pouvoir s'efface. (4)
Mais que voulez-vous que j'y face?
Mes financiers ſont tous peris,
Il n'eſt bourreau que de Paris,

(1) Comme Marot s'étoit comparé à un rat dans ſon Epitre XI. le nom lui en étoit reſté chez ſes ennemis, qui le traitoient de Rat pellé.

(2) La controverſe ſe faiſoit alors avec des échaffauts, des fagots & des gibets.

(3) *A cul de bonne volonté.*] C'eſt ainſi qu'on lit dans les éditions de Paris 1546. & 1548. Lyon 1548. & de Paris 1556. mais dans la pluspart des autres on a changé le *cul* en *cœur*, & l'on a mis, à *cœur de bonne volonté*, mais *cul* eſt bien plus jovial, & convient mieux au génie de Marot. *Rabelais* liv. 5. chap. 21. a dit auſſi, *choſe eſt en nature intollerable quand beauté fault* (manque) *à cul de bonne volonté*. Voyez les notes ſur cet endroit de Rabelais.

(4) C'eſt ce qu'a fait l'hereſie. Les Novateurs ont parlé abſolument contre le pouvoir du Pape; les adulateurs de la Cour de Rome l'ont élevé preſque à la Divinité, en l'apellant *Vice-Dieu*. Les Chrétiens raiſonnables, après bien de reflexions, ont pris le milieu, ni trop, ni trop peu.

Ny long procès que dudit lieu.
Si ne fis-je jamais l'Adieu, (1)
Qui parle de la Pauthonniere.
Vrai eſt qu'elle fut buyſſonniere
L'eſcolle de ceux de Pavie.
Fy de l'honneur, vive la vie,
Vive l'amour, vivent les Dames.
Toutesfois, Lyon, ſi les ames
Ne s'en vont plus en purgatoire, (2)
On ne me ſçauroit faire à croire
Que le Pape y gaigne beaucoup.
A la compaigne, acoup, acoup,
Hau capitaine Pinſemaille,
Le Roi n'entend point, que merdaille (3)
Tienne le ranc des vieils routiers. (4)
Et puis dictes que les monſtiers

Ne

(1) C'eſt l'Adieu aux Dames de Paris, dont il eſt parlé Epit. 12. 13.

(2) C'a été la queſtion la plus vive de la Réforme, parceque les gens d'Egliſe & les Moines y étoient le plus intereſſez.

(3) *Merdaille.*] Soldat peu conſideré; c'eſt ce que nous appellons burleſquement des regimens de ſalades, qui ne font la guerre qu'aux choux, aux legumes & à la ſalade. Rabelais dit au même ſens, *Capitaines Merdaille*, liv. 1. chap. 33.

(4) *Vieilz Routiers*;] C'eſt-à-dire vieils ſoldats, ou vieilles troupes ſoudoyées ou payées par les Rois de France. C'étoient originairement des bandits ou des brigands. On prétend que Henry II. Roy d'Angleterre, & Philippe Auguſte Roi de France furent les premiers qui au XII. ſiecle les aſſemblerent pour en former des troupes reglées. Ces Compagnies s'appelloient routes ou bandes, & ceux qui les compoſoient étoient par conſequent nommez Routiers, ou ſouldards, parce qu'ils étoient ſouldoyez, ou payez par le Prince. De-là eſt venuë la maniere de parler proverbiale; *c'eſt un vieux routier*, pour dire un vieux ſoldat.

Ne ſervent point aux amoureux :
Bonne macquerelle pour eux
Eſt umbre de devotion.
C'eſt une bonne caution,
Que Monſieur de la Moriniere.
En ce temps-là vint la maniere
De ſe plaindre avecques des fars.
Syre, ce diſent ces caphars, (1)
Si vous ne bruſlez ces maſtins,
Vous ſerez un de ces matins
Sans tribut, taille, ne truage.
Qui Diable fit le cocuage (2)
Des Pariſiens l'autre eſté ?
Pour le moins ſi j'y euſſe eſté,
On euſt dit que c'euſt eſté moy.
Touche là : je ſuis en eſmoi
Des froids amys que j'ay en France,
Mais je trouve que c'eſt outrance,
Que l'un a trop, & l'autre rien.
Eſt-il vrai, que ce vieil marrien
Marche encores deſſus, eſpines,
Et que les jeunes tant pouppines
Vendent leur chair, cher comme creſme ?
S'il eſt vrai, adieu le Careſme,
Au Concile qui ſe fera :

Mais

(1) *Caphars.*] C'eſt-à-dire, hipocrite, ſournois & malin C'étoit le nom dont les ligueurs honoroient le Roi Henri III. à cauſe de ſa dévotion mal placée, & peu digne d'un grand Prince, qui doit faire autre choſe que prier Dieu ou, pour mieux dire, qui ne prie bien Dieu, que quand il gouverne bien ſon peuple. Voyez Satire Menippée Tom. 2. p. 304. édition de 1711.

(2) Piece Satirique contre les femmes de Paris. Car on ne ſçauroit parler de cocuage que les bonnes Dames n'y ſoient un peu mêlées.

Mais Rome tandis bouffera
Des chevreaux à la chardonnette. (1)
Attachez moi une ſonnette
Sur le front d'un Moyne crotté,
Une oreille à chacun coſté
Du capuchon de ſa caboche,
Voilà un ſot de la Bazoche (2)
Auſſi bien paint qu'il eſt poſſible:
De ſorte qu'on feroit un crible (3)
De tout le trous qui s'abandonnent
A ceux qui les richeſſes donnent.
J'ai flux, contreflux, carte amont.
Dieu pardoint au povre Vermont,
Il chantoit bien la baſſe contre:
Et les maris la malencontre,
Quand les femmes font le deſſus.
Aſſavoir mon, ſi les boſſus
Seront tous droit en l'autre monde?
Je le dy, pour ce qu'on ſe fonde

Trop

(1) *A la Chardonnette.*] C'eſt ce que nous apellons le cardon d'Eſpagne, & l'on s'en ſervoit alors très-fort pour farcir & aſſaiſonner les viandes, ſur-tout le chevreau. Sans doute ce ragoût devoit paſſer pour un metz délicieux, puiſque Rabelais, dans ſa prétenduë Bibliotheque de St. Victor, y met un livre intitulé, *Paſquilli Doctoris marmoxei de Capreolis cum chardoneta comedendis tempore Papali ab Eccleſia interdicto.* Voyez les remarques ſur la ſatire Menipée Tom. 2. pag. 32. de l'édition de 1711.

(2) Marot cherche à tourner en ridicule l'agréable varieté que l'habillement des Moines fait dans l'Egliſe. Si la Religion ne pouvoit empêcher Marot de parler contre leurs habits, au moins l'accoutume devoit y faire quelque choſe.

(3) *Crible.*] Rabelais en vouloit faire conſtruire des rempars de villes de guerres, il prétendoit que rien n'auroit pu les ſeparer de leurs pieces eſſentielles.

Trop ſus Venus, & ſus les vins.
Parquoi je ne veux qu'aux Devins
Perſonne ſa fiance mette.
Or çà: le livre de flammette, (1)
Formoſum paſtor, Celeſtine, (2)
Tout cela eſt bonne doctrine,
Et n'y a rien de deffendu.
Icy gerra, s'il n'eſt pendu,
Ou ſi en la mer il ne tombe,
Monſieur qui a dreſſé ſa tombe,
Avant que d'eſtre treſpaſſé.
Faut-il pour un verre caſſé (3)
Perdre pour vingt ans de ſervice?
Non, Monſieur, non: ce n'eſt pas vice
Que ſimple fornication:
J'en ferai la probation,
Par une cotte violette,
Que donna la teſte follette,
Autrement le Dieu des procès.
Au moyen de quoi trop d'excès
Sont engendrez de tant de feſtes.
En effect, c'eſtoyent de grans beſtes

Que

(1) *Flammette.*] Livre de Bocace.

(2) *Celeſtine;*] C'eſt une tragi-comedie où l'on voit les tromperies des ſerviteurs envers leurs maîtres & des maquerelles envers les amoureux. *Du Verdier* pag. 241. de ſa *Bibliotheque* en marque une traduction imprimée à Paris en 1542. Et cette piece fut encore traduite en François par Jacques de Lavardin, & imprimée in 16. à Paris en 1578. Et c'eſt là une des choſes que Marot apelle bonne Doctrine, avec le livre de *Flammette*, ou *Fiameta* de Jean Bocace.

(3) Cela regarde ſans doute Marot lui-même, qui ſe voyoit exilé de ſa patrie pour quelque diſcours inconſideré, & perdoit par là tout ſon ſervice à la Cour.

Que les regens du temps jadis, (1)
Jamais je n'entre en Paradis,
S'ils ne m'ont perdu ma jeuneſſe.
Mais comment ſe porte l'aneſſe,
Que tu ſçais, de Jeruſalem?
S'elle veut mordre, gardé l'en:
Elle parle comme de cyre,
Vous dites vrai de cela, Syre:
Une Eſtrille, une Faux, un Veau, (2)
C'eſt-à-dire eſtrille Fauveau,
En bon rebus de Picardie.
Lyon, veux-tu que je te die?
Je me trouve diſpos des levres:
Et d'autres beſtes que le chevres,
Portent barbe griſe au menton.
Je ne dy pas que Melancthon (3)

Ne

(1) Les premieres études de la jeuneſſe étoient dans ces temps-là très-impertinentes. On ne commença que ſous François I. à s'en appercevoir, & l'on ne fut pas long-tems ſans y remedier mais cela eſt encore retombé depuis.

(2) *Une étrille, une faulx, un veau.*] C'étoit un vieux rebus plus ancien que Clement Marot; & *Rabelais* l'a trouvé aſſez ſortable, pour l'inſérer auſſi dans ſa ſatire liv. 4. ch. 9. voyez la note du ſavant M. *le Duchat* ſur cet endroit de Marot. On a renouvellé depuis quelques années l'uſage de ces rebus; mais ces choſes ſont d'un caractere à ne pas durer longtems. Ce qu'on apelle rebus de Picardie eſt donc une maniere d'écrire & de faire connoître des diſcours ſuivis, par le moyen de figures communes & populaires: comme par exemple pour dire *la providence*; on met un *lepreau* &c.

(3) Madame Marguerite Reine de Navarre ſollicitoit vivement le Roy François I. ſon frere pour faire venir en France le célebre Philipe Melanchton, le plus moderé de tous les Proteſtans, afin d'entrer en conférence avec tous les Docteurs Catholiques,

&

Ne declaire au Roy ſon advis:
Mais de diſputer vis-à-vis,
Nos maiſtres n'y veulent entendre:
Combien que la jeuneſſe tendre
Soit par tout aſſez mal apprinſe.
Tu ne ſçais pas: Thunis eſt prinſe: (1)
Triboulet a freres & ſœurs, (2)
Les Anglois s'en vont bons danſeurs:
Les Allemans tiennent meſure.
On ne preſte plus à uſure:
Mais tant qu'on veut à intereſt:
A propos de Perceforeſt, (3)
Lit-on plus Artus, & Gauvain? (4)
Il a prins l'Evangile en vain
Le punais, & s'en eſt fait riche:

Et

& d'examiner de concert les moyens qu'il avoit à propoſer pour accommoder les differends de la Religion. Mais outre que le Cardinal de Tournon rompit ce coup, & fortifia l'eſprit du Roy dans la Religion, les Docteurs de Sorbonne qui n'avoient lu que leur St. Thomas, craignoient de s'expoſer avec des gens qui avoient étudié l'Ecriture Sainte, & parcouru l'Antiquité Eccleſiaſtique.

(1) C'eſt la plus grande action qu'ait fait Charles-quint. Il deſcendit en Afrique avec cinquante mille hommes, prit le Fort de la Goulette qu'il garda pour lui, s'empara de Thunis & y rétablit le Roy qui en avoit été chaſſé; battit Barberouſſe par terre, lui donna la chaſſe par mer, & délivra vingt-mille eſclaves Chrétiens. Tout cela fut fait vers le milieu de l'an 1535.

(2) *Triboulet*,] Nom d'un fou, qui ſuivoit la Cour de Louis XII. mais ici il ſignifie un fou en général, ſans déſigner perſonne en particulier.

(3) *Perce foreſt.*] Roman de Chevalerie fort long & fort ennuyeux.

(4) *Artus*] Roi d'Angleterre, chef des Chevaliers de la Table Ronde.

Et puis s'efforce mettre en friche
La vigne, & ſes petits bourgeons.
Tout beau: je vous pri, ne bougeons.
Vous dictes que ce fut jeudy:
Non fais, non: voici que je dy,
Je dy qu'il n'eſt point queſtion
De dire, j'allion, ne j'eſtion,
Ny ſe renda, ny je frapy: (1)
Teſmoin le Comte de Carpy, (2)

Qui

(1) Maniere de parler du peuple de Paris & des environs; nous donnons cy-après une Epigramme ſur ce ſujet: c'eſt la 276.

(2) Albert Pie de Savoye, Comte de Carpi Général des armées de François I. voulut être mis en terre en habit de Cordelier dans l'Egliſe des Cordeliers de Paris. C'étoit la dévotion du tems. En 1502. & 1503. Gilles Dauphin Général des Cordeliers, en reconnoiſſance des bienfaits que ſon Ordre avoit reçus du Parlement de Paris, accorda tant aux Preſidens & Conſeilliers, qu'aux autres Officiers de la Cour, la permiſſion de ſe faire enterrer en habit de Cordelier. Voyez *Sauval Antiquitez de Paris, Tom. 2. pag. 647.* Il y a long-tems que les Moines amuſoient les dévots par de ſemblables minauderiers. *Jean de Meun* nous le fait bien connoître dans ſon *Codicille* par ces vers:

Mais s'ung grand uſurier, ou un baretierres
Combien qu'il ait eſté deſloyal & pechierres
Leur veult eſtre à la mort larges ou grant donnieres,
Il mourra Cordelier, ou il mourra pechierres.

Ils avoient le talent, les bonnes gens, de faire croire que les démons ou les diables, pour parler plus chrétiennement, n'étoient que des idiots qui n'avoient pas l'eſprit de connoitre une ame, lorſque le corps étoit ainſi déguiſé ſous un auſſi ſaint habit que celui de leur religion, & qu'il n'y avoit qu'à le prendre à la mort pour tromper le malin eſprit. Mais comme cela ne ſe faiſoit pas gratuitement, on leur payoit cet ha-

Qui ſe fit moyne après ſa mort.
Laiſſe moi là, qui rit, & mord:
Et demande au petit Roger,
Si ceux que l'on fit deſloger
Hors des villes, croyoient campos.
Vrayement puis qu'il vient à propos,
Je vous en veux faire le compte,
Elles n'oſent dire Viconte,
Vigueur, Vicourt, ne Vilevé:
Leur petit bec ſeroit grevé,
En danger d'eſtre trop fenduës.
On dit que les nonnains renduës
Donnent gentilment la verolle. (1)
D'eſtre bruſlé pour la parolle,

Je

habit plus cher qu'on ne fait aujourd'hui ceux avec leſquels on court le bal. Admirons un peu la fatalité du ſort & des temps. Quand Jean de Meun a crié au commencement du XIV. ſiecle contre cette mommerie, on ne l'en a point repris, parce qu'il s'en eſt plaint d'un ton dévot & lamentable: & lors qu'Eraſme, le grand Eraſme s'en eſt un peu raillé au commencement du XVI. ſiecle, auſſi-tôt une volée de Moines a crié à l'heretique. Et ce qui eſt encore plus étonnant, c'eſt que la raillerie d'Eraſme n'a pas empêché le Duc de Parme, ce grand Capitaine qui mourut le 2. Decembre 1592. de prendre l'habit de Capucin, dont il ordonna qu'on le revêtiroit après ſa mort, & même qu'on fît graver ſur ſa Tombe. *Hic jacet frater Alexander Farneſius Capucinus.* Ce qui ſe voit, dit-on, encore aux Capucins de Plaiſance, où il eſt enterré. Au reſte ce Comte de Carpy mourut en 1536. au ſervice de François I. & non en 1557. comme il eſt marqué dans *Sauval Antiquitez de Paris Tom.* 1. *p.* 448. Son mauſolée, qui conſiſte en une ſeule figure de cuivre belle & d'un bon goût, eſt aux grands Cordeliers de Paris, à côté gauche du grand Autel de leur Egliſe.

(1) Hé pourquoi non? N'ont-elles pas tout ce qu'il faut pour cela?

Je te pry ne ſois point couart: (1)
Mais pour la foy de Billouart (2)
Laiſſe mourir ces Sorboniſtes.
Raiſon; la gloſe des Legiſtes
Lourdement gaſte ce beau texte.
Pour ceſte cauſe je proteſte,
Que l'Antechriſt ſuccombera:
Au moins, que de bref tombera
Sur Babylonne quelque orage. (3)
Marguerite de franc courage (4)
N'a plus ſes beaux yeux esblouys.
Dieu gard la fille au Roy Louys, (5)
Qui me reçoit, quand on me chaſſe.
Voulez vous preferer la chaſſe
Au vol du Milan ſuſpendu?
Si Dieu ne l'avoit deffendu,
Et je fuſſe en mon advertin,
Je donrois quinze à l'Aretin, (6)

Et

(1) Marot prêche de loin; car lui-même fut couart. Il s'enfuit le plus ſecretement & le plus promptement qu'il put. Je ne ſçai s'il ne court pas même encore.

(2) C'eſt contre le Docteur Bouchar qu'il parle en cet endroit: voulant dire qu'un Chrétien ne doit pas mourir pour la doctrine Sorbonique.

(3) *Babylone.*] C'eſt le titre qu'il a plu aux Proteſtans de donner à l'Egliſe Romaine.

(4) Madame Marguerite Reine de Navarre avoit gouté la réforme, & étoit plus éblouie par l'appareil de l'Egliſe Romaine. C'eſt ce qu'il veut dire en cet endroit: mais la Reine Marguerite fut enfin desabuſée des Proteſtans, & reſta ferme dans l'Egliſe Catholique.

(5) C'eſt la Ducheſſe de Ferrare, Madame Renée de France, fille de Louis XII. & d'Anne de Bretagne.

(6) Marot avoit certainement plus de gentilleſſe d'eſprit que l'Aretin; & auroit pu dire ſur la Religion

Et ſi gaignerois la partie.
La Court en ſera advertie,
D'un tas de gros aſnes, ou yvres,
Qui font imprimer leurs ſots livres,
Pour acquerir bruit d'eſtre veaux.
A Fleury ſont les bons naveaux,
Les richeſſes en ces Prelats.
Et puis c'eſt tout, je ſuis tant las,
Que quatorze archiers de la garde (1)
Me battroyent à la halebarde.
Quant au Palais, tousjours il grippe:
Adieu vous dy comme une trippe.

EPITRE XLIV.

Ou troiſiéme Epiſtre du Coq à l'Aſne envoyée de Veniſe (2) le dernier jour de Juillet 1536.

DE mon Cocq à l'aſne dernier
Lyon ce malheureux aſnier
Fol, folliant, imprudent, indiſcret
Et moins ſçavant qu'un Docteur en decret,
Ha, ha, dit-il, c'eſt grant outraige

De

gion des choſes très-capables de le faire bruler avec raiſon.

(1) Les Archers étoient l'ancienne garde de nos Rois, comme ils le ſont encore de l'Empereur & de pluſieurs Souverains.

(2) Je n'ay trouvé cette Epitre que dans l'édition d'Anvers de 1539. chez Jean Steels. Si elle eſt de Clement Marot, comme il y a quelque apparence, il faut avouer que ce poëte étoit épuiſé ſur ce genre d'écrire.

De parler d'un tel perſonnaige (1)
Que moy. En eſt-il ung au monde
En qui tant de ſçavoir abonde?
Et je reſponds; ouy, ouy vrayment:
Et ne fut aultre que Clement.
Le Latin, le Grec & l'Hebreux
Luy ſont langaiges tenebreux:
Mais en François de Hurepoix,
Les beaulx eſcus d'or & du poids,
Et quelque Latin de marmite,
Par Noſtre Dame je le quitte.
Pour vray il y eſt plus ſçavant:
C'eſt raiſon qu'il voyſe devant.
Quant de ſa propoſition
Touchant la fornication,
Il vauldroit mieulx la trouver bonne,
Qu'y beſoigner comme en Sorbonne. (2)
Mais le mocquant ne ſe contente,
Et a dict à ceulx de ſa tente,
S'il nous peut quelques jours avoir,
Il emploira tout ſon pouvoir
Pour nous faire bruſler tous vifs;
De ma part je n'en ſuis d'avis
Et n'y ſçaurois prendre plaiſir,
Toutesfois s'il en a deſir,
Quant il ſera preſt, qu'il me mande;
Et ſi j'y vois, que l'on me pende,
Tu dirois, mon amy Lyon,
Pour moy quelque *Fidelium*

Ou

(1) Je ſoupçonne qu'il parle là du Docteur Bouchar à la requête duquel il fut arrêté en 1525.

(2) Les anciennes cenſures de la Sorbonne montrent que l'on y examinoit très-mal autrefois les propoſitions dogmatiques; on s'y regloit ſur des idées des ſcolaſtiques & non ſur l'autorité de la tradition Eccleſiaſtique.

Ou quelque creux *de profondis*
Pour me tirer à Paradis.
Mais ſi trouvez, qu'il ſoit ainſi
Qu'au partir de ce monde-cy,
Nous ſoyons ſaulvez ou damnez
Ne dites rien & me donnez
Ce petit mot pour Epitaphe,
Et que ſur mon corps on le graphe,
CY PEND CE FOL QUI S'EST RENDU
A CREDIT POUR ESTRE PENDU.
Quant à celuy qui s'eſt faſché
Que me ſuis à luy attaché,
C'eſt un meſchant fol & flateur,
Inſigne diſſimulateur
Et vindicatif à oultrance:
Mais il ne veult que l'on le penſe;
Je ne vouldrois de luy mentir,
Parquoy ne me puis repentir
D'en avoir dit ce qui eſt vray;
Et s'il me pont, je deſcouvray
De plus grans cas qu'il a commis,
Qu'il ne face plus d'ennemis.
Il en a trop, qu'il vive bien,
Lors ſerai ſon ami; combien
Qu'il ne l'ait en rien merité
Le traiſtre plein de vanité.
Mais Dieu veuille que l'on l'oublie
Ce que ſouffrons par ſa follie,
Je ſuis trop loing pour le luy dire
Qui me contrainct de le reſcripre
Et s'il dit plus en duplicquant
Et pareillement quant & quant
Que ſçavant eſt. Il eſt bien pris;
Car encore qu'il ſoit repris
De tous, meſme de ſa voyſine,
Dont le mary faict bonne mine,

Il n'eſt poſſible qu'il s'en garde,
Chaſcun jour quant il ſe regarde,
Il eſt tout certain qu'il ſe voit.
Je ſuis deſpit qu'il n'y pourvoit,
Il eſt bon, entendez ici,
J'en ſuis en merveilleux ſoucy.
Eſt-ce de luy que j'ai eſcript?
Nenni non, c'eſt de l'antechriſt;
Ce n'eſt pas luy, & ſi ne ſçay
Il en a faict ſon coup d'eſſay.
Nommes-le celuy qui s'en doubte
Par mon *vitam* je n'y vois goutte.
Eſt-ce point Juda ou Symon?
Non eſt, cy eſt; c'eſt il, c'eſt mon;
Or me croyez, c'eſt Barrabas.
Prenès-le, meſtés-le là bas.
Quel bruyt, quelle pitié, qu'elle honte?
Voylà ce qu'on nous en racompte.
Venez-çà, que je parle à vous
A ce qu'il vous dict, bran pour vous,
Je le congnois, c'eſt un grand Preſtre;
Vous faillez: il le vouldroit eſtre
Pourvû qu'il en eüſt arraché
Quelque Abbaye ou Eveſché:
Mais ſans bonnet ſa teſte nuë
Eſt pour la mytre bien menuë.
N'en parlez plus, par Dieu c'eſt-il,
Tout ce qu'il ſcet n'eſt que babil,
Je n'en pourrois plus tant ſouffrir;
Voy-cy que je luy veulx offrir.
Luy bailler mon art & ma muſe
Pour en uſer comme j'en uſe,
En me reſignant ſon office,
Car je ſens qu'elle m'eſt propice
Faictes, ſi pouvez, qu'il ſe renge,
Je ſuis très content de l'eſchange.

L'E-

L'Etat eſt bon pour les affaires
De nous & nos petits confreres.
Si de mon art ne peult chevir (1)
Voici dont il pourra ſervir.
On m'a promis qu'il a renom
De ſalpeſtre & pouldre à canon
Avoir muny tout ſon cerveau

Et les luy meƈtés en la bouche,
Et puis après que l'on le couche
Tout de ſon long & en l'oreille
Tout doulcement qu'il ne s'eſveille:
Gettez y pouldre pour l'emorche
Et gardez bien qu'il ne s'eſcorche:
Car d'ung homme bien empeſché
Seroit ung regnard eſcorché,
Et cela fait qu'on le depute
A ſervir d'une haquebute,
Jamais homme n'en parla mieulx.
Les tampons ſortiront des yeulx,
Et feront ung merveilleux bruyt,
Et ſi la fouldre les conduyt,
Ils frapperont deux tout d'ung coup
Cela leur ſervira beaucoup
Pour les deſpeſcher de ces guerres
Deſſus deſſus à belles pierres,
Deſſus ce gros villain marault,
Qui a crié ſur nous harault
Et nous a chaſſé du Pays.
Nous eſtions aſſez esbahis;
Lyon, il t'en peult ſouvenir,
Et n'eſtoit temps de revenir,
Il falloit chercher ſeureté.
Du pauvre Clement arreſté Le

(1) *Chevir*;] venir à bout, réuſſir en une affaire, ou en ſortir.

Le propos eſtoit à Bourdeaulx
Par vingt ou quarante bedeaulx (1)
Des Seigneurs dudit Parlement,
Je dis que je n'eſtois Clement,
Ny Marot, mais un bon Guillaume,
Qui pour le prouſit du Royaume
Portois en grande diligence
Pacquet & lettre de creance;
Je n'avois encore ſouppé,
Mais ſi-toſt que fus eſchappé,
Je m'en allay un peu plus loing,
Par Dieu il en eſtoit beſoing:
Car pour ung tel pauvre ſouldart
Que Marot, qui n'eſt point pendart
Ne fut faicte ſi grand' pourſuyte.
J'avois chaſcun jour à ma ſuyte
Gens de pied & gens de cheval,
Mais je fis tant par mon travail,
Et ſur petits chevaulx legiers,
Que me mis hors de tous dangiers,
J'entens pourveu que je me tienne
Là où je ſuis en bonne eſtraine
Si nous fuſſions demourés là,
Tel y eſtoit qui n'en parla:
Jamais depuis je n'en partis.
Ils ont eſté ſi bien roſtis, (2)

Qu'ils

(1) Il paroît par cet endroit que Clement Marot auroit été ou reconnu ou arrêté en quittant le Royaume ſur la fin de l'an 1534. en paſſant vray-ſemblablement ſur les terres du reſſort du Parlement de Bordeaux; mais qu'il s'étoit ſans doute échappé par quelque induſtrie; & il fit bien.

(2) Les placards infames que l'on avoit affichez à Paris & ailleurs contre la Religion Catholique, occaſionnerent de nouveaux ſupplices que l'on fit ſouffrir à ceux de la nouvelle Religion.

Qu'ils ſont tous convertis en cendre.
Or jamais ne vous laiſſez prendre,
S'il eſt poſſible de fouir,
Car après on vous peut ouyr
Tout à loyſir & ſans colere;
Mais en fureur de telle affaire,
Il vaut mieux s'excuſer d'abſence,
Qu'eſtre bruſlé en ſa preſence.
Des nouvelles de par deça,
L'autre jour quand il treſpaſſa
L'Empereur il n'y eſtoit pas
Et n'avoit pas paſſé le pas
Pour dire qu'il fut treſpaſſé
Il eſt bien vray qu'il eſt paſſé (1)
De l'Italie en la Provence.
Les François crient vive France,
Les Eſpagnols vive l'Empire:
Il n'y a pas pour tous à rire,
Le plus hardi n'eſt ſans terreur.
N'eſt-ce pas ung trop grant erreur
Pour des biens qui ne ſont que terre
De mener ſi horrible guerre.
Les gensdarmes ſont furieux,
Chocquans au viſage & aux yeux
Il ne fault qu'une telle lorgne
Pour faire un gentilhomme borgne:
Il ne fault qu'un traict d'arbaleſte
Paſſant au travers d'une teſte
Pour eſtonner un bon cerveau.
J'aimerois autant eſtre ung veau
Qui va droit à la boucherie
Que d'aller à telle tuerie.

C'eſt

(1) Il parle là de l'expedition que Charles-Quint fit en Provence, où il ruina ſon armée ſans rien faire.

C'eſt aſſez d'ung petit boullet
Qui prend ung ſouldart au collet
Pour le garder de jamais boire.
Fy, fy de mourir pour la gloire,
Ou pour ſe faire grand Seigneur
D'aller mourir au lict d'honneur,
D'ung gros canon parmy le corps,
Qui paſſe tout oultre dehors.
Par ma foy, je ne vouldrois point
Qu'on gaſtât ainſi mon pourpoint,
Et la livrée du Capitaine.
Hau, compagnon, prenez l'enſeigne,
Celuy qui la portoit eſt bas.
Sang bieu vela de beaulx esbas,
Voyla comment on s'y gouverne.
Dedans une bonne taverne
J'oſerois entrer hardiment
Où l'on ne frappe nullement.
C'eſt ainſi que Clement deviſe
Vivant en paix dedans Veniſe (1)

(1) Il avoit été obligé de quitter Ferrare & de ſe retirer à Veniſe, en 1536.

EPITRE XLV.

Ou quatriême Epiſtre du Cocq à l'Aſne à Lyon Jamet.

1536.

Par Clement Marot (1)

PUiſque ſçais la rebellion, (2)
Je ne t'en mande rien, Lyon,
De quoy diable ſert la redicte?
Or donc la ſaincte chatemitte,
Ainſi que l'on dit par deçà,
A fait feu puis ung mois en çà:
Quel bruict en ont fait nos preſcheurs,
Ces grands ordinaires peſcheurs?
Font-ils tousjours les gens abſoulz
Par force d'eſcus ou de ſoulz,
Dont non pas Dieu, mais l'argent regne.
Qui voudroit mettre bride & reſne

Au

(1) Tirée de la Bibliotheque du Roy aux manuſcrits de M. Baluze No. 443.

(2) Je ne mets icy cette piece au rang des Oeuvres de Clement Marot que parce qu'elle lui eſt attribuée dans le manuſcrit de la Bibliotheque du Roy: car nonſeulement elle manque de ce ſel vif & picquant qui caractériſe les deux precedentes Epitres, mais elle eſt encore d'une fadeur dégoutante, & n'eſt pas digne du nom qu'elle porte dans ce manuſcrit, qui paroît être du temps de Charles IX. c'eſt-à-dire une trentaine d'années après la mort de Clement Marot. Si cette Epitre eſt de ce Poëte, il faut avouer qu'il étoit yvre quand il l'écrivit.

Au grand cheval d'ambition,
Point n'y auroit ſedition.
En danger que ces gros Aſniers
Soient du lignage des muſniers,
Ayant du ſac bled & farine
Toute couverte leur narine,
Oſtant la feve du gaſteau.
Si en leur vin mettoient de l'eau (1)
Ceulx de Sorbonne, enluminez
Si rouges n'auroient pas leurs nez:
Et puis la belle doctorie.
Il n'eſt pas prins Andry Dorie, (2)
Barbarouſſe a peur qu'il ne vole. (3)
L'aigle ne craint la Mirandole. (4)
Maint ennemy ſe rend noſtre hoſte,
Combien que Gennes dans ſa coſte
Coſtoye ung perilleux fatras,
Ce fut par pierres & plaſtras
Qu'eut eſpoir d'avoir recompenſe
Dam Martin eut crevé ſa penſe,
Et quand les gens on veoit hoſter,
On reculle pour mieux ſaulter,
Nanſo eſt routier & trop fin;
Dieu pardoint au François Dauphin, (5)

On

(1) Autrefois on avoit tiré l'étimologie de Sorbonne à *Sorbendo*, *quia ibi benè ſorbetur*. Apparemment qu'alors on s'y divertiſſoit copieuſement.

(2) André Doria noble Genois, & qui après avoir été dans le parti de la France, embraſſa depuis celui de l'Empereur Charles-Quint.

(3) Barberouſſe l'un des plus celebres pyrates de ces temps-là, qui étoit à la ſolde du Grand Seigneur.

(4) C'eſt-à-dire que l'Empereur ne craint pas le Prince de la Mirandole qui eſt l'un des plus petits Souverains d'Italie.

(5) Ce Prince fut empoiſonné en 1536. par Monteccu-

On dit qu'il fut empoiſonné,
Et qu'il avoit aſſaiſonné
La viande: on dict qu'ung meſſere
A chanter Meſſe eſt neceſſaire.
Je ne ſçay pas comme il entend,
Qui ne lui en donne, il en prend.
Que du grief feu de ſainct Anthoine
Soit ars le Cardinal le Moyne
Ennemy des Bazochiens.
Les pauvres voudroient eſtre chiens,
J'entens à l'heure qu'on repaiſt,
Ribon ribaine s'il nous plaiſt,
Il faudra de brief rendre compte,
C'eſt tout ung ſi on ſe mécompte
Si au point on puiſſe deſcendre.
Qu'on eſt penault le jour des Cendres,
Quand il ſouvient du mardy gras.
Moindre eſt le dur travail des bras,
Que de chanter par les Couvents.
Or de chemiſe les doux vents
Deſquels l'alaine eſt ſi très-forte
Qu'à dampnation elle emporte
Maints mottez de chapes & mytres.
Le fourmaige couvert de mytes
Et d'ordure eſt tousjours meilleur.
Encore n'eſt ſceu le malheur
Que doit venir de cette guerre:
Montejan tient-il tousjours ſerre. (1)
J'ay grant' peur qu'il ne ſoit moiſy

Avec

tecuculliFerrarois, comme nous l'avons dit ſur l'Epitre 53. note 5.

(1) M. de Montejan qui fut fait Maréchal de France en 1538. homme vain & inſolent, comme le ſont ordinairement ceux qui occupent de grands poſtes, dont ils ne ſont pas dignes.

Avec ſon compagnon Boiſy (1)
Sans le cheval de Pacolet. (2)
Ont-ils tousjours le bas colet,
Monſtrans leurs tetaſſes ridées
Nos vieilles mules desbridées
Qui ſont par chevaulx bien ſouvent
Fenduës du cul juſqu'au devant.
Et s'il eſt vray que là s'avance
Le vieil vidaſe de Provence,
Vrayment ils ſont bien eſchancrées
Nos poupinettes tant ſucrées;
Et le mary autour furonne
On nous dit que dedans Peronne
Florenge a fait & feu & raige (3)
Tellement que d'un grand couraige
Sont devenus les Percherons (4)
Expers fourreurs de mancherons:
Les Alemans font la deviſe,
Selon le poix branſle Veniſe,
L'Anglois entend bien la raiſon,
Les gouttes viennent en ſaiſon
Quant la verole a faict ſon cours,
Si de la Lune le deſcours
Tenoit du Soleil le party,
Nos Aſtrologues auroient menty,

Car

(1) C'eſt ſans doute Claude de Gouffier Marquis de Boiſy, qui fut fait grand Eſcuyer de France en 1546. & qui mourut en 1570.

(2) Cheval celebre dans le Roman de Valentin & Orſon.

(3) Robert de la Marck Seigneur de Fleurange. Il fut fait Maréchal de France en 1526. & ſoutint vaillamment le ſiege de Peronne en 1536. contre le Comte de Naſſau General des troupes de l'Empereur qui avoit aſſiegé cette place.

(4) *Percherons*,] Les habitans du païs du Perche.

Car il n'eſt pas preſſe dans Nyce,
Il tranche du bigot & nyce
Ce punais lecteur Buſtarin.
Le Grand Turc & chef Tartarin
N'eſt pas homme de grand'colere,
Les mers ſont par la grand' galere
De leurs cours diſcontinuez,
Mais il eſt cheut tant de nuez
Que demandoient les allouettes.
Il ne fut onc tant de chouettes,
Et nuict & jour peuvent voler,
La rouë deffend de voller
Qui n'aura au coſté des aiſles,
Et puis comment les Damoiſelles
Fardent leurs bas comme leur trongne,
Au diamant n'a point de rongne
Car c'eſt une pierre trop vive,
Quelque choſe que les gens die.
N'eſt-ce pas tousjours leurs devis,
Les Suiſſes ſont de ceſt avis,
Et du Vendredy ils ont peür,
Minos pourroit eſtre trompeur,
Comme Eacus & Radamas
- - - - - -
Ne laiſſe point là le noyeau
Qui eſt plus cher que le hoyeau;
La pelle, la hotte ou les pictz:
Gardez les attaignans aſpictz,
Qui pour l'hyver ſont jà fourrez,
Prelatz ſeront bien rembourrez,
Si Germanie a ung Concile:
On dict qu'il eſt creu en Cecile
L'eſprit droict comme une lignole,
L'Admiral debvoir prendre Dole (1)

Qui

(1) Il veut parler ſans doute de l'Amiral Chabot

Qui eſt en la Franche-Comté,
Et Chamberry eſt revolté,
De nuict au ſoir ſe faict la brigue,
Avec une petite ligue
La balene ſera toſt prinſe,
Auſſi de peur d'eſtre reprinſe
L'accouchée des quatre livres
S'en eſt fuye aux champs à delivres,
Car quand le Roy eſt en courroux,
Il n'eſpargne blanc, noir, ne roux.
On ente en carré le rouveau,
Encor le financier nouveau
Tiendra la langue, non large S.
Auſſi celuy qui croit largeſſe
Eſtre en aucuns eſt bien jenin, (1)
Sinon au ſexe feminin.
Par fault Tolle Jeſus eſt mort
Vendredy, dont Pilate mort
Ses levres, mais il n'eſt pas tems
Sainct Jehan ainſi comme j'entends
Il y en eut bien d'endoſſez,
Il n'eſt œuvres que de foſſez
Dont réparée eſt Babylonne,
Si vivante eſtoit Maguelonne,
Il ſeroit vray comme Evangile.
Le Grec, ainſi que dict Virgile,
Nomme Avernon le trou d'Enfer,
Et l'on en voit pluſieurs danſer
Sans ſon tabour, fleute & chanſon,
C'eſt un travaillant eſchanſon,

Le

qui étoit alors Gouverneur de Bourgogne, & qui tomba vers l'an 1536. dans la diſgrace du Roy François I.

(1) *Jenin;*] Sot, idiot. C'eſt en ce ſens qu'il eſt employé dans Coquillart.

Le Roy luy en eſt fort tenu,
Qui d'avarice eſt fort chenu,
Et qui n'aura les couillons chaux
Des Cantarides, & artichaux,
Et la mignonette d'entrée,
Ils ſont de chaude rencontrée
Bigots, cagots, godz & magodz,
Fagotz, eſcargotz & margotz:
Parbieu ce n'eſt que tous haras
Joinct Heſdin & après Arras,
On aura à vil prix la ſerge,
J'entends que le bagage on charge
Pour en Haynault venir charger,
En eau baſſe on ne peut nager,
C'eſt pourquoi fault trouver deniers;
Il ne ſera pas des derniers
Le Marquis nouveau delivray.
Sire, tandis que je vivray,
M'enployera en voſtre ſervice,
Car ſi le fruict du benefice
Tomboit en la main des Marchands,
Et gens de bien & les meſchans
Ont tout gaigné à la guerite.
Dieu gard la franche Marguerite (1)
Fleur de blanc lis inſeparable.
C'eſt un grand mal irreparable
Que mectre tant d'ames en danger.
On s'ennuye d'ung pain à manger,
A Venize je fais proueſſe; (2)
Il ne vault rien qui n'a richeſſe,

Ung

(1) Marguerite de Valois ſœur de François I. & Reine de Navarre.

(2) Marot fut obligé de quitter Ferrare en 1536. & de ſe retirer à Veniſe, d'où il revint en France vers la fin de l'année 1536.

Ung flateur y eſt bien venu,
Qui eſt meſchant eſt retenu.
Il eſt en bruict que Triboulet
Fi de nourrice ſans du laict.
Qui ſçait mentir eſt en credit,
Eraſme eſt mort, & me l'on dict (1)
Qu'on louë tousjours des gigoteaux
Adieu juſques aux blancs manteaux.

EPITRE XLVI.

Lyon Jamet, à Marot. (2)

1543.

SUSCRIPTION.

Va lettre, va, va t'en à l'adventure
Droit à Clement, & s'il en fait lecture,
Recorde toi de lui faire ſemonſe
Joyeuſement de te donner reponſe.

MAis voirement, amy Clement,
Tout clerement, dy moi comment
Tant,

(1) Eraſme mourut à Baſle au mois de Juillet 1536.

(2) On voit par Lyon Jamet que le génie poëtique eſt une eſpece de contagion. Lyon Jamet ne ſe mêloit de vers que parce qu'il étoit ami de Marot. Il eut le ſort des beaux eſprits de ſon temps. Il fut obligé de ſortir du Royaume, & ſe retira à Ferrare où il eſt reſté longtems, avec la qualité de Secretaire de Madame la Ducheſſe de Ferrare Renée de France. Cette Epitre aſſez ingenieuſe & fort naturelle eſt tou-

te

Tant, & pourquoi tu te tiens quoi,
D'eſcrire à moy, qui ſuis à toy?
T'ay-je laiſſé par le paſſé, (1)
T'ay-je offenſé, ou courouſſé?
Ay-je à ton dict, & intendit,
En faict, ou dict, rien contredict?
Ay-je à ton nom donné renom,
Autre que bon? tu ſçais que non:
N'y ne voudrois, & ne ſçaurois,
Tant ſont tes droicts juſtes, & droicts.
Devant les yeux de tous les Dieux,
Et demy Dieux, jeunes & vieux.
J'atteſte, & jure, & en rejure,
Qu'aucune injure, ou malle augure,
Nul laps de temps, ne lieux diſtans.
Eſcripts latens, ne vieux Satans,
N'ont peu avoir force & pouvoir
De concevoir, c'eſt aſſavoir,
Un ſeul congé, qu'aye ſongé,
En ſon plongé, d'avoir changé,
Ne rien oſté de mon coſté
En loyauté, & feauté
De noſtre amour, pas un ſeul tour
Depuis le jour de ton retour.
Mais tant s'en faut, qu'un tel defaut,
En froid ou chaut, ait faict le ſaut,
En mon pourpris, que n'ays repris,
Qui ne t'a pris, pour un grand pris.
Or donc amy, de ton amy,
Qui ennemi, n'as un demy,

Que

te en rimes redoublées, parce que le vers ſe peut & doit couper à l'hémiſtiche, c'eſt-à-dire, au repos qui fait le millieu du vers.

(1) Il avoit réuſſi à retirer Marot de ſa priſon de Chartres en 1526.

Que veux tu dire? Eſt ce pour rire,
Que de proſcrire, & interdire,
Un amour vieille? O grand merveille!
Quand je ſommeille, elle m'eſveille,
Et dis ainſi: Dieu qu'eſt ce cy?
Ceſt homme icy, eſt-il tranſi,
Ses bons eſprits, ſes beaux eſcripts,
De ſi haut prix ſont ils preſcripts,
Son cueur humain, tant pur & plain,
De bon levain, changé de main,
Auroit il bien: pour quelque bien,
Qu'il ſe voit ſien? Je n'en croi rien: (1)
Car les effects, de ſes beaux faits,
N'ont eſté faits ſi contrefaits.
Et quant & quant, il m'ayme tant,
Que luy eſtant, bien mal content,
Il ne ſçauroit, quand il voudroit,
Or qu'il euſt droict, en mon endroit,
S'en reſſentir ne conſentir,
Sans en mentir, à moy martyr:
Car ſçait-il pas, que tous nos pas,
Et tous nos cas, ſont par compas
Comptez, nombrez & denombrez,
Puis obombrez, & adombrez?
Si faict ſi faict: bien il le ſçait,
Le tout parfaict, bien luy a faict
Voir & comprendre, & tant aprendre,
Qu'il en peut vendre & en eſpandre.
Et davantage, il eſt de l'aage,
Et du pelage ou l'homme eſt ſage, (2)

Ou

(1) *Pour quelque bien qu'il ſe voit ſien.*] Ainſi Marot étoit à la Cour, où il jouiſſoit des bienfaits de François I.

(2) Parce que Marot avoit des cheveux blancs, comme il dit dans ſa Paſtorale à François I.

Ou jamais non. Et puis ſon nom,
D'eſtre tout bon, a le renom.
Or donc Clement, tout clerement
Bien ſeurement, & promptement,
Eſcrips pourquoy, tu te tiens coy
De tenir loy, au ſecond toy,
Qui eſt icy, ſans grand ſoucy,
La Dieu mercy, & toy auſſi.
C'eſt à Ferrare, au huictieſme An (1)
De la ſienne proſcription,
Mais de la tienne intention,
Que ce ſoit le dernier. Amen.

Et l'hyver qui s'appreſte
A commencé à neiger ſur ma teſte.

(1) *Au huitieſme an* &c.] Cette datte me fait juger que cette Lettre eſt de l'an 1543. En voici la preuve. Elle eſt donc écrite la huitiéme année de l'exil, ou de la ſortie de France de Lyon Jamet. Or il eſt ſûr que quand Marot écrivit l'Epitre 42. laquelle eſt certainement de l'an 1534. Lyon Jamet à qui elle eſt adreſſée étoit à Paris, puiſque Marot le prie de lui mander des nouvelles de la lingere du Palais. Par l'Epitre 43. qui eſt du commencement de l'année 1535. il paroît que Lyon Jamet étoit encore à Paris, ou du moins en France, puiſque Marot qui lui écrit de Ferrare, l'exhorte à tout ſouffrir pour l'Evangile, c'eſt-à-dire, pour la nouvelle Religion; contre laquelle les placards de l'an 1534. avoient fait renouveller la perſecution. Ainſi Lyon Jamet ne ſera ſorti de France que ſur la fin de l'an 1535. & le 8. année d'après ne peut être que 1543. Mais Clement Marot étoit encore en faveur, & ce fut par conſequent avant qu'il ſortit du Royaume; ce qu'il fit ſur la fin de 1543. pour ſe retirer en Piemont, où il eſt mort en 1544. Tout cela n'eſt-il pas bien important pour m'y arrêter comme je fais?

Sur l'exil de Marot.

NOus avons icy adjouté de nouveau l'Epitre ſuivante de Clement Marot avec un Epigramme de Michel Marot ſon fils, à Antoine Couillart Sieur du Pavillon, lez Lorris en Gaſtinois, ſelon qu'elle ſe trouve imprimée à la fin du livre dudit Sieur de Pavillon intitulé Les contredits aux fauſſes & abuſives propheties de Noſtradamus, & autres Aſtrologues, imprimé à Paris chez Charles l'Angelier, 1560.

Au Seigneur du Pavillon, Michel Marot fils de Clement Marot, Salut.

A Mon retour du pays de Ferrare,
Par Chamberi le chemin s'adreſſant,
J'ai trouvé certe une choſe bien rare
Au cabinet de mon pere Clement:
Car revolvant ſes eſcrits pour les lire
Trop me nuyſoyent & n'appaiſoient mon ire;
Si n'euſſe veu Epitre de ſa veine,
Qui s'adreſſoit à ſon ami Antoine:
Dont mieux que moy entendras le deſſein,
Telle eſt la lettre eſcrite de ſa main.

TAYLOR INST. OXFORD

EPITRE XLVII. (1)

Lettre de Clement Marot, par luy envoyée de Ferrare, à ſon ami Antoine Couillart, Seigneur du Pavillon (2) lez Lorris en Gaſtinois.

1535.

O Mon ami, Antoine,
N'eſt jour que me ſouvienne
Du

(1) Cette lettre qui manque dans toutes les Editions de Clement Marot, hormis dans celle de Nyort de 1594. fut écrite par le Poëte peu de temps après être arrivé à Ferrare, qu'il avoit choiſi pour ſa retraite. On y voit que cet exil lui avoit encore été ſuſcité par Diane de Poitiers, qui avoit déja été cauſe de ſon prémier empriſonnement, & qui ne ceſſa point de la perſecuter.

(2) Ne ſeroit-ce pas de ſon fils, ou du moins de quelqu'un des ſiens qu'il eſt parlé dans les *Origines de la Langue Françoiſe* de Mr. *Ménage?* car ces ſortes de noms ne ſont pas communs. Cela va preſque de pair pour la ſingularité avec les noms les plus auguſtes. Il eſt donc dit au mot, HAUTECLAIR, *nom de famille. Ce nom fut donné du temps de Henry II. à un maître des Requêtes, nommé* Couillart, *par une rencontre aſſez plaiſante. Ce maitre des Requêtes alloit ſouvent au Louvre. Un jour qu'il gratoit à la porte du cabinet du Roy, ou de la Reine, comme les huiſſiers lui demanderent ſon nom, il n'oſa le leur dire diſtinctement à cauſe de l'obſcénité. Les huiſſiers ne l'entendant pas, ou feignant de ne le pas entendre, lui dirent qu'il dit ſon nom haut & clair. D'où il fut enſuite apellé* HAUTECLAIR. *Je tiens cette hiſtoire de M. Dupuy qui l'a appriſe de M. de Thou, lequel au Liv. 8. de ſon hiſtoire pag. 262. de l'édition de Genéve fait mention de ce changement de nom, mais en paſſant.*

Du ſouverain recueil.
Que tu fis à Clement:
Mais ſe resjouiſſant
Toſt commença ſon dueil.
Car lors que je te vei,
Repaſſant à Lorri,
Venant de Vau-luiſant: (1)
M'en retournai à Blois,
Où je fu des jours trois
Aux Dames deviſant.
La vint un poſtillon,
Qui m'aportoit guillon,
Me ſuivant à la trace,
A la ſeule parole
D'une femme trop folle, (2)
Maudite ſoit ſa race.
De cela adverti,
Soudain de la parti:
Car j'avois fait ſerment
Ne retourner en Court,
Ce n'eſtoit mon plus court
De le faire autrement.
Je paſſai donc Tharare, (3)
Pour venir à Ferrare,
Trouver la ſœur du Roy: (4)
La divine Princeſſe,
M'a fait bonne careſſe,
O que fuſſe avec moi!
Si tu vas à la Court,
Eſcrit le moy tout court,

En-

(1) *Vauluiſant*,] Ou le Bouchet, abbaye en Auvergne.
(2) Diane de Poitiers.
(3) La Montagne de Tarare près de Lyon.
(4) Renée de France ſœur de la Reine Claude épouſe de François I.

Enſemble des nouvelles:
J'y fi peu de ſejour,
Mais j'en ſceu pour un jour,
Qui n'eſtoient gueres belles.
La Royne de Navarre,
Me donna le bon arrhe (1)
Qu'en paſſant tu me vei
Pour me faire monter,
Et ſoudain devaller
Les monts juſques icy.
La benigne Princeſſe,
Excellente Déeſſe,
De toutes le mirouer,
Print mon fils pour ſon page: (2)
C'eſtoit le meilleur gage,
Qu'euſſe peu luy trouver.
O que ſa fille unique (3)
Donne à la republique
Un merveilleux eſpoir
Plein de divinité
En ſa virginité,
Que deſire revoir.
Ce fils, pour ſa jeuneſſe:
A ſa grande hauteſſe
J'ay bien recommandé:
S'il fait ce qu'il propoſe,
Et que Dieu le diſpoſe,
Il en ſera aydé.

Or

(1) La Reine de Navarre donna au Poëte de quoi faire ſon voyage.

(2) Michel Marot, dont il y a quelques petites Poëſies imprimées cy-après.

(3) *Unique.*] Jeanne d'Albret, depuis épouſe d'Antoine de Bourbon Vendoſme & Reine de Navarre, mere de Henry IV. Roi de France.

Or puis que le cognois,
Je te pri, ſi le vois,
Luy donner ce motet,
De pourſuivre la veine
Du pere à toute peine,
Et qu'il ne ſoit muet.
Fay de moy mention,
Recommandation
A ce bon gros Tartas:
De peur de ſe bleſſer
Ou bien de s'offencer
Qu'il marche petit pas.
Si j'avois du papier
De rames un milier,
Et qu'il ne fuſt trop tard,
Comme à mon amy ſeur,
T'eſcrirois de bon cœur:
Adieu donc mon Couillart.

EPITRE XLVIII.

Sur l'exil de Marot. Au Roy, du temps de ſon exil à Ferrare. (1)

1535.

JE penſe bien que ta magnificence,
Souverain Roy, croyra que mon abſcence
Vient

(1) Cette Epitre écrite de Ferrare en 1535. eſt noble, pleine de vigueur & de ſens. Marot y dit au Roi des veritez que ni lui, ni aucun courtiſan n'auroient oſé lui dire en face. Si elle marque une grande confiance, que le Poëte avoit au Roy ſon maître,

Vient par ſentir la coulpe qui me poinct
D'aucun meſfaict: mais ce n'eſt pas le poinct.
Je ne me ſens du nombre des coulpables
Mais je ſçay tant de Juges corrompables
Dedans Paris, que par pecune prinſe,
Ou par amis, ou par leur entreprinſe,
Ou en faveur, & charité piteuſe
De quelque belle humble ſoliciteuſe, (1)
Ils ſauveront la vie orde & immunde
Du plus meſchant & criminel du monde:
Et au rebours, par faute de pecune,
Ou de ſupport, ou par quelque rancune
Aux innocens il ſont tant inhumains,
Que content ſuis ne tomber en leurs mains;
Non pas que tous je les mette en un compte:
Mais la grand part la meilleure ſurmonte.
Et tel merite y eſtre authoriſé,
Dont le conſeil n'eſt ouy ne priſé.
Suivant propos, trop me ſont ennemis
Pour leur Enfer, que par eſcript j'ay mis, (2)
Où quelque peu de leur tours je deſcœuvre:
Là me veut-on grand mal pour petit œuvre,
Mais je leur ſuis encor plus odieux,

Dont

maître, elle ne montre que trop combien ce grand Prince s'étoit laiſſé prévenir par les fauſſes & trompeuſes apparences de quelques Docteurs ignorans, qui avoient engagé ce Prince à commettre ſon nom & ſon autorité, en faiſant brûler les gens ſuſpects de nouveautez. Ils ne ſçavoient pas encore qu'en matiere de Doctrine, les tourmens n'ont jamais perſuadé; ils ne font tout au plus que des hypocrites, quand il s'agit de l'erreur; & des martirs ou des Confeſſeurs, dès qu'on les ſouffre pour la verité.

(1) *Solliciteuſe.*] Cela n'étoit que trop vrai à l'égard de Marot. C'eſt toujours à Diane de Poitiers que le Poëte en veut.

(2) Voyez cy-deſſus Opuſcule VII.

Dont je l'oſay lire devant les yeux
Tant cler voyans de ta majeſté haute,
Qui a pouvoir de reformer leur faute.
Bref par effect, voire par fois diverſes,
Ont declaré leurs volontez perverſes
Encontre moy: meſmes un jour ils vindrent
A moi malade, & priſonnier me tindrent
Faiſant arreſt ſus un homme arreſté,
Au lict de mort: & m'euſſent pis traicté,
Si ce ne fuſt ta grand' bonté, qui à ce
Donna bon ordre avant que t'en priaſſe,
Leur commandant de laiſſer choſes telles
Dont je te rens graces tres-immortelles.
Autant comme eux, ſans cauſe qui ſoit bonne,
Me veut du mal l'ignorante Sorbonne: (1)
Bien ignorante elle eſt d'eſtre ennemie
De la trilingue, & noble Academie, (2)
Qu'as érigée. Il eſt tout manifeſte,
Que là dedans contre ton vueil celeſte
Eſt defendu, qu'on ne voyſe alleguant
Hebrieu, n'y Grec, ny Latin élegant:
Diſant, que c'eſt langage d'Heretiques.
O povres gens de ſçavoir tous ethiques,
Bien

(1) *Sorbonne.*] On ne s'y apliquoit alors qu'à une mauvaiſe Theologie, pleine de queſtions extravagantes, comme on le peut voir par les écrits de ces temps-là, & même par François *Rabelais* qui s'en eſt mocqué très-agréablement. Il y a eu depuis quelque changement: mais il eſt à craindre que la Sorbonne ne retombe dans cet abîme, tant les études y ſont devenuës ſeches & ſtériles.

(2) Le College Royal fondé par le Roi, à la ſollicitation de Pierre Caſtellanus, ou Du Chaſtel, pour y enſeigner les Langues Hébraïque, grecque & latine.

Bien faictes vray ce proverbe courant,
Science n'a haineux, que l'ignorant.
Certes, ô Roy, ſi le profond des cueurs
On veut ſonder de ces Sorboniqueurs,
Trouvé ſera, que de toy ils ſe deulent.
Comment douloir ? Mais que grand mal te veulent,
Dont tu as faict les lettres & les arts
Plus reluiſans, que du temps des Ceſars:
Car leurs abus voit-on en façon telle.
C'eſt toy, qui as allumé la chandelle,
Par qui maint œil voit mainte verité,
Qui ſous eſpeſſe & noire obſcurité
A faict tant d'ans icy bas demeurance.
Et qu'eſt-il rien plus obſcur qu'ignorance?
Eux & leur court en abſence & en face
Par pluſieurs fois m'ont uſé de menace: (1)
Dont la plus douce eſtoit en criminel
M'executer. Que pleuſt à l'Eternel,
Pour le grand bien du peuple deſolé,
Que leur deſir de mon ſang fuſt ſaoulé,
Et tant d'abus, dont ils ſe ſont munis
Fuſſent à cler deſcouverts, & punis
O quatre fois, & cinq fois bien heureuſe
La mort, tant ſoit cruelle, & rigoureuſe,
Qui feroit ſeule un milion de vies
Sous tels abus n'eſtre plus aſſervies?
Or à ce coup il eſt bien évident,
Que deſſus moy ont une vieille dent,
Quand ne pouvans crime ſur moy prouver,
Ont très-bien quis, & très-bien ſceu trouver,
Pour me faſcher, brefve expedition,

En

(1) C'eſt un privilege des dévots, de faire croire tout le mal qu'ils s'aviſent de publier contre ceux qui leur déplaiſent.

En te donnant mauvaiſe impreſſion
De moy ton ſerf, pour après à leur aiſe
Mieux mettre à fin leur volonté mauvaiſe:
Et pour ce faire, ils n'ont certes eu honte
Faire courir de moy vers toy maint compte,
Avecques bruit plein de propos menteurs,
Deſquels ils ſont les premiers inventeurs.
Qu'à droict ce ſoit, je leur reſpons que non.
Luther pour moy des cieux n'eſt deſcendu,
Luther en Croix n'a point eſté pendu
Pour mes pechez: & tout bien adviſé
Au nom de luy ne ſuis point baptiſé,
Baptiſé ſuis au nom qui tant bien ſonne,
Qu'au ſon de luy le Pere éternel donne
Ce que l'on quiert, le ſeul nom ſous les cieux
En, & par qui ce monde vicieux
Peut eſtre ſauf. Le nom tant fort puiſſant,
Qu'il a rendu tout genouil flechiſſant
Soit infernal, ſoit celeſte, ou humain:
Le nom, par qui du ſeigneur Dieu la main
M'a preſervé de ſes grans loups rabis, (1)
Qui m'eſpioyent deſſous peaux de brebis.
O Seigneur Dieu, permettez moy de croire
Que reſervé m'avez à voſtre gloire.
Serpents tortus, & monſtres contrefaits
Certes ſont bien à voſtre gloire faits,
Puis que n'avez voulu donc condeſcendre,
Que ma chair vile ait eſté miſe en cendre,
Faictes au moins, tant que ſeray vivant,
Qu'à voſtre honneur ſoit ma plume eſcrivant:
Et ſi ce corps avez predeſtiné
A eſtre un jour par flamme terminé,
Que ce ne ſoit au moins pour cauſe folle:

Ain-

(1) *Loups rabis*] Loups raviſſans.

Ainçois pour vous, & pour voſtre Parole:
Et vous ſuppli, Pere, que le tourment
Ne luy ſoit pas donné ſi vehement,
Que l'ame vienne à mettre en oubliance
Vous en qui ſeul giſt toute ſa fiance:
Si que je puiſſe, avant que d'aſſoupir,
Vous invoquer juſque au dernier ſouſpir.
Que dis-je? où ſuis-je? O noble Roy François,
Pardonne moy, car ailleurs je penſois.
Pour revenir donques à mon propos,
Rhadamanthus avecques ſes ſuppoſts (1)
Dedans Paris, combien que fuſſe à Blois
Encontre moy faict ſes premiers exploicts,
En ſaiſiſſant de ſes mains violentes
Toutes mes grans richeſſes excellentes,
Et beaux treſors d'avarice delivres:
C'eſt aſſavoir mes papiers, & mes livres,
Et mes labeurs. O Juge ſacrilege,
Qui t'a donné ne loy, ne privilege
D'aller toucher, & faire tes maſſacres
Au cabinet des ſainctes Muſes ſacres?
Bien eſt-il vrai que livres de deffenſe
On y trouva, mais cela n'eſt offenſe
A un Poete, à qui on doit laſcher
La bride longue, & rien ne lui cacher,
Soit d'art magiq, Necromance, ou caballe,
Et n'eſt doctrine eſcripte, ne verballe,
Qu'un vrai Poete au chef ne deuſt avoir,
Pour faire bien d'eſcrire ſon devoir.
Sçavoir le mal eſt ſouvent proffitable,
Mais en uſer eſt tousjours eſvitable:

Et

(1) *Rhadamantus.*] Le Lieutenant Criminel du Châtelet de Paris. C'étoit peut-être encore Maillart. Voyez la préface ſur l'année 1534.

Et d'autre part, que me nuiſt de tous lire?
Le grand donneur m'a donné ſens d'eſlire (1)
En ces livrets tout cela qui accorde
Aux ſaincts eſcripts de grace & de concorde:
Et de jecter tout cela qui differe
Du ſacré ſens, quand près on le confere.
Car l'eſcriture eſt la touche, où l'on trouve
Le plus haut or. Et qui veut faire eſpreuve
D'or quel qu'il ſoit, il le convient toucher
A ceſte pierre, & bien près l'approcher
De l'Or exquis, qui tant ſe fait paroiſtre,
Que bas ou haut tout autre fait cognoiſtre.
Le Juge donc affecté ſe monſtra
En mon endroit, quand des premiers outra
Moy, qui eſtois abſent, & loing des villes,
Ou certains fols firent choſes trop viles, (2)
Et de ſcandale: helas, au grand ennuy,
Au detriment, & à la mort d'autruy,
Ce que ſçachant, pour me juſtifier,
En ta bonté je m'oſay tant fier,
Que hors de Blois parti, pour à toi Sire,
Me preſenter. Mais quelcun me vint dire,
Si tu y vas, ami, tu n'eſt pas ſage:
Car tu pourrois avoir mauvais viſage
De ton Seigneur. Lors comme le nocher,
Qui pour fuir le peril d'un rocher,
En pleine mer ſe deſtourne tout court:
Ainſi pour vrai m'eſcartai de la Court:
Craignant trouver le peril de durté,
Où je n'euz onc, fors douceur & ſeurté.
Puis je ſçavois, ſans que de fait l'apprinſe,
Qu'à un ſuject l'œil obſcur de ſon Prince

Eſt

(1) *Le grand donneur.*] Dieu.
(2) *Emotion ;*] Voyez ce qui eſt dit dans la preface ſur la fin de 1534.

Eſt bien la choſe en la terre habitable
La plus à craindre, & la moins ſouhaitable.
Si m'en allay, evitant ce danger,
Non en pays, non à Prince eſtranger,
Non point uſant de fugitif deſtour,
Mais pour ſervir l'autre Roy à mon tour,
Mon ſecond Maiſtre, & ta ſœur ſon eſpouſe, (1)
A qui je fus des ans à quatre & douze (2)
De ta main noble heureuſement donné.
Puis toſt après, Royal chef couronné,
Sçachant pluſieurs de vie trop meilleure,
Que je ne ſuis, eſtre bruſlez à l'heure
Si durement, que mainte nation
En eſt tombée en admiration,
J'abandonnay, ſans avoir commis crime,
L'ingrate France, ingrate, ingratiſſime
A ſon Poëte, & en la delaiſſant,
Fort grand regret ne vint mon cueur bleſſant;
Tu ments, Marot, grand regret tu ſentis,
Quand tu penſas à tes Enfans petits.
Enfin paſſay les grans froides montaignes, (3)
Et vins entrer aux Lombardes campagnes: (4)
Puis en l'Itale, où Dieu qui me guidoit
Dreſſa mes pas au lieu, où reſidoit
De ton clair ſang une Princeſſe humaine,
Ta belle ſœur, & couſine germaine,

FH-

(1) Le Roi de Navarre, & la Reine Marguerite ſon épouſe.

(2) Marot quitta le ſervice de Madame Marguerite Reine de Navarre l'année même de ſon exil, en entrant chez Madame Renée Ducheſſe de Ferrare. Ainſi ce fut en 1534. & dès qu'il a été ſeize ans domeſtique de Madame Marguerite, il doit être entré chez elle en 1518.

(3) Les Alpes.

(4) Le Piemont & le Milanès.

Fille du Roy tant craint & renommé, (1)
Pere du peuple aux Chroniques nommé.
En ſa Duché de Ferrare venu
M'a retiré de grace, & retenu,
Pource que bien luy plaiſt mon eſcriture,
Et pour autant que ſuis ta nourriture.
Parquoy, ô Sire, eſtant avecques elle,
Conclurre puis d'un franc cueur & vray zelle,
Qu'à moy ton ſerf ne peut eſtre donné
Reproche aucun, que t'aye abandonné,
En proteſtant, ſi je pers ton ſervice,
Qu'il vient pluſtoſt de malheur que de vice.

EPITRE. XLIX.

A Monſeigneur le Dauphin. Du temps de ſon dit exil. (2)

1536.

EN mon vivant, n'après ma mort avec,
Prince royal, je ne tournay le bec
Pour vous prier: or devinez qui eſt-ce,
Qui maintenant en prend la hardieſſe?
Marot banni. Marot mis en requoy,
C'eſt luy ſans autre: & ſçavez-vous pourquoy
Ce

(1) Renée de France, fille de Louïs XII.

(2) Cette Epitre fut adreſſée à François Dauphin en 1536. la deuxiéme année de l'exil de Clement Marot, pour le prier d'obtenir du Roi un ſauf conduit. Le Dauphin mourut le 12. Aouſt de cette année; mais cela n'empêcha point François I. d'accorder au Poëte ce qu'il demandoit, & même davantage; car il fut rappellé vers la fin de cette même année.

Ce qu'il demande il a voulu eſcrire?
C'eſt pour autant qu'il ne l'oſe aller dire;
Voyla le point, il ne faut pas mentir,
Que l'air de France il n'oſe aller ſentir:
Mais s'il avoit ſa demande impetrée,
Jambes ne teſte il n'a ſi empeſtrée,
Qu'il n'y volaſt. En vous parlant ainſi,
Pluſieurs diront que je m'ennuye icy,
Et penſera quelque caffart pelé, (1)
Que je demande à eſtre rappellée.
Mais, Monſeigneur, ce que demander j'oſe
De quatre pars n'eſt pas ſi grande choſe,
Ce que je quiers & que de vous eſpere,
C'eſt qu'il vous plaiſe au Roy voſtre cher pere,
Parler pour moy, ſi bien qu'il ſoit induict
A me donner le petit ſaufconduict
De demy an que la bride me laſche,
Ou de ſix mois, ſi demy an luy faſche:
Non pour aller viſiter mes chaſteaux,
Mais bien pour veoir mes petis Marotteaux,
Et donner ordre à un fais qui me poiſe:
Auſſi afin que dire Adieu je voyſe
A mes amys & mes compagnons vieux,
Car vous ſçavez, ſi fais-je encores mieux,
Que la pourſuitte & fureur de l'affaire
Ne me donna jamais temps de ce faire:
Auſſi afin qu'encor un coup j'accolle
La Court du Roy, ma maiſtreſſe d'eſcolle.
Si je vois là, mille bonnets oſtez

Mille

(1) *Caffart.*] C'eſt le nom qu'on donne à ces ſortes de gens qui ſont dévots ſans être chrétiens. Il y a par-tout de cette engeance, mais beaucoup plus parmi nous autres Catholiques. Marot les traite de *Caffart pellé*, parce que cette eſpece de Religionnaires gagne auſſi bien la pelade que les autres.

Mille bons jours viendront de tous coſtez.
Tant de Dieu gards, tant qui m'embraſſeront:
Tant de ſaluts qui d'or point ne ſeront. (1)
Puis ce dira quelque langue friande,
Et puis Marot, eſt-ce une grand' viande
Qu'eſtre de France eſtrangé & banny,
Par Dieu, monſieur, ce diray-je; nenny.
Lors que de chere & grandes accollées,
Prendray les bons, laiſſeray les vollées,
Adieu meſſieurs, Adieu donc mon mignon.
Et cela faict, verrez le compagnon
Toſt deſloger, car mon terme failly
Je ne craindrois, ſinon d'eſtre aſſailly
Et empaumé. Mais ſi le Roy vouloit
Me retirer, ainſi comme il ſouloit,
Je ne di pas qu'en gré je ne le prinſe:
Car un vaſſal eſt ſubject à ſon Prince.
Il le feroit, ſi ſçavoit bien comment
Depuis un peu je parle ſobrement:
Car ces Lombars avec qui je chemine
M'ont fort apris à faire bonne mine:
A un mot ſeul de Dieu ne deviſer,
A parler peu, & à poltronniſer,
Deſſus un mot une heure je m'arreſte,
S'on parle à moi, je reſpons de la teſte. (2)

Mais

(1) *Salutz.*] Voyez ci-deſſus note 2. ſur l'Epitre 12.

(2) C'eſt à peu près l'idée que *Joachim du Bellay* nous donne du génie des Romains & des Italiens.

Marcher d'un grave pas, & d'un grave ſourci,
Et d'un grave ſouris à chacun faire feſte,
Balancer tous ſes mots, répondre de la teſte,
Avec un MESSER NON, *ou bien un* MESSER SI.

Entre-meſler ſouvent un petit & COSI,
Et d'un SON SERVITOR *contrefaire l'honneſte,*

Et,

Mais je vous pry, mon ſaufconduict ayons,
Et de cela plus ne nous eſmayons,
Aſſez ayons eſpace d'en parler,
Si une fois vers vous je puis aller.
Concluſion, Royalle geniture,
Ce que je quiers n'eſt rien qu'une eſcripture,
Que chaſcun jour on baille aux ennemis,
On le peut bien octroyer aux amis.
Et ne faut jà qu'on ferme la Champagne
Pluſtoſt à moy qu'à quelque Jean d'Eſpaigne:
Car quoi que né de Paris je ne ſois,
Point je ne laiſſe à eſtre bon François:
Et ſi de moi, comme eſpere, l'on penſe,
J'ai entreprins pour faire recompenſe
Uu œuvre exquis, ſi ma Muſe s'enflamme, (1)
Qui maugré temps, maugré fer, maugré flamme,
Et maugré mort, fera vivre ſans fin,
Le Roy François, & ſon noble Dauphin.

Et, comme ſi l'on eut ſa part en la conqueſte,
Diſcourir ſur Florence & ſur Naples auſſi.

Seigneuriſer chacun d'un baiſement de main,
Et ſuivant la façon du Courtiſan Ronſain,
Cacher ſa pauvreté d'une brave apparence.

Voilà de cette Cour la plus grande vertu,
Dont ſouvent mal monte, mal ſain & mal vétu,
Sans barbe & ſans argent on s'en retourne en France.

Cela n'a gueres changé depuis ce temps-là, non plus que nous autres François, c'eſt ce qui fait que notre vivacité nous fait toujours échouer auprès de ces flegmatiques perſonnages. Si Marot avoit pratiqué les Leçons qu'il dit avoir reçuës des Italiens, il ſe ſeroit épargné bien d'autres chagrins.

(1) Cet ouvrage n'a point paru.

EPITRE L.

A Madame la Ducheſſe de Ferrare. (1)

1535.

EN traverſant ton pays plantureux
Fertile en biens, en Dame bien heureux,
Et bien ſemé de peuple obeiſſant,
Le tien Marot (fille de Roy puiſſant)
S'eſt enhardy, voire & a proteſté
De ſaluer ta noble majeſté,
Ains que paſſer tout outre les limites:
Eſtant certain que ſi bien tu imites
De ton Sauveur la vraye intention,
Tu n'y auras brin de preſumption:
Car eſtimant que par un bruit qui ſonne
Tu ſçais mon nom, ſans ſçavoir ma perſonne:
Et que jadis fut ſerviteur mon pere
De ta mere Anne, en ſon regne proſpere:
Croyant auſſi que tu ſçais que d'enfance
Nourri je ſuis en la maiſon de France,

De

(1) Marot n'étoit connu de Madame Renée Ducheſſe de Ferrare, que par ſa réputation, & par celle de Jean Marot ſon pere Valet-de-Chambre d'Anne de Bretagne mere de la Ducheſſe. Mais Madame de Soubiſe, qui connoiſſoit tout le merite du Poëte, le produiſit à la Cour. Outre l'Epigramme 29. qu'il adreſſa au Duc de Ferrare, il préſenta encore cette Epitre à la Princeſſe. Et comme elle n'étoit pas éloignée des nouveautez qui commençoient à ſe gliſſer dans toutes les Cours, elle receut Marot chez elle avec quelques autres perſonnes, qui n'étoient pas moins ſuſpectes, mais qui n'y reſterent pas longtems.

De qui tu es Royalle geniture:
Cela penſant, ne craint mon eſcriture,
Que ta grandeur la vueille refuſer.
Mais quel beſoing eſt-il de m'excuſer?
Les Oyſellets des champs en leurs langages
Vont ſaluant les buyſſons & boſcages
Par où ils vont: quand le navire arrive
Auprès du havre, il ſaluë la rive
Avec le ſon d'un canon racourci:
Ma Muſe donc paſſant ceſte Court-cy,
Fait-elle mal, ſaluant toi Princeſſe?
Toi à qui rit ce beau pays ſans ceſſe.
Toi, qui de race ayme toute vertu,
Et qui en as le cueur tant bien veſtu:
Toy deſſous qui fleuriſſent ces grands plaines,
De biens & gens ſi couvertes & pleines:
Toi qui leurs cueurs as ſceu gaigner très-bien,
Toi qui de Dieu recognois tout ce bien.
Salut à toi doncques très-humblement,
Humble ſalut, par ton humble Clement,
Par ton Marot le Poëte Gallique,
Qui s'en vient veoir le pays Italique,
Pour quelque temps ſi entre cy & là
Te peut ſervir ma plume, & ſi elle a
Sçavoir qui plaiſe à ta majeſté haute,
Croy que pluſtoſt l'eau du Pau fera faute
A contre val ſes undes eſcouler,
Que ceſte plume à s'eſtendre & voller,
Là où le vent de tes commandemens
La pouſſera: meſmes les Elemens
Lairront pluſtoſt leur nature ordonnée:
Car l'Eternel me l'a, certes, donnée,
Pour en louer premierement ſon nom:
Puis pour ſervir les Princes de renom,
Et exalter les Princeſſes d'honneur,
Qui au plus haut de fortune & bon heur

S'humilier de cueur ſont couſtumieres,
Auquel beau rang tu marches des premieres.

EPITRE LI.

Epiſtre perduë au jeu contre Madame de Pons. (1)

1535.

DAme de Pons, Nymphe de Partenay,
Pardonne moy, ſi ceſte carte n'ay
Pain-

(1) *Madame de Pons.*] Elle ſe nommoit Anne de Parthenai, fille de Jean de Parthenay, ſeigneur de Soubiſe & de Michelle Saubonne. Il ſera parlé de cette derniere dans l'Epitre ſuivante. Anne de Parthenay, dont il eſt queſtion dans celle-cy, fut mariée à Antoine de Pons Comte de Maremnes. La mere, la fille & le gendre ſuivirent Madame Renée en Italie, après qu'elle eut été mariée en 1528. avec Hercules II. Duc de Ferrare. Cette Dame avoit un génie ſolide, élevé & capable des ſciences : elle ſçavoit les langues ſçavantes, c'eſt-à-dire, le latin & le grec. C'eſt beaucoup pour une Dame de naiſſance : elle s'appliqua même à la Théologie, & attira les beaux eſprits diſgraciez à la Cour de Ferrare. Calvin, Marot & autres y furent bien reçues. On voit par-là qu'elle donnoit un peu dans les nouvelles opinions : C'étoit le goût du temps. Son frere, le Seigneur de Soubiſe fit merveille dans le parti Huguenot. Antoine de Pons ſon mary étoit premier Gentilhomme de la Chambre du Duc de Ferrare, & fut obligé dans la ſuite de quitter ce Prince, parce qu'il s'étoit vanté d'être de meilleure maiſon que le Duc ſon maître. Cela ſe pouvoit ; mais il ſuffiſoit de le penſer, ſans en rien dire. Madame de Pons, & Madame de Soubiſe ſe firent un plaiſir de produire Marot à la Cour de Ferrare, dont il fit les délices.

Mais

Painte de fleurs, à Minerve duiſantes,
Et pour ton ſens contenter ſuffiſantes:
Ma Muſe eſt bien pour ſatisfaire habile
Aucuns eſprits: mais trop ſe ſent debile
Pour toy qui as lettres & bon ſçavoir,
Autant ou plus que femme puiſſe avoir:
Avecques œil pour voir ſubit les fautes
Et diſcerner choſes baſſes des hautes.
Bien eſt-il vray que ton cœur ſçait uſer
D'une bonté de fautes excuſer,
Et de donner aux œuvres bien dictées
En temps & lieu louenges meritées.
Mais je ſens bien que l'heure eſt advenuë,
Qu'en ceſt eſcrit de promeſſe tenuë,
Plus de beſoin de ton excuſe auray,
Que de bon los meriter ne ſçaurai.
Et me ſuis veu (il n'en faut point mentir)
D'avoir promis preſt à me repentir:
Car dès qu'en main la plume je vins mettre,
A peine ſceu forger le premier mettre:
Et commençay à dire & à penſer:
Preſumptueux, que veux-tu commencer?
Faut-il qu'à honte acquerir tu t'amuſes
D'eſcrire ainſi à l'une des neuf Muſes:
Ce neantmoins pour promeſſe tenir,
Ne me ſuis ſçeu d'eſcrire contenir:
Mais t'eſcrivant (ô noble eſprit bien né)
Trouvé me ſuis tout ainſi eſtonné
Qu'un villageois ſimple & puſillanime,
Qui parle en crainte à un Roy magnanime,
D'autre coſté, pour mon Epiſtre orner,

Je

Mais il étoit François, & ne put oublier ſa patrie dans laquelle il revint, après avoir été quelque temps à Veniſe, où il ſe retira en 1536, quand le Duc de Ferrare fit ſortir tous les François de ſa Cour.

Je ne ſçaurois quel propos enfourner.
De te parler de ſcience Latine,
D'en deviſer près de toi ne ſuis digne:
Te deviſer des amoureux ſoulas,
C'eſt temps perdu, tu aymes trop Pallas.
Chanter la guerre & des armes la mode,
A ton mary la choſe eſt plus commode.
De tes vertus bien blaſonner & paindre,
Taire vaut mieux, que n'y pouvoir attaindre.
Parquoi à droit, devant toi je m'accuſe
Que ceci n'eſt Epiſtre, mais excuſe,
Cecy (pour vrai) n'a merité le tiltre
D'Envoy, de Lay, d'Elegie, ou d'Epiſtre:
Mais s'il te plaiſt, nonobſtant ſa baſſeur,
Le recevoir en gré ſous la douceur
Qui eſt en toi par nayve couſtume,
J'eſtimerai avoir fait un volume.
Reçoy le donc en gré, je te ſupplie:
Et l'ayant leu, ne le pers, mais le plie,
Pour le garder: au moins quand ce viendra
Que ſerai mort, de moy te ſouviendra.
Et ſi d'icy à grand temps & long aage
Du tien Clement ſe tient aucun langage,
Là où ſeras par maniere de rire,
Aux aſſiſtans pourras conter & dire
(Qui ne ſera pour moy un petit heur)
Comment jadis fut bien ton ſerviteur:
Et pour teſmoin de ce que leur diras:
Ce mien eſcrit ſur l'heure produiras,
En leur diſant: Quand Marot m'eſcrivoit
Ces vers icy, à Ferrare il vivoit,
Là où j'eſtois: Et lors à grande outrance
Le povre gars eſtoit banni de France,
Par le pourchas d'aucuns ayans envie,
Dequoy Vertu perpetuoit ſa vie:
Dont il trouvoit ſa perte & ſon ſoucy.

Moins

Moins ennuyeux. Leur conteras auſſi,
Comment durant ceſte mienne deſtreſſe,
Tous deux ſervions une meſme maiſtreſſe, (1)
Fille de France, & Ducheſſe Renée,
Au gré de qui ſemble que tu ſois née.
Mille autres cas, mille autres bons propos
Quand ſeras vieille, & chez toi à repos,
Dire pourras de moi à l'advenir
S'il t'en ſouvient: & pour t'en ſouvenir,
De bon cueur laiſſe à la tienne excellence
Ceſte eſcriture, où j'impoſe ſilence.

Entre les Epigrammes y en a deux à la dite Dame de Pons, du temps qu'elle eſtoit à Ferrare, & lui auſſi. (Ce ſont les Epigrammes 107. & 108.)

(1) *Tous deux ſervions une même maitreſſe.*] Oh! n'en déplaiſe à Maitre Clement, la comparaiſon eſt un peu trop familiere, de dire que lui petit compagnon, & la Dame de Pons d'une naiſſance & d'une dignité qui ne reconnoiſſoit que les ſouverains au deſſus d'elle, ſervoient tous deux la même maitreſſe. Marot avoit été admis comme un inutile à qui on veut faire du bien, & la Dame étoit eſſentiellement attachée à la Princeſſe. Ceci ſoit dit en paſſant pour ces Meſſieurs les Poëtes, qui ſe croyent gens fort importans & même fort néceſſaires dans les Cours des Princes, dont ſouvent ils ſont la honte & le deshonneur. On le voit encore par Rouſſeau, qu'un arrêt du Parlement de Paris auroit dû rendre ſage, & qui ne ſauroit néanmoins s'empêcher, par ſa mauvaiſe conduite, de ſe faire chaſſer des meilleures maiſons de Vienne, & enfin de Vienne même.

EPITRE LII.

Epiſtre à Madame de Soubize, partant de Ferrare, pour s'en venir en France. (1)

1536.

LE cler Soleil ſur les champs puiſſe luire,
Dame prudente, & te vueille conduire
Juſques au pied de ta noble maiſon.
Il eſt certain que pluſtoſt oraiſon
Pour ta demeure à Dieu je voudrois faire:
Mais puis que luy, & le temps & l'affaire
Veulent tous trois que ta bonté deſplace,
Monts & torrens te puiſſent faire place,

Dieu

(1) Elle s'apelloit Michelle de Saubonne, qui de fille d'honneur de la Reine Anne de Bretagne, devint gouvernante de Madame Renée de France. Elle fut mariée en 1507. à Jean de Parthenay l'Archevêque V. du nom, Seigneur de Soubiſe; elle ſuivit à Ferrare Madame Renée. Hercules d'Eſt époux de la Princeſſe s'aviſa d'imiter tous ces petits Princes d'Italie, qui vendoient alors leur liberté au plus offrant. Oh! maintenant ils ſont bien plus déſintereſſez: ce ſont de vrais Romains, ou peu s'en faut. Celui-cy donc ſe livra à Charles-Quint; & comme il ſçavoit que Madame Renée ſon épouſe avoit l'ame toute Françoiſe, auſſi bien que toutes les perſonnes de ſa ſuite, il commença par faire ſortir Madame de Soubiſe, qui revint en France au commencement de 1536. Voici ce qu'en dit *Rabelais* dans une de ſes lettres de cette année-là. Il étoit alors en Italie. *Le dit Duc* (de Ferrare) *s'étant retiré vers l'Empereur. Il y a danger que Madame Renée en ſouffre facherie. Ledit Duc lui a oſté Madame de Soubiſe ſa Gouvernante, & la fait ſervir par Italiennes, qui n'eſt pas bon ſigne.*

Dieu tout au long de ton allée entiere,
Soit en tà voye, & dedans ta litiere,
Voire en ton cueur, à celle fin (Madame)
Que tout d'un train te garde corps & ame.
Or t'en va quand, & où il te plaira,
Plus iras loing, plus nous en deſplaira.
Et quant à moi, tu peux eſtre aſſeurée,
Tant que j'aurai en ce monde durée,
Que ſerai tien, non point ſeulement pource
Que, long temps ha, tu fuz premiere ſource
De bon recueil à mon pere vivant,
Quand à la court du Roy fut arrivant, (1)
Où tu eſtois adoncq la mieux aymée
D'Anne, par tout Royne tant renommée: (2)
Ne ſeulement pour autant que tu fis
Meſme recueil dernierement au fils
En ce pays: tellement que ta grace
Semble eſtre encline à ma petite race:
Mais pour autant que d'inſtinct de nature,
Toy & les tiens aymez literature,
Savoir exquis, vertus qui le ciel percent,
Arts liberaux, & ceux qui s'y exercent.
Cela, pour vrai, fait que très-grandement
Je te revere en mon entendement.
Or adieu donq, noble Dame, qui uſes
D'honneſteté tousjours envers les Muſes.
Adieu par qui les Muſes deſolées
Souventesfois ont eſté conſolées:
Adieu qui voir ne les peut en ſouffiance.
Adieu la main qui de Flandre en la France
Tira jadis Jean le Maire Belgeois, (3)

Qui

(1) Du Roy Louis XII.
(2) Anne de Bretagne.
(3) Jean le Maire fut Poëte & hiſtoriographe d'Anne de Bretagne; il ſe retira dans les Pays-bas, où il eut le même emploi auprès de Marguerite d'Autriche

Qui l'ame avoit d'Homere le Gregeois.
Retirez-vous neige & temps pluvieux,
De l'ennuyer ne ſoyez envieux,
Vien le temps doux, retire toi, la Biſe: (1)
Ne faſche point madame de Soubiſe:
Aſſez elle ha de facheuſe triſteſſe
D'abandonner ſa dame & ſa maiſtreſſe.
Aſſez d'ennuy elle a à ſon depart:
Aſſez auſſi elle nous en depart.
Mais puis qu'il plaiſt à Dieu qu'il ſoit ainſi,
Faut prendre en gré. Sept ans as qu'es icy (2)
Dame très-noble, & trente, ou à peu près, (3)
Que ſervie as & mere & fille après,
C'eſt bien raiſon que maintenant diſpoſes
De ta maiſon, & que tu y repoſes,
Avecques Dieu le ſurplus de ton aage:
Ce te ſera quaſi nouveau meſnage,
Après tant d'ans: donq t'y tranſporteras,
Et après toi honneur emporteras,
Avecques toi emporteras honneur,
De tes travaux principal guerdonneur:
Et nous en brief ſçaurons en ton abſence,
Dequoi ſervoit par deçà ta preſence.

che tante de Charles-Quint, & Gouvernante des Pays bas. Il fut médiocre hiſtorien & aſſez bon Poëte.

(1) *Retire-toy la biſe.*] C'eſt qu'elle partit en hiver.

(2) Elle y étoit venuë en 1528. lorſque Madame Renée fut mariée à Hercules d'Eſt Duc de Ferrare.

(3) *Et trente ou à peu près.*] Ainſi elle pouvoit être entrée auprès d'Anne de Bretagne en 1505.

EPITRE LIII.

A Monſeigneur le Cardinal de Tournon. Marot retournant de Ferrare à Lyon.

1536.

PUis que du Roy la bonté merveilleuſe
La France veut ne m'eſtre perilleuſe:
Puis que je ſuis de retourner mandé,
Puis qu'il luy plaiſt, puis qu'il a commandé,
Et que ce bien procede de ſa grace,
Ne t'esbahys ſi j'ai ſuivy la trace,
Noble Seigneur, pour en France tirer,
Où long temps a je ne fais qu'aſpirer.
Le marinier qui prend terre, & s'arreſte
Pour la fureur de l'orage & tempeſte,
Deſancre alors que les Cieux ſont amys.
Le chevaucheur qui à couvert s'eſt mys,
Laiſſant paſſer ou la greſle, ou la pluye,
Dès que de loing voit qu'Aquilon eſſuye
Le Ciel mouillé, il entre en grand plaiſir,
Deſloge & tire au lieu de ſon deſir.
Certes ainſi, Monſeigneur redouté,
Si toſt que j'euz mon retour eſcouté,
Et que je vis la grand' nuë eſſuyer,

Qui

(1) Le Cardinal François de Tournon fut ſix ou ſept mois Lieutenant général pour le Roy dans le Lyonnois, à la fin de 1536. & au commencement de 1537. ainſi ce fut à la fin de 1536. que Marot paſſa par Lyon, puiſqu'au commencement de 1537. il étoit à la Cour de François I. Voyez l'hiſtoire du Cardinal de Tournon.

Qui en venant me pouvoit ennuyer:
Mon premier point ce fut de louer Dieu,
Et le ſecond de deſloger du lieu
Là où j'eſtois, pour au pays venir,
D'où je n'ai ſceu perdre le ſouvenir.
Nature a prins ſur nous ceſte puiſſance,
De nous tirer au lieu de ſa naiſſance,
Meſmes long temps les beſtes ne ſejournent
Hors de leurs creux, mais tousjours y retournent.
Bref, du deſir qu'au departir j'avoye,
Je n'ai trouvé rien de dur en la voye,
Ains m'ont ſemblé ces grans roches hautaines
Preaux herbus, & les torrens fontaines.
Biſe, verglaz, la neige, & la foidure (1)
Ne m'ont ſemblé que printemps & verdure,
Si qu'à Dieu rends graces un million,
Dont j'ai attaint le gracieux Lyon,
Où j'eſperois à l'arriver tranſmettre
Au Roy François humble ſalut en metre: (2)
Conclud eſtoit. Mais puis qu'il en eſt hors,
A qui le puis-je, & dois-je adreſſer, fors
A toi qui tiens par prudence loyalle,
Icy le lieu de ſa hauteur Royalle?
S'il eſt ainſi que la puiſſance qu'as

Toute

(1) Marot revint au commencement de l'hyver ſur la fin de 1536.

(2) François I. étoit venu en 1536. dans ces quartiers-là pour s'oppoſer à l'Empereur Charles-Quint, qui venoit de faire une irruption en Provence. L'Empereur n'oſa cependant franchir le Rhône; & dans ſon retour il ruina plus ſon armée, que ſi elle avoit été entierement battuë par celle du Roy, dont une partie ne laiſſa point de harceler l'arriere-garde de l'Empereur.

Toute s'eſtend en grans & petits cas,
La raiſon veut donques que maintenant
De ce ſalut tu ſois ſon lieutenant:
Et puis je ſuis à cela conformé,
Pource qu'amy tu es & bien amé
De l'aſſemblée aux muſes très-ſacrées,
Et qu'à Phebus en eſcrivant agrées.
Humblement donc, ſur ce je te ſaluë,
Heur de Tournon, plein de haute valuë.
Dieu gard auſſi d'infecte adverſité,
L'air amoureux de la noble Cité.
Dieu gard la Sonne au port bien ſumptueux,
Et ſon mary le Roſne impetueux,
Qui puis un peu ſe demonſtra ſi fier,
Que l'ennemy ne s'y oſa fier:
Et dont n'a guere en diligence prompte,
S'eſt retiré Ceſar avecques honte.
Si vous ſupply, ô fleuves immortels,
Et toi Prelat, dont il eſt peu de tels,
Et toi Cité fameuſe de haut prix,
Ne me vouloir contemner par meſpris,
Ains recevoir tout amiablement
L'humble Dieu gard, de voſtre humble Clement.

EPITRE LIV.

Adieu à la ville de Lyon. (1)

1536.

ADieu Lyon qui ne mords point,
Lyon plus doux que cent pucelles,
Sinon quand l'ennemy te poinct:
Alors ta fureur point ne celes.
Adieu auſſi à toutes celles,
Qui embelliſſent ton ſejour:
Adieu faces claires & belles,
Adieu vous di comme le jour.

Adieu Cité de grand' valleur,
Et citoyens que j'aime bien,
Dieu vous doint la fortune & l'heur
Meilleur que n'a eſté le mien:
J'ai receu de vous tant de bien,
Tant d'honneur, & tant de bonté,
Que volontiers dirois combien,
Mais il ne peut eſtre compté.

Adieu les vieillards bienheureux,
Plus ne faiſans la court aux Dames,
Toutesfois tousjours amoureux

De

(1) Marot fut ſi bien receu des habitans de la ville de Lyon, qu'il ſe crut obligé par reconnoiſſance de leur faire ces Adieux ſi ſpirituels & ſi gracieux, qui immortaliſent la memoire de l'accueil qui lui fut fait dans cette ville.

De vertu, qui repaiſt vos ames:
Pour fuyr reproches & blaſmes,
De compoſer ay entreprins
Des Epitaphes ſur vos lames,
Si je ne ſuis le premier prins.

Adieu Enfans pleins de ſçavoir,
Dont mort l'homme ne desherite:
Si bien ſouvent me vinſtes voir,
Cela ne vient de mon mérite:
Grand mercy, ma Muſe petite,
C'eſt par vous, & n'en ſuis marri:
Pour belle femme l'on viſite
A tous les coups un laid mari.

Adieu la Sone, & ſon mignon
Le Roſne qui court de viſteſſe,
Tu t'en vas droict en Avignon:
Vers Paris je prens mon adreſſe.
Je dirois adieu ma maiſtreſſe:
Mais le cas viendroit mieux à point;
Si je diſois adieu jeuneſſe,
Car la barbe griſe me poinct.

Va Lyon, que Dieu te gouverne,
Aſſez long temps s'eſt esbatu
Le petit chien en ta caverne,
Que devant toi on a battu. (1)

Fi-

(1) *Que devant toy on a battu.*] Il étoit arrivé à Lyon quelque fâcheux accident à Clement Marot, comme on le voit non ſeulement par cet endroit, mais encore par les vers de François Sagon, imprimez dans la ſuite de cet ouvrage. Et comme Clement Marot parle lui-même des diſgraces qui lui ſont arrivées à Lyon, il y a lieu de croire que ce fut à cauſe de la Religion; car il ne s'en ſeroit pas vanté, ſi ç'avoit été pour quelqu'autre raiſon.

Finablement pour ſa vertu,
Adieu des fois un million
A Tournon de rouge veſtu,
Gouverneur de ce grand Lyon.

EPITRE LV.

Le Dieu gard à la Court, après ſon retour de Ferrare.

1537.

Vienne la mort quand bon lui ſemblera,
Moins que jamais mon cueur en tremblera,
Puis que de Dieu je reçoy ceſte grace
De voir encor de Monſeigneur la face. (1)
Ha mal parlans, ennemis de vertu,
Totallement me diſiez deſveſtu (2)
De ce grand bien : voſtre cueur endurci,
Ne cogneut onc ne pitié, ne merci.
Pourtant avez ſemblable à vous penſé
Le plus doux Roy, qui fut onc offenſé,
C'eſt luy, c'eſt luy, France Royne ſacrée,
C'eſt lui qui veut que mon œil ſe recrée,
Comme ſouloit, en voſtre doux regard.
Or je vous voy, France, que Dieu vous gard.
Depuis le temps que je ne vous ay veuë,
Vous me ſemblez bien amendée & creuë,

Que

(1) *Monſeigneur.*] François I.
(2) Il en veut a Sagon & à ſes confreres, qui avoient attaqué Marot abſent.

Que Dieu vous croiſſe encores plus proſpere.
Dieu gard François, voſtre cher fils & pere,
Le plus puiſſant en armes & ſcience,
Dont ayez eu encore experience.
Dieu gard la Royne Eleonor d'Auſtriche, (1)
D'honneur, de ſens, & de vertus tant riche.
Dieu gard du dard mortifere & hideux
Les fils du Roy. Dieu nous les gard tous deux. (2)
O que mon cueur eſt plein de dueil & d'ire,
De ce que plus les trois je ne puis dire! (3)
Dieu gard leur ſœur, la Marguerite pleine (4)
De dons exquis. Ha Reyne Magdaleine,
Vous nous lairrez, bien vous puis (ce me ſemble)
Dire Dieu gard, & adieu tout enſemble.
Pour abreger: Dieu gard le noble reſte
Du Royal ſang, origine celeſte.
Dieu gard tous ceux, qui pour la France veillent,
Et pour ſon bien combattent & conſeillent.
Dieu gard la court des Dames, où abonde
Toute la fleur, & l'eliſte du monde.

Dieu

(1) Sœur de l'Empereur Charles-Quint.

(2) Henry Dauphin, depuis Roi de France, & Charles Duc d'Orleans; ce dernier Prince mourut en 1545.

(3) François Dauphin mourut au mois d'Aouſt en 1536. du poiſon qui lui fut donné par Montecuculli Ferrarois.

(4) Madame Marguerite fille de François I. mariée âgée de 37. ans en 1559. à Emmanuel Philbert Duc de Savoye.

(5) Madame Magdelaine de France, fille de François I. fut mariée en 1537. à Jacques Roi d'Ecoſſe; mais elle mourut dans l'année même d'une fievre hectique.

Dieu gard enfin toute la fleur de lys,
Lime, & rabot des hommes mal polys.
Or ſus avant mon cueur: & vous mes yeux
Tous d'un accord dreſſez-vous vers les cieux,
Pour gloire rendre au paſteur debonnaire,
D'avoir tenu en ſon parc ordinaire
Ceſte brebis eſloignée en ſouffrance.
Merciez-en ce noble Roy de France,
Roy plus eſmeu vers moy de pitié juſte,
Que ne fut pas envers Ovide, Auguſte:
Car d'adoucir ſon exil le pria,
Ce qu'accordé Auguſte ne luy a.
Non que je vueille (Ovide) me vanter
D'avoir mieux ſceu, que ta muſe chanter.
Trop plus que moy tu as de vehemence
Pour eſmouvoir à mercy & clemence:
Mais aſſez bon perſuadeur me tien,
Ayant un Prince humain plus que le tien.
Si tu me vaincs en l'art tant agreable,
Je te ſurmonte en fortune amiable:
Car quand banny aux Gethes tu eſtois,
Ruiſſeau de pleurs ſur ton papier jettois
En eſcrivant ſans eſpoir de retour:
Et je me voy mieux que jamais, autour
De ce grand Roy. Cependant qu'as eſté
Près de Ceſar à Rome en liberté
D'amour chantois, parlant de ta Corrynne,
Quant eſt de moi, je ne veux chanter hymne,
Que de mon Roy: ſes geſtes reluiſans
Me fourniront d'argumens ſuffiſans.
Qui veut d'amour deviſer, ſi deviſe:
Là eſt mon but. Mais quand je me raviſe,
Dois-je finir l'Elegie preſente
Sans qu'un Dieu gard encore je preſente?
Non: mais à qui? puis que François pardonne
Tant, & ſi bien, qu'à tous exemple il donne,
Je

Je dy Dieu gard à tous mes ennemis, (1)
D'auſſi bon cueur qu'à mes plus chers amys.

EPITRE LVI.

Fripelipes valet de Marot, à Sagon. (2)

1537.

PAr mon ame il eſt grand' foyſon,
Grand' année, & grande ſaiſon
De beſtes qu'on deuſt mener paiſtre,
Qui regimbent contre mon maiſtre.
Je ne voy point, qu'un ſainct Gelais, (1)

Un

(1) Mais le Poëte ſe garda bien de leur tenir parole, comme on l'a montré dans la Préface à l'année 1536.

(2) François Sagon natif de Rouën ſe fit ſurnommer l'indigent de ſapience. Il étoit Secretaire de M. Felix de Brie Abbé de ſaint Evroul au Normandie. Ce fut un poëte fort médiocre, qui ſe crut faire un merite d'écrire contre Clement Marot. Il commença à verſifier vers l'an 1532. ou 1533. & a continué juſqu'à la fin du Regne de Henry II. que l'on a de lui une piece ſur la paix de 1559. mais ce fut avec un ſuccès toujours égal; c'eſt-à-dire, ſans aucune diſtinction. C'eſt ainſi qu'on doit traiter les Sagons, & les autres mauvais poëtes qui attaquoient les maîtres de l'art. Les Marots ne doivent pas ſe rabaiſſer juſqu'à leur parler. Il ſuffit qu'ils les faſſent étriller par leurs valets. Cependant j'oſe croire que, ſi c'eſt ici la bouche du valet, ce ſont au moins les paroles du maître, ou bien Marot auroit été fort habile de faire d'un ſimple valet, un poëte auſſi ingénieux.

(3) C'étoient les plus agréables eſprits de leur temps, tous amis de Marot. Mellin de Saint-Gelais, dont les poëſies ſi agréables ont été imprimées plus d'une fois.

Un Heroet, un Rabelais, (1 & 2)
Un Brodeaux, un Seve; un Chappuy, (3 &c.)
Voyſent eſcrivant contre luy.
Ne Papillon pas ne le poinct, (6)
Ne Thenot ne le tenne point:
Mais bien un tas de jeunes veaux,
Un tas de rithmaſſeurs nouveaux,
Qui cuydent eſlever leur nom,
Blaſmant les hommes de renom.
Et leur ſemble, qu'en ce faiſant
Par la ville on ira diſant,
Puis qu'à Marot ceux-cy s'attachent,
Il n'eſt poſſible qu'ils n'en ſçachent.
Et veu les fautes infinies,
Dont leur Epiſtres ſont fournies,
Il convient de deux choſes l'une,
Ou qu'ils ſont troublez de la Lune,
Ou qu'ils cuident qu'en jugement
Le monde, comme eux, eſt jument.
De là vient que les povres beſtes,
Après s'eſtre rompu les teſtes,

Pour

(1) *Heroët.*] Antoine Heroet dit La maiſon neuve, dont nous avons quelques poëſies. Il fut depuis Evêque de Digne.

(2) François *Rabelais*, cet homme facétieux & ſpirituel; mais trop cynique pour que ſes ouvrages puiſſent être lus de tout le monde.

(3) Victor *Brodeau*, qui ſuivit Marot de fort près dans la poëſie, & qui a fait même des pieces ſi agréables, qu'on les a cru de notre Poëte.

(4) *Seve.*] Maurice Sceve d'une bonne famille de Lyon dont nous avons quelques poëſies.

(5) *Chappuy.*] Claude Chappuy, valet de chambre de François I. duquel il y a quelques poëſies.

(6) *Papillon*,] C'eſt en ſa faveur que Marot a écrit à François I. l'Epitre 59. il y a de lui quelque poëſie, mais peu conſiderable.

Pour le bon bruit d'autruy briſer,
Eux-meſmes ſe font deſpriſer:
Si que mon maiſtre ſans meſdire
Avecques David peut bien dire: (1)
Or ſont tombez les malheureux
En la foſſe faicte par eux.
Leur pied meſmes s'eſt venu prendre
Au filé qu'ils ont voulu tendre.
Car il ne faut pour leur reſpondre
D'autres eſcrits à les confondre, (2)
Que ceux là meſmes qu'ils ont faits,
Tant ſont groſſiers & imparfaits:
Imparfaits en ſens & meſures,
En vocables & en ceſures,
Au jugement des plus fameux,
Non pas des ignorans, comme eux.
L'un eſt un vieux reſveur Normand (3)
Si goulu, friant, & gourmand
De la peau de povre Latin,
Qu'il l'eſcorche comme un maſtin.
L'autre un Huet de ſotte grace,
Lequel voulut voler la place
De l'abſent: mais le demandeur
Euſt affaire à un entendeur.
O le Muet en bel arroy (4)
Pour entrer en chambre de Roy,
Ce Huet, & Sagon ſe jouënt,
Par eſcrit l'un l'autre ſe louent.

Et

(1) Il ne convenoit pas d'employer les paroles ſacrées de l'Ecriture Sainte dans une Epitre burleſque. Ses paroles ſont tirées du Pſeaume 9.

(2) On les a mis à la fin de ce recueil.

(3) Il parle ici de Sagon.

(4) La Hueterie avoit demandé la place de valet de chambre du Roy que Marot occupoit: mais François I. qui fut bon *entendeur* ne l'accorda point.

Et ſemblent (tant ils s'entreflattent)
Deux vieux Aſnes qui s'entregratent.
Or des beſtes que j'ai ſus dictes,
Sagon, tu n'es des plus petites:
Combien que Sagon ſoit un mot, (1)
Et le nom d'un petit marmot.
Et ſçaches, qu'entre tant de choſes
Sottement en tes dits encloſes,
Ce villain mot de concluer
M'a faict d'ahan le front ſuer. (2)

Au

(1) Sagon, ou Sagoin; nom des petits ſinges.
(2) *D'ahan*; De peine, de fatigue, de travail; c'eſt en ce ſens qu'il eſt mis dans la *Comedie* morale du mauvais riche, où l'Ange Raphaël dit à Dieu en parlant du Lazare.

Très-doulx Dieu, j'ai eu bien-toſt faict,
Ainſi que m'aviez commandé,
Au povre ladre j'ai eſté,
Qui eſt treſpaſſé de ce monde;
Voyez ſon ame pure & munde?
Qu'avecques moy ai apporté;
Dites-moy où ſera poſée,
Car elle ſouffre grand ahan.

Il paroît par la ſuite de cette piece, qu'*ahan* ne ſignifie pas ſeulement fatigue, mais encore un homme qui fait l'eſſoufflé.

Ah vilain, vous petez d'ahan.

C'eſt de ce mot que vient *ahaner*, témoigner ſa fatigue par des reſpirations vives, réiterées, & comme violentées. C'eſt en ce ſens que ce verbe eſt mis par Marot vers le milieu du 2. livre de ſa Métamorphoſe. Ce terme d'*ahan* eſt pris au même ſens par Jean Bretel poëte du tems de Saint Louis; lorsqu'il demande à ſon ami: lequel vaut mieux planté (c'eſt-à-dire beaucoup) de joye à ſon aiſe dix fois l'an ſeulement, ſans peine & ſans *ahan*, ou en péril à grant' peine trois fois la ſemaine? Voyez *du Verdier* en ſa *Bibliotheque* pag. 659.

Au reſte de tes eſcriptures,
Il ne faut vingt, ne cent ratures
Pour les corriger. Combien donc?
Seulement une tout du long.
Auſſi Monſieur en tient tel conto,
Que de ſonner il auroit honte
Contre ta rude cornemuſe
Sa douce lire: & puis ſa Muſe
Parmy les Princes allaictée,
Ne veut point eſtre valetée. (1)
Hercules fit-il nuls efforts
Sinon encontre les plus forts?
Penſez, qu'à Ambres bien ſéerroit, (2)
Ou a Canis, qui les verroit
Combatre en ordre & équipage,
L'un un valet, & l'autre un page.
J'ay pour toy trop de reſiſtance:
Encor ai-je peur qu'il me tance,
Dont je t'eſcri: car il ſçait bien
Que trop pour toi je ſçai de bien.
Vrai eſt qu'il avoit un valet,
Qui s'appelloit *Nichil valet*,
A qui comparer on t'euſt peu:
Toutesfois il eſtoit un peu
Plus plaiſant à voir que tu n'es:
Mais non pas du tout ſi punais.
Il avoit bien tes yeux de rane,
Et ſi eſtoit fils d'un Marrane,
Comme tu es. Au demourant,
Ainſi vedel & ignorant
Sinon qu'il ſçavoit mieux limer
Les vers qu'il faiſoit imprimer.

Tu

(1) Ce Sagon étoit, comme nous l'avons dit, domeſtique, & Secretaire de l'Abbé de St. Evroul.
(2) *Ambres*] Le Chevalier d'Ambres.

Tu penſes que c'eſt ceſtuy-la,
Qui au lit de Monſieur alla,
Et fit de ſa bourſe mitaine.
Et va, va ta fievre quartaine,
Comparer ne t'y veux, ne doy:
Il valloit mieux cent fois que toi.
Mais vien çà, qui t'a meu à dire
Mal de mon maiſtre en ſi grand' ire?
Vrayement il me vient ſouvenir,
Qu'un jour vers luy te vy venir
Pour un chant Royal lui monſtrer,
Et le prias de l'accouſtrer,
Car il ne valloit pas un œuf.
Quand il l'euſt refait tout de neuf,
A Rouan en gaignas (povre homme)
D'argent quelque petite ſomme,
Qui bien à propos te ſurvint,
Pour la verolle qui te vint.
Mais pour un ſueur, quand j'y penſe;
Tu en rends froide recompenſe
Il ſemble, pourtant, en ton livre,
Qu'en le faiſant tu fuſſes yvre:
Car tu ne ſceuz tant marmonner,
Qu'un nom tu luy ſceuſſez donner.
Si n'a il couplet, vers, n'epiſtre,
Qui vaille ſeulement le titre.
Dont ne ſois glorieux, ne rogue:
Car tu le grippas au prologue
De l'Adoleſcence à mon maiſtre:
Et qu'on liſe à dextre, ou ſeneſtre
On trouvera, bien je le ſçai,
Ce petit mot de coup d'eſſay,
Ou coups d'eſſay, que je ne mente.
O la ſotie vehemente!
A peine ſera jamais crainct
Le combattant qui eſt contrainct

D'em-

D'emprunter, quand vient aux alarmes,
De ſon adverſaire les armes.
Ha ruſtre, tu ne penſois pas
Que jamais il deuſt faire un pas
Dedans la France: tu penſois
Sans pitié ce bon Roy François,
Et le paingnois en ton cerveau
Auſſi tigre, que tu es veau.
C'eſt pourquoi les cornes dreſſas:
Et quand tes eſcrits adreſſas
Au Roy tant excellent Poëte:
Il me ſouvient d'une chouette
Devant le roſſignol chantant,
Ou d'un oyſon ſe preſentant
Devant le cygne pour chanter.
Je ne veux flatter, ne vanter:
Mais certes Monſieur auroit honte
De t'allouer dedans le compte
De ſes plus jeunes apprentifs.
Venez ſes diſciples gentils
Combattre ceſte lourderie:
Venez ſon mignon Borderie, (1)
Grand eſpoir des Muſes hautaines:
Rocher, faictes ſaillir fontaines: (2)
Lavez tous deux aux veaux les teſtes:
Lyon, qui n'eſt pas Roy des beſtes: (3)
Car Sagon l'eſt, ſus, haut la pate,
Que du premier coup on l'abbate.
Sus Gallopin, qu'on le gallope:

Re-

(1) Guy le Fevre de la Borderie. Marot parle ici de la pluſpart de ſes amis & de ſes éleves.

(2) Charles Fontaine qui a fait, pour la défenſe de Marot, l'Epitre 57. qui ſuit.

(3) Lyon Jamet, ami particulier de Marot, & qui travailla le plus à le faire ſortir de ſa premiere priſon.

Redreſſons ceſt aſne qui choppe,
Qu'il ſente de tous la poincture:
Et nous aurons Bonadventure, (1)
A mon advis, aſſez ſçavant
Pour le faire tirer avant.
Vien Brodeau le puiſné ſon fils, (2)
Qui ſi très-bien le contrefiz
Au huictain des Freres Mineurs
Que plus de cent beaux divineurs
Dirent que c'eſtoit Marot meſme:
Teſmoin le Griffon d'Angouleſme,
Qui reſpondit argent en poupe,
En lieu d'yvre comme une ſouppe.
Venez donc ſes nobles enfans
Dignes de chapeaux triumphans
De vert laurier; faictes merveilles
Contre Sagon digne d'oreilles
A chapperon. Non, ne bougez,
Pour le vaincre rien ne forgez:
Laiſſez ceſt honneur & eſtime
A la Dame Anne Philetime,
De qui Sagon pourroit apprendre
Si la peine elle daignoit prendre
De l'enſeigner. Trembles-tu point
Coquin, quand tu oys en ce point
Hucher tant d'eſprits, dont le moindre
Sçait mieux que toi, louer & poindre?
Je laiſſe un tas d'yvrongneries,

Qui

(1) Bonaventure des Périers valet de chambre de la Reine de Navarre. Outre ſes poëſies, où l'on voit une Apologie de Marot, il a fait encore le *Cymbalum mundi*; & on luy attribuë un recueil de Contes aſſez jolis.

(2) Victor Brodeau Valet de Chambre de François I. mourut au mois de Septembre 1540. Voyez les Epigrammes 89. 90. & 91.

Qui ſont en tes rithmaſſeries,
Comme de tes quatre raiſons
Auſſi fortes quatre oyſons:
De ces deux ſœurs Savoiſiennes,
Que tu cuidois Pariſiennes:
Et de mainte autre grand' follie
Dont il n'a grand' melancolie.
Mais certes il ſe deult gramment
De t'ouyr irreveramment
Parler d'une telle Princeſſe,
Que de Ferrare la Ducheſſe,
Tant bonne, tant ſage & benigne.
O quantes fois en ſa cuyſine
Ton dos a eſté ſouhaitté
Pour y eſtre bien fouetté!
Dont (peut eſtre) elle euſt fait deffenſe,
Tant bient pardonne à qui l'offenſe.
Mais moi je ne me puis garder
De t'en battre, & te nazarder:
Ta meſchanceté m'y convie,
Et m'en faut paſſer mon envie.
Zon deſſus l'œil, zon ſur le groin,
Zon ſur le dos du Sagouyn,
Zon ſur l'Aſne de Balaan.
Ha vilain vous petez d'ahan,
Le feu ſainct Antoine vous arde,
Ca ce nez, que je le nazarde
Pour t'apprendre avecques deux doits
A porter honneur où tu dois.
Enflez vilain, que je me jouë:
Sus, après, tournez l'autre jouë:
Vous criez: je vous ferai taire
Par Dieu, Monſieur le Secretaire
De beurre fraiz. Hou le maſtin,
Pleuſt a Dieu, que quelque matin
Te vinſſes à te revenger:

L'Abbé ſeroit en grand danger
De voir par maniere de rire
Monſieur mon Maiſtre lui eſcrire,
Et d'eſtre de lui mieux traicté,
Que de moi tu ne l'as eſté:
Car il ſçait tout: & ſçait comment
Te fit exprès commandement
De t'en aller mettre en beſongne
Pour compoſer ton coup d'yvrongne:
Ce que lui accordas, pourveu
Qu'en après tu ſerois pourveu
De la cure de Soligny.
Quand à celle de Sotigny,
Longtemps a par election
Tu en prins la poſſeſſion.
Que je donne au Diable la beſte:
Il me fait rompre icy la teſte
A ſes merites collauder,
Et les bras à le pelauder: (1)
Et ſi ne vaut pas le tabut.
Mieux vaut donc icy mettre but,
T'adviſant ſot, t'adviſant veau,
T'adviſant valeur d'un naveau,
Que tu ne te vis recevoir
Onques tant d'honneur, que d'avoir
Receu une Epiſtre à outrance
D'un valet du Maro de France.
Et crains d'une part, qu'on t'en priſe:
Puis (d'avoir tant de peine priſe)
J'ai peur qu'il me ſoit reproché,
Qu'un Aſne mort j'ai eſcorché.

(1) *Pellauder.*] Tenir au poil & à la peau, c'eſt-à-dire, bien & copieuſement battre.

EPITRE LVII.

Epiſtre à Sagon, & à la Hueterie, par M. Charles Fontaine, mal attribuée par ci devant à Marot. (1)

1536.

QUand j'ai bien leu ces livres nouvellets,
Ces chants Royaux, Epiſtres, Rondeletz,
Mis en avant par nos deux ſecretaires,
Qui en rithmant traictent pluſieurs affaires,
Je leur eſcris par moyen de plaiſir,
Et de ce faire ay bien prins le loyſir:
Car raiſon veut que je les advertiſſe,
Qu'ils n'ont pas eu du Poëte notice, (1)

Qui

(1) Cette Epitre n'eſt point de Marot; mais elle en eſt digne. *Charles Fontaine* qui l'a faite, étoit diſciple du Poëte; on le voit bien, à cet air aiſé, à ce tour ingénieux, & à cette raillerie fine qui ne devoit pas moins piquer les parties intereſſées, que ſatisfaire agréablement les indifférens. Il fut indigné de voir que les inſectes du Parnaſſe en vouluſſent à celui qui a fait en ſon tems le plus d'honneur à notre poëſie, & à qui on n'auroit eu garde de ſuſciter le moindre chagrin, ſi ç'avoit été un Sagon, ou un Gacon. Ces rimailleurs ont beau faire de méchans vers, ils vivent en paix. Leurs Anti-Marots ſont ou mépriſez, ou inconnus; ils traduiroient même Anacreon, qu'on ne leur porte envie. D'ailleurs, pour mieux connoître la raiſon que Charles Fontaine a euë de redreſſer ces rimeurs, il ne faut que parcourir leurs poëſies, imprimées à la ſuite de ce recueil.

Qui dit, qu'on doit garder ſes vers neuf ans:
Pource qu'on doit craindre flottes, & vents,
Lors qu'on tranſporte, & qu'on met en lumiere
Des eſcrivans leur ouvrage premiere:
Laquelle il faut reveoir diligemment,
Et de pluſieurs avoir le jugement.
Celuy eſt ſot, qui ſon imparfaict œuvre
A toutes gens imprudemment deſcœuvre.
Pluſieur ſçavans diſent: qui ſont ces veaux,
Qui à rithmer ſe rompent les cerveaux?
Il ſemble avoir, quand leur rithme on entonne,
Que tout par tout, là où on l'oit, il tonne,
Tout leur eſcrit eſt rude, eſtrange, obſcur,
Tant l'un que l'autre, & en ſa veine dur.
Il eſt bien vray, que ceſt art d'eſcriture
Eſt bien ſeant, quand on l'a de nature:
Ce qu'on cognoiſt à la facilité,
Et ne court point ſans grande verité
Ce commun dit: on ne fait rien qui ſerve,
Quand on le faict, bon gré maugré Minerve:
Ce que les gens d'eſprit & de ſçavoir
Facilement peuvent appercevoir,
On voit tant bien une œuvre qui ſent l'huile,
Ou eventée, & ſeiche comme tuyle,
Il eſt facile à diſcerner les vers,
Qui n'ont point vie, & giſent à l'envers,
Il eſt facile, on le ſent à la trace,
Quand aucuns vers viennent de bonne race.
Je ne veux pas pourtant les abbaiſſer
A celle fin de mon ſtile hauſſer:
Car je cognois la petite ſcience,
Que Dieu me donne, & prens en patience:
Mais ſeulement je veux mettre en avant
Le jugement de maint homme ſçavant,

Et

Et de pluſieurs qui leur maiſtre ſeroyent,
Quand en ceſt art leur plume adreſſeroyent.
Je ne veux donc trancher du parangon
Pour me monſtrer ennemy de Sagon.
Je ne pretens ne plaid, ne huterie
Avec Sagon, ne la Hueterie:
Ce nonobſtant, s'ils en veulent à moy,
Je n'en ſerai (ce croi-je) en grand eſmoy:
Car je voy bien à peu près, que leur veine
Eſt un petit trop debile, & trop vaine
Pour bien jouer. Cela très-bien je ſçay
A veoir ſans plus leur povre coup d'eſſay.
Si deſſus moy leur cholere s'allume,
Là Dieu mercy nous avons encre & plume
Pour leur reſpondre un peu plus ſagement,
Qu'ils n'ont eſcrit tout deux premierement,
Que bien, que mal, ſelon nos fantaſies,
Nous eſcrivons ſouvent des Poëſies:
Si ne ſuffiſt d'eſcrire mauſt blaſon,
Mais il convient garder rithme & raiſon.
Rithme & raiſon, ainſi comme il me ſemble,
Doivent tousjours eſtre logez enſemble.
L'homme raſſis doit ſon cas diſpoſer
De longue main, premier que d'expoſer
Son eſcriture & ſes petits ouvrages
Deſſous les yeux de tant de perſonnages:
Dont pluſieurs n'ont mis en jeu leurs volumes,
Combien qu'ils ſoyent faits d'excellentes plumes.
Tant moins doit-on faire un œuvre imprimer,
Où il y a grandement à limer:
Il faut ſouvent y approcher la lime,
Avant qu'il ſoit permis que l'on imprime:
Car les ſçavans diſent, Bren du Rithmeur,
Pareillement, merde pour l'Imprimeur,
Lequel nous vient cy rompre les cervelles

Des ſes traictez non vaillans deux groiſelles.
Titres hautains ne nous font qu'abuſer,
A celle fin qu'on y voiſe muſer:
Il n'y a point de plaiſir en leur Muſe
Non plus qu'au ſon de vieille cornemuſe.
Je n'euſſe pas penſé, que de ſix ans
On euſt peu veoir de ſi ſots courtiſans,
Qui euſſent eu la plume ſi legiere,
Qu'elle auroit peur de demeurer derriere.
On jugeroit que ces compoſiteurs
Sont auſſi toſt Poëtes, qu'Orateurs.
O courtiſans, voſtre veine petite,
Pour bons rithmeurs va un petit trop viſte:
Non fait, que dy-je? Ains pour le faire court,
Il faut ainſi avoir bruit en la Court.
Un bon rithmeur, qui tant d'experience,
Que de nature ha ceſt art & ſcience;
En ſecond point il ne doit tant errer,
Qu'il n'ait pouvoir de ſa main temperer,
A ce que par quelque maniere laſche
Deſſus autruy ſes aiguillons ne laſche
Effrenement, l'aſſaillant le premier.
O le beau fait, que l'on doit prémier! (1)
Je ne vy onc, depuis que ſuis en vie,
Eſcrire plus d'ardeur, gloire, & envie:
Certes l'eſcrit le plus à deteſter,
C'eſt par ranqueur meſdire, & conteſter.
Celuy lequel aguiſe ainſi ſon ſtile,
Doit à bon droit eſtre appellé Zoile.
Tu monſtres bien ta male affection,
A l'affligé donnant affliction. (2)

Ce

(1) *Prémier.*] Recompenſer: *præmium dare.*

(2) *A l'affligé donnant affliction.*] On voit par cet endroit & par ce qui ſuit, que Marot n'étoit pas encore rappellé, lorſque Charles Fontaine fit cette Apologie pour ſon maître en poëſie.

Ce n'eſt pas là, ce n'eſt pas là la voye,
Qui gens d'eſprit à bon renom convoye.
Communément de tel commencement
On n'en voit pas fort bon avancement.
C'en eſt bien loing, il y a trop à dire,
Qu'on vienne à bien par blaſmer, & meſdire:
Certes avant qu'il ſoit jamais dix ans,
On monſtrera au doit les meſdiſans.
Desjà on dit de la Hueterie,
Et de Sagon, ce n'eſt que flatterie:
A l'entour d'eux de cent pas on la ſent:
Je l'ai des jà bien ouy dire à cent.
Sage n'eſt pas celuy, qui ſe ſoulace
A dire mal penſant acquerir grace:
Et meſmement, qui dit mal de celui,
Qui ne s'en doubte, & eſt bien loing de lui:
Dont il pretend avoir le lieu, & gages: (1)
Mais beau temps vient après pluye & orages.
Facilement & ſans prendre grand ſoing,
On dit du mal de celui qui eſt loing,
Que l'on pourroit avoir en reverence
Pour ſon ſavoir, quand il eſt en preſence.
Quand telles gens ſe cuident advancer,
Lors on les veoit tant plus deſadvancer
Il ne faut pas par moyen deshonneſte
Penſer venir à quelque fin honneſte.
Et qui a-il plus loing d'honneſteté
Que de meſdire avec une aſpreté?
Voilà comment pour le moins (à ce compte)
De voſtre faict ne peut ſortir que honte,
Et deshonneur, ſi vous n'eſtes comptez
Pour gens qui ſont desjà tous éshontez.

Je

(1) Parceque la Hueterie demanda, mais inutilement la place de valet de chambre de François I. que Marot avoit.

Je m'esbahys, comment tu as peu eſtre
Si aveuglé de te prendre à ton maiſtre:
Vous en deuſſiez tous deux mourir de dueil,
On le cognoiſt & au doit, & à l'œil:
D'autant s'en faut, que la voſtre Marote
Ne lui reſſemble: elle eſt trop jeune & ſotte.
Un peu trop toſt vous vouluſtes frotter,
De l'enſuivir pour contremarotter.
L'un va rithmant *la fere* contre *affaire*,
Et l'autre auſſi *frere* contre *deſplaire:*
L'autre par trop les oreilles m'offenſe,
Quand pour *allume* a voulu dire, *accenſe:*
L'autre redit *moictié*, & *amitie*,
En douze vers, & moins de la moitié:
L'autre deſcript après, Dieu ſçait comment;
Un chacun ciel, & chaſcun élement:
L'aſtronomie, auſſi l'aſtrologie,
Vous la diriez eſtre par eux regie
Maiſtre, & *remettre*, auſſi *oueurs*, & *obſcurs*;
Ce ſont beaux mots: mais en rithme ils ſont durs,
Et puis on veut pour agreble avoir
Oeuvre tant ſot, & mal plaiſant à veoir.
Tantoſt après, *vint & deux* ſi arrivent,
Qui pas à pas l'un & l'autre s'enſuivent:
Puis Sagon fonde, en docteur Arcadique,
Quatre raiſons, ſans texte Evangelique:
Auſſi pluſieurs perſonnages divers
Onques n'ont peu m'expoſer ces deux vers.

Ton mal penſer meet bien loing ta penſée,
Près du ſoucy de ton ame offenſée.

Près, & *bien loing*, s'entreſuivent très-mal,
Auſſi ſent-il troubler l'eſprit vital,
Et cela vient de trop d'audace prinſe,

Qui

Qui de pluſieurs pourroit eſtre reprinſe,
Ce nonobſtant par telle folle audace
Nul d'eux ne quiert, que d'eſtre mis en grace,
Ce qui leur eſt choſe plus qu'impoſſible.
Que s'il m'eſtoit par bon loyſir poſſible,
J'aurois aſſez pour eſmouvoir maints cueurs
Des ſots propos de ces rhetoriqueurs,
Ne ſçay ſi bons la commune les clame: (1)
Mais je ſçay bien, que tout ſçavant les blaſme:
Voilà que c'eſt, nos compoſitions
Veulent regner par nos affections.
Je n'ay loiſir plus avant m'entremettre:
Mieux me vaudroit entreprendre autre mettre,
Où

(1) *Clame* ;] C'eſt-à-dire, appelle, vient de *clamer*, appeller. Remarquez la bizarrerie de notre langue; nous en avons chaſſé *clamer*, & nous avons retenu *reclamer*. Cependant, par amour pour les jolis vers, où ce mot ſe trouve ſi agréablement placé, nous aurions dû le concevoir: témoin ce Rondeau tiré du Recueil de poëſie intitulé, *Petit Traité contenant en ſoi la fleur de toute joyeuſeté.*

Sur un lict mollet, bas & quoy,
Deviſant ſans meſdire d'ame,
Je me trouvai près de ma Dame,
Qui fut esbahi, ce fut moy.
Pardon lui demande, & pourquoy,
Me diſt-elle, ſuis-je pas femme
Sur un lict.

Je la prins par le petit doy,
En la baiſant, ami me clame,
En m'eſtendant, elle ſe pâme,
Conſeillez moy, que faire doy
Sur un lict.

Il n'y a que de jeunes novices, & même très-novices, qui puiſſent en cette occaſion aller au Conſeil; car que luy conſeiller?

Où l'on pourroit cueillir quelque bon fruit;
Car je ne veux comme eux acquerir bruit.
Mais je ſçaurois volontiers, quel homme eſt-ce,
Qui m'aſſeuraſt en ſa foy & promeſſe
Qui auroit peu tirer un ſeul proffit
De ces traictez, que l'un & l'autre fit,
Tant froid vers Dieu, vers le monde & l'Egliſe:
Tant ſeulement chacun d'eux temporiſe,
A celle fin d'obtenir quelque don:
Leur ſtile eſt doux, voyre comme un chardon.
Ce nonobſtant cuydent en ceſte ſorte,
Que de l'honneur, & proffit il en ſorte.
Homme ne doit s'entremettre en quelque art,
Duquel jamais n'entendit bien le quart.

EPITRE LVIII.

Au Roy: Pour la Bazoche. (1)

POur implorer voſtre digne puiſſance
Devers vous, Syre, en toute obeyſſance
Bazochiens à ce coup ſon venuz,
Vous ſupplier d'ouyr par les menuz
Les poincts & traits de noſtre Comedie. (2)
Et

(1) La Bazoche eſt la juriſdiction des Clercs du Palais à Paris. Cette Juriſdiction eſt auſſi ancienne que la plaidoirie: les Clercs des Avocats & des Procureurs ne répondent en matiere civile que devant ce Tribunal, dont la juſtice eſt exacte.

(2) C'etoit une Comedie ridicule, ou farce que les Clercs du Palais jouoient autrefois dans la grand' ſalle ſur la Table de marbre. Louis XII. leurs en avoit

Et s'il y a rien qui picque ou meſdie,
A voſtre gré l'aigreur adoucirons,
Mais à quel juge eſt-ce que nous irons
Si n'eſt à vous? qui de toute ſcience
Avez certaine & vraye experience,
Et qui tout ſeul d'authorité pouvez
Nous dire, Enfans, je veux que vous jouez.
O Syre, donc, plaiſe vous nous permettre
Sur le theatre, à ce coup-cy, nous mettre,
En conſervant nos libertez & droits,
Comme jadis firent les autres Rois.
Si vous tiendra pour pere la Bazoche,
Qui oſe bien vous dire ſans reproche,
Que de tant plus ſon regne fleurira, (1)
Voſtre Paris tant plus reſplendira.

voit donné la permiſſion, comme l'aſſure Fauchet; mais depuis Henry II. les Clercs ne jouënt plus cette Comedie: & la cauſe graſſe qui ſe plaide les jours gras au Parlement a ſuccedé à cette Comedie. Voyez *Sauval Antiquitez de Paris Tom. 2. p. 616. & 620.* Et ſi nous en croyons l'Abbé d'Aubignac, les Bazochiens, c'eſt-à-dire, les Clercs du Palais, furent comme les prémiers Comediens en ce Royaume. d'*Aubignac, Pratique du Théatre*, pag. 349. édition d'Amſterdam 1715.

(3) *Son regne.*] Autrefois le chef de la Bazoche prenoit la qualité de Roy, mais depuis long-temps, ils ont abrogé ce titre honorable & ſe contente de celui de Chancelier de la Bazoche.

EPITRE LIX.

Au Roy., pour lui recommander Papillon Poëte François eſtant malade. (1)

ME pourmenant dedans le parc des Muſes
(Prince ſans qui elles ſeroyent confuſes)
Je rencontrai ſus un pré abbatu
Ton Papillon, ſans force ne vertu:
Ja l'ai trouvé encor avec ſes eſles,
Mais ſans voler, comme s'il fuſt ſans elles,
Lui qui tendant à ſon Roy conſoler,
Pour ton plaiſir ſouloit ſi bien voler,
Qu'il ſurpaſſoit le vol des alouettes.
Roy des François, c'eſt l'un de tes Poëtes;
Papillon paint de toutes les couleurs
De poëſie & d'autant de douleurs:
L'autr'hier le vy auſſi ſec, auſſi palle,
Comme ſont ceux qu'au ſepulchre on devalle;
Lors de la couche, où il eſtoit giſant,
Je m'approchay, en amy lui diſant
Ce que j'ai peu pour lui donner courage
De brievement eſchapper ceſt orage:

Et

(1) Marot avoit peine à ſubſiſter : mais il avoit l'ame genereuſe; & il n'étoit pas moins hardi à parler pour les autres, que pour lui-même. Le Poëte Papillon n'a pas fait grand bruit, mais il étoit connu du Roi, qui lui faiſoit du bien; & comme la maladie l'avoit mis hors d'état d'implorer luy-même les faveurs de François I., Marot le fait dans cette lettre avec une tendreſſe & une cordialité, que les poëtes n'ont pas ordinairement pour leurs confreres.

Et lui offrant tout ce que Dieu ha mis
En mon pouvoir pour ayder mes amis,
Dont il eſt un, tant pour l'amour du ſtile,
Et du ſçavoir de ſa muſe gentille,
Que pour autant qu'en ſa plume en ſanté
A ta louange il ha tousjours chanté.
M'ayant ouy, un bien peu ſejourna:
Puis l'œil terni, triſte vers moi tourna:
Sa ſeche main dedans la mienne ha miſe,
Et d'une voix fort debile & ſoubmiſe
M'ha reſpondu: cher amy eſprouvé,
Le plus grand mal qu'en mes maux j'ai trouvé,
C'eſt un deſir, qui ſans fin m'importune
D'eſcrire au Roy la faſcheuſe fortune
Qui en ce poinct malade m'ha rendu,
Mais je ne puis: car il m'eſt deffendu
Du medecin, qui à ma plume ordonne
Un long repos, qui long travail me donne.
Amy très-cher (ce lui reſpons-je alors)
Dequoi te plains, jette ce ſoing dehors:
Car ſans ta peine adviendra ton deſir,
Si onques Muſe à l'autre fit plaiſir.
Certes la tienne eſt du Roy eſcoutée:
Mais de lui n'eſt la noſtre reboutée.
Courage donq: Marot s'enhardira
D'eſcrire au Roy, & ton cas lui dira:
Que pleuſt à Dieu que ton mal ſi pervers
Se peuſt guerir par rimes & par vers:
Ou qu'en moy fuſt tout ce qui eſt duiſant
A divertir cela qui t'eſt nuiſant.
Ces mots finiz, plus de cent & cent fois
Me mercia. Lors de là je m'en vois
Au mont Parnaſſe eſcrire ceſte lettre,
Pour teſmoignage à ta bonté tranſmettre
Que Papillon tenoit en main la plume,
Et de tes faits faiſoit un beau volume,

Quand

Quand maladie extrême luy ha fait
Son œuvre empris demourer imparfait:
Et puis l'ouvrier a mis en tel decours,
Qu'il a beſoin de ton Royal ſecours.
C'eſt tout cela que mon eſcrit deſire
Te faire entendre, ayant ceſt eſpoir, Sire,
Que ne diras en moi preſumption,
Quand de mon cœur ſçaurois l'intention,
Qui de nully ne peut eſtre repriſe,
Puis qu'amitié a cauſé l'entrepriſe.
Si Theſeus, ainſi comme l'on dit,
Pour Pirithoe aux enfers deſcendit,
Pourquoi ne puis-je en Parnaſſe monter,
Pour d'un amy le malheur te conter?
Et ſi Pluton contre l'inimitié
Qu'il leur portoit loua leur amitié:
Doy-je penſer que ton cueur tant humain
Trouve mauvais ſi je preſte la main
A un amy, veu meſme que nous ſommes
Et lui & moy du nombre de tes hommes?
Je croi pluſtoſt qu'à l'un gré tu ſçauras:
Et que pitié de l'autre tu auras.

EPITRE LX.

A ſon amy Papillon; contre le fol amour. (1)

J'Ay tousjours ſceu le bon conſeil des ſages,
Et pratiqué avec ceux de grands aages,

Et

(1) Tirée d'un recueil de poëſies d'Antoine Heroët & autres poëtes. Mais elle ne paroit point aſſez chatiée pour être de Clement Marot, à qui néanmoins elle eſt attribuée dans ce recueil.

Et veu auſſi par une experience,
Qu'amours de ſoy n'eſt que folle eſperance
Qui fait changer le ſens en frenaiſie,
Et la raiſon en vaine fantaiſie,
Aux travaillans donne la continuë,
Et aux repos l'accroiſt & diminuë:
Aux tourmentez la donne plus legiere,
Et aux contens la donne tout entiere.
Car les tourmens à ceux qu'amours attire,
Sont doux plaiſirs, & aux contens martire.
Voy donc combien, amy, tu es deceu
De ceſt amour, ſans t'en eſtre apperceu,
Qui ſous couleur d'un eſperé remede
A tuer cœur, corps & ame procede.
Premierement le plaiſir que tu prens
Eſt de ſouffrir, & ainſi l'entreprens;
Car ſans ſouffrir, amour n'eſt pas parfait;
Et ſans pouvoir ne vient-on à l'effet.
Et quand l'on a eu le fruict de l'attente,
Et qu'on parvient au poinct de ſon entente;
Le temps de ſoy faict le tout oublier,
Et bien ſouvent cauſe le publier:
Je ne dys pas qu'il t'en advienne ainſi,
Et ne juge que tu prennes ſoucy: (1)
Mais reſpons moy, qu'eſt-ce que tu attens
De ceſte amour? Ou l'ennuy ou le temps? (2)
Si c'eſt l'ennuy, le temps long te ſera:
Si c'eſt le temps, l'ennuy te tuëra.
Ainſi de mort ne te puis garantir,
Ou pour le moins que tu vives martir.
Doncques amour ne peut eſtre propice,
Puiſ

(1) Ce vers eſt rude, & n'eſt pas digne de la noble facilité de Clement Marot.

(2) Je ne comprens rien à la penſée renfermée dans ce vers & dans les ſuivans.

Puiſque du temps faict une mort prolixe.
Qu'eſt-ce qu'amour ? Voy qu'en dit ſaint Gelays,
Petrarque auſſi, & pluſieurs hommes lays,
Preſtres & Clercs, & gens de tous eſtophes,
Hebreux & Grecs, Latins & Philoſophes;
Ceux-là en ont bien dict par leurs ſentences,
Que de grands maux petites recompenſes.
Je ne dis pas qu'amour ne ſoit bon homme, (3)
Bon filz, bon fol, ſage, bon gentil-homme,
Hardy, coüard, honteux, audacieux,
Fier, humble, fin, ſimple, fallacieux,
Malade & ſain, aigre & doux, fantaſtique,
Paſle, ſanguin, joyeux, mélancolique,
Chault, froid & ſec, faſcheux, plaiſant, eſtrange,
Diable cornu, en forme d'un bel ange:
Amy ſecret, & ennemy publique,
Très-doux parler en fainćte Rhetorique,
Grand & petit, jeune & vieil tout enſemble;
Foible & puiſſant, à qui nul ne reſſemble.
C'eſt un marchand qui à bon marché preſte;
Mais au payer c'eſt une caulte beſte,
Car ſon credit eſt d'une telle attente
Qu'il n'eſt celuy qui ne s'en meſcontente.
Doncques, amy, qui aimes amour ſuivre,
Penſe le mal qui vient de le pourſuivre,
Et voy le bien qu'on a de le laiſſer,
En y penſant ne te pourra bleſſer:
Mais bien pluſtoſt d'une playe guerir,
Qui te pourroit par temps faire mourir.

Ce

(3) On voit de ſemblables deſcriptions de l'amour par oppoſition dans le Roman de la Roſe, dans Coquillart & en d'autres Poëtes. Celle-cy eſt aſſez mediocre.

Ce que je dis vient de l'affection,
Et la pitié qu'ay de ta paſſion,
Voyant du tout la raiſon eſtre abſente,
Par folle amour qui en toy eſt preſente.
Croiſtre je voy d'un coſté ta douleur,
Et amoindrir d'un autre ta couleur,
Qui monſtre aſſez le nombre de ta peine,
Et le ſejour de ta fievre incertaine,
Qui demourra, ſi ton mal ne s'eſcarte,
En continuë, ou bien en double quarte.
Parquoy mieux vault toſt en ſortir bleſſé,
Que tard de mort en venir offenſé.
Qu'eſt-ce qu'amour, ſinon double amertume,
Tournant bon droict en mauvaiſe couſtume,
Alienant le ſens & la raiſon,
Voiſin ſuſpect, & certaine priſon.
Qui ſous couleur d'une eſperance folle,
Ses favoris mord, deſtainct & affolle,
En attendant le prétendu plaiſir,
Dont mal vient toſt, & le bien à l'oyſir.
Encore plus: car le bien quand il vient
Ce n'eſt qu'ennuy, quand après en ſouvient.
Le bien que j'eus une fois de m'amye
En peu de temps tourna en infamye:
Car en amour fut ſi très-malheureuſe,
Après l'effect que de moy fut jalouſe,
Moy d'elle auſſi, tant qu'au lieu de le taire,
Chaſcun cogneut noſtre ſecret affaire.
Elle par trop avoir d'affection,
Moy d'autre part peu de diſcretion:
Comme aux amans Cupido les yeux bande,
Sans y penſer nous banda de ſa bande,
Et desbandez quand nous fuſmes tous deux,
Veyſmes l'erreur d'amour, dont je me deulx.

EPITRE LXI.

A un ſien amy.

1543.

CONtemple un peu, je te prie, & regarde, (1)
Amy parfait, de bonne & belle garde,
Quelle vertu ſouveraine ont en elles
Nayvement les Muſes éternelles,
De nous avoir de vraie amour pourveuz,
L'un envers l'autre, ains que nous eſtre veuz,
De la doubler encor' après la veuë
Et de l'avoir de telle foy pourveuë:

Qui

(1) Cette Epitre fut écrite en 1543. comme le portent toutes les éditions de Marot, où elle ſe trouve; & ce fut vers la fin de l'année, après qu'il fut derechef ſorti de France, dépouillé des bienfaits de la Cour, comme il paroît par les derniers vers. Il ſe retira donc en Savoye, & enſuite en Piémont. Les amis dont il parle ici étoient preſque tous Savoyards. Marot étoit privé de ſon employ de valet de chambre du Roy, & même de celui de la Reine de Navarre, lorſqu'il fit cette Epitre: & il paroît ſupporter cette diſgrace galamment, & avec tranquillité. Il continuoit alors ſon travail ſur les Pſeaumes de David. L'amour de la morale, & le déſir de la vie retirée qu'il fait paroître ici montre qu'il étoit ſur le retour de l'âge. Cependant on y apperçoit que la vie agréable ne lui auroit pas déplu, s'il avoit été en ſon pouvoir de s'y livrer; comme il a fait encore dans ſon dernier exil de Piémont, où, malgré le triſte état de ſa fortune, il ne laiſſa point de s'échaper quelquefois; on le peut voir par l'Epigramme 195.

Qui franchement, & ſans peur t'ay ouvert
Le cueur de moi, tant fut clos & couvert:
Et toi à moi fai eognoiſtre par preuve,
Qu'amy plus franc au monde ne ſe treuve.
En verité ſi des ſœurs bien apprinſes,
Nous n'euſſions point les ſciences comprinſes,
Il eſt certain, au moins eſt à penſer,
Que noſtre amour ſeroit à commencer.
Si qu'un tel bien ne me fuſt advenu:
Et ne me tien aux Muſes moins tenu,
Dont elles m'ont un tel amy gaigné
Que de m'avoir en ma langue enſcigné,
Que pleuſt à Dieu que l'occaſion j'euſſe,
Qu'auprès de toi uſer mes jours je peuſſe,
Loing de tumulte, & loing des plaiſirs courts
Qui ſont en ces ambitieuſes Courts.
Là me plairoit mieux qu'avec Princes vivre:
Le chien, l'oiſeau, l'eſpinette & le livre,
Le diviſer, l'amour (à un beſoing)
Et le maſquer ſeroit tout noſtre ſoing.
Avec le Bois, d'hiſtoires bien recors,
Et le Bouchet, rend de cueur & de corps:
Avec Gruffy, & Chables & Ramaſſe,
Jeuneſſe en qui vertu croiſt & s'amaſſe,
Avec Genton, propre & loyal amant,
Et Marcouſſé, viſage d'Alemant:
Avec Bordeaux, qui ha la bouche freſche:
Candie auſſi, qui pas moins n'en deſpeſche:
Et la Foreſt, fait de la riche taille:
Et ſainct Caſſin, qui fut à la bataille.
Sans oublier Montigni ton ayné,
Qui pour eſcrire en voſtre langue eſt né,
Sans oublier auſſi Aignebelette,
Qui ſaute en chat, & gravit en belette.
Et Rougemont, qui d'or la barbe porte:
Et Lampignam, qui l'a bien d'autre ſorte:

Avec Regart, & noſtre bon Capris,
Qui d'inſtrument l'art ha ſi bien appris.
Finalement d'autres quinze fois ſept,
Dont la plus part lettres & armes ſcet.
Te jurant Dieu, que pas je ne ſçavoye
Que ſi grand fruit produiſiſt la Savoye.
Que Dieu vous hauſſe en Fortune proſpere.
Mes chers enfans, buvez à voſtre pere:
Et ſi Amour au dard bien affiné,
Tire Parvaus vers vous du Dauphiné,
Je pry Bouchet qui cognoit ſa valuë,
Que de ma part humblement le ſaluë.
En telle troupe, & ſi plaiſante vie,
A ton advis porterons-nous envie
A ceux qu'on void ſi hautement jucher,
Pour mieux après lourdement trebucher?
Doué en biens, tel fut Creſus tenu,
Qui tout à coup un Job eſt devenu.
Noſtre voler, qui haut ne bas ne tend,
De l'entredeux ſeroit tousjours content:
Car ceſtui-là, qui haut, ne bas ne vole,
Va ſeurement, & jamais ne s'affolle.
Au demeurant: Quel arreſt ha Fortune?
Sinon l'arreſt du vent ou de la lune?
Tien-toy certain qu'en l'homme tout perit,
Fors ſeulement les biens de l'eſperit.
Ne voy-tu pas, encore qu'on me voye
Privé des biens & eſtats que j'avoye,
Des vieux amys du pays, de leur chere,
De ceſte Royne, & maiſtreſſe tant chere,
Qui m'a nourri (& ſi ſans rien me rendre
On m'a tollu tout ce qui ſe peut prendre)
Ce neantmoins par mont & par campagne
Le mien eſprit me ſuit & m'accompagne?
Malgré faſcheux j'en jouy, & en uſe:
Abandonné jamais ne m'a la Muſe:

Aucun n'a ſceu avoir puiſſance là.
Le Roy portoit mon bon droit en cela.
Et tant qu'ouy, & nenny ſe dira, (1)
Par l'univers le monde me lira.
Toy donq auſſi, qui as ſçavoir & veine
De la liqueur d'Helicon toute pleine,
Eſcry & ſay que mort, la fauſſe lyce,
Rien que le corps de toy n'enſeveliſſe.

EPITRE LXII.

A M. Peliſſon Preſident de Savoye. (2)

1534.

EXcuſe, las, Preſident très-inſigne
L'eſcrit de cil qui du fait eſt indigne:
Indigne eſt bien quand il veult approucher
L'honneur de cil qu'homme ne deuſt toucher.
Seroit-ce point pour ton honneur blaſmer,
Et le blaſmant, du tout le déprimer?
Certes nenny. Car tout homme vivant
Ne peut aller ton honneur dénigrant.
C'eſt toy qui es le chef & capitaine
De tous eſprits (la choſe eſt bien certaine)

Un

(1) On voit par cet endroit que Marot connoiſſoit la douce facilité de ſa poëſie; & il a raiſon dans ſa prophetie. Puiſqu'il a reſiſté à une épreuve de deux cents ans, il eſt à croire que ſa réputation ira encore loing.

(2) Tiré de l'édition des œuvres de Marot in 16. à Lyon chez Jean de Tournes en 1549. & dans celle de Paris in 16. chez la veuve de François Regnault 1551. On ſent bien que cette piece eſt de Marot, quoiqu'elle porte des marques de ſon affliction.

Un Ciceron quant à l'art d'éloquence,
Pour d'un chaſcun prendre benivolence;
Un Salomon en jugemens parfaits,
Plein de divins, & de tous humains faits,
Un vray Creſus en biens & opulence,
Humble d'autant, & rempli de clemence:
Un où le Roy s'eſt du tout repoſé,
Pour le pays qu'en main luy a poſé,
Regir du tout, auſſi le gouverner,
Droit exercer, & le tout dominer.
Brief, ſi j'avois des langues plus de cent,
Et d'Apollo le ſçavoir tant decent,
Je ne pourrois encor bien ſatisfaire
A declarer l'honneur qu'on te deuſt faire.
Doncques de moy qui ſuis infirme & bas,
Comment pourras appaiſer les debats?
Comment ſeront mes eſperits délivres,
Pour en ton nom publier quelque livres?
Car mes eſcrits n'ont merité ſans faulte
De parvenir à perſonne ſi haulte.
Quoiqu'il en ſoit, la douceur des neuf Muſes
Qui en toy ſont divinement infuſes,
M'ont donné cueur, eſvitant pour un poinct
Prolixité, dire ce qui me poinct.
Las! cher Seigneur, depuis trois mois en çà,
De France ay prins mon chemin par deçà
Pour voltiger & veoir nouveaux pays?
Mais à la fin mes ſens tout esbahis
Si ont été, & meſmes quand ma plume
De ſon plein vol a perdu la couſtume,
Je penſois bien trouver le cas ſemblable
Comme à Paris, mais mon cas eſtoit fable,
Ainſi que voy, car icy la pratique,
M'a bien monſtré qu'elle eſtoit fort ethique,
Et ſerois mis quaſi en deſeſpoir,
Si ce n'eſtoit que j'ay un ferme eſpoir

Que

Que Medecin ſera en cet endroit,
Quand un boiteux tu feras aller droit
Par recipez, en me diſant ainſi
Pourveu tu es; ne te bouges d'icy.
Si te ſuppli, cher Seigneur, qu'il te plaiſe
D'ouir mes dits, les liſant à ton aiſe:
Et me pourveoir de trois mots ſeulement,
Qui me pourront donner allégement.
En ce faiſant ma plume s'enflera,
Et mon voler du tout s'augmentera,
Pour du vouloir auſſi de la puiſſance
Faire devoir & deuë obeiſſance,
Tant en quatrains, dixains, Rondeaux, Ballades
A cil qui rend la ſanté aux malades.
Te ſuppliant de recevoir en gré
L'eſcrit de cil qui n'a cy nul degré,
Et qui tousjours demourra deſpourveu,
Si de par toy en cela n'eſt pourveu.

EPITRE LXIII.

Epiſtre du biau fys de Pazy. Par autre (1) *que par Marot.*

MAdame je vous raime tan,
Mais ne le dite pa pourtan,

Les

(1) Ces deux Epitres, d'un genre très-ſingulier, ne ſont pas de Clement Marot. Peut-être ſont-elles de ſon fils Michel, ou de quelqu'un de ſes diſciples. Elles n'ont de la bizarrerie, que parce qu'elles critiquent un langage bizarre, qui s'étoit introduit à la Cour, où, comme par-tout ailleurs, il y a de ſots parleurs; & ſouvent le plus ſot veut ſe donner

Les muſailles on derozeille,
Celui que fit les gran merveille
Nou doin bien to couché enſemble,
Car je vous rayme, ce me ſemble,
Si for que ne vou lore dize,
Et vou lay bien voulu eſcrize,
Afin de paſlé de plu loing.
Penſé que j'avoy bien beroing
De deveni ſi amouzeu.
O que je ſeſoy bien heuzeu,
Ha madame la renchefie,
Se n'eſt que voſtre fachefie,
Non pa pour vou le reprochez,
May ſi to que je veu touchez
Voſtre joly tetin molet,
Vou m'appellé peti folet,
Et me diran, laiſſé cela,
Vou n'avé rien caché yla,
Dieu, vou devené mou privé,
Où penſé vou eſtre arrivé?
Et me faite laide grimaſſe,
Et tout ainſi qu'une limaſſe,
Qui ſes deu cornuchon retiſe,
Je me recuily, ſan mo diſe,

Tou

le plus d'autorité. La ſimplicité apparente, jointe à la ſingularité du diſcours, ne laiſſe pas de réjouir ceux qui ont la clef de ce langage, ſi aiſé à trouver. La difficulté ne conſiſte que dans un changement de lettres: c'eſt la lettre R. qui eſt miſe ordinairement pour S., ou cette derniere qu'on met au lieu de la lettre R. Le reſte n'eſt que dans l'ortographe, que le peuple & les femmes qui n'ont pas été inſtruites, écrivent encore aujourd'huy de même. J'ai trouvé la prémiere de ces Epitres dans le manuſcrit 496. de M. Baluze, aujourd'huy dans la Bibliotheque du Roy, où elle eſt jointe à des poëſies de Clement Marot & de pluſieurs autres poëtes de ſon temps.

Tou quinau, & tou marmiteu.
Quan la dame a le cueur piteu,
C'eſt une ſi joyeure chore.
Et dit le Norman de la rore,
Si une fille eſt orgueilleure
C'eſt une chore pezilleure
Pour un biau jeune ſi & ſage.
Car il n'y a ſi biau virage,
Qui ne s'en voire egratigné.
May encor qu'arié vou gaigné
Si j'en mouſoy, ou enviſon?
Ha cœur plu dur qu'un potizon,
Tant tu me donne de travau.
Si tu ſçaviez ten que je vau,
Tu feriez de moi plu gran feſte,
J'ai eu le pry de l'arbaleſte,
Je chante comme un pazoquet,
Je ne voua jamais ſan bouquet,
J'ay plu de bonnets que de teſte,
J'ay mon biau pourpoin des gran feſte,
Des jourouvrié, & des dimanche,
Tou les moy deu chemire blanche
Pour eſtre ny ſalle ny ort.
J'ai eſté juſques a Nyort.
Deja deu fois pour vois le monde.
Il eſt vrai que voureſte blonde,
Et auſſi blanche comme laict.
Et auſſi je ne ſuy pa laid,
Car chacun me dit en maint lieu,
Adieu haut le biau fy, adieu,
Adieu hau reſpon ſe tu veu,
Le biau fy au jaune cheveu.
Je crai que tresbien il entende,
Car j'ai les cheveu qui me pende
Deſſus la chemire froncée.
La petite jambe trouſſée,

Pour danſez haye de bretaigne,
Et les paſſepié d'Allemaigne,
Il eſt vrai qu'a la baſſe dance
Je n'y vien pa a la cadance,
May de branle & puy la recoupe
Des deu pié je les vou recouppe
Menu comme chair a paſté.
Le fi de Guillaume Gaſté
Au pri de moi n'eſt qu'un canar,
J'an veu bien croize Jan Benar,
Ou Chauvin, à qui Dieu pardoin.
A propo vou ſouvien ty poin
Du jour de la ſin Nicoula,
Que j'etien tou deux ſi treſla
D'avor dancé? vou commenſite,
Auſſi tresbien vourachevite:
C'eſt au jardin mon peze entry,
D'avantuze me rencontri
Aupres de vou, & ſi avoy
Touriou lyeu deſſu voſtre voy,
Laquelle me ſembly depui
Auſſi claize que liau de puy:
May ſe piar nou regardet.
Qui de gran jalourie ardet,
Et quan il m'eu bien eſpié,
Vou me marchiſte ſur le pié,
Si fort, en me ſarran la main,
Que j'en clochy le lendemain.

EPITRE LXIV.

Reſponce de la dame, au jeune Fy de Pazy.

POur vou reſpondre, mon Amy,
J'ay veu voſtre lettre a demy,
Car mon mazy lor arrivit,
Qui en la lirant me trouvit,
Et Dieu ſcet ſi je fu fachée,
J'euſſe voulu eſtre ecorchée,
Parmanda voyze toute morte:
May ce que plu me reconforte,
C'eſt que mon mazy n'en vy rien,
Et auſſi que je ſçay tro bien
Qui n'en eu pas eſté conten.
Notre aprenty vin ecoutan,
Pour ouy ce qui me diſet,
May mon povre cœur ſouſpiſet
De gran douleur & de triſteſſe.
Si je n'euſſe eſté la maiſtreſſe
Mon amy j'eſtes affolee.
Votre lettre m'a conſolée,
Quan j'ai connu que m'aymez tan
Je ne le veu croize pourtan,
Car les homme ſon tou trompeu,
Et les femme on touriou peu
D'eſtre par leu dits aburée,
J'enten qui ne ſon pa rurée:
Et de moy, la mercy a Dieu,
Je puy bien allez en tou lieu,
Et frequentez parmy le monde.
Vou me dites que je ſuis blonde:
May je crai qui vou plait a diſe

Auſſi je ne m'en foua que riſe:
Si ſui je comm'une autre belle.
Vou m'eſcrivé que ſuy rebelle,
Et quan vou mé voulé touchez:
Que je ne vou laiſſe aprochez:
Il eſt bien vrai que je m'en fache:
Car une belle dame cache
Tou les jour, & le plus ſouven
Son biau tetin, & ſon devan,
Par votre lettre vou vanté
Que comme un oyreau vou chanté
Je vou reſpon qu'en ſui bien ayre:
Car quan je ſezets à mallaire,
Voſtre chan me reſiouyſet.
Un jour mon mazi me diſet
Qui voudroit ſçavoir la muſicle,
Pour la chanté en la bouticle.
Vou me mandé par voſtre lettre
Qu'avez le pri de labaleſtre:
Et qu'eſte for propre, & mignon,
Touriou veſtu comme un oignon,
Don en cela vou m'avé fait
Un ſingulier plairir parfait:
Car c'eſt l'honneur d'un biau jeune homme
D'avoir habillemen gran ſomme:
Et auſſi que c'eſt la rairon
Qu'un biau ſi de bonne mairon
Set touriou fort bien accoutré.
De ma par je vouray montré.
Si vouravé bonne memoiſe,
Notre jeu de bille d'ivoiſe:
Et ma zobbe d'un fin dra noir.
Vou varriez, ſi voulé veoir,
Tou mes mancheſons de velour,
Mes ſolié qui ne ſon pas lour,
Pour entambez noſtre Ruiſſiau

Et ma cotte de dra de ſiau
Bien teinte que me la donna
Le ſiſe Jan, quan ordonna
Et voulu par ſon teſtamen,
Que je l'euſſe ſoudainemen.
Ha ſi j'eſtiez tou deu enſemble,
Je vou conteſoy, ſe me ſemble,
Cen mille bon peti prepo,
Toute nui je per le repo,
Tan, & ſi fort en vou je penſe
Je ne ſet quelle recompenſe
Vou m'en feſez: ſi ſuis je ſeuſe,
Que n'atten maintenant que l'heuſe;
Que vou reveniez de Lyon:
Vou me donrez un million
De biau cordon de ſaye fine,
Pour en donner en ma voirine,
Laquelle à vou ſe recommande.
Autre chore ne vou demande
Qu'autant en un mot comme en cen
Qu'à vour aymé mon cœur conſen:
Vou ſupplian, mon dour amy.
N'eſtre à me reſpondre endormy,
Si ne vené bien to icy:
Car je ſeſets en gran ſouci,
Si je navetz de vo nouvelle:
Je prie à Dieu qui ſeynt telle
Que pour vrai je les vou deſiſe.
Et à tant feſay fin d'eſeriſe.
C'eſt de Pazy ce jour & an,
Que je m'en ally droit à Lan.

BALLADE I.

Des enfans ſans ſoucy. (1)

1512.

Ui ſont ceux-là, qui ont ſi grand' envie
Dedans leur cueur & triſte marriſſon,
Dont ce pendant, que nous ſommes en vie,
De maiſtre Ennuy n'eſcoutons la leçon?
Ils ont grand tort, veu qu'en bonne façon,
Nous

(1) On voit bien que cette Ballade eſt une des premieres pieces de la jeuneſſe de Clement Marot. Peut être l'a-t-il faite dans le temps qu'il étoit au Palais, où il apprenoit la pratique; mais on y ſent une légereté & un agrement qui manque quelque fois à des Ouvrages d'un âge plus mûr & plus avancé. Les enfans ſans ſouci étoient une troupe de jeunes gens adonnez à jouer & repreſenter des farces qui étoient des Comedies ordinaires de ce temps-là. Voyez *Du Verdier* en ſa *Bibliotheque*. Et voicy ce que l'Abbé *d'Aubignac* dit de la vie de ces ſortes de gens. „ La „ ſocieté des Comediens étoit alors comme une trou„ pes de perdus & de débauchez, & la licence de cet-

Nous conſommons noſtre fleuriſſant aage.
Sauter, danſer, chanter à l'advantage,
Faux envieux, eſt-ce choſe qui bleſſe?
Nenny, pour vray, mais toute gentilleſſe,
Et gay vouloir, qui nous tient en ſes laqs.
Ne blaſmez point donques noſtre jeuneſſe,
Car noble cueur ne cherche que ſoulas.

Nous ſomme druz, chagrin ne nous ſuit mye:
De froid ſoucy ne ſentons le friſſon:
Mais dequoi ſert une teſte endormie?
Autant qu'un bœuf dormant près d'un buyſſon.
Langards picquans plus fort qu'un heriſſon,
Et plus reclus qu'un vieil corbeau en cage,
Jamais d'autrui ne tiennent bon langage,
Tousjours s'en vont ſongeans quelque fineſſe:
Mais entre nous, nous vivons ſans triſteſſe,
Sans mal penſer, plus aiſes que Prelats.
D'en dire mal, c'eſt donques grand' ſimpleſſe,
Car noble cueur ne cherche que ſoulas.

Bon cueur, bon corps: bonne phizionomie,
Boire matin, fuir noiſe, & tanſon:
Deſſus le ſoir, pour l'amour de s'amie
Devant ſon huis la petite chanſon:

Tren-

„ cette vie attirant beaucoup de jeunes hommes, par „ diverſes conſiderations, les Rois les noterent d'in- „ famie, pour divertir de cette débauche licentieuſe „ les enfans de bonne famille, par la honte publi- „ que & la crainte d'être à jamais incapables d'ap- „ procher les gens d'honneur. " L'Abbé d'*Aubignac projet du Theatre* pag. 350. Edit. d'Amſterd. 1715. Il paroît parlà que Marot dans ſa jeuneſſe s'étoit enrôlé dans cette troupe; & cela étoit fort de ſon goût.

Trencher du brave, & du mauvais garſon:
Aller de nuict, ſans faire aucun outrage:
Se retirer, voilà le tripotage:
Le lendemain recommencer la preſſe.
Concluſion, nous demandons lieſſe:
De la tenir jamais ne fuſmes las:
Et maintenons que cela eſt nobleſſe,
Car noble cueur ne cherche que ſoulas.

ENVOY.

Prince d'amours, à qui devons hommage,
Certainement c'eſt un fort grand dommage,
Que nous n'avons en ce monde largeſſe
Des grans treſors de Juno la Deeſſe
Pour Venus ſuivre: & que Dame Pallas
Nous vinſt après resjouyr en vieilleſſe,
Car noble cueur ne cherche que ſoulas.

II.

Le Cry du jeu de l'Empire d'Orleans. (1)

LAiſſez à part vos vineuſes tavernes,
Muſeaux ardans, de rouge enluminez:
Renjeuniſſez, ſaillez de vos cavernes
Vieux accroupiz, par aage examinez:
Voicy les jours qui ſont determinez
A blaſonner, à deſgorger, & dire:
Voici le temps, que ſuppots de l'Empire
Doi-

(1) *Le Jeu de l'Empire d'Orleans.*] J'ignore ce que c'eſt, mais comme la Ballade eſt aſſez mediocre, on ne perd pas beaucoup à l'ignorer.

Doivent par droit leurs conſtumes tenir:
Si voulez donc paſſer le temps, & rire,
N'y envoyez, mais penſez de venir.

Harnois, chevaux, fiffres, tabours, & trompes
Riches habits, & grans bragues avoir,
Ce ne ſont pas de l'Empire les pompes,
Leurs mots, leur jeu, c'eſt cela qu'il faut veoir:
Qui voudra donc des nouvelles ſçavoir,
Qui ne ſçaura des follies cent mille,
Qui ne ſçaura mainte abuſion vile,
Sans trop picquer, l'en ferons ſouvenir:
Pourtant, Seigneur de ceſte noble ville,
N'y envoyez, mais penſez de venir.

N'ayez pas peur, Dames gentes, mignonnes,
Qu'en nos papiers on vous vueille coucher,
Chaſcun ſcait bien qu'eſtes belles & bonnes,
On ne ſçauroit à vos honneurs toucher.
Qui eſt morveux, ſi ſe voyſe moucher.
Venez, venez ſots, ſages, folz, & folles;
Vous muſequins, qui tenez les eſcolles (1)
De caqueter, faire, & entretenir,
Pour bien juger, que c'eſt de nos parolles,
N'y envoyez, mais penſez de venir.

ENVOY.

Prince, le temps, & le terme s'approche;
Qu'Empiriens par deſſus la bazoche
Triumphe

(1) *Muſequins.*] Ce ſont les filles gayes & enjouées; & peut-être même celles qui ne ſont pas indifférentes à l'humanité.

Triumpheront pour honneur maintenir:
Toutes, & tous ſi trop fort on ne cloche,
N'y envoyez, mais penſez de venir.

III.

De Frere Lubin. (1)

POur courir en poſte à la ville
Vingt fois, cent fois, ne ſcai combien:
Pour faire quelque choſe ville,

Fre-

(1) Cette Ballade eſt faite contre les Moines en général: mais heureuſement ils ſont bien changez. Ce ne ſont plus ces gens livrez à toutes ſortes de vices. La vertu n'eſt pas chez eux entierement éteinte. Les Benedictins autrefois ſi adonnez au vin, à la bonne chere, à l'oiſiveté & à toutes ſes filles, ſont aujourd'hui tout-autres. On les voit ſtudieux, vigilans, laborieux, & ſi induſtrieux, ſur tout en matiere de vieux titres, que les Provinces ont déjà commencé à les redouter. C'eſt un des biens que leur a valu la Réforme. Les Religieux de Ciſteaux jadis un peu libertins, s'occupent à preſent dans leur ſolitude à bien recevoir leurs amis: & quand il s'y trouve quelques amies, la fête n'en eſt que plus agréable. Les Carmes ſi anciens, qu'ils ont preſque fait le monde, ne ſuivent tout au plus que la fable; ſi le reſte vient, ils en louënt Dieu, & ne le refuſent pas. Les Cordeliers & les Auguſtins ne ſont plus capables de débaucher quelque fille de bon maintien, on s'en méfie. Ils ne s'attachent donc qu'à celles qui au beſoin les pourroient prévenir. Les Dominicains ſont Janſeniſtes; ainſi quand ils ſe divertiſſent, c'eſt pour l'amour de Dieu, & les choſes n'en vont que mieux. Oh! cela n'étoit pas ainſi du temps de Marot; & il avoit raiſon de faire cette ſatire ſi vive contre les Moines: mais aujourd'huy il auroit grand tort.

Frere Lubin le fera bien : (1)
Mais d'avoir honneſte entretien,
Ou mener vie ſalutaire,
C'eſt à faire à un bon Chreſtien,
Frere Lubin ne le peut faire.

Pour mettre (comme un homme habile)
Le bien d'autruy avec le ſien, (2)
Et vous laiſſer ſans croix, ne pile ;
Frere Lubin le fera bien.
On a beau dire, je le tien,
Et le preſſer de ſatisfaire,
Jamais ne vous rendra rien.
Frere Lubin ne le peut faire.

Pour desbaucher par un doux ſtile
Quelque fille de bon maintien,
Point ne faut de vieille ſubtile, (3)
Frere Lubin le fera bien.
Il preſche en Theologien,
Mais pour boire de belle eau claire,

Fai-

(1) *Frere Lubin*] Nom que nos ſatiriques François, ſur-tout les Huguenots donnoient autrefois aux Moines mandians. Ainſi cette Ballade regarde tout l'Etat de la Moinerie.

(2) Les Moines n'ont pas encore oublié tout-à-fait cela.

(3) Les vieilles revenuës de la bagatelle, ont de tout temps été fort intelligentes dans ces ſortes de négociations ; témoin ce que dit ſi agréablement *Coquillart*, lorſqu'il parle d'une aimable femme, qui reſſentoit ce qu'il y a de plus effectif dans l'amour.

„ *Sa fille de chambre eſt leans*
„ *Qui la ſert de menus ſuffrages* ;
„ *Elle a ſa vieille aux yeux rians*
„ *Qui ne la ſert que de Courtages.*

Faites la boire à voſtre chien,
Frere Lubin ne le peut faire.

ENVOY.

Pour faire plus toſt mal que bien,
Frere Lubin le fera bien:
Et ſi c'eſt quelque bon affaire,
Frere Lubin ne le peut faire.

IV.

Du temps que Marot eſtoit au Palais à Paris, & qu'il y apprenoit à eſcrire (1)

1513.

MUſiciens à la voix argentine,
Doreſnavant comme un homme eſperdu
Je chanterai plus haut qu'une bucine:
Helas ſi j'ay mon joly temps perdu,
Puis que je n'ai ce que j'ai pretendu,
C'eſt ma chanſon, pour moy elle eſt bien deuë:
Or je vois veoir, ſi la guerre eſt perduë,
Ou s'elle picque ainſi qu'un heriſſon.

Adieu

(1) Marot étoit apparemment dans un bureau du greffe du Palais, ou chez quelque Procureur, ce fut en quittant cette occupation, qu'il écrivit cette Ballade; ainſi ce fut avant le *Jugement de Minos* & la *Deſcription du Temple de Cupidon*, & par conſequent avant que d'entrer Page chez M. de Villeroy. C'étoit pendant la guerre qui finit ſur la fin de 1513. Il paroît par les vers 7. & 8. que cette guerre étoit ſur ſa fin; & c'étoit vrai ſemblablement l'année même 1513. que l'on commençoit à parler de paix.

Adieu vous di mon Maiſtre Jean Griffon:
Adieu Palais, & la Porte Barbette (1)
Où j'ai chanté mainte belle chanſon
Pour le plaiſir d'une jeune fillette.

Celle qui c'eſt, en jeuneſſe eſt bien fine,
Ou j'ai eſté aſſez mal entendu:
Mais ſi pour elle encores je chemine,
Parmy les pieds je puiſſe eſtre pendu:
C'eſt trop chanté, ſifflé, & attendu
Devant ſa porte, en paſſant par la ruë.
Et mieux vaudroit tirer à la charruë.
Qu'avoir tel' peine, ou ſervir un maſſon.
Bref, ſi jamais j'en tremble de friſſon,
Je ſuis content qu'on m'appelle Caillette. (2)
C'eſt trop ſouffert de peine & marriſſon
Pour le plaiſir d'une jeune fillette.

Je

(1) La porte barbette étoit dreſſée dans la vieille ruë du Temple à Paris vers l'endroit où aboutit la ruë & le Monaſtere des Blancs-manteaux, (*Sauval Antiquitez de Paris* Tom. 1. p. 34. & 164.) C'étoit près de là ſans doute que logeoit cette premiere Maitreſſe de Clement Marot.

(2) *Caillette.*] étoit un fou de la Cour ſous Charles VIII. Louis XII. & peut-être François I. On voit ſon portrait, ou ſa figure dans la *Nef des fous* imprimée en 1497. *Notes ſur Rabelais* L. 3 ch. 36. Bonnaventure Deſpériers l'a placé au commencement de ſes Contes. Ce fou eut tant de réputation que ſon nom eſt devenu une eſpece de proverbe, pour dire un ſot, un imbecile, comme on le voit par la *Satire Menipée Tom. 1. pag. 106. Edition de* 1711. „ Et „ n'eſt ſans cauſe que les autres nations nous appel„ lent Caillettes, puiſque comme pauvres cailles „ coëffées (c'eſt-à-dire comme femmelettes) & trop „ crédules, les prédicateurs & Sorboniſtes... nous „ font donner dans les retz des tirans ". Il eſt encore pris au même ſens *pag.* 83. du même volume.

Je quitte tout, je donne, je reſigne
Le don d'aymer, qui eſt ſi cher vendu.
Je ne dy pas que je me determine
De vaincre Amour, cela m'eſt deffendu,
Car nul ne peut contre ſon arc tendu.
Mais de ſouffrir choſe ſi mal congruë,
Par mon ſerment je ne ſuis plus ſi gruë.
On m'a aprins tout par cueur ma leçon,
Je crains le guet, c'eſt un mauvais garſon,
Et puis de nuit trouvez une charrette,
Vous vous caſſez le nez comme un glaçon
Pour le plaiſir d'une jeune fillette.

ENVOY.

Prince d'amour regnant deſſous la nuë,
Livre la moi en un lict toute nuë, (1)
Pour me payer de mes maux la façon:
Ou la m'envoye à l'ombre d'un buiſſon,
Car s'elle eſtoit avecques moy ſeulette,
Tu ne vis onc mieux planter le creſſon,
Pour le plaiſir d'une jeune Fillette.

(1) Tout jeune qu'a été Marot, il auroit cru perdre ſon tems, que de ſoupirer auprès des belles. Il en vouloit venir à la concluſion déciſive. Il voyoit les Dames à la Maréchal d'Hocquincourt, qui n'aimoit pas en ſot, comme il eſt dit dans cette inimitable converſation de *S. Evremont*, qui en a fait le chef-d'œuvre de ſes ouvrages.

V.

D'un amant ferme en ſon amour, quelque rigueur que ſa Dame lui faſſe. (1)

1524.

PRès de toi m'a fait arreſter
Amour qui tousjours me remord,
Mais d'en partir faut m'appreſter,
Sans en ce pourſuivre ma mort.
Bel Acueil qui m'a ris, me mord,
Et tourne ma joye en deſtreſſe,
Pour avoir quis en trop haut port
Premiere, & derniere maiſtreſſe.

Ha mon cueur, que voy regretter,

Tu

(1) Cette Ballade fut faite à l'occaſion du changement que Marot apperçeut dans cette premiere maitreſſe, qu'il a ſi tendrement aimée; mais qui ne lui rendoit pas tout-à-fait la pareille. C'étoit Diane de Poitiers, comme on l'a vû dans la préface à l'année 1526. Le Poëte fait ici des proteſtations qui ne durerent pas longtems. Car l'année d'après il fut pris au même piege; tant eſt vrai ce que dit un maître de l'art; C'eſt le *Champion des Dames, fol. 76.* où il parle des femmes.

Tous à ſes rets prend & attrape.
N'eſt homme tant puiſſant & ſaige,
Lequel puiſſe eſviter ſa trappe,
Se Dieu ne lui fait advantaige
Pour empeſcher notre linaige:
Le Diable en elle a fait hocquet
Et el' comme chat au fromaige
Nous attrape à ſon trébuchet.

Tu cherches trop heureux confort:
Foible ſuis pour te conqueſter
Un Chaſteau de ſi grand effort:
Si vivras tu loyal & fort.
Et combien que rigueur t'oppreſſe,
Je veux que la tiennes (au fort)
Premiere, & derniere maiſtreſſe.

Premiere, car d'autre accointer
Ne me vint onques en record.
Et derniere, car la quitter
Jamais je ne ſerai d'accord.
Premiere me ſerre & entord:
Derniere peut m'oſter de preſſe.
Bref, elle m'eſt (ſoit droit, ou tort)
Premiere, & derniere maiſtreſſe.

ENVOY.

Adieu donc cueur de noble apport,
Taché d'ingratitude expreſſe:
Adieu du ſervant ſans ſupport
Premiere, & derniere maiſtreſſe.

VI.

Ballade qu'il compoſa en priſon contre Iſabeau, qui fut s'amye, contre l'inconſtance de laquelle il avoit compoſé le Rondeau 66 qui ſe commence, Comme inconſtante &c. qui fut cauſe de ſa priſe. (1)

1525.

UN jour j'eſcrivis à m'Amye
Son inconſtance ſeulement, (2)
Mais elle ne fut endormie
A me le rendre chaudement:
Car dès l'heure tint parlement
A je ne ſçay quel Papelard, (3)

Et

(1) Le Poëte fit cette jolie Ballade peu de temps après avoir eté arrêté; & ſans doute lors qu'ayant paru devant le Lieutenant Criminel, il ſceut qu'il étoit accuſé d'avoir mangé du lard en Carême comme on le remarque par une note, qui eſt dans la Table de l'édition faite à Nyort en 1596. ſur l'Epitre 10. Voyez ce qu'on a dit de cette Ballade dans la préface à la fin de l'année 1525.

(2) Il parle du Rondeau 66. qui fut cauſe de ſon empriſonnement.

(3) Ce Papelard étoit le S. Bouchar Docteur en Theologie, & Inquiſiteur de la foy, à la requête duquel Marot fut arrêté, comme on le voit par l'Epitre 10. Diane de Poitiers lui avoit denoncé le Poëte, comme Lutherien, pour avoir mangé du lard en Carême. Aviſez-vous après cela de choquer un ſexe auſſi vif ſur la vengeance que ſur le plaiſir. *Papelard*;] terme comique fort uſité dans nos vieux auteurs pour dire hypocrite: comme papelardie eſt miſe dans le *Roman de la Roſe* pour hiprocriſie, c'eſt

Et lui a dict tout bellement,
Prenez le, il a mangé le lard. (1)

Lors ſix pendars ne faillent mye

en ce ſens que *Rabelais* dit, liv. 2. ch. 29. *un tas de papelarts & faux prophetes.* LA FONTAINE s'en ſert plus d'une fois, & ſur tout dans le conte de ſon *Hermite*, c'étoit matiere propre à employer ce mot.

Le PAPELARD *contrefait l'étonné...*
O PAPELARS, *qu'on ſe trompe à vos mines!*

(1) *Prenez-le, il a mangé le lard*;] La note de l'édition de Nyort ſur l'Epitre 10. dit que Marot fut accuſé de Lutheraniſme, & arrêté priſonnier pour avoir mangé du lard en Carême. Cela n'eſt ſans doute appuyé que ſur le refrain de cette Ballade. Mais malgré la note, je crois que c'eſt ſeulement ici une application du vieux proverbe François, qui ſignifioit une faute vraie ou fauſſe, & quelquefois peu importante. *Du Haillan* l'employe en ce ſens dans l'*Etat des affaires de France*, liv. 3. p. 235. lorſqu'il parle de la réunion des grands fiefs à la Couronne: *Nos Rois ne pouvant ſupporter* (les ſeigneurs proprietaires des Grands fiefs) *commencerent peu-à-peu par diverſes façons à abaiſſer & ravaler leur grandeur, tantôt par une voye & tantôt par une autre, leur faiſant croire, comme on dit en François,* QU'ILS AVOIENT MANGE' LE LARD, *Et les faiſant par ſubtiles menées & ſuppoſitions de crimes, convaincre de crime de felonie, leur empietoient leurs terres. De cette façon ſont venus à la Couronne les Duchez de Normandie, de Guyenne* &c. Un des heritiers & des ſucceſſeurs de Marot s'eſt ſervi de ce même proverbe, comme d'un bien de famille. C'eſt *la Fontaine* lorſqu'il parle de ſon hermite dans ſes Contes.

Au demeurant, il faiſoit le cafard,
Se renfermoit, voyant une femelle
Dedans ſa coque, & baiſſoit la prunelle,
Vous n'auriez dit qu'il eût Mangé le lard.

A me ſurprendre finement:
Et de jour pour plus d'infamie
Firent mon empriſonnement.
Ils vindrent à mon logement:
Lors ce va dire un gros paillard,
Par la morbieu voyla Clement,
Prenez le, il a mangé le lard.

Or eſt ma cruelle ennemie
Vengée bien amerement:
Revenge n'en veux, ne demie. (1)
Mais quand je penſe, voirement
Elle a de l'engin largement, (2)
D'inventer la ſcience, & l'art
De crier ſur moi hautement,
Prenez le, il a mangé le lard.

ENVOY.

Prince, qui n'euſt dit plainement

La

(1) *Ne demie*,] Pour dire point du tout, en aucune maniere. *La Fontaine* ſe ſert encore dans ces derniers temps, de cette façon de parler, à l'imitation de Marot, & de nos autres Poëtes anciens. C'eſt dans ſon *Oraiſon de St. Julien*, où il dit,

Où ſans pact ne demi
L'on ſe guerit, l'on guerit ſa monture.

C'eſt-à-dire, ſans aucun pact.

(2) *Engin*,] Pour eſprit, tiré du Latin, *ingenium*. Ce terme avoit déjà vieilli, & Marot ne l'employe en ce ſens qu'en deux endroits de ſes ouvrages, ſçavoir dans cette Ballade, & vers le commencement de ſa verſion de la Metamorphoſe: mais il paroît que le Poëte l'a malicieuſement employé ici, à cauſe de l'équivoque qu'il faiſoit naître dès-lors à l'imagination. Voyez ce qui en eſt dit au même endroit de la Preface.

La trop grand' chaleur, dont elle art, (1)
Jamais n'euſt dit aucunement
Prenez le, il a mangé le lard.

VII.

De S'amie bien belle. (2)

1527.

AMour me voyant ſans triſteſſe,
Et de le ſervir desgouté,

M'a

(1) Quoique Diane eût quitté Marot, il avoit tort de dire que c'étoit par la trop grand' chaleur dont elle ardoit, puiſqu'il n'avoit obtenu d'elle que de legers préliminaires. Elle étoit ennuyée de l'avoir aimé deux ans; elle change pour une inclination plus nouvelle, & par conſéquent plus vive. Hé bien! qu'y a-t-il d'étonnant? Cela eſt dans l'ordre.

(2) Marot fit cette agréable Ballade en 1527. au commencement de ſes amours avec Madame Marguerite Ducheſſe d'Alençon. Il étoit dégouté d'aimer, par les traverſes qu'il avoit receuës de la part de Diane de Poitiers, dont il ne put conduire à bien l'amitié ſi tendre qu'elle lui avoit témoignée d'abord. Madame Marguerite prevint le Poëte par des marques de bontez, qu'il n'auroit oſé eſperer d'une perſonne de ce rang. La Princeſſe qui ne pouvoit élever Marot juſques à elle, voulut bien s'abaiſſer juſqu'à lui.

Amours, que vous en faut plus dire:,
Il appetiſſe & humilie
Sageſſe, Royaume & Empire
Amours tout vaine, tout amolie.

C'eſt ce que dit un ancien maître (Le *Champion des Da-*

M'a dit, que fiſſe une maiſtreſſe,
Et qu'il ſeroit de mon coſté.
Après l'avoir bien eſcouté,
J'en ay fait une à ma plaiſance,
Et ne me ſuis point meſconté,
C'eſt bien la plus belle de France.

Elle a un œil riant, qui bleſſe
Mon cueur tout plein de loyauté,
Et parmy ſa haute nobleſſe
Meſle une douce privauté:
Grand mal ſeroit, ſi cruauté
Faiſoit en elle demourance:
Car quand à parler de beauté,
C'eſt bien la plus belle de France.

De fuir s'amour, qui m'oppreſſe
Je n'ai pouvoir, ne volonté,
Arreſté ſuis en ceſte preſſe

Com-

Dames fol. 198.) Et *Buſſi Rabutin* auteur pratic s'exprime là-deſſus avec autant de verité que de naïveté.

L'amour égale ſous la loy
La bergere avecques le Roy,
Sitoſt qu'il en fait ſa maitreſſe,
Sitoſt qu'elle a pû l'engager,
La bergere devient Princeſſe,
Ou le Prince devient berger.

Peut être tous les deux arrivent-ils en même temps. Marot s'apparceut donc que cette bonté tournoit vers l'amour, & il en profita: mais Madame d'Alençon, ſoit verité, ſoit badinage, ne parut pas contente de ſe voir apellée ſeulement la plus belle de France. Elle s'en plaignit au Poëte, qui ſe corrigea très-ingénieuſement par l'Elegie 10. Voyez ce qui eſt dit de cette Ballade dans la Préface vers le milieu de l'année 1527.

Comme l'arbre en terre planté.
S'esbahit on, ſi j'ai planté
De peine, tourment, & ſouffrance?
Pour moins on eſt bien tourmenté:
C'eſt bien la plus belle de France.

ENVOY.

Prince d'amours, par ta bonté
Si d'elle j'avois jouyſſance,
Onc homme ne fut mieux monté: (1)
C'eſt bien la plus belle de France.

VIII.

A Madame d'Alençon Marguerite de Valois. Sœur unique du Roy pour eſtre couché en ſon eſtat. (2)

1518.

PRinceſſe au cueur noble & raſſis,
La fortune, que j'ai ſuivie,
Par force m'a ſouvent aſſis
Au froid giron de triſte vie,
De m'y ſeoir encor me convie,
Mais je reſpons (comme faché)

D'eſtre

(1) Voyez ſur cet Envoy le même endroit de la Preface.

(2) L'an 1518. François I. donna Marot à Madame Marguerite ſa ſœur, en qualité de Valet de-chambre; & le Poëte adreſſa cette Ballade à la Princeſſe, pour être mis ſur l'Etat de ſa Maiſon. Voyez la note ſur l'Epitre 2.

D'eſtre aſſis je n'ai plus d'envie:
Il n'eſt que d'eſtre bien couché.

Je ne ſuis point des exceſſifs
Importuns, car j'ai la pepie:
Dont ſuis au vent comme un chaſſis,
Et debout ainſi qu'une eſpie: (1)
Mais s'une fois en la copie
De voſtre eſtat je ſuis merché, (2)
Je crirai plus haut qu'une pie,
Il n'eſt que d'eſtre bien couché.

L'un ſouſtient contre cinq ou ſix
Qu'eſtre accoudé, c'eſt muſardie,
L'autre, qu'il n'eſt que d'eſtre aſſis
Pour bien tenir chere hardie:
L'autre dit que c'eſt melodie
D'un homme debout bien fiché
Mais quelque choſe que l'on die,
Il n'eſt que d'eſtre bien couché.

ENVOY.

Princeſſe de vertu remplie,
Dire puis, comme j'ai touché,
Si promeſſe m'eſt accomplie,
Il n'eſt que d'eſtre bien couché.

(1) *Eſpie.*] Ce vers eſt tiré de François Villon, qui dans la Ballade ſur ſon appel, met, *aux champs debout comme une eſpie.* C'eſt à dire comme un eſpion.

(2) *Merché.*] Pour marqué.

IX.

De la naiſſance de feu Monſieur le Dauſin, François. (1)

1517.

QUand Neptunus puiſſant Dieu de la Mer
Ceſſa d'armer Carraques, & Galées,
Les Galliquans bien le deurent aymer, (2)
Et reclamer ſes grans undes ſalées;
Car il voulut en ſes baſſes vallées
Rendre la mer de la Gaulle hautaine
Calme, & paiſible, ainſi qu'une fontaine:
Et pour oſter mathelots de ſouffrance,
Faire nager en ceſte eau claire, & ſaine
Le beau Dauphin tant deſiré en France.

Nymphes des bois, pour ſon nom ſublimer,
Et eſtimer, ſur la mer ſont allées,
Si furent lors, comme on peut preſumer,
Sans eſcumer les vagues ravallées:
Car les fort vents eurent gorges hallées:
Et ne ſouffloient, ſinon à douce aleine:
Dont mariniers vogoyent en la mer plaine,
Sans craindre en rien des orages l'outrance,
Bien prevoyans la paix, que leur ameine

Le

(1) La naiſſance de François Dauphin arriva le 28. Fevrier 1517. près de ſix mois après la paix concluë entre François I. & Charles d'Autriche, qui a depuis été ce redouté Empereur Charles Quint.

(2) *Galliquans*,] Les François.

Le beau Dauphin tant deſiré en France.

Monſtres Marins vit-on lors aſſommer,
Et conſommer tempeſtes devallées,
Si que les nefs ſans crainte d'abiſmer
Nageoient en mer à voilles avallées.
Les grans poiſſons faiſoyent ſauts, & hullées,
Et les petits d'une voix fort ſeraine
Doucettement avecques la ſerayne
Chantoyent au jour de ſa noble naiſſance,
Bien ſoit venu en la mer ſouveraine
Le beau Dauphin tant deſiré en France.

ENVOY.

Prince Marin fuyant œuvre vilaine,
Je te ſupply garde que la balaine
Au Celerin plus ne face nuyſance,
Affin qu'on ayme en ceſte mer mondaine
Le beau Dauphin tant deſiré en France.

X.

Du triumphe d'Ardres & Guignes, par les Rois de France, & d'Angleterre. (1)

1520.

AU camp des Rois les plus beau de ce monde
Sont arrivez trois riches eſtendars:
Amour

(1) La paix faite entre François I. & Henry VIII. Roy d'Angleterre avoit été renouvellée & affermie en 1518. mais l'élevation de Charles-Quint à l'Empire en 1519. donna lieu à François & à Henry de

Amour tient l'un de couleur blanche, & munde,
Triumphe l'autre avecques ſes ſouldars
Vivement paincт de couleur celeſtine:
Beauté après en ſa main noble, & digne
Porte le tiers tainct de vermeille ſorte:
Ainſi chaſcun richement ſe comporte,
Et en tel ordre, & pompe primeraine
Sont venu veoir la Royalle cohorte
Amour, Triumphe, & Beauté ſouveraine.

En ces beaux lieux plus toſt, que vol d'Aronde,
Vient celle Amour des Celeſtines pars,
Et en apporte une vive, & claire unde,
Dont elle eſtainct les fureurs du Dieu Mars:
Avecques France, Angleterre enlumine,
Diſant, il faut qu'en ce Camp je domine:
Puis à ſon vueil fait bon guet à la porte,
Pour empeſcher, que Diſcordre n'apporte
La pomme d'or, dont vint guerre inhumaine:
Auſſi affin que ſeulement en ſorte
Amour, Triumphe, & Beauté ſouveraine.

Pas ne convient, que ma plume ſe fonde

A

ſe joindre plus étroitement qu'auparavant; ils indiquerent une entrevuë entre Ardres & Guynes au mois de Juin 1520. Les Reines & les Dames furent de la fête: les deux Rois également pompeux y firent paroître leur magnificence avec une extrême profuſion. On nomma cette entrevuë le Camp du drap d'or. Les deux Rois, après avoir parlé de leurs affaires, paſſerent douze jours enſemble en feſtins & en tournois. Mais ſur la fin il s'éleva une horrible tempête, qui renverſa dans la bouë toutes ces belles tentes de brocard d'or & de ſoye: c'eſt donc cette entrevuë que Marot apelle dans cette ballade, le *Triumphe d'Ardres & Guynes.*

A rediger du triumphe les arts,
Car de ſi grans en hauteſſe profonde
N'en firent onc les belliqueurs Ceſars.
Que diray plus, richeſſes tant inſigne
A tous humains bien demonſtre, & deſigne
Des deux partis la puiſſance très-forte.
Bref, il n'eſt cueur qui ne ſe reconforte
En ce pays, plus qu'en mer la ſeraine,
De veoir regner (après rencune morte)
Amour, Triumphe, & Beauté ſouveraine.

ENVOY.

De la beauté des hommes me deporte:
Et quand à celle aux Dames, je rapporte,
Qu'en ce monceau laide ſeroit Helaine.
Porquoy concludz, que ceſte terre porte
Amour, Triumphe, & beauté ſouveraine.

XI.

De l'arrivée de Monſeigneur d'Alençon en Haynaut. (1)

1521.

DEvers Haynaut, ſur les fins de Champaigne
Eſt arrivé le bon Duc d'Alençon
Avec honneur, qui tousjours l'accompaigne
Comme le ſien propre, & vray eſcuſſon.

Là

(1) Ce fut en 1521. que le Duc d'Alençon époux de Madame Marguerite arriva en Hainaut, pour commander l'avantgarde de l'armée où François I. étoit en perſonne.

Là peut on veoir ſur la grand' plaine unie
De bons ſoudars ſon enſeigne munie,
Preſts d'employer leur bras fulminatoire
A repouſſer dedans leur territoire,
Lours Haynviers, gent ruſtique, & brutalle,
Voulant marcher ſans raiſon peremptoire
Sur les Climats de France Occidentale. (1)

Prenez haut cueur donques France, & Braitaigne, (2)
Car ſi en camp tenez fiere façon,
Fondre verrez devant vous Allemaigne,
Comme au ſoleil blanche neige, & glaçon.
Fiffres, tabours ſonnez en armonie:
Adventuriers, que la picque on manie
Pour les choquer, & mettre en acceſſoire,
Car desjà ſont au Royal poſſeſſoire:
Mais, comme croy, deſtinée fatale
Veut ruyner leur outrageuſe gloire
Sur les Climats de France Occidentale.

Donques pietons marchans ſur la campagne
Foudroyez tout, ſans rien prendre à rançon.
Preux chevalliers, puis qu'honneur on y gaigne,
Vos ennemis pouſſez hors de l'arſon.
Faictes rougir du ſang de Germanie

Les

(1) *France Occidentale*] C'eſt la partie de la France qui eſt en deçà de la Meuſe & de la Moſelle. La France Orientale étoit par de là le Rhin.

(2) *France & Bretaigne.*] A cauſe de Madame Claude Reine de France, épouſe de François I. fille aînée de Louis XII. & d'Anne de Bretagne. La Bretagne n'étoit pas encore unie à la Couronne, comme elle l'a été par l'Edit de Nantes en 1532. lorſque le Roi alla faire aſſembler les Etats de la Province, pour parvenir à cette union.

Les clers ruiſſeaux, dont la terre eſt garnie,
Si ſeront mis vos hauts noms en Hiſtoire.
Frappez donc tant de main gladiatoire
Qu'après leur mort, & deffaicte totale,
Vous rapportiez la palme de victoire
Sur les climats de France Occidentale.

ENVOY.

Princes remplis de haut los meritoire
Faiſons-les tous, ſi vous me voulez croire,
Aller humer leur cervoiſe, & godale,
Car de nos vins ont grand deſir de boire
Sur les climats de France Occidentale.

XII.

De paix & de victoire. (1)

1521.

QUel haut ſouhait, quel bien heuré deſir
Feray-je, las, pour mon dueil qui empire?
Souhaiterai-je avoir Dame à plaiſir?
Deſirerai-je un regne, ou un empire,
Nenni, pour vrai, car celluy qui n'aſpire
Qu'à

(1) Cette Ballade fut faite dans le tems que la paix ſe traitoit à Calais entre François I. & Charles-Quint, par la médiation de Henry VIII. Roy d'Angleterre. Mais cette paix n'eut pas lieu; & François I. ne fut pas aſſez heureux pour gagner cette victoire ſi déſirée. La guerre ne finit même que par la priſe du Roy devant Pavie.

Qu'à ſon ſeul bien, trop, ſe peut deſvoyer.
Pour chaſcun donc à ſoulas convoyer,
Souhaiter veux choſe plus meritoire.
C'eſt que Dieu vueille en brief nous envoyer
Heureuſe Paix, ou triumphant' victoire.

Famine vient labeur aux champs ſaiſir:
Le bras au chef ſoudaine mort deſire
Sous terre voir gentils hommes geſir,
Dont mainte Dame en regrettant ſouſpire,
Clameurs en faict ma bouche, qui reſpire:
Mon triſte cueur l'œil en faict larmoyer,
Mon foible ſens ne peut plus rithmoyer,
Fors en dolente, & pitoyable hiſtoire.
Mais Bon eſpoir me promet pour loyer
Heureuſe Paix, ou triumphant' victoire.

Ma plume lors aura cauſe, & loiſir
Pour du loyer quelque beau Lay eſcrire:
Bon temps adonc viendra France choiſir,
Labeur alors changera pleurs en rire.
O que ces mots ſont faciles à dire!
Ne ſçai ſi Dieu les voudra employer:
Cueurs endurcis (las) il vous faut ployer.
Amende toy, ô Regne tranſitoire,
Car tes pechez pourroyent bien forvoyer
Heureuſe Paix, ou triumphant' Victoire.

ENVOY.

Prince François, fais Diſcorde noyer:
Prince Eſpaignol, ceſſe de guerroyer:
Prince aux Anglois, garde ton territoire:
Prince du Ciel, vueille à France octroyer
Heureuſe Paix, ou triumphant' Victoire.

XIII.

Du jour de Noel. (1)

Sur l'air *J'ai veu le temps que j'étoie à Baſac.*

OR eſt Noël venu ſon petit trac :
Sus donc aux champs, bergieres de reſpec :
Prenons chaſcun panetiere, & biſſac,
Fluſte, flageol, cornemuſe, & rebec :
Ores n'eſt pas temps de clorre le bec,
Chantons, ſautons, & danſons ric à ric :
Puis allons veoir l'Enfant au povre nic,
Tant exalté d'Helie, auſſi d'Enoc,
Et adoré de maint grand Roy, & Duc :
S'on nous dit nac, il faudra dire noc :
Chantons Noel tant au ſoir, qu'au desjuc.

Colin Georget, & toy Margot du Clac
Eſ-

(1) Marot ne ſentoit ſon dévot, ni de près, ni de loin : cependant il faiſoit ſouvent des pieces de dévotion : mais ſans doute elles étoient de commande. C'eſt comme Rouſſeau qui ne vaut pas certainement ni Villon, ni Marot, ni Theophile, & qui ne laiſſe pas de traduire les Pſeaumes de David. On le voit bien ; car dès qu'il ſe livre à lui-même, ſa poëſie eſt aiſée & naturelle ; tout coule de ſource, & vers & penſée. Cette Ballade a cela de ſingulier, que toutes ces rimes finiſſent par la lettre C. Ainſi on y trouve toutes les terminaiſons qui conviennent à cette lettre finale. C'eſt un jeu d'eſprit, qui fait moins connoître le genie du Poëte, que la fertilité de ſon imagination.

Eſcoute un peu, & ne dors plus illec:
N'a pas long-temps ſommeillant près d'un lac,
Me fut advis, qu'en ce grand chemin ſec
Un jeune Enfant ſe combatoit avec
Un grand ſerpent, & dangereux aſpic:
Mais l'Enfanteau en moins de dire pic,
D'une grand' Croix lui donna ſi grand choc,
Qu'il l'abbatit, & lui caſſa le ſuc,
Garde n'avoit de dire en ce defroc
Chantons Noel tant au ſoir, qu'au desjuc.

Quand je l'ouy frapper & tic, & tac,
Et luy donner ſi merveilleux eſchec,
L'Ange me dit, d'un joyeux eſtomach,
Chante Noel en François, ou en Grec,
Et de chagrin ne donne plus un zec,
Car le Serpent a eſté prins au bric:
Lors m'eſveillay, & comme fantaſtic
Tous mes troupeaux je laiſſay près un roc:
Si m'en allai plus fier qu'un Archiduc
En Bethléem. Robin, Gautier, & Roch,
Chantons Noel tant au ſoir, qu'au desjuc.

ENVOY.

Prince devot, ſouverain Catolic,
Sa maiſon n'eſt de pierre, ne de bric,
Car tous les vents y ſouflent à grand floc:
Et qu'ainſi ſoit, demandez à ſainct Luc.
Sus donc avant, pendons ſoucy au croc,
Chantons Noel tant au ſoir qu'au desjuc.

Entre les Chanſons y en a auſſi une du jour de Noel, qui commence, Une Paſtourelle Gentille. (C'eſt la 1.)

XIV.

De Careſme. (1)

CEſſez autheurs d'eſcrire en éloquence
D'armes, d'amours, de fables, & ſornettes:
Venez dicter ſouz piteuſe loquence
Livres plainctifs de triſtes chanſonnettes:
N'eſcrivez d'or, mais de couleurs brunettes,
A celle fin que tout dueil y abonde:
Car Jeſus-Chriſt l'Aigneau tout pur & munde
Pour nous tirer des Enfers deteſtables
Endura mort horrible, & furibunde
En ces ſaincts jours piteux & lamentables.

Romps tes flageols, Dieu Pan, par violence,
Et va gemir en champeſtres logettes:
Laiſſez les bois, vous Nymphes d'excellence,
Et vous rendez en cavernes ſubjectes:
Ne chantez plus, refrenez vos gorgettes,
Tous Oyſelets: trouble toy la claire unde:
Ciel noircy toy: & d'angoiſſe profonde,
Beſtes des champs par cris eſpouvantables,
Faictes trembler toute la terre ronde
En ces ſaincts jours piteux, & lamentables.

Riches habits de noble préference
Vueillez changer Dames, & pucellettes

Aux

(1) Les Rimes de cette Ballade ont auſſi leur ſingularité; mais qui n'eſt pas ſi extraordinaire que dans la précedente; elles finiſſent ici par la lettre E, tant au ſingulier qu'au pluriel.

Aux ornemens de dolente apparence,
Et reſſerrez vos blanches mammelettes :
En temps d'Eſté fleuriſſent violettes,
Et en Yver ſechent par tout le monde:
Donc puis qu'en vous joye & ſoulas redonde
Durant les jours à rire convenables,
Pleurez aumoins, autant noire, que blondes
En ces ſaincts jours piteux & lamentables.

ENVOY.

Prince chreſtien, ſans que nul te confonde,
Preſche chaſcun, qu'à jeuſner il ſe fonde
Non ſeulement de mets bien delectables,
Mais de peché, & vice trop immunde
En ces ſaincts jours piteux & lamentables.

Entre les Rondeaux y en a un ſur ce ſujet.

XV.

De la paſſion de noſtre Seigneur Jeſus-Chriſt.

LE Pellican de la foreſt Celique
Entre ſes faicts tant beaux & nouvelets,
Après les Cieux & l'ordre Archangelique,
Voulut créer ſes petits oyſelets,
Puis s'envola, les laiſſa tous ſeulets,
Et leur donna pour mieux ſur la terre eſtre,
La grand' foreſt de paradis terreſtre:
D'arbres de vie amplement reveſtuë
Plantez par luy qu'on peut dire en tout eſtre
Le Pelican qui pour les ſiens ſe tuë.

Mais cependant qu'en ramage muſique

Chan-

Chantent au bois comme roſſignolets,
Un oyſeleur cauteleux, & inique
Les a deceuz à glus, rhets, & fillets,
Dont ſont bannis des jardins verdelets,
Car des hauts fruicts trop voulurent repaiſtre.
Parquoy en lieu ſentant poudre, & ſalpeſtre
Par pluſieurs ans mainte ſouffrance ont euë,
En attendant hors du beau lieu champeſtre
Le Pelican qui pour les ſiens ſe tuë.

Pour eux mourut cet Oyſel deifique,
Car du haut bois plein des ſaincts Angelets
Vola ça bas par charité pudique,
Où il trouva corbeaux très ordz, & laidz,
Qui de ſon ſang ont faict maints ruiſſelets:
Le tourmentant à dextre & à ſeneſtre:
Si que ſa mort, comme l'on peut cognoiſtre,
A ſes petis a la vie renduë,
Ainſi leur fit ſa bonté apparoiſtre
Le Pelican qui pour les ſiens ſe tuë.

ENVOY.

Or les corbeaux ſont ces Juifs exilez,
Qui ont à tort les membres mutilez
Du Pelican: c'eſt du ſeul Dieu, & maiſtre,
Les oyſelets, ſont humains qu'il fit naiſtre:
Et l'oyſeleur, la ſerpente tortuë,
Qui les deceut, leur faiſant meſcongnoiſtre
Le Pelican, qui pour les ſiens ſe tuë.

CHANTS DIVERS
DE
CLEMENT MAROT.

CHANT I. (1)

Chant Royal, de la Conception, que Maitre Guillaume Cretin voulut avoir de l'Autheur, lequel lui envoye avec un Huictain qui eſt le premier de ſes Epigrammes qui ſe commence, L'homme ſotard & non ſçavant *&c.*

1520.

LOrs que le Roy par haut deſir, & cure
Delibera d'aller vaincre ennemys,
Et retirer de leur priſon obſcure
Ceux de ſon Oſt à grans tourmens ſubmis,

Il

(1) Guillaume Cretin Treſorier de la ſainte Chapelle de Vincennes, & l'un des meilleurs poëtes du regne de Louis XII. avoit une extrême dévotion à l'immaculée Conception de la ſainte Vierge. Outre les pieces qu'il fit à ce ſujet, il engagea tout ce qu'il connoiſſoit de poëtes à travailler ſur la même matiere. Les deux Marots, pere & fils en furent priez comme les autres ; & ces pieces ont été imprimées ſous

Il envoya ſes fourriers en Judée
Prendre logis ſur place bien fondée:
Puis commanda tendre en forme facile
Un pavillon pour exquis domicile:
Dedans lequel dreſſer il propoſa
Son lict de camp, nommé en plein Concile
La digne Couche, où le Roy repoſa.

Au pavillon fut la riche paincture,
Monſtrant, par qui nos pechez ſont remis:
C'eſtoit la nuë, ayant en ſa cloſture
Le jardin clos, à tous humains promis.
La grand' cité des hauts cieux regardée,
Le Lys Royal, l'olive collaudée,
Avec la tour de David, immobile.
Parquoi l'ouvrier ſur tous le plus habile
En lieu ſi noble aſſit, & appoſa
(Mettant à fin le dit de la Sybille)
La digne couche, où le Roy repoſa.

D'antique ouvrage a compoſé Nature
Le bois du lict, où n'a un poinct obmis
Mais au couſſin plume très-blanche, & pure
D'un blanc coulomb le grand ouvrier a mis:
Puis charité tant quiſe, & demandée
Le Lict prepare avec paix accordée:
Linge très-pur Dame innocence file:
Divinité les trois rideaux enfile:
Puis à l'entour le tendit, & poſa,

Pour

ſous ce titre: *Chants & Ballades à l'honneur de la Conception de la ſainte Vierge Patrone des Normans.* Mais ces pieces n'ont ni l'élégance ni l'agrément des autres de Marot On y ſent quelque choſe de gothique, qui fait bien voir que Marot n'avoit pas le talent de la dévotion.

Pour preſerver du vent froid & mobile
La digne Couche, où le Roy repoſa.

Aucuns ont dit noire la couverture:
Ce qui n'eſt pas, car du Ciel fut tranſmis
Son luſtre blanc, ſans autre art de tainƈture:
Un grand Paſteur l'avoit ainſi permis:
Lequel jadis par grace concordée
De ſes aigneaux la toyſon bien gardée
Tranſmit au cloz de Nature ſubtile
Qui une en fit la plus blanche, & utile,
Qu'onques ſa main tyſſut, ou compoſa:
Dont elle orna (outre ſon commun ſtile)
La digne Couche, où le Roy repoſa.

Pas n'eut un Ciel faiƈt à frenge, & figure
De fins damas, ſargettes, ou ſamis:
Car le haut Ciel, que tout rond on figure,
Pour telle couche illuſtrer fut commis.
D'un tour eſtoit ſi precieux bordée,
Qu'onques ne fut de vermine abordée.
N'eſt-ce donc pas humanité fertile
Oeuvre bien fait: veu que l'aſpic hoſtile,
Pour y dormir, approcher n'en oſa.
Certes ſi eſt, & n'eſt à lui ſervile
La digne couche, où le Roy repoſa.

ENVOY.

Prince, je prens en mon ſens puerile
Le Pavillon, pour ſainƈte Anne ſterile:
Le Roy, pour Dieu, qui aux cieux repos a,
Et Marie eſt, vrai comme l'Evangile,
La digne Couche, où le Roy repoſa.

II.

Autre Chant Royal, de la Conception,

1520.

DEdans Sion, au pays de Judée
Fut un debat honneſte ſuſcité,
Sur la beauté des Dames collaudée
Diverſement par ceux de la Cité.
Et ſans faveur de maiſon, ne de race,
Fut dit que celle ayant le plus de grace,
Seroit plus belle. Or ſommes hors de peine:
(Dit lors quelcun) car Marie en eſt pleine:
Pleine en ſa forme, & pleine en ſes eſprits
Que ces procès donques plus on ne meine:
Seule merite entre toutes le prix.

Ceſte ſentence à ſon honneur vuidée
Maintes en mit en grand' perplexité,
Qui pour envie & gloire outrecuydée,
Nouveau debat contre elle ont excité.
A leurs honneurs veulent qu'on ſatisface
Si ont requis, que chanter on la face,
Diſant qu'elle a l'organe mal ſereine,
Parquoi n'eſtoit en vertu ſouveraine:
Bref de la voix toutes ont entrepris
La ſurpaſſer, d'autant que la ſereine:
Seule merite entre toutes le prix.

Lors chaſcune a ſa Chanſon recordée
D'un eſtomach par froid débilité:
Mais ceſte Vierge en voix mieux accordée
Que orgues, ne luz chanta ce beau dicté:

Bru-

Brunette ſuis, mais belle en cueur & face,
Et ſi en tout toutes autres j'efface,
Ce bien m'a fait la puiſſance hautaine
Du Dieu d'aymer, qui de ſa Court lointaine
M'eſt venu veoir, d'ardante amour eſpris,
Donques non moy, mais ſa bonté certaine
Seule merite entre toutes le prix.

La voix qui eſt de ce corps procedée,
Perça d'Enfer l'orde concavité:
Des neuf Cieux a la hauteur excedée,
Par ſon haut ton, plein de ſuavité,
Qui fut ouy au monde en toute place:
Mort endormit: dormans plus froids que glace
A réſveillez: povre nature humaine
Giſant' au lict ſe leve, & ſe pourmaine
Du grand ſoulas, qu'en ceſte voix a pris:
Certainement qui tel bien luy amaine,
Seule merite entre toutes le prix.

Lors l'aſſiſtence en raiſon bien fondée
Sur champ conclud, & conclud verité,
Qu'impoſſible eſt telle voix redondée
Eſtre d'organe ayant impureté:
Meſmes envie à la fin s'accorde à ce,
Et refraingnit à ce Chant ſon audace,
Mieux que Pluton, ſa faveur inhumaine
Au chant d'Orphée en l'Infernal domaine.
Donc eſtomachz de froidure ſurpris,
Quand chanterez, chantez, Marie ſaine
Seule merite entre toutes le prix.

ENVOY.

Le divin Verbe eſt la voix & alaine,
Qui proceda d'organe non vilaine,

C'eſt

C'eſt de Marie, où tous biens ſont compris:
Dont derechef ce Refrain je rameine,
Seule merite entre toutes le prix.

III.

Chant Royal, Chreſtien.

QUi aime Dieu, ſon regne, & ſon empire,
Rien deſirer ne doit, qu'à ſon honneur:
Et toutesfois l'homme tousjours aſpire
A ſon bien propre, à ſon aiſe & bonheur,
Sans adviſer, ſi point contemne, ou bleſſe
En ſes deſirs la Divine nobleſſe.
La plus grand' part apete grand avoir:
La moindre part ſouhaitte grand ſçavoir,
L'autre deſire eſtre exempté de blaſme:
Et l'autre quiert (voulant mieux ſe pourvoir)
Santé au corps, & Paradis à l'ame.

Ces deux ſouhaits contraires on peut dire
Comme la blanche, & la noire couleur,
Car Jeſus-Chriſt ne promet par ſon dire
Ca bas aux ſiens, qu'ennuy, peine, & douleur.
Et d'autre part (reſpondez moi) qui eſt-ce,
Qui ſans mourir aux cieux aura lieſſe?
Nul pour certain. Or faut-il concevoir,
Que mort ne peut ſi bien nous decevoir,
Que de douleur ne ſentions quelque dragme,
Par ainſi ſemble impoſſible d'avoir
Santé au corps, & Paradis à l'ame.

Douce ſanté mainte amertume attire,
Et peine au corps eſt à l'ame douceur.
Les bien heurez, qui ont ſouffert martire,

De ce nous font teſmoignage tout ſeur.
Et ſi l'homme eſt quelque temps ſans detreſſe
Sa propre chair ſera de lui maitreſſe,
Et deſtruira ſon ame (à dire voir)
Si quelque ennuy ne vient ramentevoir
Le povre humain d'invoquer Dieu, qui l'ame,
En lui diſant, Homme, penſes-tu voir,
Santé au corps, & Paradis à l'ame?

O donques, Homme, en qui ſanté empire,
Croy que ton mal d'un plus grand eſt vainqueur.
Si tu ſentois de tous tes maux le pire,
Tu ſentirois enfer dedans ton cueur.
Mais Dieu tout bon ſentir ſans plus te laiſſe
Tes petis maux, ſachant que ta foibleſſe
Ne pourroit pas ton grand mal percevoir,
Et que auſſi toſt, de l'appercevoir,
Tu perirois comme paille en la flamme,
Sans nul eſpoir de jamais recevoir
Santé au corps, & Paradis à l'ame.

Certes plus toſt un bon pere deſire
Son fils bleſſé, que meurdrier, ou jureur,
Meſmes de verge il le bleſſe, & deſſire,
Affin qu'il n'entre en ſi lourde fureur:
Auſſi quand Dieu pere celeſte oppreſſe
Ses chers enfans, ſa grand' bonté expreſſe
Faict lors ſur eux eau de grace pleuvoir,
Car par tel' peine à leur bien veut prevoir
A ce qu'enfer enfin ne les enflame,
Leur reſervant, outre l'humain devoir,
Santé au corps, & Paradis à l'ame.

ENVOY.

Prince Royal, quand Dieu par ſon pouvoir
Fera

Fera les cieux, & la terre mouvoir,
Et que les corps ſortiront de la lame,
Nous aurons lors ce bien, c'eſt aſſavoir,
Santé au corps, & Paradis à l'ame.

IV.

Cantique à la Déeſſe Santé. Pour le Roy malade. (1)

1539.

DOuce Santé de langueur ennemie,
De jeux, de ryſs, de tout plaiſirs amie,
Gentil reſveil de la force endormie,
Douce Santé.
Soit à ton los mon Cantique chanté,
Car par toi eſt l'aiſe doux enfanté:
Par toy la vie en corps aggravanté
Eſt reſtaurée.
Tu es des vieux, & jeunes adorée:
Richeſſe n'eſt, tant que toi, deſirée:
De rien, fors toi, la perſonne empirée
Ne ſe ſouvient.

Et

(1) Ce Cantique fut fait pour la maladie de François I. en 1539. mais c'étoit moins une maladie qu'une infirmité, qu'un amour inconſideré lui avoit fait contracter auprès de la belle Ferroniere, l'une de ſes maitreſſes. Le mary de cette femme déſeſperé de l'outrage qu'il croyoit recevoir du Roy, s'aviſa d'aller en lieu propre à s'infecter lui-même, pour la gâter, & faire paſſer la vengeance juſqu'à celui qui luy avoit ôté l'honneur. La femme en mourut, le mari en guérit, & le Roy en conſerva un air chagrin & ſoupçonneux qui ne le quitta point.

Et auſſi-toſt, que ta preſence vient,
Paſleur s'enfuit, couleur vive revient:
Meſmes la mort fuyr du lieu convient,
Où tu arrives.
Les vieilles gens tu rens fortes, & vives:
Les jeunes gens tu fais recreatives,
A chaſſe, à vol, à tournois ententives,
Et esbats maints.
O doux repos, nourrice des humains,
Bien doit chaſcun t'invoquer, jointes mains,
Veu que ſans toy les ennuis inhumains
Nous precipitent.
Veu que ſans toy en la terre n'habitent
Les Dieux rians, qui à plaiſir invitent:
Ains tous fachez s'en vont, & ſe deſpitent,
Si tu n'y viens.
Vien donc icy, ô ſource de tous biens,
Vien veoir François le bien aymé des ſiens,
Vien, fuſſes-tu aux champs Eleſiens,
Ou ſus les nues:
Tu recevras cent mille bien venuës
Des Princes hauts, & des tourbes menuës,
Qui ſont du bras de François ſoutenuës
Roy couronné.
Las au beſoing tu l'as abandonné,
Et s'eſt mon cueur maintesfois eſtonné,
Comment d'un corps de graces tant orné
Tu t'es bougée.
Ou peux-tu eſtre ailleurs ſi bien logée?
Revien ſecours de nature affligée:
Si te ſera toute France obligée
Mout grandement.
Puis d'un tel Roy, après l'amendement.
Tu recevras les graces meritoires,
Et autres part à l'honneur meſmement.
De ſes futurs triumphes, & victoires.

V.

Cantique de la Royne (Eleonor) ſur la maladie, & covaleſcence du Roy.

1539.

S'Esbahit-on, ſi je ſuis eſplorée?
S'esbahyt-on, ſi ſuis deſcolorée,
Voyant celuy, qui m'a tant honorée,
Eſtre à la mort?
O Seigneur Dieu, tire ſon pied du bort
D'obſcure tumbe: ou bien, pour mon ſupport,
Avecques lui fais moy paſſer le port
Du mortel fleuve.
Donne à tous deux, en un jour, tumbe neufve
A celle fin, qu'en deux morts ne s'eſmeuve,
Qu'un dueil funebre, & que France n'eſpreuve
Dueil après dueil.
Ne ſoit, helas, ce mien larmoyant œil
Si malheureux, que de voir au cercueil
Jecter celui, qui en ſi doux acueil
M'a couronnée.
Qui m'a ſur chef la couronne donnée,
La plus d'honneur, & gloire environnée,
Dont aujourd'huy l'Europe ſoit aornée.
O tout puiſſant,
Si pitié n'as de mon cueur languiſſant,
Si pitié n'as du bon Roy périſſant,
Aye pitié du peuple gemiſſant,
Par ta clemence.
Laiſſe meurir la Royalle ſemence,
Sans que voyons l'extreſme décadence

Du pere eſtant au ſommet de prudence,
Pour dominer.
As-tu baſty pour après ruyner?
As-tu voulu planter, & jardiner
Pour ton labeur parfait exterminer?
O quelle perte!
Si elle advient, ſoit la terre couverte
D'air tenebreux, plus ne ſoit l'herbe verte:
Soit toute bouche ou muette, ou ouverte
Pour faire cris.
Soyent de regrets tous volumes eſcripts,
Tragiques ſoyent tous eſcrivans eſpritz:
Et rien ne ſoit celle qui a le prix
D'eſtre nommée
Femme d'un Roy de ſi grand' renommée:
Rien plus ne ſoit, que poudre conſitmée,
Poudre avec lui, toutesfois, inhumée:
Ce bien j'aurai.
Ainſi tousjours ſa compaigne ſerai,
A ſon coſté ſans fin repoſerai,
Et de langueur n'experimenterai
La longue peine.
Mais pourquoi ſuis-je ainſi de douleur pleine?
Eſt eſperance en moy ou morte, ou vaine?
Le tout puiſſant par ſa bonté humaine
Le guerira.
Nos cueurs bien toſt de lieſſe emplira,
Car Monſeigneur encor ne perira,
Ains par longs jours ſon peuple regira
C'eſt ma fiance.
Croiſtra ſes faits, pays, & alliance:
Puis ayant tout fondé ſur aſſeurance,
Ira plein d'ans prendre ſa demeurance
Là haut ès cieux.
Qu'eſt-ce mes gens? pourquoi torchez vos yeux?

Quel

Quel nouveau pleur, quel maintien ſoucieux
Faict-on encor? vien mon Dieu gracieux,
Haſte toy, Sire.
J'entens, que mort mon amy veut occire,
Sa force fond ainſi qu'au feu la cyre,
Dont tout bon cueur barbe, & cheveux deſcire,
Faiſant regrets,
Semblent Troyens de nuict ſurprins des Grez,
Semblent Romains voyans (outre leurs grés)
Ceſar occis par traiſtres indiſcrets.
Ha Dieu mon pere,
S'il eſt ainſi qu'à ta Loy j'obtempere,
De Monſeigneur les angoiſſes tempere,
En me faiſant, ainſi qu'en toi j'eſpere,
A ceſte fois.
Or a mon Dieu d'enhaut ouy ma voix,
Et mys à fin l'eſpoir, qu'en lui j'avois.
Sus ſuyvez moy, au Temple je m'en voys
Luy rendre graces.
Oſtez ce noir, oſtez moy ces preſaces
Chantans des morts, oſtez ces triſtes faces:
Il n'eſt pas temps que ce grand dueil tu faces,
Pays heureux.
Le ciel n'a pas eſté ſi rigoureux
De s'enrichir pour povre, & langoureux
Te veoir ça bas, ton treſor valeureux
Il te redonne.
Vy doncques France encor ſouz la couronne,
Qui le chef meur, & prudent environne,
Tandis la fleur de jeuneſſe fleuronne,
Pour faire fruit.
Soit l'Ocean calme, ſans vent, ſans bruit
Sechée aux champs ſoit toute herbe, qui nuit,
Comme le jour ſoit luiſante la nuict,
Tout dueil ſe taiſe.
Ne pleurons plus, ſi ce n'eſt de grand' aiſe,

Puis qu'envers nous l'ire de Dieu s'appaiſe,
Tant nous aymant, que de mortel' meſaiſe
Tire le Roy.
Eſcrivez tous, Poëtes, ceſt effroy,
Et le haut bien, dont Dieu nous fait ottroy:
Vous n'y faudrez, & ainſi je le croy.
Ha povre Muſes!
S'il fut peri, vous eſtiez bien camuſes.
Donques, enfans, deſcrivez les confuſes,
Voyant celui, où elles ſont infuſes,
Eſvanouir.
Puis toſt après, faictes les resjouyr,
Quand on leur fait les nouvelles ouyr
De la ſanté, dont Dieu le fait jouyr,
Tant deſirée.
Faites Pallas paſle, & fort deſſirée,
Mars tout marri, ſa perſonne empirée,
En appellant d'Atropos trop irée
Comme d'abus:
Puis tout à coup chantez, comment Phebus
Lui meſmes va par les preaux herbus
Herbes cueillir, fleurs, & boutons barbus,
Fueille, & racine:
Pour faire au Roy l'heureuſe medecine,
Prinſe deſſous tant benevole ſigne, (1)
Que nous verrons ſon chef blanc, comme un cigne,
A l'advenir.
Cela chanté, vous faudra ſouvenir,
De faire Mars tout joyeux devenir,
Et à Pallas la couleur revenir,

Non

(1) Il y a encore des Medecins qui obſervent les ſignes, conjonctions & oppoſitions des planettes, le cours & décours de la lune, pour purger les malades. C'étoit une choſe aſſez uſitée dans ces temps-là.

Non plus marrie.
Faites, que tout pleure fort, & puis rie,
Ainſi que moy voſtre dame cherie:
Certes ſouvent de grande facherie
Grand plaiſir vient.
Ainſi ferez, & mieux s'il en ſouvient:
Mais à la fin de voſtre œuvre accomplie,
Avecques moy conclurre vous convient,
Que jamais Dieu ceux, qui l'aiment, n'oublie.

VI.

Sur la Maladie de s'Amie. (1)

1528.

Dieu, qui voulus le plus haut Ciel laiſſer,
Et ta hauteſſe en la terre abbaiſſer,
Là où ſanté donnas à maints, & maintes,
Vueil-

(1) Voyez la Preface à l'année 1528. ſur l'occaſion qui produit ce Cantique, fait au ſujet de la maladie, ou plutôt de l'indiſpoſition de Madame Marguerite ſœur du Roy & Reine de Navarre. Parce que cette piece eſt une des plus belles & des plus ingenieuſes de Clement Marot, on a prétendu l'attribuer à Mellin de Saint-Gelais, parmi les nouvelles œuvres duquel on l'a inſerée dans l'édition de ſes poëſies de 1719. Mais il ſuffit qu'elle ſe trouve dans les recueils & même en toutes les éditions de Clement Marot, pour croire qu'elle eſt de lui. En verité quoique Mellin de St. Gelais ſoit agréable, quoiqu'il ſoit plein d'eſprit & de ſaillies, il n'a rien fait de cette gentilleſſe. Ainſi j'ay raiſon de ſoutenir, contre tous les ſavants, que ce chant eſt de Clement Marot, & non de St. Gelais.

Vueilles ouyr de toutes mes complaintes
Une ſans plus, vueilles donner ſanté
A celle là, par qui ſuis tourmenté.
Ta ſaincte voix en l'Evangile crie,
Que tout vivant pour ſes ennemys prie:
Guerys donc celle, ô medecin parfait,
Qui m'eſt contraire, & malade me fait.
Helas Seigneur, il ſemble, tant eſt belle,
Que plaiſirs prins à la compoſer telle,
Ne ſouffre pas advenir ceſt outrage,
Que maladie efface ton ouvrage.
Son embonpoint commence à ſe paſſer,
Ja ce beau teint commence à s'effacer, (1)
Et ces beaux yeux clers & reſplendiſſans,
Qui m'ont navré, deviennent languiſſans.
Il eſt bien vrai, que ceſte grand' beauté
A deſſervy pour ſa grand' cruauté
Punition. Mais, Sire, à l'advenir,
Elle pourra plus douce devenir.
Pardonne lui, & fais, que maladie
N'ait point l'honneur de la faire enlaydie.
Aſſez à temps viendra vieilleſſe paſle,
Qui de ſe faire a charge principale,
Et cependant, ſi tu la maintiens ſaine,
Ceux, qui verront ſa beaute ſouveraine,
Beniront toy, & ta fille nature,
D'avoir formé ſi belle creature.
Et de ma part ferai un beau Cantique,
Qui chantera le miracle autentique,
Que faict auras, admirable à chaſcun.

D'en

(1) *Ja ce beau teint commence à s'effacer.*] C'eſt ainſi que met l'Edition de Saint-Gelais; ce qui nous a paru beaucoup mieux que dans les éditions de Marot, où ce vers eſt ainſi. *Ja ce beau traict ſe prent à effacer.*

D'en guerir deux en n'en gueriſſant qu'un,
Non que pour moi je leve au Ciel la face,
Ne que pour moi priere je te face.
Car je te doy ſuplier pour ſon bien,
Et je la doi requerir pour le mien.

VII.

Chant de May. (1)

1526.

EN ce beau mois delicieux.
Arbres, fleurs, & agriculture,
Qui durant l'yver ſoucieux,
Avez eſté en ſepulture,
Sortez, pour ſervir de paſture
Aux troupeaux de plus grand paſteur;
Chaſcun de vous en ſa nature
Louez le nom du Createur.

Les ſervans d'amour furieux
Parlent de l'amour vaine, & dure,
Où vous vrais amans curieux
Parlez de l'amour ſans laydure:

Allez

(1) On a vû à l'année 1526. de la préface que ce qui engagea Marot à moraliſer, fut le dégoût qu'il prit pour l'amour, après s'être vû vilainement abandonné par Diane de Poitiers: mais le Dieu d'amours toujours attentif à ſoulager ceux qui ſouffrent pour lui, le récompenſa depuis de ſes peines, par l'inclination de Madame Marguerite. Cela valoit bien Diane de Poitiers, comme il ſceut bien lui dire dans l'Epigramme 130.

Allez aux champs ſur la verdure
Ouyr l'oyſeau parfaict chanteur:
Mais du plaiſir, ſi peu qu'il dure,
Louez le nom du Createur.

Quand vous verrez rire les cieux,
Et la terre en ſa floriture,
Quand vous verrez devant vos yeux,
Les eaux luy bailler nourriture,
Sur peine de grand' forfaicture,
Et d'eſtre larron, & menteur
N'en louez nulle creature.

ENVOY.

Prince, penſez, veu la facture,
Combien puiſſant eſt le facteur:
Et vous auſſi, mon eſcripture,
Louez le nom du Createur.

VIII.

Chant de May, & de Vertu.

1526.

VOlontiers en ce mois icy
La terre muë, & renouvelle:
Maints amoureux en font ainſi,
Sujects à faire amour nouvelle
Par legereté de cervelle,
Ou pour eſtre ailleurs plus contens:
Ma façon d'aymer n'eſt pas telle,
Mes amours durent en tout temps.

N'y a ſi belle dame auſſi
De qui la beauté ne chancelle,
Par temps, maladie ou ſouci,
Laydeur les tire en ſa naſſelle;
Mais rien ne peut enlaydir celle,
Que ſervir ſans fin je pretens:
Et pource qu'elle eſt tousjours belle,
Mes amours durent en tout temps.

Celle dont je dy tout cecy,
C'eſt Vertu la Nymphe éternelle,
Qui au mont d'honneur eſclercy,
Tous les vrays amoureux appelle:
Venez amans, venez, dit elle,
Venez à moy, je vous attens:
Venez (ce dit la Jouvencelle)
Mes amours durent en tout temps.

ENVOY.

Prince, fais amour immortelle
Et à la bien aymer entens:
Lors pourras dire ſans cautelle,
Mes amours durent en tout temps.

DE

L'AMOUR FUGITIF,

DE

LUCIEN.

ADvint un jour que Venus Citherée,
Mere pour lors dolente & esplorée
Perdit ſon fils, qui çà & là voloit:
Et ainſi triſte, en haſte s'en alloit
Par maint carroy, par maint canton, & place,
Pour le cercher: puis ſus quelque terrace,
Ou ſus un mont eſlevé ſe plantoit,
Et devant tous à haute voix chantoit
Ce qui s'enſuit. Quiconques de bon vueil
M'enſeignera ou au doigt, ou à l'œil,
En qu'elle voye, ou devers quel coſté
Mon Cupido fuyant s'eſt tranſporté:
Pour ſon loyer (qui faire le ſçaura)
Un franc baiſer de Venus il aura:
Et ſi quelcun priſonnier le ramaine,
La mere lors envers luy plus humaine

Luy

Luy donnera (pour plus ſon cœur aiſer)
Quelque autre don par deſſus le baiſer.
Toy qui iras, afin que par tous lieux
Ce faux garſon puiſſes cognoiſtre mieux,
Je t'en dirai vingt enſeignes & taches,
Que finement faut qu'en memoire caches.
Blancheur aucune en luy n'eſt évidente,
Son corps eſt tainct de rougeur très-ardente,
Ses yeux perçans, qui de travers regardent
Inceſſamment eſtincellent & ardent:
Et ſon penſer cauteleux & frivole
Jamais ne ſuit ſa doucette parole.
Certainement le ſon de ſa faconde
Paſſe en douceur le plus doux miel du monde:
Mais le droict ſens, & la cauſe effective
Correſpond mal à ſa voix deceptive.
Si en colere il ſe prend à monter,
Il porte un cueur impoſſible à dompter:
Et de ſon bec il ſçait (tout au contraire)
Tromper, ſéduire, & en ſes laqz attraire
Les cueurs remplis d'apre ſeverité,
Sans que jamais confeſſe verité.
Certes il eſt enfant plein de jeuneſſe,
Mais bien pourveu d'aſtuce & de fineſſe:
Souvent ſe jouë, & faict de l'inſcient:
Mais en jouant taſche à bon eſcient
Faire ſon cas. Sur ſon dos outre plus
Pendent en ordre uns cheveux creſpelus:
Et en ſa face, ayant fiere apparence,
Jamais n'y a honte, ne reverence.
Après il a (ſi bien vous l'eſpiez)
Petites mains, avecques petits pieds:
Mais toutesfois, en haut où bas endroict,
D'un petit Arc tire fort loing, & droict.
Jadis frappa de fleche & vireton,
Juſqu'aux bas lieux le cruel Roy Pluton:

Et

Et des Enfers les ombres & eſprits
Veirent leur Roy d'amour vaincu & pris;
Lors que dedans ſon grand char ſtigieux
Il amena Proſerpine aux beaux yeux.
Son corps ardent, enflambé de nature,
Il a tout nud, ſans quelque couverture,
Mais le cueur caut, & courage qu'il porte,
Se veſt de mainte & variable ſorte:
Et d'avantage, en ſouslevant en l'air
Les membres ſiens par un ſubtil voler,
Aux Nymphes va, puis aux hommes deſcend:
Et quand reçu de bon gré il ſe ſent,
Son ſiege faict plus chaut que feu de pailles.
Au plus profond de leurs cueurs & entrailles.
Petit & court eſt ſon arc amoureux:
Mais le ſien traict mortel & rigoureux
Va de droict fil juſques au Firmament,
Depuis qu'il eſt deſcoché fermement.
Sur ſon eſpaule ardante colorée,
Tu verras pendre une trouſſe dorée,
Et au dedans ſes peſtiferes traicts,
Dont le cruel abuſeur plein d'attraicts
A bien ſouvent faict mainte playe amere,
Meſmes à moi qui ſuis ſa propre mere
Grefve choſe eſt tout ce que j'ay dit ores,
Mais voici, las, plus grefve choſe encores.
Sa dextre main jecte & darde un brandon,
Qui bruſle & ard, ſans merci ne pardon
Les povres os. Bref, de ſon chaut extreſme
Il bruſleroit le bruſlant ſoleil meſme.
Si tu le peux donc trouver & attaindre,
Et de cordons à fermes neuds eſtraindre,
Mene-le moy eſtroictement lié.
Et ſi vers toy ſe rend humilié,
N'en prens merci, quoy que devant toy face
Tomber des yeux larmes deſſus ſa face.

Garde toy bien qu'en ce ne te deçoives:
Et s'ainſi eſt que ſa bouche apperçoives
Riant à toy, bien faut que te recordes
De n'ordonner qu'on luy laſche les cordes.
Si par doux mots te venoit incitant
A te baiſer, va cela evitant:
Car (pour certain) en ſes lévres habite
Mortel venin, qui cauſe mort ſubite.
Et ſi de franc & liberal viſage
Il te promet des dons à ſon uſage,
C'eſt à ſçavoir, fleches, & arc turquois,
La trouſſe paincte, & le doré carquois,
Fuy tous ces dons de nuiſance & reproche:
Ils vont bruſlant tout ce qui d'eux s'approche.

IX.

De l'Amour fugitif. Invention de Marot, qui eſt la ſuitte de l'Amour fugitif, qui ſe lict aux traductions. (1)

1527.

LE propre jour que Venus aux yeux verts
Parmi le monde alloit chanter ces vers,
Deſir

(1) Marot ne s'eſt pas contenté de parler contre les Moines dans la plupart de ſes ouvrages, il a fait exprès cette piece pour découvrir l'hypocriſie de ceux de ſon temps : & c'eſt là ſans doute ce qui avoit multiplié le nombre de ſes ennemis. La haine d'un particulier eſt ſouvent peu de choſe; mais la haine d'une communauté ou d'une compagnie ſe répand dans tous les lieux, & dure dans tous les temps. Je ſerois bien-aiſe en mon particulier d'avoir quelques en-

Deſir de veoir, & d'ouir nouveauté
Me feit courir après ſa grand' beauté
Juſque à Paris. Quand fut en plein carroy,
Sus un haut lieu ſe meit en bel arroy,
Monſtrant en face avoir cueur aſſez triſte,
Ce neantmoins en habits cointe, & miſte.
Lors d'une voix plus douce & reſonnante,
Que d'Orpheus la harpe bien ſonnante,
Chanta les vers que deſſus declarons,
Plus haut, & cler, que trompes, & clairons:
Dont maintes gens eut alors entour elle.
L'un y couroit: l'autre en une tournelle
Mettoit le nez: tous peuples eſpandus
Droit là ſe ſont à la foule rendus
Pour veoir Venus & ouyr ſon parler.
Son cry fini, ſe fit mener par l'air,
Dedans ſon char avec ſes graces belles
Sous le conduit de douze columbelles:
Ce qui donna grand' admiration
Aux regardans de mainte nation.
Or quand Venus eurent perdu de veuë,
De là ſe part ceſte aſſemblée eſmeuë
A grans troupeaux. L'un s'en va deviſant
De ſon cher fils, qu'elle a perdu, diſant:
Pleuſt or à Dieu, qu'en mer, ou terre ſceuſſe
Luy enſeigner afin que je receuſſe
Un doux baiſer de ſa bouche riant.
Ha Cupido (diſoit l'autre en criant)
Si te tenois lié de cordons maints,
Croy qu'à grand' peine irois hors de mes mains,
Que de ta mere en beauté l'outrepaſſe
N'euſ-

ennemis, cela tient en bride le plus honnête-homme; mais je ne voudrois pas que ce fût des Moines, ils ſont trop dangereux.

N'euſſe le don, qui le baiſer ſurpaſſe.
Mais quant à moy, n'en eu aucun deſir,
Car qu'ay-je affaire aller chercher plaiſir,
Qui ſoit compris en Venus la Déeſſe,
Veu qu'en Pallas giſt toute ma lieſſe? (1)
Ainſi me teu, en contemplant la geſte
Des gens ravis d'un tel regard celeſte:
Entre leſquels vey à part une tourbe
D'hommes piteux, ayans la teſte courbe, (2)
L'Oeil vers la terre en grand' cerimonie
Pleins, à les veoir, de dueil & agonie,
Diſant à eux mondanitez adverſes,
Et en habits monſtrant ſectes diverſes,
L'un en corbeau ſe veſt pour triſte ſigne: (3)
L'autre s'habille à la façon d'un cigne; (4)
L'autre s'accouſtre ainſi qu'un ramonneur: (5)
L'autre tout gris: l'autre grand ſermonneur (6)

Por-

(1) On voit par cet endroit que Marot a fait cette piece dans le temps de ſes amours avec Madame Marguerite, qu'il apelle encore ailleurs de ce même nom.

Bien me cogneut, & bien me guerdonna,
Lors qu'à ſa ſœur Pallas il me donna;
Je dy Pallas, la ſi ſage & ſi belle.

C'eſt ce qu'il dit dans ſon *Enfer pag. 255. du I. Volume*, ainſi cette piece de l'amour fugitif peut être de l'an 1527.

(2) Ou comme l'ingénieux Chapelle dit de la figure de ces hipocrites *ou Torcols à grimaçante mine* dont la race n'eſt pas encore prête à manquer.

(3) *Corbeau*,] Les Auguſtins noirs au dehors, & peut-être même au dedans.

(4) *Cigne*:] Les Carmes blancs ſeulement au dehors.

(5) *Ramoneur*;] Capucins. Il n'y avoit pas long-temps que cette réforme avoit été introduite: ainſi je doute qu'elle fût déjà dégénerée.

(6) *Tour gris*;] Cordeliers, ou freres mineurs;

Ce

Porte ſur ſoy les couleurs d'une pie. (1)
O bonnes gens pour bien ſervir d'eſpie! (2)
Que diray plus? Bien loger ſans danger,
Dormir ſans peur, ſans gouſt boire & manger, (3)
Ne faire rien, aucun meſtier n'apprendre,
Rien ne donner, & le bien d'autruy prendre,
Gras & puiſſant, bien nourri, bien veſtu,
C'eſt (ſelon eux) povreté, & vertu.
Auſſi (pour vray) il ne ſort de leur bouche
Que mots ſuccrez: quant au cueur je n'y touche:
Mais c'eſt un peuple à celuy reſſemblant,
Que Jan Mehun appele Faux ſemblant, (4)
Forgeant abus deſſous religion.
Incontinent que ceſte Legion
(Selon le cry de Venus) ſent & voit,
Que Cupido le Dieu d'Amour avoit
Print ſa volée, ainſi qu'un vacabond,
Chaſcun penſa de luy donner le bond.
Si vont querir libelles ſophiſtiques, (5)
Corps

ce ſont les meilleurs gens du monde, ſur tout lors qu'il eſt queſtion de ſe bien réjouir; ainſi Marot avoit tort de les attaquer.

(1) *Pie*;] Dominicains, freres Preſcheurs, ou Jacobins vétus de blanc & de noir.

(2) Souvent ils ſervent d'eſpion, & ce ſont ceux dont on ſe méfie le plus dans les places de guerre & dans les armées.

(3) Voyez cy-après l'Epigramme 89. faite dans le même ſens.

(4) En ſon *Roman de la Roſe*.

(5) Ce ſont les livres de Controverſe de ces premiers temps, faits par des Docteurs qui ne connoiſſoient point aſſez le fond de nos dogmes; ils étoient moins

Corps enchaſſez, & Bulles Papiſtiques, (1)
Et là deſſus vouerent tous à Dieu,
Et au patron de leur Convent, & lieu, (2)
De Cupido lier, prendre & eſtraindre,
Et ſon pouvoir par leurs œuvres contraindre;
Plus pour loyer celeſte en recevoir,
Que pour amour qu'en Dieu puiſſent avoir.
Voila comment par voyes mal directes
Les preſumans, outrecuydées ſectes
Seures ſe font d'avoir de Dieu la grace,
Et de garder choſe qu'humaine race (3)
Ne peut de ſoy. Or ſe ſont-ils eſpars
De Chreſtienté aux quatre coings & parts,
Tous en propos de Cupido happer.
Et qu'ainſi ſoit, affin que d'eſcapper
Ne trouve lieu, ne façon s'il eſt pris,
Aucuns d'iceux par ſerment entrepris
Portent ſur eux des cordes à gros nouds
Pour luy lier jambes, pieds, & genoux. (4)

Et

moins remplis de doctrine Eccleſiaſtique, que de ſophiſmes.

(1) Cela ſent bien ſon Lutherien; & ſi Marot avoit ſçu le grand malheur arrivé à frere Jean des Entaumures pour avoir uſé d'une maniere prophane d'une méchante Clementine, il en parleroit autrement. On peut voir ce terrible accident dans *Rabelais*.

(2) Chaque Ordre monaſtique fait valoir ſon ſaint. Il faut qu'il ſoit fourré par tout, & qu'il ſe mêle de tout.

(3) Le Poëte en veut ici aux vœux de chaſteté que l'on éxige des jeunes gens, le plutôt qu'il eſt poſſible, & avant même qu'ils puiſſent connoître ce qu'ils vont faire; car peut-être ne le feroient-ils pas, s'ils ſe connoiſſoient un peu plus qu'ils ne font alors: mais ils ſavent s'en dedommager dans la ſuite.

(4) Cela regarde principalement les Cordeliers, que le Poëte attaque comme les plus voluptueux des Religieux mandians. C'eſt auſſi ce que fait *Mellin*

de

Et ſur ce point prendre repos ma Muſe
Ne voulant plus qu'à ce propos m'amuſe.
Ains que je penſe à dreſſer autre compte,
En concluant que ceſtuy-cy racompte,
A qui aura bien compris mon Traité,
Dont proceda le vœu de chaſteté.

de St. Gelais pag. 248. de ſes poëſies édition de 1719.

Tu demandes, ami, comment
Le bon ſaint François qui fut Preſtre
Tant de Moines gris a fait maiſtre.
Au monde ſucceſſivement?
L'effet le montre évidemment;
Car ces jours paſſez l'un de ceux
Qui portent ce gris vêtement
D'un ſeul coup en engendra deux.

Mais heureuſement cette Moinaille eſt bien changée depuis ce temps-là; elle eſt aujourd'hui fort éloignée de cette voluptueuſe délicateſſe, à laquelle le Poëte fait ici alluſion; ils vont plus rondement les bons Peres; ils prennent tout ce qui ſe préſente, ils ſont contens, pourvû qu'ils faſſent voir leur proueſſe amoureuſe. C'eſt à peu près ce que dit le Poëte *Rouſſeau* dans une Epigramme qu'il fit au Congrès de Bade en Suiſſe l'an 1714. pour être donnée à une aimable Damoiſelle. Elle regarde St. Antoine de Pade patron de la Demoiſelle, & l'un des ſucceſſeurs du bon St. François d'Aſſiſe. On ſçait que ce St. Antoine tient ordinairement un Enfant dans ſes bras, que des gens mal-intentionnez diſent être Jeſus-Chriſt. La voici donc pour ne vous pas faire languir davantage.

Cet enfant d'exquiſe beauté
Que l'on voit ſur les bras d'Antoine,
Montre que la ſecondité
Eſt le vrai partage d'un Moine.

X.

Chant nuptial du Mariage de Madame Renée ſeconde fille de France, avec le Duc de Ferrare, pris de Catulle. (1) *En Juillet* 1528.

QUi eſt ce Duc venu nouvellement
En ſi bel ordre, & riche à l'advantage?
On juge bien à le voir ſeulement,
Qu'il eſt iſſu d'excellent parentage. (2)
N'eſt-ce celuy qui en fleuriſſant aage
Doit eſpouſer la Princeſſe Renée?
Elle en ſera (ce penſe-je) eſtrenée
Car les hautbois l'ont bien chanté anuict;
Et d'un accord, & tout d'une allenée
Ont appelé la bien heureuſe nuict.

O nuict, pour vray, ſi es tu bien cruelle,
Et tes excès nous ſont tous apparens:
Tu viens ravir la Royalle pucelle
Entre les bras de ſes propres parens:
Et qui plus eſt, tu la livres, & rends
Entre les mains d'un ardant, & jeune homme.

Que

(1) Hercules d'Eſt Duc de Ferrare, grand Prince pour le courage & le merite perſonnel, épouſa l'an 1528. Renée de France, deuxiême fille de Louis XII. & d'Anne de Bretagne. On prétend que François I. fit ce mariage avec un Prince, dont la ſouveraineté étoit peu conſidérable, afin qu'il ne fût pas en état de lui rien diſputer dans le Duché de Bretagne. Cette Princeſſe eut à ſouffrir en Italie, mais elle ſe retira en France au mois d'Octobre 1560. après la mort du Duc ſon époux.

(2) La Maiſon d'Eſt alors paſſoit pour la plus illuſtre d'entre les Princes d'Italie.

Que firent pis les ennemis à Rome, (1)
N'a pas long temps par pillage empirée?
Or de rechef, cruelle je te nomme:
Pourquoy es-tu donques nuict deſirée?

Je me deſdi, tu n'es point nuict cruelle,
Tes doux effets nous ſont tous aparens:
Tu prens d'amour, & de gré la pucelle
Entre les mains de ſes nobles parens:
Et qui plus eſt deux cueurs en un tu rens
En chaſte lict ſous nuptial afaire:
Ce qu'autre nuict jamais n'auroit ſceu faire.
Bref, ta puiſſance eſt grande, & point ne nuit:
Ce que tu fais on ne ſçauroit deffaire:
O très-puiſſante, & bien heureuſe nuict!

Fille de Roy, Adieu ton pucellage:
Et toutesfois tu n'en dois faire pleurs,
Car le pommier, qui porte bon fruictage,
Vaut mieux que cil, qui ne porte que fleurs.
Roſes auſſi de diverſes couleurs,
S'on ne les cuelt, ſans profiter periſſent:
Et s'on les cueult, les cueillans les cheriſſent,
Priſans l'odeur qui d'elles eſt tirée.
Si de toy veux, que fruicts odorans yſſent
Füyr ne faut la nuict tant deſirée.

Et d'autre part ta virginité toute
Ne t'appartiens. En quatre elle eſt partie:
La part premiere elle eſt au Roy, ſans doute,
L'au-

(1) En 1527. au ſac de Rome, ou tout fut pillé & violé par les troupes de Charles-Quint Empereur Chrétien & Roy Catholique.

L'autre à ma Dame eſt par droict departie: (1)
La ſœur du Roy a la tierce partie: (2)
Toy la quatrieſme. Or ils donnent leurs droicts
A ton mary: veux tu combatre à trois?
Trois, pour certain, qui en valent bien huict,
Certes je croy, que pluſtoſt tu voudrois,
Que desja fut la bien heureuſe nuict.

Ta douce nuict ne ſera point obſcure:
Car Phebé lors, plus que Phebus, luyra:
Et ſi Phebé a de te veoir grand' cure,
Juſque à ton lict par les vitres ira:
Venus auſſi la nuict eſclercira,
Et Veſperus qui ſur le ſoir s'enflamme:
Hymeneus, qui faict la fille femme,
Et Chaſte amour, aux nopces preferée,
Te fourniront tant d'amoureuſe flamme,
Qu'ils feront jour de la nuict deſirée.

Vous qui ſouppez laiſſez ces tables graces:
Le menger peu vaut mieux pour bien danſer.
Sus auſmoſniers, dictes viſtement graces,
Le mari dict qu'il ſe faut avancer:
Le jour luy faſche, on le peut bien penſer.
Dames danſez: & que l'on ſe deporte
(Si m'en croyez) d'eſcouter à la porte,
S'il donnera l'aſſaut ſur la minuict.
Chaut appetit en tels lieux ſe tranſporte:

Dan-

(1) Madame d'Angoulême mere de François I.
(2) Madame Marguerite Ducheſſe d'Alençon, & depuis Reine de Navarre. Voilà un plaiſant partage que fait ici le Poëte. De quel utilité ce bijou étranger pouvoit-il être à ces Princeſſes?

Dangereuſe eſt la bienheureuſe nuict.

Danſez, ballez, ſolenniſez la feſte
De celle, en qui voſtre amour giſt ſi fort.
Las qu'ay-je dit! qu'eſt-ce que j'admonneſte?
Ne danſez point, ſoyez en deſconfort.
Elle s'en va: Amour par ſon effort
Luy faict laiſſer le lieu de ſa naiſſance,
Parens, Amis, & longue cognoiſſance,
Pour ſon eſpoux ſuivre jour & ſerée.
O noble Duc, pourquoy t'en vas de France,
Où tu as eu la nuict tant deſirée?

Ducheſſe (helas) que fais-tu? Tu delaiſſes
Un peuple entier pour l'amour d'un ſeul Prince:
Et au partir en ta place nous laiſſes
Triſte regret, qui nos cueurs mord, & pince:
Or va donc veoir ta Ducale province:
Ton peuple jà de dreſſer ſe ſoucie
Arc triumphal, theatre, & facecie
Pour t'acueillir en honneur, & en bruict.
Bien toſt y ſoit ta ceinture accourcie
Par une bonne, & bien heureuſe nuict.

XI.

Chant nuptial du Roy d'Eſcoſſe, & de Madame Magdeleine, premiere Fille de France. (1)

1. *Janvier* 1537.

CEluy matin, que l'habit nuptial
Le Roy d'Ecoſſe ornoit ſa beauté blonde,
Pour eſpouſer du Sceptre Lilia
La fille aiſnée, où tant de grace abonde,
Vous euſſiez veu des peuples un grand monde,
Qui de ſa chambre au ſortir l'attendoient,
Et çà, & là, mille autres à la ronde,

Qui

(1) Sur le bruit qui courut que l'Empereur alloit en 1536. engloutir la France, Jacques V. Roi d'Ecoſſe ſe ſouvenant des anciennes alliances de ſa nation avec nos Rois, embarqua ſeize mille hommes pour venir au ſecours de François I. ſans en être prié. Le vent le rejetta trois fois ſur les côtes de ſon pays, il aborda enfin avec quelques vaiſſeaux à Diepe, d'où il prit la poſte pour aller trouver le Roy, mais il le rencontra ſur la route de Lyon à Paris. En reconnoiſſance d'un ſecours donné de ſi bonne grace, le Roi ne lui put refuſer Madame Magdelaine ſa fille aînée, quoique ce Prince fût déja fiancé à une fille du Duc de Vendôme. Les nôces en furent célébrées à Paris le premier jour de l'an 1537. mais la nouvelle Reine mourut d'une fievre hétique dans l'année même, ſans laiſſer de poſterité. Et Jacques étant veuf épouſa Marie fille de Claude Duc de Guiſe, & veuve de Louis Duc de Longueville. C'eſt de ce deuxiême mariage qu'eſt ſortie l'infortunée Marie Stuart; & c'eſt le premier mariage que chante ici Clément Marot.

Qui à la file avec eux ſe rendoient.

Tandis les mains des Nobles gracieuſes
De pied en cap richement l'ont veſtu:
Son corps luyſoit de pierres precieuſes,
Moins toutesfois, que ſon cueur de vertu:
De Muſc d'eſlite avec ambre batu
Perfumé ont ſon veſtement propice:
Puis luy ont ceint ſon fort glaive poinctu,
Dont il ſçait faire & la guerre, & juſtice.

Ainſi en point de ſa chambre départ
Pour s'en aler rencontrer Magdaleine:
De beauté d'homme avoit plus grande part,
Que le Troyen, qui fut eſpris d'Helaine:
Si qu'au ſortir ſa beauté ſouveraine
Les regardans resjouiſt tout ainſi
Que le ſoleil, quand à l'aube ſeraine
Sort d'Orient pour ſe monſtrer icy.

Vien, Prince, vien: la fille au Roy de France
Veut eſtre tienne, & ton amour pourſuit:
Pour toi s'eſt miſe en Royalle ordonnance,
Au Temple va, grand' nobleſſe la ſuit:
Maint dyamant ſur la teſte reluit
De la Brunette: & ainſi attournée
Son tainct pour vrai ſemble une clere nuict,
Quand elle eſt bien d'eſtoilles couronnée.

Brunette elle eſt: mais pourtant elle eſt belle,
Et te peut ſuivre en tous lieux, où iras,
En chaſte amour. Danger fier, & rebelle
N'y a que veoir. D'elle tu jouyras:
Mais s'il te plaiſt, demain tu nous diras
Lequel des deux t'a le plus gref eſté,

Ou

Ou la longueur du jour, que deſiras,
Ou de la nuict la grande breveté.

La Fille donc du plus grand Roy du monde
Elle eſt à toi: l'Eternel tout puiſſant
Avant le ciel, avant la terre, & l'onde,
Te deſtina d'elle eſtre jouyſſant,
Affin que d'elle & de toi ſoit yſſant
Immortel neud d'amitié indicible
Entre le ſceptre Eſcoſſois fleuriſſant,
Et le François par autres invincible.

Fille de Roy, mes propos addreſſer
A toi je veux: eſcoute moi donc ores:
Je t'adverti, qu'il te convient laiſſer
Freres & ſœurs, pere & pays encores,
Pour ſuivre cil, que celluy Dieu qu'adores,
Par ſa parolle a joinct avecques toi,
Te commandant, que l'aimes, & l'honores:
Tu le ſçais bien, mais je le ramentoy.

Or ſuy le donc: jà te ſont preparez
Cent mille honneurs là, où faut que tu voyſes:
D'Eſcoſſe ſont tous ennuys ſeparez,
Trompes, clerons y meinent douces noyſes
Meſmes là bas les Nymphes Eſcoſſoiſes
Avec grand' joye attendent ton venir,
Et vont diſant, qu'elles ſeront Françoiſes
Pour le grand bien, qui leur doit advenir.

Va doncques: Non, ne nous vueilles priver
Encor ſi toſt de ta noble preſence:
Attens un peu, laiſſe paſſer l'hyver,
Car aſſez toſt ſentirons ton abſence.
Vent contre vent ſe bat par inſolence,

Printemps viendra, qui les fera ranger:
Lors paſſeras la mer ſans violence,
Et ne craindrons que tu ſois en danger.

Et ſi verras des Dieux de mainte forme,
Comme Fgeon monté ſur la baleine.
Doris y eſt, Protheus s'y transforme,
Triton ſa trompe y ſonne à forte alaine:
Au fons de l'eau ſont ores ſur l'areine:
Mais ſi attens le printemps, ou l'eſté,
Tous ſortiront hors de la Mer ſeraine
Pour ſaluer ta haute Majeſté.

Sur le beau temps ainſi tu partiras,
Et en ton lieu regrets demoureront:
Adieu dirons, Adieu tu nous diras,
Dont tes deux yeux ſur l'heure pleureront:
Mais en chemin ces larmes ſecheront
Au nouveau feu d'amour bien eſtablie:
Nos cueurs pourtant point ne s'en faſcheront,
Pourveu que point le tien ne nous oublie.

Si prions Dieu, noble Royne d'Eſcoſſe,
Qu'au temps nouveau vienne un nouveau danger,
C'eſt qu'il te faille icy demourer groſſe,
Pour ſi à coup de nous ne t'eſtranger.
A ce propos bien te dois alleger,
Car pour parens, qu'icy tu abandonnes
Enfans auras, Enfans (pour abreger)
Que porteront & ſceptres & Couronnes.

XII.

Chant de joye. Au retour d'Eſpagne, de Meſſeigneurs les deux Enfans de France, compoſé la nuict qu'on en ſceut les nouvelles, & le lendemain preſenté au Roy à ſon lever. (1)

1530.

ILs ſont venus les enfans deſirez,
Loyaux François, il eſt temps qu'on s'appaiſe,
Pourquoy encor pleurez & ſouſpirez?
Je l'entens bien, c'eſt de joye, & grand aiſe:
Car priſonniers (comme eux) eſtiez auſſi.
O Dieu tout bon, quel miracle eſt cecy?
Le Roy voyons, & le peuple de France
En liberté: & tout par une Enfance

Qui

(1) Ils furent rendus en conſéquence du traité de Cambray fait en 1529. & échangez ſur la frontiere le 1. Juin 1530. avec douze cens mille écus, que porta Anne de Montmorency Maréchal de France, grand-Maître de la Maiſon du Roy, & depuis Connétable. Ils étoient conduits par Madame Eleonor d'Autriche, ſœur de Charles-quint, fiancée à François I. dès le 13. fevrier 1526. & qui venoit pour être mariée avec le Roy, ce qui ſe fit peu de jours après à l'Abbaye de Verin près le mont de Marſan, où François I. s'étoit avancé pour les recevoir. Cette Princeſſe agée de 30. ans, & plus laide que belle, ne poſſeda jamais le cœur de François I. mais à fin d'être conſiderée, elle s'attira les reſpects d'Anne de Montmorency, qui lors gouvernoit le Roy & le Royaume.

Qui priſonniere eſtoit en fortes mains.
Or en eſt hors, c'eſt triple delivrance:
Gloire à Dieu ſeul, paix en terre aux humains.

Nouvelle Royne, ô que vous demourez!(1)
Sentez-vous point de loin noſtre meſaiſe?
Sus peuples, ſus, vos cantons decorez
De divers jeux. Eſt-il temps qu'on ſe taiſe?
De vos jardins arrachez le ſoucy,
Et qu'il n'y ait gros canons racourcy,
Qui ceſte nuit ne bruye par outrance,
Signifiant que guerre avec ſouffrance
Part, & s'en va aux enfers inhumains.
Et puis chantez en commune accordance,
Gloire à Dieu ſeul, paix en terre aux humains.

Sots devineurs, vos livres retirez:
Touſiours faiſiez la nouvelle mauvaiſe:
Mais Dieu a bien vos propos revirez,
Tant que menti avez, ne vous deſplaiſe.
Heureux Baron, noble Montmorency, (2)
Ce qu'en as faict (il le faut croire ainſi)
Eſt du grand maiſtre ouvrage ſans doutance,
Conſeil François, quoy qu'en ceſte alliance
N'euſſent mieux fait les très-ſages Romains,
Ne dictes pas que c'eſt voſtre puiſſance:
Gloire à Dieu ſeul, paix en terre aux humains.

ENVOY.

Prince Royal, ma terreſtre eſperance,

Si

(1) La Reine Eleonor.
(2) Anne de Montmorency avoit négocié cette délivrance, qui lui a fait beaucoup d'honneur.

Si le plaiſir de ceſte delivrance
Voulez peſer contre les travaux maints,
Droite ſera, ce croi-je, la balance.
Gloire à Dieu ſeul, paix en terre aux humains.

XIII.

Chant Royal, dont le Roy bailla le Refrain. (1)

1532.

PRenant repos deſſous un vert laurier,
Après travail de noble Poëſie,

Un

(1) Le refrain de ce Chant, *Desbander l'arc ne guérit point la playe*, eſt tiré de ce vers de Petrarque, *Arco per lentare piaga non ſana.* Ce fut la deviſe que René Roi de Sicile prit après avoir perdu ſa femme Iſabeau Ducheſſe de Lorraine. Ce Prince eut un tel chagrin de cette mort, qu'il ne ſe put jamais réjouir. Et quand ſes favoris lui vouloient donner quelque conſolation, il les menoit dans ſon cabinet, & là il leur montroit peint de ſa main un arc Turquois duquel la corde étoit briſée & rompuë, & au deſſous on liſoit, *Arco per lentare piaga non ſana.* Ces mêmes peintures avec la deviſe ſe voyent à Angers, & ſurtout en la Chapelle de St. Bernardin, que le Roy René a fait bâtir dans l'Egliſe des Cordeliers de cette ville. Cela me donne lieu de conjecturer que François I. ayant vû cette deviſe à ſon voyage de Nantes en 1532. prit occaſion de la donner à Marot pour refrain d'un Chant qu'il lui commanda de faire à ce ſujet. Ainſi cette piece eſt, ſelon cette conjecture, de l'an 1532. que le Roi François I. fit aſſembler les Etats de Bretagne pour unir ce Duché à la couronne de France. L'édit d'union fut enregiſtré au Parlement de Paris le 18. Novembre 1532. Voyez *Brantôme Dames illuſtres* pag. 53.

Un nouveau ſonge aſſez plaiſant, l'autrehier
Se preſenta devant ma fantaſie,
De quatre amans fort melancolieux,
Qui devers moy vindrent par divers lieux:
Car le premier ſortir d'un bois j'adviſe:
L'autre d'un Roc: celui d'après ne viſe
Par où il va: l'autre ſaute une Claye:
Et ſi portoyent tous quatre en leur deviſe:
Desbender l'arc, ne guerit point la playe.

Le premier vint tout paſle me prier
De luy donner confort par courtoyſie.
Pourſuivant ſuis, dit-il, dont le crier
N'eſt point ouy, d'une que j'ai choiſie.
Elle a tiré de l'arc de ſes doux yeux
Le percant traict, qui me rend ſoucieux,
Me reſpondant, quand de moy eſt requiſe,
Que n'en peut mais, & ſa beauté exquiſe
De moy s'abſente, affin qu'en oubly l'aye:
Mais pour abſence en oubli n'eſt pas miſe:
Desbender l'arc, ne guerit point la playe.

L'autre diſoit au rebours du premier
J'ay bien aſſez, & ne me raſſaſie:
Car ſervant ſuis de jouyr couſtumier
De la plus belle, & d'Europe, & d'Aſie.
Ce neantmoins Amour trop furieux
D'elle me fait eſtre trop curieux,
Avant qu'avoir la jouyſſance priſe.
Ainſi je ſuis du feu la flamme eſpriſe,
Qui plus fort croiſt, quand eſtaindre on l'eſſaye,
Et cognois bien, qu'en amoureuſe empriſe
Desbander l'arc, ne guerit point la playe.

Après je vei d'aymer un vieux routier,

Qui

Qui de grand cueur, ſous puiſſance moyſie
Chanta d'amours un couplet tout entier,
Louant ſa Dame, & blaſmant jalouſie,
Dont les premiers ne furent envieux:
Bien luy on dit, Vieil homme entre les vieux,
Comment ſeroit ta penſée ſurpriſe
D'aucune amour, quand le temps, qui tout briſe,
T'a deſnué de ta puiſſance gaye?
J'ay bon vouloir, reſpond la teſte griſe,
Desbender l'arc, ne guerit point la playe.

D'un rocher creux ſaillit tout au dernier
Une ame eſtant de ſon corps deſſaiſie,
Qui ne vouloit de Charon nautonnier
Paſſer le fleuve. O quelle freneſie!
Aller ne veut aux champs delicieux,
Ains veut attendre au grand port Stigieux
L'ame de celle, où s'amour eſt aſſiſe,
Sans du venir ſçavoir l'heure preciſe.
Lors m'eſveillay, tenant pour choſe vraye,
Que puis qu'amour ſuit la perſonne occiſe,
Desbander l'arc ne guerit point la playe.

ENVOY.

Prince, l'amour un querant tyranniſe:
Le jouyſſant cuide eſtaindre, & attiſe:
Le vieil tient bon, & du mort je m'eſmaye.
Jugez, lequel dit le mieux ſans faintiſe,
Desbander l'arc ne guerit point la playe.

XIV.

Chant paſtoral. A Monſeigneur le Cardinal de Lorraine, qui ne pouvoit ouyr nouvelles de Michel Huet Pariſien ſon Joueur de fluſtes.

N'Y penſe plus, Prince, n'y penſe mye,
Si de Michel n'es ores viſité,
Car le Dieu Pan, & Syringue s'amye .
Ce moys d'Avril ont un prix ſuſcité:
Et ont donné ſur un des monts d'Arcade
Au mieux diſant de la fluſte une aubade
La fluſte d'or neuf pertuis contenant.
Tytire y court, Mopſus s'y va trainant;
Et Corydon a le chemin apris:
Chacun y va, pour voir, qui maintenant
Du jeu de fluſte emportera le prix.

Lors ton Michel n'a eu teſte endormye,
Ains eſt couru voir la ſolennité,
Et a ſonné a fluſte, & chalemye,
Tout à ton los, honneur, & dignité.
Incontinent que toute la brigade
Son armonie ouyt ſous la fueillade,
Pan ſe teut coy, merveilles ſe donnant:
Dont chacun va ſa fluſte abandonnant,
Et ſous la ſienne à danſer ſe ſont pris,
Diſans entr'eux, ce François reſonnant
Du jeu de fluſte emportera le prix.

Pan (en effect) eut la face bleſmye,
Et ſur Michel ſe monſtra deſpité:
Si douterois que de peur d'infamie
Du haut du Mont ne l'euſt precipité,

Car

Car un haut Dieu, de dueil trop eſt malade,
Quand un mortel le ſurmonte & degrade.
Mais Pan, qui t'aime, eſt aſſez ſouvenant,
Qu'un tel Ouvrier eſt propre, & advenant
A toy, qui es recueil des bons eſprits:
Donc reviendra, & en s'en revenant
Du jeu de fluſte emportera le prix.

ENVOY.

Prince Lorrain, par vertu conſonant
A bons ſujects, ton Michel bien ſonnant
Plus pour l'honneur, qui eſt en toy compris,
Que pour monſtrer, qu'il n'eſt point aprenant,
Du jeu de fluſte emportera le prix.

XV.

Chant de folie. De l'origine de Villemanoche. (1)

LEs Pichelins par le monde eſpandus,
Sont de ſi haut, & ſi loin deſcendus,
Qu'à

(1) Ce Villemanoche étoit un viſionnaire qui vivoit ſous François I. il ſe croyoit d'une naiſſance ſi conſidérable, qu'il s'imaginoit que les plus grandes Dames de la Cour ſoupiroient après ſon alliance; & il comptoit auſſi ſur un, peut-être même ſur pluſieurs de ces mariages. *Paſquier* en parle en ſes *lettres* livre 19. Au temps de François I. *On veit*, dit-il, *un Villemanoche en ſa Cour n'avoir le jugement offenſé que ſur les mariages des grandes Dames qu'il ſe promettoit* &c. Le Regne de Henry II. fit voir encore un de ces viſionnaires dans la perſonne de *Tulenus*, qui ſe croyoit aimé d'une grande Princeſſe; & pour la chercher il alla, quelquefois à pied en robe & en bonnet

Qu'à peine a l'on ſceu trouver la racine,
N'un ſeul rameau de ſi brave origine:
Mais Dieu voulant qu'ils ne fuſſent peris,
A reſveillé les joyeux eſperits
De l'un d'entre eux, nommé Villemanoche,
Qui tout ainſi que l'on rompt une roche
Pour trouver l'eau, qui deſſous eſt cachée,
Ainſi a-il ſa race tant cherché,
En ſe rompant entendement & corps,
Qu'il l'a trouvée en livres tous d'accors:
Livres, mais quels? Livres très-autentiques,
Vieux, & uſez de force d'eſtre antiques,
Leſquels il a à grand' peine trouvez,
Leuz, & releuz, volvez, & revolvez.
Si vieux, de fait, les a voulu eſlire,
Que nul, fors luy, onques n'y ſceut rien lire.
Il a trouvé ſes grans predeceſſeurs
Preux & hardis comme leurs ſucceſſeurs:
Dont l'une part reſide en Germanie,
Et la pluſpart pluſieurs regnes manie.
Il a trouvé, à force de chercher,
Que ſes parens ſceurent ſi bien preſcher,
Non pas preſcher, mais ſi bien harenguerent,
Qu'à noſtre loy Infideles rengerent.
Et de ceux là on voit par conſequence
Villemanoche avoir leur éloquence:
Car luy eſtant veſtu de longue togue
Scait harenguer tout ſeul en dialogue:
Et s'il avoit la robbe courte priſe,
Lors on verroit, qu'il ſeroit d'entrepriſe,
Et qui plus eſt, ſemblable de prouëſſe
A ſes ayeulx, comme il eſt de ſageſſe.

Or

net carré juſqu'à Fontainebleau, où il s'imaginoit qu'elle étoit cachée. *Paſquier* en parle dans ſes *Lettres* livre 22. Et *Charles Sorel* en fait une grande note dans ſes *Remarques* ſur le *Berger extravagant*.

Or eſt ainſi, helas, qu'il nous appert,
Que par deçà ceſte race ſe pert,
Si ceſtuy-cy n'eſt joint par mariage
En noble lieu, qui ſeroit grand dommage.
O Pichelin, tu deſſers qu'on t'allie
En lieu Royal: ô ſuperbe Italie
Tu es enflée au nom des Crivelins,
Mais Gaule s'enfle au nom des Pichelins.
Vive (dis-tu) la caſe Criveline,
Mais en tous lieux vive la Picheline.

XVI.

Cantique de la Chreſtienté. Sur la venuë de l'Empereur & du Roy, au voyage de Nice. (1)

1538.

APproche toi, Charles, tant loing tu-ſois,
Du magnanime, & puiſſant Roy François:
Approche toy François, tant loin ſois-tu,
De Charles plein de prudence, & vertu:
Non pour tous deux en bataille vous joindre,
Ne par fureur de vos lances vous poindre:
Mais pour tirer Paix la tant deſirée
Du ciel très-haut, là où s'eſt retirée.
Si Mars cruel vous en fiſtes deſcendre,

Ne

(1) Ce fut en 1538. lorſque ſe fit la paix de Nice, par la médiation du Pape Paul III. de la Maiſon de Farneſſe: mais les deux Princes firent le traité ſans ſe voir, & ſans ſe parler: le Pape ſe chargea de tout.

Ne pouvez-vous le faire condeſcendre
A s'en aller, pour ça bas donner lieu
A Paix la belle, humble fille de Dieu?
Certainement ſi vous deux ne le faictes,
Du monde ſont vaines les entrefaictes.
Recevez la, Princes chevalleureux,
Pour faire nous (voyre vous) bien heureux,
Ce vous ſera trop plus d'honneur, & gloire,
Qu'avoir chaſcun quelque groſſe victoire.
Recevez la, car ſi vous la fuyez,
Elle dira, que ſerez ennuyez
De vos repos, & que portez envie
A la douceur de voſtre heureuſe vie.
Si pitié donc (ô Princes triumphans)
Vous ne prenez des peuples vos enfans,
(Dont reciter l'eſtat calamiteux
Seroit un cas trop long, & trop piteux)
Si d'eux n'avez commiſeration,
A tout le moins ayez compaſſion
Du noble ſang, & de France & d'Eſpaigne,
Dedans lequel ce cruel Mars ſe baigne.
Mars cy devant ſouloit taindre ſes dars
Dedans le ſang de vos ſimples ſoudars:
Mais maintenant, ô Dieu quel dur eſclandre!
Plaiſir ne prend fors à celuy eſpandre
Des nobles chefs, meritans diadeſmes:
Et ſi reſpand ſouvent le voſtre meſmes,
Faiſant ſervir les hauts Princes, de butte
Au vil ſoudard tirant de hacquebutte:
Si que de Mars ne ſont plus les trophées
Fors enrichis d'armes bien eſtoffées.
Plus ils ne ſont garnis & decorez,
Que de harnois bien polys & dorez,
Qui diſent bien, la deſpouille nous ſommes
De grans Seigneurs, & de vertueux hommes.
O quants & quels de vos plus favoriz

Sont

Sont puis dix ans en la guerre peris!
O quantz encor en verrez deſvyer,
Si à ce coup paix n'y vient obvyer!
Que penſez-vous? cherchez-vous les moyens
De vos malheurs, nobles Princes Troyens? (1)
Jà pour tenir ou vos droits, ou vos torts,
Sont ruez jus vos plus vaillans Hectors,
Gardez qu'en fin, je qui ſuis voſtre Troye,
Du puiſſant Grec, ne devienne la proye.
Eſtimez-vous, que ce grand Eternel
Ne voye bien du manoir ſupernel
Les grans debas d'une, & d'autre partie?
Ne ſçavez-vous qu'un bon pere chaſtie
Plus toſt les ſiens que les deſavouez?
Si maintenant faictes ce que pouvez,
Paix deſcendra, portant en main l'olive,
Laurier en teſte, en face couleur vive,
Tousjours riant', claire comme le jour,
Pour venir faire en mes terres ſejour,
Et Mars ſouillé tout de ſang, & de poudre,
Deſlogera plus ſoudain que la foudre:
Car il n'eſt cueur, tant ſoit gros, qui ne tremble,
Si vos vouloirs on ſent unis enſemble.
Vienne ſur champs Mars avec ſon armée,
Vous preſenter la bataille termée,
Il la perdra. Ainſi donques unis,
Et de pitié paternelle munis,
Vous eſlirez quelque bienheuré lieu,

La

(1) C'eſt l'idée que Marot avoit puiſée dans les *Illuſtrations de la Gaule* de *Jean le Maire* ſon ami bon poëte & mauvais hiſtorien qui fait également deſcendre les Rois de France & la Maiſon d'Autriche, des Princes fugitifs du ſac de Troyes.

Là où viendra de vous deux au milieu
Pallas ſans plus. Pallas, à ſa venuë,
Vous couvrira d'une celeſte nuë,
Pour empeſcher que les malins trompeurs,
D'heureuſe paix trop malheureux rompeurs,
Ne puiſſent veoir les moyens que tiendrez,
Alors qu'au poinct tant deſiré viendrez:
Si qu'ils ſeront tout à coup esbahis,
Que ſur le ſoir, l'un & l'autre pays
Reluira tout de beaux feux de lieſſe,
Pour le retour de paix noble Deeſſe:
Et que rendrai, ſans que Mars m'en retarde,
Graces au ciel : ô mon Dieu, qu'il me tarde!
Approche toy, Charles, tant loing tu ſois,
Du magnanime & puiſſant Roy François:
Approche toi, François tant loing ſois tu,
De Charles plein de prudence & vertu.

Jean de Conches de Valence en Dauphiné.

AUX LECTEURS SALUT.

AMy Lecteur, ſi tu prétends de lire (1)
Nouveau eſcript, eſcript plein de doctrine,
Lis les beaux vers plus reſonnans que Lyre,
Faicts par Marot, touchant la paix divine:
Ce qu'il en dict, ce qu'il en détermine
Le rend ſi hault en ſçavoir héroïque,
Que par tous lieux vole fame publique
Qu'il eſt ſans per: car ſi point ne ſe laſſe
De

(1) Tiré de l'édition des œuvres de Clement Marot de Paris, chez Jean Bignon ſans datte.

De travailler, ſon eſprit Angelique
Fera revivre Homere, Ovide, Orace.

XVII.

A la Royne de Hongrie, venuë en France. (1)

1539.

QUand toute France aura faict ſon devoir
De ta Hauteſſe en joye recevoir,
Chaſte Diane, ennemye d'oyſeuſe,
Et d'honorable exercice amoureuſe:
Je, de ma part, le plus petit de tous
M'enhardirai humble ſalut & douz
Te preſenter non en voix & parolle,
Qui parmi l'air avec le vent s'envole:
Mais par eſcrit, qui contre le temps dure,
Autant ou plus, que fer ou pierre dure:
Je dy eſcript, fait des Muſes ſacrées,
Qui ſçavent bien, qu'a lire te recrées.
Eſcript (pour vrai) que s'il n'eſt immortel,
Le tien Marot le deſire eſtre tel,
Pour ſaluer par Epiſtre immortelle,
Celle de qui la renommée eſt telle.
O combien fut le peuple resjouy
D'Eſpaigne, & France après avoir ouy
Que icy venois! Cela nous eſt un ſigne

(Ce

(1) Elle s'appelloit Marie d'Autriche veuve de Louis Roy de Hongrie: elle étoit Gouvernante des Pays-bas. En 1539. elle paſſa par la France après la paix de Nice en 1538. Elle fut toujours ennemie de la France; & en 1552. elle fit de terribles ravages en brulant les frontieres de Champagne, ce qu'on ſçeut lui rendre avec uſure.

(Ce diſoyent ils) que l'amour s'enracine
Es cueurs Royaux, cela eſt un preſage,
Que Dieu nous veut monſtrer ſon doux viſage:
Et que la Paix, dedans Nice traictée,
Eſt une Paix pour jamais arreſtée.
L'arc qui eſt painct de cent couleurs ès cieux,
Quand on le voit, ne demonſtre pas mieux
Signe de pluye, en temps ſec attenduë:
Ne la verdure au printemps eſpanduë,
Parmy les champs, ſi bien ne monſtre point,
Que les beaux fruicts viendront toſt, & apoint,
Comme ta veuë en France ſignifie,
Que pour jamais la Paix ſe fortifie.
Arriere donc, Royne Pantaſilée (1)
Maintenant eſt ta gloire anichilée:
Car devant Troye allas pour guerroyer,
Marie vient pour guerre foudroyer.
Ainſi diſoit France, & Eſpaigne auſſi,
Dès que lon ſceut, que de venir icy
Tu propoſas: & creut leur joye après,
Que pour partir ils virent tes appreſts.
Puis quand tu fus esbranlée, & partie,
Leur plaiſir creut d'une grande partie:
Et te voyant toute venuë en çà,
A redoubler leur joye commença:
Laquelle joye en eux n'ai apperceuë
Tant ſeulement, mais ſentie, & conceuë
Dedans mon cueur, teſmoing l'eſcript preſent
Plein de lieſſe, & de triſteſſe exempt,
Te advertiſſant, que quand Paix ne ſeroit,
Jà pour cela France ne laiſſeroit
A deſirer ta venuë honorée,
Pour les vertus, dont tu es decorée:

Com-

(1) On pretend que Pentaſilée Reine des Amazones fut au ſiege de Troye.

Combien, pourtant, que peuples & provinces
Sont de nature enclins à aimer Princes,
Qui, comme toi, ſont amis de concorde,
Et ennemis de guerre & de diſcorde:
Ce qui plus toſt entre aux cueurs femenins,
D'autant qu'ils ſont doux, piteux & benins,
Que ceux des Rois, qui pour honneur acquerre
Sont inclinez à proueſſe & à guerre.
Doncques Saba Royne prudente, & meure,
Qui as laiſſé ton peuple, & ta demeure,
Pour venir veoir en riche & noble arroy
Le Salomon de France, noſtre Roy,
Je te ſupply, par la grande lieſſe
Du bien de Paix, ſi j'ai prins hardieſſe
De bien veigner une Dame ſi haute,
Ne l'eſtimer preſumption, ne faute:
En imitant le grand Prince des Anges,
Lequel reçoit auſſi toſt les louanges
Du plus petit, que du plus haut monté,
Quand le cueur eſt plein d'ardente bonté.

XVIII.

Sur l'entrée de l'Empereur à Paris. (1)

1. Janvier 1540.

OR eſt Ceſar, qui tant d'honneur acquit,
Encor un coup en ce beau monde né:
Or

(1) Enfin Charles-Quint qui avoit traité fort durement François I. eut beſoin de lui ; & François eut encore la bonté, outre le paſſage qu'il lui donna dans ſes Etats, de lui faire rendre tous les honneurs qui ne ſont dus qu'au Roy de France. Les Gantois s'étoient

Or eſt Ceſar, qui les Gaules conquit,
Encor un coup en Gaule retourné,
De legions non point environné,
Pour guerroyer: mais plein d'amour nayve.
Non point au vent l'Aigle noir couronné,
Non point en main le glaive, mais l'Olive.
François & lui viennent droit de la rive (1)
De Loyre, à Seine, affin de Paris veoir:
Et avec eux Guerre menent captive,
Qui à diſcord les ſouloit eſmouvoir.
L'un pour au faict de ſes pays pourvoir,
Paſſe par cy, ſans peur ne deffiance:
L'autre de cueur trop haut pour decevoir,
Luy donne loy de commander en France:
Si que l'on eſt en diſpute & doubtance,
Qui a le plus de haut los merité,
Ou de Ceſar la grande confiance,
Ou de François la grand' fidelité.
O Rois unis plus que d'affinité, (2)

Bien

toient revoltez à cauſe de quelques nouveaux impôts, dont Marie Reine douairiere de Hongrie & Gouvernante des Pays-bas les avoit chargez. Ils s'étoient adreſſez à François I. comme à leur Souverain, à cauſe du Comté de Flandres, pour avoir ſa protection, qu'il leur refuſa, & accorda le paſſage que Charles-Quint demandoit, pour aller châtier les rebelles. Les deux fils de France & le Connétable Anne de Montmorency allerent au devant de l'Empereur juſqu'à Bayonne, & s'offrirent de paſſer en Eſpagne pour ôtages: mais l'Empereur qui connoiſſoit la généroſité de François I. ne voulut point d'autre ſureté que la parole du Roy.

(1) François I. quoiqu'indiſpoſé s'avança juſqu'à Chatelleraud, pour recevoir l'Empereur; & le Roy voulut que dans toutes les villes il exerçât l'autorité Royale.

(2) François I. avoit épouſé en deuxieme mariage Elco-

Bien heureuſe eſt la gent, qui n'eſt point morte,
Sans veoir premier voſtre ferme unité,
Qui le repos de tant de monde porte.
Vien donc, Ceſar, & une Paix apporte
Perpetuelle, entre nous, & les tiens:
Hauſſe, Paris, hauſſe bien haut ta porte, (1)
Car entrer veut le plus grands des Chreſtiens.

XIX.

Marot à l'Empereur.

1540.

SI la faveur du Ciel, à ton paſſage
En France, fait de grans biens un preſage;
Auſſi promet croiſtre l'heur, qui te ſuit,
Ceſar Auguſte à l'effect qui s'enſuit.
Ta confiance en la fidellité
Du Roy, ton frere, & ſon humanité
T'ont faict en France acquerir en un mois,
Dedans trois jours, ſans ſoudars & harnois,
Plus que Ceſar des Gaulles acquereur,
Et le premier des Romains Empereur,

N'a

Eleonor d'Autriche ſœur de Charles-Quint. Et comme ce n'eſt point le ſang, mais les interêts qui uniſſent les Princes, c'eſt pourquoi il les apelle *unis plus que d'affinité.*

(1) Il entra dans Paris le 1. Janvier 1540. Le Parlement fut en corps le complimenter; les Echevins lui porterent le poiſle, les deux Fils de France étant à ſes deux côtez; le Connétable marchant devant lui l'épée nuë à la main; il delivra tous les priſonniers, & la Ville lui fit préſent d'un Hercules tout d'argent de grandeur naturelle.

N'avoit conquis en huict, ou neuf années
Accompaigné de legions armées:
Car des François aſſujettis par force
En leurs pays, ne conquit que l'eſcorce.
Mais tu as eu par un don liberal
De leurs francs cueurs un acqueſt general.
Et pour garder ce que tu as acquis,
Aucune force y tenir n'eſt requis,
Mais ſeulement une paix bien fermée (1)
Par alliance en amour confermée:
Dont adviendra ferme tranquilité,
Et ſous la foy Catholique unité.
Paix qui tiendra les Provinces couvertes,
Et peuplera les regions deſertes:
Des Rois unis la force aſſemblera,
Dont le ſurplus du monde tremblera.
Paix, qui fera la vive Salamandre, (2)
Après ſon faict mortel eſtainct en cendre,
Nourrir au feu d'une vie immortelle:
A l'Aigle auſſi, quand le vol de ſon eſle (3)
Plus ne pourra ſur la terre s'eſtendre
Pour voler plus outre, ſi fera fendre (4)

Tous

(1) *Paix.*] Elle ne fut pas de longue durée. Charles-Quint étoit plus ruſé & plus attentif à ſes interêts que François I. & il trouva moyen dès l'année ſuivante, c'eſt-à-dire en 1541. de ſuſciter une guerre à la France.

(2) La Salamandre dans un feu étoit le ſymbole de François I.

(3) L'aigle noir employé eſt le ſymbole des Empereurs d'Allemagne.

(4) *Plus outre.*] Etoit la deviſe de Charles-Quint, qui vouloit montrer après la conquête de Tunis en 1535. qu'il avoit fait plus qu'Hercule, qui ne paſſa point le détroit que Charles-Quint avoit franchi, pour aller en Afrique. La deviſe d'Hercules étoit donc deux montagnes figurées par deux Colonnes, avec ce mot,

Tous les neuf cieux juſque au lieu angelique,
Promis à ceux qui aiment paix publique.

XX.

France à l'Empereur. A ſon arrivée. (1)

1539. & 1540.

SI ce bas monde & toute ſa rondeur
Eſt embelly par la claire ſplendeur

Du

ne plus ultrà, on ne va pas plus outre, & celle de Charles-Quint étoient les deux Colonnes d'Hercules, avec cette ame, *plus ultra*; on va plus outre.

(1) Cette piece ſe trouve auſſi dans les poëſies de Hugues Salel, l'un des amis de Marot : ainſi je ne ſçai bonnement à qui des deux la donner. Qu'on en penſe donc ce qu'on voudra. Mais Charles-Quint devoit bien ſe moquer de la ſimplicité de ces bons François qui lui dreſſoient des arcs de triomphe pour décorer ſa venuë ; qui faiſoient des fêtes publiques pour le recevoir plus dignement ; il leur ſembloit, les bonnes gens, qu'ils ne ſçavoient en faire aſſez pour ce ruſé Prince. Tous les Poëtes lui preſentoient à l'envy des éloges magnifiques de toutes les vertus qu'il n'avoit pas. Auſſi dit-on que *Triboulet* qui étoit le fou de la Cour parlant en homme ſenſé du paſſage & de cette reception de Charles-Quint, avoit marqué ſur ſon *Agenda*, que Charles-Quint étoit fou de paſſer par la France, ayant offenſé & maltraité le Roy. François I. l'ayant ſçeu, dit à Triboulet, mais ſi je laiſſe paſſer l'Empereur, que diras-tu ? Oh ! repliqua Triboulet, la choſe eſt facile : je ne ferai qu'effacer le nom de Charles-Quint, & j'y mettrai celui de votre Majeſté. Ce fut le Connétable de Montmorency gagné par la Reine Eleonor, qui conſeilla au Roy François I. d'accorder à Charles-Quint ce paſſage pernicieux aux interêts du Royaume ; mais le

Du ſeul renom qui court de ta perſonne,
Que dois-je faire? ayant receu tant d'heur,
De voir à l'œil la hauteſſe & grandeur
De ta ſacrée & auguſte couronne?
Sera-ce aſſez que j'en dreſſe & ordonne
Arc triumphant, pyramide, & colonne,
Pour vrai record à la poſterité?
Suffira-il, Ceſar, que je m'adonne
A te loüer, tant que tout lieu reſonne
Ta grand' vertu, & ma proſperité?
Non, car je voy ta magnanimité
De ſi près joincte à la divinité,
Que ſi je veux parfaire choſe telle,
Je fais grand tort à l'immortalité,
Qui en loüant ceſte benignité
Se penſe rendre encor plus immortelle.

En-

Connétable ne le porta pas loin, car il fut en 1541. diſgracié, moins vilainement cependant que le meritoit un conſeil auſſi dangereux. Perſonne n'a parlé plus juſte de tous ces arcs de triumphe que *Mellin de St. Gelais* pag. 164. de ſes poëſies.

Un Eſpaignol entrant dedans Paris,
Vit les grands arcs que l'on avoit dreſſez
Pour l'Empereur, preſque cheus & peris,
Et des ouvriers & d'eux meſdit aſſez:
Lors, dit quelqu'un, ne vous esbahiſſez
Si choſe foible a eu peu de durée,
L'eſtoffe fut à la foy meſurée
D'un Empereur, qui ſe va commuant;
Et s'il l'euſt eu entiere & aſſurée,
On lui euſt fait ouvrage de durée
De marbre dur, voire de diamant.

Tout ce qu'on pourroit dire pour juſtifier François I. c'eſt que ſans aucun égard pour Charles d'Autriche, il a reſpecté en ſa perſonne un Empereur d'Allemagne & un Roy d'Eſpagne.

Entre les Epigrammes y en a une (c'eſt la 28.) ſur l'entrée de l'Empereur à Paris qui ſe commence.

Lors que Ceſar, Paris il te pleut voir &c.

Et l'Adieu de la France à l'Empereur eſt contenu au 68. Rondeau qui ſe commence

Adieu Cæſar Prince bien fortuné.

CANTIQUE XXI.

DE

CLEMENT MAROT.

Banni de France, depuis chaſſé de Ferrare par le Duc, & de là retiré à Veniſe. 1536.

A la Reine de Navarre, de laquelle il avoit receu une Epiſtre en Rythme.

Laigne les morts qui plaindre les voudra; (1)
Tant que vivray, mon cueur ſe reſouldra
A plaindre ceux que douleur aſſauldra

En

(1) Non imprimé. Tiré d'un manuſcrit de M. Baluze qui eſt aujourd'huy dans la Bibliotheque du Roy. Marot fut obligé de ſortir de Ferrare en 1536. auſſi bien que la pluſpart des François, qui avoient ſuivi Madame Renée de France, ou qui s'etoient retirez auprès d'elle dans les recherches que l'on fit ſous Fran-

En cette vie.
O fleur que j'ay la premiere ſervie, (1)
Ceux que tu mis hors de peine aſſervie,
T'ont donné peine, helas! non deſſervie;
Bien je le ſçay,
Et des ingrats tu en as fait l'eſſay;
Mais puis le temps que banni te laiſſay,
Sans te laiſſer, à ſervir m'adreſſay
Une Princeſſe. (2)
Qui plus que toy d'avoir ennuy ne ceſſe?
Ha Dieu du Ciel! n'auray-je une maitreſſe
Avant mourir, que ſon œil de deſtreſſe
Puiſſe exempter?
N'eſt pas ma muſe auſſi propre à chanter
Un doux repos qui la peut contenter,
Qu'un dur travail qui la vient tourmenter
Avec outrance.
Ha, Marguerite! eſcoute la ſouffrance
Du noble cueur de Renée de France;
Puis comme ſœur plus fort que d'eſperance
Conſole-la.
Tu ſçais comment hors ſon pays alla, (3)
Et que parens & amis laiſſa là;
Mais tu ne ſçais quel traitement elle a
En terre eſtrange.
De cent couleurs en une heure elle change,

En

François I. des Religionnaires. Il ſe retira donc à Veniſe, d'où il écrivit à la Reine de Navarre pour lui faire un portrait des maux & des afflictions que Madame Renée eut à ſouffrir de la part du Duc Hercules de Ferrare ſon mary.

(1) Madame Marguerite de Valois ſœur de François I. & Reine de Navarre eut auſſi beaucoup à ſouffrir de la part du Roi de Navarre, comme nous l'avons déja marqué.

(2) Madame Renée Ducheſſe de Ferrare.

(3) L'an 1528.

En ſes repas poires d'angoiſſes mange,
Et en ſon vin de larmes fait meſlange,
Tout par ennuy.
Ennuy receu du coſté de celuy
Qui eſtre deuſt ſa joye & ſon appuy,
Ennuy plus grief que s'il venoit d'aultruy,
Et plus à craindre.
Elle ne voit ceux à qui ſe veult plaindre, (1)
Son œil rayant ſi loing ne peult attaindre,
Et puis les monts pour ce bien luy eſtaindre
Sont entre deux.
Peu d'amys a, quiconques eſt loing d'eux.
Le Roy ton frere, & toy & tes neveux,
Eſtes les ſaints, où elle fait ſes vœux
A chacune heure.
De France n'a nul Grand qui la ſequeure,
Et des petits qui ſont en ſa demeure,
Son mary veut ſans qu'un ſeul y demeure,
La rebouter.
Car rien qu'elle aime, il ne ſçauroit gouſter:
C'eſt la geline, à qui l'on veut oſter
Tous ſes pouſſins, & ſcorpions bouſter (2)
Deſſoubs ſon aiſle.
C'eſt la perdrix qu'on veult en la tonnelle
Faire tomber. Mais que ne penſe en elle
Le Roy de qui la bonté fraternelle
Nous invoquons?
Voudroit-il bien à bailleurs de bouccons
Donner lui-même à garder ſes flaccons?
Francs & loyaux autour d'elle vacquons,
C'eſt ſon décore.

Mais

(1) Le Duc de Ferrare avoit ôté toutes les Françoiſes qui étoient auprès de la Princeſſe & la faiſoit ſervir par des Italiennes, comme nous l'avons déja dit.

(2) *Scorpions.*] C'eſt donc ainſi que Marot appelle les Italiens.

Mais ce faſcheux, ingrat & pire encore
Voudroit reduire en petite ſignore
La fleur de lys que tout le monde honore
D'affection.
Helas! s'il fait tant de profeſſion
D'honneur, de loz, de reputation,
Pourquoy le train de noſtre nation
Veut-il deffaire?
Faulte d'amour l'eſguillonne à ce faire,
Et luy engendre un deſir de deſplaire
A celle-là qui met à lui complaire
Merveilleux ſoing.
Paris menant par force Helene au loing,
Feiſt qu'elle n'euſt de reconfort beſoing;
Son traitement eſtoit un vray teſmoing
D'amitié claire.
Helas! faut-il qu'amitié ſe declaire
Pluſtoſt au cueur d'un forceur adultere,
Qu'en un mary? ſçais-tu pourquoy auſtere
Luy eſt ainſi?
Il voudroit bien à la Dame ſans ſi (1)
Oſter la force & le vouloir auſſi
De ſecourir François paſſans icy;
C'eſt leur refuge.
Bien je le ſçais; à la bonne heure y fus-je.
Il voudroit bien, ſi mon ſens eſt bon juge,
Par quelque grand & dangereux déluge
Plus luy ravir.
Il voudroit bien juſqu'à là l'aſſervir,
Que d'un ſeul poinct ne peuſt au Roy ſervir, (2)
Et luy a fait pour de cela chevir
Mille vacarmes.

(1) *Sans ſi*] Sans défauts.

(1) Le Duc de Ferrace s'étoit livré entierement à Charles-Quint, comme faiſoient alors tous les petits Princes d'Italie.

O Roy François, elle porte tes armes;
Voire & à toy s'adreſſent tels allarmes,
Dont le plus doux ne pourroit pas ſans larmes
Eſtre déduit:
Et ne peut l'autre à raiſon eſtre induit
Par cil honneur où France l'a conduit;
Ny par enfans que tant beaux luy produit
Par mainte année.
Ni la bonté de la noble Renée,
Ni la douceur qui avec elle eſt née,
Ni les vertus qui l'ont environnée
N'y ont pouvoir.
J'aurois pluſtoſt entrepris d'eſmouvoir,
Comme Orpheus, en l'infernal manoir
Charon le dur, voire Pluton le noir,
Et chien Cerbere.
O doncques, Roy, ſon Couſin, frere & pere,
Arreſte court l'entrepriſe impropere;
Et toy ſa ſœur, en qui tant elle eſpere,
Mets y la main.
Un parantage autre que le Germain
Y doit mouvoir ton cueur doux & humain,
Si n'y penſez, mourra quelque demain
Seiche & ternie.
Car en mon cueur ſi ſecours on luy nie
Veu la façon comment on la manie,
Diray qu'elle eſt de la France bannie
Autant que moy.
Qui ſuis icy en angoiſſeux eſmoy,
En attendant ſecours promis de toy,
Par tes beaux vers que je me ramentoy
Avecque gloire.
Et bien ſouvent à part moy ne puis croire
Que ta main noble ait eu de moy memoire
Juſqu'à daigner m'eſtre conſolatoire
Par les eſcrits.

Qui en mon cueur à jamais ſont inſcrits,
Peu ne ſont leus; leur douceur de haut pris
Et zele ardent me les eurent appris
En peu d'eſpace.
Car auſſi-toſt que deſeſpoir menace
Mon œil de plus ne voir ta claire face,
Lors force m'eſt que de ta lettre face
Mon Eſcuſſon.
Si la prononce en forme de chanſon
Pluſtoſt en un, pluſtoſt en autre ſon,
Puis haut, puis bas, & en cette façon
Je me conſole,
Tant que mon cueur de grand' lieſſe vole
Rememorant ta royale parole,
Qui me promet de m'effacer du Rôle
Des Enchaſſez.
Or ſont delà les plus gros feux paſſez;
Rien n'ay meffait; au Roy douceur abonde;
Tu es ſa ſœur; ces choſes ſont aſſez
Pour rapeller le plus pervers du monde.

CHANT XXII. (1)

La mort du Juſte & du Pecheur.

N'Eſt-il faſcheux ici longuement vivre?
Je dis aux bons, que rien que fiction
N'y trouveront: car celuy qui veult ſuyvre
La

(1) J'ai trouvé cette piece dans une édition de Paris in 16. chez Guill. Thibout 1548. partie 2. pag. 85. & dans l'édition de la Haye chez Moetjens in 12. Tom. 2. p. 731. cette piece eſt extrémement morale, & peu digne de la facilité & de l'élégance de Clement Marot.

La pieté, grand' perſecution
Luy fault ſouffrir, & avoir patience:
Mieulx donc luy vault en ſaine conſcience,
Comme Sainct Paul deſirer de partir
De ce vil corps, où vit certes martir,
Son ame au Ciel avecques Dieu ravye:
Car à ceſtuy pour ſon dueil reſſortir,
La mort eſt fin & principe de vie.

O le bon gain de mort qui nous delivre
Tout à un coup de tribulation:
Lequel de vous diligemment pourſuyvre,
Si nous ſions en Chriſt ſans fiction
Victorieux par ſa mort & puiſſance
De mort d'enfer, & peché ſans doubtance,
Mort ne ſervant au juſte que partir
L'eſprit du corps, & ſalut impartir:
Qui de rechef malgré mortelle envie,
Vivant revient: car pour en advertir,
La mort eſt fin, & principe de vie.

Mais aux pécheurs voulant peché enſuyvre
Male eſt la mort que ſuit damnation:
Gardons pourtant qu'aulcun de nous ne s'yvre
D'humains plaiſirs & diſſolution,
Venans après malheur & deſplaiſance.
Qui donc ſage eſt, il face penitence,
Et d'humble cueur ſe vueille convertir
Sans plus pecher, ne jamais divertir:
Car mauldit eſt qui de grace dévie:
Mais à celuy qui s'en veult aſſortir,
La mort eſt fin & principe de vie.

Prenons pourtant ſans danger le ſaint Livre
De Jeſus-Chriſt pour noſtre inſtruction
Entre les mains: car au poids de ce livre

Un

Un monde vault de réprobation.
Là nous oyrons icelle ſapience
Le filz, de Dieu ſe diſant la ſubſtance,
Qui vivre faict & au Ciel revertir
L'homme à tousjours, ſans jamais départir,
Qui par telz motz doulcement nous convie,
Croire qu'aux ſiens, qu'il ne veult ſubvertir,
La mort eſt fin & principe de vie.

Celle mort donc qui faict ainſi revivre
Après mourir pour réſolution,
N'eſt qu'un dormir, que chaſcun doit conſuivre,
Comme dict eſt en ma narration.
Corrigé ſoit pourtant l'accoutumance
Rendant la mort pleine de malveillance:
Tenant un dard ſemblant tout neantir:
Ce qui n'eſt pas: car qui ſe ſçait ſortir
De ſoy vers Dieu au prochain aſſervie,
Au Ciel tendant, au Seigneur reſſortir:
La mort eſt fin & principe de vie.

ENVOY.

Prince haultain, pour du propos ſortir,
A qui Dieu plaiſt, cil ſa chair amortie
Eſtudira par prudente partie,
Et que nul n'ait le voulant pervertir,
La mort eſt fin, & principe de vie.

CHANSONS DE CLEMENT MAROT.

CHANSON I.

Du jour de Noel.

UNe Paſtourelle gentille
Et un Berger en un verger,
L'autre hier en jouant à la Bille
S'entrediſoient, pour abreger,
Roger
Berger,
Legere
Bergere,
C'eſt trop à la Bille joué,
Chantons Noé, Noé, Noé.

Te ſouvient-il plus du Prophete,
Qui nous dit cas de ſi haut faict,
Que d'une Pucelle parfaicte
Naiſtroit un Enfant tout parfait?
L'effect
Eſt faict:
La belle
Pucelle
A un Fils du Ciel advoué.
Chantons Noé, Noé, Noé.

CHANSON II. (1)

PLaiſir n'ai plus, mais vy en deſconfort,
Fortune m'a remis en grand' douleur:
L'heur que j'avois eſt tourné en malheur:
Malheureux eſt qui n'a aucun confort.

Fort ſuis dolent, & regret me remord,
Mort m'a eſté ma Dame de valeur,
L'heur que j'avois eſt tourné en malheur:
Malheureux eſt, qui n'a aucun confort.

Valoir ne puis, en ce Monde ſuis mort,
Morte eſt m'amour, dont ſuis en grand' langueur,
Langoureux ſuis plein d'amere liqueur,
Le cueur me part, pour ſa dolente mort.

CHANSON III. (2)

1530.

SEcourez moi ma Dame par amours,
Ou autrement la mort me vient querir.

Au-

(1) Il y a dans cette Chanſon un jeu de mots peu agréable. La derniere ſyllabe de chaque vers fait la premiere du vers ſuivant; d'ailleurs elle n'a de merite que celui de la douceur, mais ſans aucune penſée brillante, & ſans aucun ſentiment.

(2) Cette Chanſon eſt faite ſans doute pour cette maîtreſſe, à qui Marot adreſſe pluſieurs Elegies, c'eſt celle qui lui avoit tout promis, & qui ne lui tint

Autre que vous ne peut donner ſecours
A mon las cueur, lequel s'en va mourir.
Helas, helas, vueillez donc ſecourir
Celui qui vit pour vous en grand' deſtreſſe,
Car de ſon cueur vous eſtes la maiſtreſſe.

Si par aimer, & ſouffrir nuicts & jours,
L'amy deſſert ce qu'il vient requerir,
Dictes pourquoi faites ſi longz ſejours
A me donner ce que tant veux cherir?
O noble cueur, laiſſerez-vous perir
Voſtre Servant par faute de lieſſe?
Je croy qu'en vous n'a point tant de rudeſſe.

Voſtre rigueur me fit pluſieurs deſtours,
Quand au premier je vous vins requerir:
Mais bel Acueil m'a faict d'aſſez bons tours,
En me laiſſant maints baiſers conquerir.
Las vos baiſers ne me ſçavent guerir,
Mais vont croiſſant l'ardant feu qui me preſſe:
Jouiſſance eſt ma medecine expreſſe.

CHANSON IV. (1)

DIeu gard ma Maiſtreſſe & Regente,
Gente de corps, & de façon,

Son rien; on peut voir par la préface que c'eſt Diane de Poitiers. Cette Chanſon n'a rien de conſidérable que de demander aſſez cruëment l'aumône d'amours. Mais il eut beau la demander, il ne put jamais l'obtenir.

(1) Les trois couplets de cette chanſon contiennent chacun un jeu de mots particulier; le premier reſſemble à celui que Marot employe dans la 2. Chanſon. Le jeu de mots du ſecond couplet eſt une répetition

Son cueur tient le mien en ſa tente
Tant & plus d'un ardant friſſon.
S'on m'oyt pouſſer ſur ma chanſon
Son de lucs, ou harpes doucettes,
C'eſt Eſpoir qui ſans marriſſon,
Songer me fait en amourette.

La blanche colombelle belle
Souvent je vois priant, criant,
Mais deſſous la cordelle d'elle
Me jecte un œil friant, riant,
En me conſommant, & ſommant
A douleur qui ma face efface:
Dont ſuis le reclamant amant,
Qui pour l'outrepaſſe treſpaſſe.

Dieu des Amans de mort me garde,
Me gardant, donne moy bonheur,
En le me donnant, prens ta darde,
En la prenant, navre ſon cueur,
En le navrant me tiendras ſeur,
En ſeurté ſuivrai l'accointance,
En l'accointant, ton ſerviteur
En ſervant aura jouyſſance.

tition aſſez fade en forme d'écho; & le troiſième eſt une gradition, mais qui dit peu de choſe. Nos Chanſons n'ont plus cette gentilleſſe gothique, & Marot même en a bien ſenti le ridicule; car il ne s'en ſert point dans la ſuite.

CHANSON V. (1)

1525.

JOuyſſance vous donnerai,
Mon Amy, & ſi menerai
A bonne fin voſtre eſperance:
Vivante ne vous laiſſerai:
Encores quand morte ſerai,
L'eſprit en aura ſouvenance.

Si pour moy avez du ſoucy,
Pour vous n'en ay pas moins auſſi,
Amour le vous doit faire entendre:
Mais s'il vous greve d'eſtre ainſi,
Appaiſez voſtre cueur tranſi:
Tout vient à point qui peut attendre.

CHAN-

(1) Cette chanſon ſe rapporte à la 14. Elegie, où Marot fait des reproches ſi piquans à une maitreſſe ambulante & de peu de valeur, par laquelle il s'étoit vû amuſé de promeſſes, dont enfin il fut la dupe, comme on le voit par la 14. Elegie. Hé! le pauvre Marot n'a point eu aſſez de patience, pour attendre cet heureux moment. Il ignoroit cette ſage maxime du Secretaire de l'amour.

Si vous aimez une Coquette
Qui ſoit inſenſible à vos maux,
Qui vous flate, puis vous maltraite,
Et vous accable de rivaux,
Ne vous rebutez point, quelque ſot s'iroit pendre,
Ne vous rebutez pas, vous la verrez changer,
Attendez l'heure du Berger,
Tout vient à temps qui peut attendre.
(Buſſi Rabutin.)

CHANSON. VI. (1).

1525.

J'Attens ſecours de ma ſeule penſée
J'attens le jour que l'on m'eſconduira
Ou que du tout la Belle me dira,
Amy, t'amour ſera recompenſée.

Mon alliance eſt fort bien commencée,
Mais je ne ſçai comment il en ira:
Car s'elle veut, ma vie perira,
Quoy qu'en amour s'attend d'eſtre avancée.

Si j'ai refus, vienne mort inſenſée:
A ſon plaiſir de mon cueur jouyra.
Si j'ay mercy, adonc s'esjouyra
Celuy qui point n'a ſa Dame offenſée.

CHANSON VII.

AMour & mort m'ont fait outrage:
Amour me retint en ſervage,
Et Mort, pour accroiſtre ce dueil,
A prins celuy loing de mon œil,
Qui de près navre mon courage.

He-

(1) Marot a été refuſé, & il n'en eſt pas mort; il y avoit déja long-tems qu'on ne s'aviſoit plus de mourir pour les refus d'une maitreſſe. Cette chanſon paroît faite dans le tems que les froideurs de Diane de Poitiers, le firent appercevoir de l'inconſtance de cette jeune & ruſée donzelle.

Helas, Amour, tel perſonnage
Te ſervoit en fleur de ſon aage,
Mais tu es ingrat à mon vueil,
De ſouffrir guerre & ſon orgueil
Tuer ceux qui t'ont faict hommage.

Si eſt-ce à mon cueur advantage,
De ce que ſon noble corſage
Giſt envers, loing de mon acueil,
Car ſi j'avois veu ſon cercueil,
Ma grand' douleur deviendroit rage.

CHANSON VIII. (1)

1524.

CElle qui m'a tant pourmené,
A eu pitié de ma langueur:
Dedans ſon jardin m'a mené,
Où tous arbres ſont en vigueur:
Adonques n'uſa de rigueur,
Si je la baiſe, elle m'acolle: (2)

Puis

(1) Bel avis aux Dames, qui les empêchera de jamais rien accorder à ces faiſeurs de vers, qui ne ſçavent ſe tenir de publier le bien qu'on leur fait, & ſouvent ſe réjouiſſent publiquement d'une faveur imparfaite, que le hazard peut leur avoir accordée. Vivent les gens diſcrets qui reçoivent de toutes mains ſans rien dire!

(2) Ce terme ſera auſſi long-tems d'uſage que celui de baiſer. Ainſi il ne finira pas ſitôt. Marot lui donne trois ſens. 1. *Accoler*, entourer le col, mettre autour du col, comme on le voit dans ſon *Enfer* cy-deſſus. 2. *Accoler* ſignifie ſimplement embraſſer, mais de ces embraſſades d'une amitié purement exterieu-

Puis m'a donné ſon noble cueur,
Dont il m'eſt advis que je vole.

Quand je vey ſon cœur eſtre mien,
Je mis toute crainte dehors,
Et luy dis, Belle, ce n'eſt rien,
Si entre vos bras je ne dors:
La Dame reſpondit alors:
Ne faictes plus ceſte demande:
Il eſt aſſez maiſtre du corps,
Qui a le cueur à ſa commande. (1)

CHAN-

rieure, qui en diſent beaucoup plus qu'il n'en eſt, comme on le voit dans l'*Epitre* 49. mais vive le troiſiéme ſens que lui donne ici Marot: il n'y a que celui là de bon; le reſte n'eſt que bagatelle. On voit ſa veritable place dans ce Rondeau du recüeil fol. 24.

Maintenant il eſt bien heureux
Qui peut en ung mois ou en deux
Vous veoir une fois à ſon aiſe,
Mais c'eſt force que je me taiſe,
Et que me die malheureux.

Je voy Dames en pluſieurs lieux
Où je cuyde paiſtre mes yeux,
Mais il n'eſt choſe qui me plaiſe
Maintenant.

Force viſaiges gracieux,
Aſſez pour en eſtre amoureux,
Bien ſouvent j'accole, je baiſe,
Mais cela point mon cueur n'appaiſe,
Car il ne peut eſtre joyeux
Maintenant.

(1) *En ſa Commande.*] Cette penſée eſt tirée du *Roman de la Roſe* dans la premiere partie qui eſt de Guillaume de Loris.

CHANSON IX. (1)

1527.

SI de nouveau j'ay nouvelles couleurs,
Il n'en faut jà prendre esbahiſſement,
Car de nouveau j'ay nouvelles douleurs,
Nouvelle amour, & nouveau penſement:
Dueil & ennuy c'eſt tout l'advancement,
Que j'ay encor de vous tant amoureuſe:
Si vous ſuppli que mon commencement
Cauſe ne ſoit de ma fin langoureuſe.

Pleuſt

Il eſt aſſez ſeigneur de corps,
Qui a le cueur en ſa commande.

Oh! que cette penſée eſt bien mieux touchée par Madame de *Villedieu* Tom. 2. de ſes ouvrages p. 217.

Toy, qui me demande ſans ceſſe
Quelque ſoulagement à l'ardeur qui te preſſe,
Tircis, épargne ma pudeur:
Tu ne connois que trop à quoy l'amour m'engage;
Helas! je t'ai donné mon cueur,
Faut-il t'en dire davantage?

On doit ſentir par là, & par bien d'autres endroits, combien le temps a perfectionné notre poëſies.

(1) Marot fit cette Chanſon dans ſes amours avec Madame Marguerite: mais cependant après qu'il fut déclaré amant. Alors il hazarda de lui demander beaucoup de belles choſes qu'elle auroit pû lui accorder, ſi elle avoit voulu. Mais ſi la Princeſſe a fait au Poëte ce bien réel qu'on demande tant, & dont on ſe met ſi peu en peine dès qu'on l'a obtenu, ce ne ſont pas nos affaires.

Pleuſt or à Dieu, pour fuir mes malheurs,
Que je vous tinſe à mon commandement:
Ou pour le moins, que vos grandes valeurs
Ne fuſſent point en mon entendement:
Car vos beaux yeux me plaiſent tellement,
Et voſtre amour me ſemble tant heureuſe,
Que je languis; ainſi voilà comment,
Ce qui me plaiſt m'eſt choſe douloureuſe.

CHANSON X.

1524.

QUand j'ay penſé en vous, ma bien aymée,
Trouver n'en puis de ſi grande beauté.
Et de vertu ſeriez plus eſtimée,
Qu'autre qui ſoit, ſi n'eſtoit cruauté.
Mais pour vous aymer loyaument
J'ay recompenſe de tourment:
Toutesfois, quand il vous plaira,
Mon mal par merci finira.

Dès que mon œil apperceut voſtre face, (1)
Ma liberté du tout m'abandonna:

Car

(1) On ſent bien que ce ſecond Couplet ſe raporte à la troiſiême Elegie où Marot dit:

Car auſſi-toſt que la fortune bonne
Eut à mes yeux montré voſtre perſonne,
Nouveaux ſoucis, & nouvelles penſées
En mon eſprit je trouvai amaſſées:
Tant que pour vrai mon franc & plein deſir
Qui en cent lieux alloit pour ſon plaiſir
En un ſeul lieu s'arrêta tout-à-l'heure.

Car mon las cueur, eſperant voſtre grace,
De moy partit, & à vous ſe donna.
Or s'eſt-il voulu retirer (1)
En lieu d'où ne ſe peut tirer:
Et vous ha trouvée ſans ſi,
Fors qu'eſtes Dame ſans mercy.

Voſtre rigueur veut donques que je meure,
Puis que pitié voſtre cueur ne remord:
Si n'aurez-vous, de ce je vous aſſeure,
Loz ny honneur de ſi cruelle mort:
Car on ne doit mettre en langueur
Celui qui aime de bon cueur:
Trop eſt rude à ſon ennemi
Qui eſt cruel à ſon Amy.

CHANSON XI.

1524.

JE ſuis aimé de la plus belle,
Qui ſoit vivant' deſſous les cieux
En contre tous faux envieux
Je la ſouſtiendrai eſtre telle.

Si Cupido doux & rebelle (2)
Avoit desbandé ſes deux yeux,
Pour voir ſon maintien gracieux,
Je croy qu'amoureux ſeroit d'elle.

Venus

(1) Ces quatre vers on rapport à la 4. Elegie.
(1) Ce deuxiême Couplet convient aſſez bien avec la fin de la 3. Elegie; mais le Poëte s'exprime dans cette Chanſon en moins de paroles & avec plus de vivacité.

Venus la Déeſſe immortelle,
Tu as fait mon cueur bien heureux
De l'avoir fait eſtre amoureux
D'une ſi noble Damoiſelle.

CHANSON XII.

1524.

QUi veut avoir lieſſe
Seulement d'un regard,
Vienne voir ma maiſtreſſe,
Que Dieu maintienne & gard:
Elle ha ſi bonne grace,
Que celuy qui la void
Mille douleurs efface,
Et plus s'il en avoit:
Les vertus de la Belle
Me font eſmerveiller:
La ſouvenance d'elle
Fait mon cueur eſveiller.
Sa beauté tant exquiſe
Me fait la mort ſentir:
Mais ſa grace requiſe
M'en peut bien garentir.

CHANSON XIII.

1524.

TAnt que vivrai en aage fleuriſſant,
Je ſerviray Amour le Dieu puiſſant,
En faits, en dits, en chanſons & accords:

Par pluſieurs jours m'ha tenu languiſſant:
Mais après dueil m'ha fait resjouyſſant,
Car j'ai l'amour de la belle au gent corps.
Son alliance,
C'eſt ma fiance,
Son cueur eſt mien,
Le mien eſt ſien:
Fy de triſteſſe,
Vive lieſſe,
Puis qu'en Amour j'ai tant de bien. (1)

Quand je la veux ſervir & honorer,
Quand par eſcrits veut ſon nom decorer,
Quand je la voy & viſite ſouvent,
Les envieux n'en font que murmurer,
Mais noſtre amour ne ſçauroit moins durer:
Autant ou plus en emporte le vent.
Maugré envie
Toute ma vie
Je l'aymeray: (2)

Et

(1) Enfin ce Poëte ne ſçauroit ſe taire: reçoit-il une faveur, auſſi-tot voilà une Chanſon en campagne. Nous autres gens qui ne faiſons que de la proſe, ſommes bien plus diſcrets; c'eſt à nous autres qu'il faut ſe fier: nous pratiquons avec les belles les inſtructions que ces indiſcrets perſonnages nous donnent en la langue des Dieux.

De vos rigueurs & de mes peines
Je me plains la nuit & le jour,
Je les chante au bord des fontaines,
Et l'écho les dit à ſon tour.
Ah! Philis, commençons à faire
Quelque choſe qu'il faille taire. (Daceilli.)

(2) Cela ſe dit toujours, & ne s'obſerve jamais; on en trouve la preuve dans l'inconſtance même de Marot.

Et chanteray,
C'eſt la premiere,
C'eſt la derniere, (1)
Que j'ay ſervie & ſerviray.

CHANSON XIV. (2)

1525.

LAnguir me fais, ſans t'avoir offenſée:
Plus ne m'eſcris, plus de moy ne t'enquiers, (3)

Mais

(1) Cela ſe rapporte à la Ballade 5. où le Poëte dit à peu-près la même choſe.

(2) Cette Chanſon & la ſuivante ont raport à la 7. Elegie.

(3) Il eſt toujours honnête de ſe plaindre; mais il ne faut pas pour cela en être plus triſte; faites ce que dit le Rondeau, & tout ira bien.

Là & ailleurs je veux mon temps paſſer,
Sans en ung lieu me fichier, ne laſſer;
Car qui ſon cueur départ en pluſieurs lieux,
Cent mille fois il ſe trouve trop mieulx,
Que s'il vouloit ung ſeul lieu pourchaſſer.
Je veux aller, venir & tracaſſer,
L'une prier, & puis l'autre ambraſſer,
Danſer, chanter, eſtre gay & joyeux
Là & ailleurs.

Ung amoureux ne fait que ravaſſer,
Et en ſon cueur plein de maux amaſſer,
Eſtre penſif & melencolieux,
Dont il devient mal plaiſant, ennuyeux,
Par quoy je veux par tout courre & chaſſer
Là & ailleurs.

Mais nonobſtant autre Dame ne quiers,
Pluſtoſt mourir que changer ma penſée.

Je ne di pas t'amour eſtre effacée:
Mais je me plains de l'ennuy que j'acquiers,
Et loin de toy humblement te requiers,
Que loin de moy, de moy ne ſois faſchée.

CHANSON XV.

1525.

D'Où vient cela, Belle, je vous ſupply,
Que plus à moy ne vous recommandez,
Tousjours ſeray de triſteſſe rempli,
Juſques à tant qu'au vray me le mandez:
Je croy que plus d'amy ne demandez:
Ou mauvais bruit de moy on vous revelle:
Ou voſtre cœur ha faict amour nouvelle.

Si vous laiſſez d'Amour le train joli,
Voſtre beauté priſonniere rendez:
Si pour autruy m'avez mis en oubli,
Dieu vous y doint le bien qu'y pretendez:
Mais ſi de mal en rien m'apprehendez,
Je veux qu'autant que vous me ſemblez belle,
D'autant ou plus vous me ſoyez rebelle.

CHANSON XVI. (1)

1525.

MA Dame ne m'a pas vendu,
Elle m'a ſeulement changé:
Mais elle ha au change perdu, (2)
Dont je me tiens pour bien vengé:
Car un loyal a eſtrangé
Pour un autre qui la diffame:
N'eſt-elle pas legere femme?

Le noir ha quitté & rendu:
Le blanc eſt d'elle deſrengé:
Violet lui eſt deffendu:
Point n'aime bleu, ny orengé:
Son cueur muable s'eſt rengé
Vers le changeant, couleur infame,
N'eſt-elle pas legere femme?

(1) Cette Chanſon a rapport au Rondeau 66. mais elle eſt plus ſage & mieux concertée. Marot ne ſe ſeroit point attiré tant d'affaires en 1525. s'il en étoit reſté au termes de cette chanſon: mais comme poëte, il n'a ſçu ſe contenir. Il y paroît bien par la Chanſon ſuivante, où enfin Marot ſe met en colere contre ſa Dame. Mais à quoy ſert tant d'éclat avec les femmes? ſi ce n'eſt à ne ſe jamais revoir; choſe difficile, quand on doit vivre dans le même pays.

(2) Qui lui a dit que Diane a perdu au change? Quand une Dame eſt contente, & que ſon imagination eſt ſatisfaite, on ne doit pas la plaindre. Elle ſeule pouvoit décider du bien, ou du mal qu'elle auroit pu trouver dans ce changement.

CHANSON XVII.

1525.

J'Ai contenté
Ma volonté
Suffiſament:
Car j'ai eſté
D'amour traité
Differemment.
J'ai eu tourment,
Bon traitement.
J'ai eu douceur & cruauté,
Et ne me plains, fors ſeulement
D'avoir aimé ſi loyaument
Celle qui eſt ſans loyauté.

Cœur affetté,
Moins arreſté
Qu'un ſeul moment,
Ta laſcheté
M'ha dejetté
Faſcheuſement.
Pren hardiment
Amendement.
Et vous, Dames de grand' beauté,
Si l'honneur aimez cherement,
Vous n'enſuivrez aucunement (1)
Celle qui eſt ſans loyauté.

(1) Avis fort inutile, dont les Dames s'embaraſſent peu. Il faut que chacun ſe contente.

CHAN-

CHANSON XVIII.

1525.

JE ne fai rien que requerir
Sans acquerir
Le don d'amoureuſe lieſſe.
Las ma maiſtreſſe,
Dites, quant eſt-ce,
Qu'il vous plaira me ſecourir?
Je ne fai rien que requerir.

Voſtre beauté qu'on void fleurir,
Me fait mourir:
Ainſi j'aime ce qui me bleſſe:
C'eſt grand' ſimpleſſe:
Mais grand' ſageſſe,
Pourveu que m'en veuillez guerir,
Je ne fai rien que requerir.

CHANSON XIX.

1527.

D'Un nouveau dard je ſuis frappé (1)
Par Cupido cruel de foy:

De

(1) Cette Chanſon regarde les amours du Poëte avec Madame Marguerite; c'eſt ce qu'on peut ſoupçonner par les premieres paroles. Car le Poëte n'a eu que deux inclinations fixes: celle de Diane, & celle de Madame d'Alençon. Et comme cette Chan-

De lui penſois eſtre eſchappé,
Mais cuidant fuir, me deçoy.
Et remede je n'apperçoy
A ma douceur ſecrette,
Fors de crier, allegez moi,
Douce plaiſant' brunette.

Si au monde ne fuſſiez point,
Belle, jamais je n'aymerois:
Vous ſeule avez gaigné le poinct,
Que ſi bien garder j'eſperois:
Mais quand à mon gré vous aurois
En ma chambre ſeulette,
Pour me venger je vous ferois
La couleur vermeillette.

CHANSON XX.

1525.

MAudite ſoit la mondaine richeſſe, (1)
Qui m'ha oſté m'Amie & ma Maitreſſe:
Las, par vertu j'ai ſon amitié quiſe,
Mais

ſon parle d'une flamme toute nouvelle, elle regarde la Princeſſe. Il fait alluſion à cette Chanſon dans l'Epigramme 165.

(1) Voilà encore Diane de Poitiers, dont l'amour ou l'infidelité paroît ſur le theatre de Marot. Il s'imaginoit que les préſens ou les richeſſes lui avoient enlevé cette aimable perſonne. Mais Diane étoit jeune, & un ſeul amour ne la contentoit pas: elle vouloit goûter de tout, & en peu de temps acquerir beaucoup d'experience. Je n'oſe la blâmer, puiſque dans la ſuite elle a ſçu en tirer tant d'avantage.

Mais par richeſſe un autre l'ha conquiſe:
Vertu n'ha pas en amour grand' proueſſe.

Dieu gard de mal la nymphe & la Déeſſe:
Maudit ſoit l'or, où elle ha ſa lieſſe,
Maudite ſoit la fine ſoye exquiſe,
Le Diamant, & la perle requiſe,
Puis que par eux il faut qu'elle me laiſſe.

CHANSON XXI.

1524.

LE cœur de vous ma preſence deſire:
Mais pour le mieux, Belle, je me retire: (1)
Car ſans avoir autre contentement,
Je ne pourrois ſervir ſi longuement:
Venons au poinct, au poinct, qu'on n'oſe dire.

Belle brunette, à qui mon cueur ſouſpire,
Si me donnez ce bien, ſans m'eſconduire,
Je ſervirai, mais ſçavez-vous comment?
De nuict & jour, très-bien & loyaument,
Si ne voulez, je fuirai mon martyre.

(1) Marot feint ici une retraite, comme dans la 13. Elegie & dans la Chanſon 34. Cela lui ſervit; car Diane lui promit tout. C'auroit été un habile homme, s'il avoit ſeu trouver moyen de réaliſer cette promeſſe.

Mais ſi jamais je rencontre allegeance,
Je lui dirai, Madame, venez voir,
Rigueur me bat, faites m'en la vengeance.

Si je ne puis allegeance eſmouvoir,
Je le ferai au Dieu d'Amour ſçavoir,
En lui diſant: ô mondaine plaiſance,
Si d'autre bien ne me voulez pourvoir,
A tout le moins ne m'oſtez eſperance. (1)

CHANSON XXV.

1527.

QUand vous voudrez faire une amie,
Prenez-la de belle grandeur:
En ſon eſprit non endormie,

En

(1) Il a raiſon: en toutes choſes l'eſpoir eſt la conſolation des malheureux: mais il a encore un avantage, c'eſt un des indices de l'amour.

Amans, tant que vous aimerez,
Vous craindrez, vous eſpererez,
Malgré toute votre prudence,
Lorſque l'on peut être un ſeul jour,
Ou ſans crainte, ou ſans eſperance,
On ſe peut dire ſans amour. (Made. de La Suze)

C'eſt ce que dit une perſonne qui a aimé plus d'une fois & de plus d'une maniere. Et cette eſpece de Madrigal de Madame la Comteſſe de la Suze peut ſervir de Commentaire à la Chanſon de Clement Marot. Il aimoit donc encore quand il l'a faite, puiſqu'il eſperoit, ou du moins qu'il vouloit eſperer.

En ſon tetin bonne rondeur:
Douceur
En cœur,
Langage
Bien ſage,
Danſant, chantant par bons accords,
Et ferme de cueur & de corps.

Si vous la prenez trop jeunette,
Vous en aurez peu d'entretien: (1)
Pour durer, prenez-la brunette,
En bon point d'aſſeuré maintien.
Tel bien
Vaut bien
Qu'on faſſe
La chaſſe
Du plaiſant gibier amoureux:
Qui prend telle proye eſt heureux.

CHANSON XXVI.

EN entrant en un jardin
Je trouvay Guillot Martin
Avecques s'amye Heleine,
Qui vouloit pour ſon butin
Son beau petit Picotin (2)

Non

(1) Le Poëte cherche à ſe conſoler par-là de ſa premiere maitreſſe qui étoit jeunette, & avoit peut-être peu d'entretien: mais il avoit trouvé bien autre choſe en Madame d'Alençon, pendant les amours de laquelle cette Chanſon paroît avoir été faite.

(2) *Petit picotin.*] Ce doit être la meſure ordinaire des amans qui veulent faire vie qui dure. Car quand on ſe ſert de la grande meſure, on ne va pas loin.

Non pas d'orge ne d'aveine.

Adonc Guillot luy a dit,
Vous aurez bien ce credit,
Quand je ſerai en alaine:
Mais n'en prenez qu'un petit,
Car par trop grand appetit
Vient ſouvent la pance pleine.

CHANSON XXVII.

1525.

D'Amours me va tout au rebours,
Jà ne faut que de cela mente,
J'ay refus en lieu de ſecours:
M'amye rit, & je lamente.
C'eſt la cauſe pourquoi je chante,
D'Amours me va tout au rebours,
Tout au rebours me va d'amours.

CHANSON XXVIII.

1525.

J'Ay grand deſir
D'avoir plaiſir
D'amour mondaine:
Mais c'eſt grand' peine,

Car

Rabelais ſe ſert auſſi de cette expreſſion liv. 3. ch. 18. *Coquillart* parle d'une femme qui prenoit tous les jours de ſon mary le picotin à grand' meſure. Mais c'étoit une femme de haut appetit.

Car chaſcun loyal amoureux
Au temps preſent eſt malheureux:
Et le plus fin
Gaingne à la fin
La grace pleine.

CHANSON XXIX.

1525.

O Cruauté logée en grand' Beauté,
O grand' beauté, qui loges cruauté,
Quand ma douleur jamais ne ſentiras:
Au moins un jour penſe en ma loyauté
Ingrate alors (peut-eſtre) te diras. (1)

CHANSON XXX.

1527.

J'Ayme le cueur de m'Amie,
Sa bonté, & ſa douceur,
Je l'ayme ſans infamie, (2)

Et

(1) Il paroît que Diane de Poitiers a penſé tout le contraire de ce que Marot ſouhaite.

(2) Marot change bien de langage dans cette Chanſon: on ſent par-là qu'elle s'adreſſe à une maitreſſe qui demande plus de reſpects que d'amours; il avoit dit Elegie 13.

Homme ne ſuit le train d'amour auſſi
Que ſous eſpoir d'avoir don de merci.
Et qui ce point en oſteroit en ſomme,
D'amours ſervir ne ſe meſleroit homme.

Et comme un frere la ſœur.
Amitié deſmeſurée
N'eſt jamais bien aſſeurée,
Et met les cueurs en tourment:
Je veux aymer autrement.

Ma mignonne debonnaire,
Ceux qui font tant de clamours,
Ne taſchent qu'à eux complaire,
Plus qu'à leurs belles amours.
Laiſſons les en leur folie,
Et en leur melancolye,
Leur amitié ceſſera,
Sans fin la noſtre ſera.

CHANSON XXXI.

1528.

SI je vy en peine & langueur, (1)
De bon gré je le porte,

Puis

C'étoit le fond de ſon ſyſtême amoureux: mais en cette Chanſon il paroît ſe retracter de toutes ces vivacitez, qui, malgré ce changement apparent, reſtent toujours les mêmes dans le cœur & dans l'uſage. Mais voilà comme il faut parler, quand on veut s'inſinuer adroitement auprès des Dames qui meritent de grands égards, & qui peut-être ſe révolteroient contre un amour qui voudroit aller tout d'un coup au but. Marot n'avoit encore rien hazardé auprès de Madame Marguerite, quand il fit cette Chanſon.

(1) Les murmures de la Cour ſur l'attachement de Madame d'Alençon pour le Poëte, ont donné lieu à cette Chanſon. Voyez ce qui eſt dit dans la préface à l'année 1528.

Puis que celle qui a mon cueur,
Languit de meſme ſorte.
Tous ces maux nous faict recevoir
Envie decevante,
Qui ne permet nous entrevoir,
Et d'en parler ſe vante.

Auſſi Danger faux blaſonneur
Tient rigueur à la Belle:
Car il menaſſe ſon honneur,
S'il me veoit auprès d'elle.
Mais plus toſt loing je me tiendrai,
Qu'il en vienne nuyſance,
Et à ſon honneur entendray,
Plus toſt qu'à ma plaiſance.

CHANSON XXXII.

CHangeons propos, c'eſt trop chanté d'amours:
Ce ſont clamours, chantons de la ſerpette: (1)
Tous vignerons ont à elle recours,
C'eſt leur ſecours pour tailler la vignette.
O ſerpilette, ô la ſerpillonnette!
La vignollette eſt par toi miſe ſus,
Dont les bons vins tous les ans ſont yſſus.
Le Dieu Vulcain forgeron des hauts Dieux,
For-

(1) Il a raiſon; & rien n'eſt plus utile que la penſée du verſificateur.

N'aimez rien trop, bornez tous vos deſirs,
Et ſur-tout point de Chimene,
Vous aurez moins de plaiſirs,
Mais vous aurez moins de peine.

Forgea aux Cieux la ſerpe bien taillante.
De fin acier, trempé en bon vin vieux,
Pour tailler mieux, & eſtre plus vaillante:
Bacchus la vante, & dit qu'elle eſt ſeante,
Et convenante à Noé le bon hom
Pour en tailler la vigne en la ſaiſon.

Bacchus alors chappeau de treille avoit,
Et arrivoit pour beniſtre la vigne,
Avec flaſcons Silenus le ſuivoit,
Lequel beuvoit auſſi droit qu'une ligne.
Puis il trepigne, & ſe fait une bigne:
Comme une guigne eſtoit rouge ſon nez.
Beaucoup de gens de ſa race ſont nez.

CHANSON XXXIII.

LA plus belle de trois ſera
Celle qui mourir me fera,
Ou qui me fera du tout vivre:
Car de mon mal ſerai delivre,
Quand à ſa puiſſance plaira.

Pallas point ne m'y aydera:
Juno point ne s'en meſlera:
Mais Venus que j'ai voulu ſuivre
Me dira bien, tien, je te livre
Celle qui ravy ton cueur a.

CHANSON XXXIV.

1524.

PUis que de vous je n'ai autre viſage,
Je m'en vois rendre Hermite en un deſert, (1)
Pour prier Dieu: ſi un autre vous ſert,
Qu'au

(1) Voyez la note ſur la Chanſon 21. Ces prétenduës retraites, ces éloignemens projettez ſont excellens en chanſon; mais d'en faire une Elegie, comme Marot en a fait une ſur ce ſujet, cela ne convient point à l'ardeur d'amour. *Mellin de Saint Gelais* a tourné la choſe plus amoureuſement dans cette Epigramme (pag. 245. de ſes poëſies.)

Eſt-il point vrai, ou ſi je l'ai ſongé,
Qu'il m'eſt beſoin m'eſloigner ou diſtraire
De voſtre amour, & en prendre congé?
Las! je le veux, & je ne le puis faire.
Que dis-je, veux? non, c'eſt tout le contraire.
Faire le puis, & ne le puis vouloir.
Car vous avez là rangé mon vouloir,
Que plus tâchez à liberté me rendre,
Plus empêchez que ne la puiſſe avoir,
Et commandez ce que voulez deffendre.

Et *Buſſi Rabutin*, qui faiſoit l'amour auſſi mal qu'il en écrivoit bien, a penſé juſte à ce ſujet.

On parle fort diverſement
Des effets que produit l'abſence:
L'un dit qu'elle eſt contraire à la perſeverance,
Et l'autre, qu'elle fait aimer plus ardemment.
Pour moi, voici ce que j'en penſe:
L'abſence eſt à l'amour ce qu'eſt au feu le vent,
Il éteint le petit, il allume le grand.

Qu'autant que moy en voſtre honneur ſoit ſage
Adieu amours: adieu gentil corſage,
Adieu ce tainct, adieu ces frians yeux,
Je n'ai pas eu de vous grand advantage:
Un moins aymant aura peut-eſtre mieux.

CHANSON XXXV.

VOus perdez temps de me dire mal d'elle,
Gens qui voulez divertir mon entente:
Plus la blaſmez, plus je la trouve belle,
S'esbahit-on ſi tant je m'en contente?
La fleur de ſa jeuneſſe,
A voſtre advis rien n'eſt-ce?
N'eſt-ce rien que ſes graces?
Ceſſez vos grans audaces,
Car mon amour vaincra voſtre meſdire
Tel en meſdict qui pour ſoy la deſire.

CHANSON XXXVI.

Pour la Brune.

POurtant ſi je ſuis brunette,
Amy n'en prenez eſmoy,
Autant ſuis ferme & jeunette,
Qu'une plus blanche que moy:
Le blanc effacer je voy.

Couleur noire eſt tousjours une:
J'aime mieux donc eſtre brune:
Avecques ma fermeté,

Que

Que blanche comme la Lune
Tenant de legereté.

CHANSON XXXVII.

Pour la blanche.

POurtant ſi le blanc s'efface,
Il n'eſt pas à deſpriſer:
Comme lui le noir ſe paſſe,
Il a beau temporiſer.

Je ne veux point meſpriſer,
Ne meſdire en ma revanche:
Mais j'aime mieux eſtre blanche
Vingt ou trente ans enſuivant
En beauté nayve & franche,
Que noire tout mon vivant.

CHANSON XXXVIII.

J'Ay trouvé moyen & loiſir
D'envoyer Monſieur à la chaſſe:
Mais un autre prend le plaiſir,
Qu'envers ma Dame je pourchaſſe.

Ainſi pour vous, gros beufz puiſſans,
Ne trainez charruë en la plaine:
Ainſi pour vous, moutons paiſſans,
Ne portez ſur le dos la laine.

Ainſi pour vous, oyſeaux du Ciel,
Ne ſçauriez faire une couvée:

Ainſi

Ainſi pour vous, mouches à miel,
Vous n'avez la cire trouvée.

CHANSON XXXIX. (1)

1528.

SI j'avois tel credit,
Et d'Amour recompenſe,
Comme l'envieux penſe,
Et comme il vous a dit,
Menteur ne ſeroit dit,
Ne vous froide amoureuſe,
Et moi povre interdict
Serois perſonne heureuſe.

Quand viens à remirer
Si belle jouyſſance,
Il n'eſt en ma puiſſance
De ne la deſirer:
Et pour y aſpirer
N'en doy perdre louange,
Ne d'honneur empirer:
Suis-je de fer, ou Ange?

Qu'eſt beſoing de mentir?
J'oſe encores vous dire,
Que plus fort vous deſire,
Quand veux m'en repentir.
Et pour aneantir
Ce deſir qui tant dure,

(1) Voyez ce qu'on a dit de cette Chanſon dans la préface à l'année 1528.

Il vous faudroit ſentir
La peine que j'endure.

Voſtre doux entretien,
Voſtre belle jeuneſſe,
Voſtre bonté expreſſe
M'ont fait voſtre, & m'y tien:
Vrai eſt que je voy bien
Voſtre amour endormie,
Mais langueur ce m'eſt bien
Pour vous ma chere Ame.

CHANSON XL.

NE ſçay combien la haine eſt dure,
Et n'ay deſir de le ſçavoir:
Mais je ſçay qu'amour qui peu dure,
Fait un grand tourment recevoir.
Amour autre nom deuſt avoir:
Nommer le faut fleur, ou verdure,
Qui peu de temps ſe laiſſe veoir.

Nommez le donc fleur ou verdure,
Au cueur de mon leger amant:
Mais en mon cueur qui trop endure,
Nommez-le roc, ou dyamant:
Car je vy tousjours en aymant,
En aymant celuy qui procure,
Que mort me voyſe conſommant.

CHANSON XLI.

Compoſée par Heroet.

QUi la voudra ſouhaite que je meure
Puis s'il congnoiſt ſon grand dueil appaiſé,
La ſerve bien: mais il eſt mal aiſé,
Mort ſon amy, qu'elle vive demeure.

Second couplet par Marot.

Je cuide bien qu'elle mourroit à l'heure
Que mort viendroit tous les amans ſaiſir:
Mais ſi, toy mort, elle en trouve à choiſir,
J'ay belle peur qu'à grand' peine elle pleure.

CHANSON XLII.

1528.

MOn cueur ſe recommande à vous, (1)
Tout plein d'ennuy & de martyre:

Au

(1) Ces vers furent envoyez à Madame d'Alençon avant la retraite que Marot ſe vit obligé de faire ſur la fin de l'année 1528. pour laiſſer évaporer les bruits de la Cour. Voyez la préface ſur cette année. Dans les premieres éditions cette petite piece n'eſt point au nombre des Chanſons, & n'en a ni l'air ni le tour, elle ſe trouve parmi les Epigrammes, & avec plus de raiſon. Dans ces premieres éditions elle eſt même un peu différente de ce qu'elle a été depuis. Voici donc les quatre premiers vers.

Mon

Au moins en deſpit des jaloux
Faites qu'adieu vous puiſſe dire:
Ma bouche qui vous ſouloit rire,
Et compter propos gracieux,
Ne fait maintenant que maudire
Ceux qui m'ont banny de vos yeux.

Banny j'en ſuis par Faux-ſemblant:
Mais pour nous veoir encor enſemble,
Faut que me ſoyez reſſemblant
De fermeté: car il me ſemble,
Que quand Faux rapport deſaſſemble
Les amans qui ſont aſſemblez,
Si Ferme amour ne les r'aſſemble,
Sans fin ſeront deſaſſemblez: (1)

Mon cueur à vous ſe recommande
Tout plein d'ennuy & de martire,
Et pour l'heure ne vous demande
Sinon qu'adieu vous puiſſe dire.

Et pour le dire, comme je le penſe, je trouve qu'il eſt mieux dans les anciennes éditions que dans les dernieres.

(2) Le dernier vers eſt autrement dans les premieres éditions. Le voici donc.

Toujours ſeront desaſſemblez,

RONDEAUX
DE
CLEMENT MAROT.

I. RONDEAU.

Duquel les lettres capitales portent le nom de l'Autheur.

1517.

Omme Dido, qui moult ſe corrouça, (1)
Lors qu'Eneas ſeule la délaiſſa
En ſon pays: tout ainſi Maguelonne
Mena ſon dueil: comme très-ſaincte & bonne
En l'hoſpital toute ſa fleur paſſa.
Nulle Fortune onques ne la bleſſa,
Toute conſtance en ſon cueur amaſſa,
Mieux eſperant: & ne fut point felonne

Com

(1) Ce Rondeau a rapport à la premiere Epitre qui eſt ſous le nom de Maguelonne à Pierre de Provence. Ce Rondeau continuë ce que la Lettre ne marque pas; c'eſt que cette belle infortunée ſe joignit avec ſon Amant. Je la trouve heureuſe, car il y en a beaucoup qui ne ſçauroient y parvenir.

Comme Dido.
Auſſi celui, qui toute puiſſance a,
Renvoya cil, qui au bois la laiſſa,
Où elle eſtoit: mais quoi qu'on en blaſonne,
Tant eut de dueil, que le monde s'eſtonne,
Que d'un couſteau ſon cueur ne tranſperſa,
Comme Dido.

II. RONDEAU.

Du Vendredi Sainct.

DUeil, ou plaiſir me faut avoir ſans ceſſe:
Dueil quand je voy (ce jour plein de rudeſſe)
Mon Redempteur pour moy en la croix pendre:
Ou tout plaiſir, quand pour ſon ſang eſpandre (1)
Je me voy hors de l'infernale preſſe.
Je rirai donc, non, je prendrai triſteſſe.
Triſteſſe? ouy, dis-je toute lieſſe.
Bref, je ne ſçai bonnement lequel prendre,
Dueil, ou plaiſir.
Tous deux ſont bons, ſelon que Dieu nous dreſſe:
Ainſi la mort qui le Sauveur oppreſſe,
Faict ſur nos cueurs dueil & plaiſir deſcendre:
Mais noſtre mort, qui enfin nous faict cendre,
Tant

(1) Auſſi eſt-il dit dans l'office même de l'Egliſe, *ô felix culpa*! heureuſe faute qui nous a merité un ſi grand Redempteur. Cependant la Sorbonne cenſura autrefois Eraſme pour avoir dit, qu'il ne falloit pas s'attriſter de la mort de Jeſus Chriſt.

Tant ſeulement l'un ou l'autre nous laiſſe,
Dueil, ou plaiſir.

III. RONDEAU.

De la conception de noſtre Dame. (1)

1530.

COmme Nature eſt en peché ancrée
Par art d'Enfer: grace qui nous recrée
Par art du ciel, Marie en garantit: (2)
Car autrement cil, qui ſe y conſentit,
Ne l'euſt jamais à ſon Fils conſacrée.
Mais il peut tout, & veut, & luy aggrée,
Qu'un Fils ſacré aye mere ſacrée:
Ce qu'elle fut, & vice ne ſentit,
Comme Nature.
Nature trop de fol deſir outrée,
Eſt en peché originel entrée,
Et ſans bapteſme onc homme n'en partit.
Meſmes jamais la vierge n'en ſortit,
Auſſi jamais elle n'y fit entrée
Comme Nature.

(1) Voyez ce que nous avons dit ſur le Chant premier cy-deſſus, car ce Rondeau regarde le même ſujet.

(2) Si Marot avoit continué à parler de même, on ne l'auroit pas pris pour Lutherien, & je ſuis perſuadé que le Poëte n'étoit pas meilleur Catholique alors que quand il fut arrêté comme novateur.

IV. RON-

IV. RONDEAU.

A la louange de madame la Ducheſſe d'Alençon, Marguerite de Valois, Sœur unique du Roy.

1518.

SAns rien blaſmer, je ſers une maiſtreſſe,
Qui toute femme ayant noble hauteſſe
Paſſe en vertus, & qui porte le nom
D'une fleur belle: & en Royal ſurnom
Demonſtre bien ſon antique nobleſſe.
En chaſteté elle excede Lucreſſe:
De vif eſprit, de conſtance & ſageſſe
C'en eſt l'enſeigne, & le droit gonffanon
Sans rien blaſmer.
On pourroit dire, il l'eſtime ſans ceſſe
Pour ce que c'eſt ſa Dame & ſa Princeſſe:
Mais on ſçait bien, ſi je dy vrai ou non.
Bref, il ne fut en louable renom
Depuis mille ans une telle Ducheſſe,
Sans rien blaſmer.

V. RONDEAU.

Au Roy, pour avoir argent au deſloger de Reims.

AU departir de la ville de Reims (1)
Faute d'argent me rend foible de reins,
Roi

(1) Ce fut en 1521. Clement Marot étoit alors dans le ſervice.

Roi des François, voire de telle ſorte,
Que ne ſçai pas comme d'icy je ſorte,
Car mon cheval tient mieux que par les creins.
Puis l'hoſte eſt rude & plein de gros refrains:
J'y l'aiſſeray mors, boſſettes & frains,
Ce m'a-il dit: ou le Diable l'emporte
Au departir.
Si vous ſupply, Prince, que j'aime & crains,
Faictes miracle avecques aucuns grains,
Reſſuſcitez ceſte perſonne morte:
Ou autrement demourrai à la porte
Avec pluſieurs qui ſont à ce contraincts
Au departir.

VI. RONDEAU.

De la veuë des Rois de France, & d'Angleterre, entre Ardres & Guynes. (1)

1520.

DE deux grans Rois la nobleſſe & puiſſance
Veuë en ce lieu, nous donne cognoiſſance,
Qu'amitié prend courage de lyon
Pour ruer jus vieille rebellion,
Et mettre ſus de Paix l'esjouyſſance.
Soit en beauté ſçavoir, & contenance,
Les anciens n'ont point de ſouvenance
D'a-

(1) La Conference d'Ardres ſe fit en 1520. au tems de l'entrevuë de François I. & de Henry VII. pour y conclure une alliance contre Charles-Quint nouvellement élu Empereur, qui étoit devenu redoutable à toute l'Europe par une puiſſance ſi étenduë. Voyez cy-deſſus Ballade 10.

D'avoir onc veu ſi grand' perfection
De deux grans Roys.
Et le feſtin, la pompe, & l'aſſiſtance
Surpaſſe en bien le triumphe & preſtance
Qui fut jadis ſur le mont Pelyon.
Car de-là vint la guerre d'Ilion:
Mais de cecy vient Paix, & alliance
De deux grans Rois.

VII. RONDDAU.

De ceux, qui alloyent ſur Mule au Camp d'Attigny. (1)

1521.

AUx champs, aux champs, Braves, qu'on ne vous trouſſe:
Prenez harnois, l'arc, la fleche, & la trouſſe
Pour vous deffendre en Haynaut, ou Milan,
Et gardez bien d'y empongner mal an:
Car le drap d'or bien peu ſert, quand on pouſſe.
Raiſon pourquoi? on s'y bat & courrouſſe
Plus qu'à chaſſer à quelque beſte rouſſe,
Ou à voller la pye ou le millan
Aux champs.
En ceſtuy camp, où la guerre eſt ſi douce,
Allez ſur mule avecques une houſſe,
Auſſi touzez qu'un moyne ou capellen: (2)
Mais

(1) L'armée du Roy ſe rendit au Camp d'Attigny en 1521. comme il eſt dit cy-deſſus Epitre 3. Ce Rondeau fut fait en même temps que cette Epitre.

(2) *Touzez.*] C'eſt ainſi qu'il faut lire comme dans les anciennes Editions de Clement Marot, & non comme dans celle de Nyort où il y a *touſſez*. *Touzé*, veut dire toudu, raſé, parce qu'alors les Prêtres & les

Mais vous voudriez eſtre en Hieruſalem ;
Quand ce viendra à donner la ſecouſſe
Aux champs.

VIII. RONDEAU.

De la Paix traictée à Cambray par trois Princeſſes, Madame Loyſe de Savoye mere du Roy, Madame Marguerite de Valois, Royne de Navarre, & Soeur unique dudit Roy, & Madame Marguerite de Flandres, Tante de l'Empereur, & y concluë le 5. d'Aouſt 1529.

DEſſus la Terre on veoit les trois Deeſſes, (1)
Non pas les trois, qui après grand' lieſſes
Mi-

les Moines devoient être raſez, & ne point porter une longue barbe, comme les gens du monde.

(1) C'eſt peut-être ici la ſeule paix qui ait été faite par trois Princeſſes. Marguerite d'Autriche ne pouvoit oublier la France, où elle avoit été élevée. C'eſt à cette paix qu'on doit la délivrance des Enfans de France donnez en ôtages pour François I. en 1526. Madame Louiſe de Savoye, c'eſt-à-dire, Madame la Regente, Mere de François I. eſt aſſez connuë dans nôtre hiſtoire, ſoit par le mal qu'elle a fait au Royaume. Madame Marguerite d'Autriche, ou de Flandres a eu un caractere plus égal & plus aimable. Cette Princeſſe n'ayant que 4. ans fut mariée d'abord à Charles Dauphin, depuis Roy de France ſous le nom de Charles VIII. Elle fut conduite en France où elle a été élevée juſqu'à l'âge de 13. ou 14. ans, & renvoyée en Flandres, parce que le mariage n'eut pas lieu. Elle fut mariée enſuite à Jean, fils du Roy d'Arragon. Elle s'embarqua à Fleſſingue pour aller en Eſpagne; & en danger de perir ſur mer par la tempête qui la ſurprit, elle ne voulut pas mourir

Mirent au monde aſpre guerre & diſcord;
Ces trois icy avec prix & accord
Rompent de Mars les cruelles rudeſſes.
Par ces trois-là, entre tourbes & preſſes
La Pomme d'or cauſa grandes oppreſſes:
Par ces trois-cy l'Olive croiſt & ſort
Deſſus la Terre.
S'elle fleuriſt, ſont divines largeſſes:
S'elle fletriſt, ſont humaines ſageſſes:
Et en viendra (ſi l'Arbre eſt bon, & fort)
Gloire à Dieu ſeul, aux hommes reconfort,
Amour de Peuple aux trois grandes Princeſſes
Deſſus la Terre.

mourir ſans faire elle-même ſon Epitaphe en ces termes.

Cy giſt Magot, la gente Damoiſelle,
Qu'a deux maris, & encore eſt pucelle.

Enfin elle fut mariée pour la troiſiême fois avec Philibert II. Duc de Savoye mort en 1504. Elle fit bâtir cette belle & magnifique Egliſe près de Bourg-en-Breſſe, où eſt le mauſolée de cette Princeſſe, & du Prince ſon Epoux. Elle a depuis été Gouvernante des Pays-bas, qu'elle a conduits avec beaucoup de ſageſſe & de prudence. Clement Marot joint à ces deux Princeſſes Madame Marguerite Reine de Navarre. Elle peut avoir contribué par ſes conſeils à la concluſion du Traité; mais les hiſtoriens ne parlent que de Madame Louiſe de Savoye & de Madame Marguerite d'Autriche. Il n'y a même que ces deux Princeſſes qui paroiſſent dans le Traité de Cambray.

IX. RONDEAU.

A Monſieur de Belleville, qui lui tranſmit une Epiſtre parlant de Madame de Chaſteaubriant. (1)

EN attendant que plus grand œuvre face.
Pour preſenter devant la clere face
De Diana, Seigneur tant eſtimé,
Prens c'eſt eſcrit mal poly, & limé:
Et ſi lourd ſuis, mes offenſes efface:
Si reſpondrai-je à ton envoy, qu'Orace
N'amenderoit. Voire mais, quand ſera-ce?
Tu le ſçauras par ce rondeau rithmé,
En attendant.
Ce ſera lors que ma muſe trop baſſe
Se hauſſera, pour louer l'outre-paſſe
En bruict, & los, qui par tout eſt ſemé.
Loyal Amant très-digne d'eſtre aymé
Vueille moy mettre, & tenir en ta grace,
En attendant.

(1) Madame de Chateaubriant. Elle s'apelloit Françoiſe de Foix, ſœur de meſſieurs de Lautrec & & de Leſcun. Elle avoit épouſé Meſſire Jean de Laval Comte de Chaſteaubriant, à qui Marot dedie ſes Epigrammes. Elle fut maitreſſe de François I. avant la Ducheſſe d'Eſtampes. Il paroît même que c'eſt à cette Dame que François I. écrivit de ſa priſon les vers ſi curieux, qui ſe voyent dans le Manuſcrit 370. de ceux de Mr. Baluze qui eſt aujourd'huy dans la Bibliotheque du Roy. *Brantoſme* pag. 394. du Tome 2. des *Dames galantes* rapporte une action de femme d'eſprit qu'elle fit au Roy, qui ſottement lui demanda les joyaux & bijoux qu'elle avoit reçeus de ce Prince. Elle fit fondre tout ce qui étoit or & argent, & les lui renvoya en lingots. Qui fut ſot, ce fut François I.

X. RON-

X. RONDEAU.

Sur la deviſe de Madame de Lorraine, Amour, & Foy.

AMour, & Foy ſont bien appariez:
Voire trop mieux enſemble mariez,
Que les humains, qu'en ce monde on marie:
Car jamais Foy de l'amour ne varie:
Et vous humains bien ſouvent variez.
Dames de cœur icy eſtudiez:
Ces deux beaux dons Dieu vous a dediez,
Et ſont ſeans en haute ſeigneurie.
Amour, & Foy.
Tant ſont uniz, tant ſont bien alliez,
Qu'oubliant l'un, l'autre vous oubliez:
Si l'Amour faut, la Foy n'eſt pluſt cherie:
Si Foy perit, l'amour s'en va perie:
Pour ce les ay en deviſe liez
Amour, & Foy.

XI. RONDEAU.

A Monſieur de Pothon, pour le prier de parler au Roy pour luy. (1)

1518.

LA où ſçavez, ſans vous ne puis venir,
Vous eſtes cil, qui pouvez ſubvenir
Facilement à mon cas & affaire
Et des heureux de ce monde me faire,
Sans qu'aucun mal vous en puiſſe advenir.
Quand je regarde, & penſe à l'advenir,
J'ay bon vouloir de ſage devenir:
Mais ſans ſupport je ne me puis retraire
Là où ſcavez.
Male Fortune a voulu maintenir,
Et a juré de tousjours me tenir:
Mais, Monſeigneur, pour l'occire & deffaire,
Envers le Roy vueillez mon cas parfaire,
Si que par vous je puiſſe parvenir
Là où ſcavez.

(1) Comme ce Seigneur préſenta Clement Marot à Madame Marguerite, de la part du Roy, il paroît que ce fut ce même Seigneur qui parla au Roy pour le Poëte, afin de le faire entrer au ſervice de la Princeſſe. Mais on voit bien qu'il avoit quelque peine à s'en charger, parce que Marot s'étoit déja fait connoître par quelques écarts.

XII. RONDEAU.

A un Creancier. (1)

UN bien petit de près me venez prendre,
Pour vous payer : & ſi devez entendre,
Que

(1) Toute cette race poëtique eſt ſujette à dépenſer beaucoup, & par conſéquent à faire bien des dettes. Et quand il faut payer, ils ne ſont pas toujours auſſi honnêtes que Marot; témoin ce Rondeau de *Mellin de Saint-Gelais*, adreſſé à *Ribard crediteur importun*, car malgré les biens dont le combloit François I., ce poëte ne laiſſoit pas d'être en dette, comme les autres.

Ribaud Ribard, en male eſtreine,
Voſtre colere eſt bien ſoudaine
De vous prendre à mon revenu,
Auſſitoſt le terme venu,
Sans attendre jour ne ſemaine.

Si vous voyez à la fontaine
Quelque jeune Samaritaine
Y courriez-vous bien ſi menu
Ribaud?

Tous moutons n'ont pas longue laine
Chaſcun n'a pas ſa bourſe pleine,
Cela cent fois m'eſt advenu:
Mais ſi jamais m'eſtes tenu,
Vous payerez ribon ribaine
Ribaud.

Les Poëtes s'imaginent que, parce qu'ils ont un Dieu à la tête de leur bande, ils ont droit de faire les Seigneurs, & de ne payer perſonne.

Que je n'euz onc Anglois de voſtre taille: (1)
Car à tous coups vous criez, baille, baille,
Et n'ai dequoi contre vous me deffendre.
Sur moy ne faut telle rigueur eſtendre,
Car de pecune un peu ma bourſe eſt tendre:
Et toutesfois j'en ay, vaille qui vaille,
Un bien petit.
Mais à vous voir (ou l'on me puiſſe pendre)
Il ſemble advis, qu'on ne vous vueille rendre,
Ce qu'on vous doit: beau Sire, ne vous chaille,
Quand je ſerai plus garny de cliquaille,
Vous en aurez: mais il vous faut attendre
Un bien petit.

(1) Les Anglois avoient beaucoup tourmenté Paris, ſoit par leurs véxations, ſoit par leurs uſures; c'eſt de-là que ce nom étoit devenu odieux aux vrais François. On diſoit même en proverbe, *il y a des Anglois en cette ruë*, pour dire, je dois de l'argent à quelqu'un de ceux qui demeurent dans cette ruë, je n'y veux point paſſer de peur de quelque affront. Voyez *Sauval Antiquitez de Paris*, Tom. 1. pag. 114. Il ſignifie donc auſſi des créanciers, comme on le voit par ces vers de Cretin, où il remercie François I. de l'avoir, par ſes bienfaits, délivré de ceux à qui il devoit.

Marchands taquins, uſuriers incredules,
Pour recongnoiſtre, ou nier mes cédules,
Me feirent hier adjourner & citer,
Et aujourd'hui je fais ſolliciter
Tous mes Angloys, pour les reſtes parfaire,
Et le payement entier leur ſatisfaire.

XIII. RONDEAU.

Reſponſe à un Rondeau, qui ſe commençoit;
Maiſtre Clement mon bon Amy. (1)

EN un Rondeau ſur le commencement
Un vocatif, comme, Maiſtre Clement,
Ne peut faillir rentrer par huys, ou porte:
Aux plus ſçavans Poëtes m'en rapporte,
Qui d'en uſer ſe gardent ſagement.
Bien inventer vous faut premierement
L'invention, deſchiffrer proprement
Si que raiſon, & rithme ne ſoit morte
En un Rondeau.
Uſez de mots reçeus communément,
Rien ſuperflu n'y ſoit aucunement,
Et de la fin quelque bon propos ſorte:
Clouez tout court, rentrez de bonne ſorte:
Maiſtre paſſé ſerez certainement
En un Rondeau.

(1) Ce Rondeau contient les regles mêmes du Rondeau, qui n'eſt plus à preſent d'un grand uſage parmi les Poëtes.

XIV. RONDEAU.

Du Diſciple ſouſtenant ſon Maiſtre, contre les detracteurs.

DU premier coup, entendez ma reſponce,
Fols detracteurs, mon maiſtre vous annonce
Par moy, qui ſuis l'un de ſes clers nouveaux:
Que pour rithmer ne vous crains deux naveaux,
Et euſſiez-vous de ſens encor une once.
Si l'eſpargnez, tous deux je vous renonce:
Picquez le donc, mieux que d'eſpine, ou ronce,
Luy envoyant des meilleurs & plus beaux
Du premier coup.
Et tenez bon, en ſuivant ma ſemonce:
Car ſi un coup ſes deux ſourcils ils fronce,
Et euſſiez-vous de rithmes, & Rondeaux
Plein trois barrils, voire quatre tonneaux,
Je veux mourir, s'il ne les vous deffonce
Du premier coup.

XV. RONDEAU.

A une meſdiſante.

ON le m'a dit, Dague à rouëlle, (1)
Que de moy en mal vous parlez:

Le

(1) *Dague à rouelle.*] C'étoit un ancien poignard aſſez long qui étoit monté d'une rouelle fort large, qui lui ſervoit de garde. Il fut introduit par Louis

Le vin que ſi bien avallez,
Vous le met-il en la cervelle?
Vous eſtes rapporte nouvelle,
D'autre choſe ne vous meſlez:
On le m'a dit.
Mais ſi plus vous advient, Meſelle, (1)
Vos

Louis XI. Voyez les notes ſur le prolog. du 3. liv. de *Rabelais*. Il étoit aboli du temps de Marot, & paſſoit déjà pour une antiquaille; & c'eſt en ce ſens qu'il eſt appliqué à cette médiſante, qui ſans doute n'étoit pas jeune.

(1) *Meſelle*;] Attaquée de villaine maladie : c'eſt le féminin de *Meſel*, ou *meſeau*, un homme attaqué de la mezellerie, ou ladrerie, maladie autrefois aſſez commune. C'eſt un terme plutôt d'injure, que de pitié: il vient du latin, *miſellus*, comme on le trouve en quelques-uns de nos poëtes. Nous voyons ce mot, *meſel*, & *meſeau* employez en ce ſens dans nos vieux livres; c'eſt ainſi que le met la *Comedie du mauvais riche*, où Trotemenu parle au Lazare qu'il veut éloigner de la porte de ſon maître.

Sus toſt paillart vuide d'icy,
Ou tu ſera tout devourez
De mes chiens, & ſi atournez,
Que jamais ne me feras peine,
Hare touret en male eſtraine
Sur ceſt ort vil MESEL *puant*
Comme il fait ores le meſchant,
Faites le toſt d'ici partir.

Et quelques vers plus bas, le mauvais riche parlant à *Trotemenu* auquel il commande de chaſſer le Lazare, ſe ſert du terme de *meſeau*.

Pardieu tu es bien mal oſtrus,
Qui cuydes que Dieu s'embeſongne
D'une ſi très-orde charonge
Et de ſi ville créature,
Si ſeroit pour lui grant laydure
Je crois que tu es raſſotez,

Fait

Vos reins en ſeront bien gallez:
Allez de par le Diable, allez,
Vous n'eſtes qu'une macquerelle,
On le m'a dit.

XVI. RONDEAU.

A un Poëte ignorant.

QU'on mene aux champs ce coquardeau,
Lequel gaſte, quand il compoſe;
Raiſon, meſure, texte, & gloſe,
Soit en Ballade, ou en Rondeau.
Il n'a cervelle, ne cerveau:
C'eſt pourqu'oy, ſi haut crier j'oſe,
Qu'on mene aux champs ce coquardeau.
S'il veut rien faire de nouveau,
Qu'il œuvre hardiment en Proſe
(J'entens s'il en ſçait quelque choſe)
Car en rithme ce n'eſt qu'un veau, (1)
Qu'on mene aux champs.

XVII. RON-

Fais que l'huys ſoit ſi bien fermez
Que ce MESEAU *n'y puiſſe entrer,*
Va toſt, Dieu te puiſt cravanter,
Car riens donner ne luy feray.

Et Trotemenu répond:

Monſeigneur, je l'en chaſſeray,
Si je puis par quelque maniere.
Or ça truant, paſſez arriere,
Très-ord villain, MESEAU *pourry,*
Que de Dieu ſoyez-vous pugny
Tant me faictes avoir de paine.

(1) *Ce n'eſt qu'un veau,*] C'eſt une alluſion au nom

XVII. RONDEAU.

A un Poëte François.

Mieux reſonnant, qu'à bien louer facile,
Eſt ton renom volant du domicile
Palladial vers la terreſtre gent:
Puis vers les Cieux, dont as le titre gent
D'aigle moderne, à ſuivre difficile.
Je dy moderne, antique en façons mille,
Ce qui près toy me rend bas & humile,
D'autant que plomb eſt plus ſourd, que l'argent
Mieu reſonnant.
Ainſi ma plume, en qui bourbe diſtille,
Veut eſclaircir l'onde claire & utile,
Dont le gravier eſt aſſez refulgent,
Pour troubler l'œil de l'eſprit indigent,
Qui en tel cas a beſoin d'autre ſtile
Mieux reſonnant.

nom de ce mauvais poëte, qui ſe nommoit *Mace*, ou *Mathieu de Vaucelles*, & prenoit la qualité de Poëte champêtre. Voici ce qu'en dit *la Croix du Maine* pag. 317. de ſa Bibliotheque. *Mathieu de Vaucelles imprimeur & Libraire au Mans, en laquelle ville il naquit le 18. jour de Janvier 1507. ledit Vaucelles étant fort jeune écrivit quelques poëſies Françoiſes contre Clement Marot, ſous le nom de Poëte Champeſtre, leſquelles ont été imprimées, il y a plus de 40. ou 50. ans..... Il mourut au Mans l'an 1578. le jeudi premier jour de Janvier âgé de 72. ans.* Il ſe retira au Mans l'an 1536. puiſqu'il y a une Carte du pays du Maine imprimé chez lui l'année 1537.

XVIII. RON-

XVIII. RONDEAU.

Au Seigneur Theocrenus, liſant à ſes diſciples.

PLus proufitable eſt de t'eſcouter lire,
Que d'Apollo ouyr toucher la lyre,
Où ne ſe prend plaiſir que pour l'oreille:
Mais en ta langue ornée, & nompareille
Chacun y peut plaiſir & fruict eſlire.
Ainſi d'autant qu'un Dieu doit faire & dire
Mieux qu'un mortel, choſe où n'ait que redire:
D'autant il faut eſtimer ta merveille
Plus proufitable.
Bref, ſi dormir plus que veiller peut nuire,
Tu dois en los par ſus Mercure bruire,
Car il endort l'œil de celuy qui veille:
Et ton parler les endormis eſveille,
Pour quelque jour à repos les conduire
Plus proufitable.

XIX. RONDEAU.

A Eſtienne du Temple.

TAnt eſt ſubtil, & de grande efficace
Le tien eſprit, qu'il n'eſt homme qui face
Choſe qui plus honneur & los conſerve:
Et ce qu'as faict, Roy, Seigneur, ſerf, ne ſerve
Ne le feit onc: je mets raiſon en face.
Qui veut deſcendre en la vallée baſſe,
Monté doit eſtre avant en haute place:
Mais ton eſprit tout le contraire obſerve,

Tant

Tant eſt ſubtil.
Deſcendu es des Temples, quand à race:
Et puis monté au Temple, quand à grace,
Je dis au Temple excellent de Minerve.
Bref ton deſcendre eſt d'antique reſerve,
Et ton monter le ciel cryſtallin paſſe,
Tant eſt ſubtil.

XX. RONDEAU.

Eſtienne Clavier à Clement Marot.

POur bien louer une choſe tant digne,
Comme ton ſens, faut un ſçavoir condigne;
Mais moi povret d'eſprit & de ſçavoir,
Ne puis attaindre à ſi haut concevoir:
Dont de deſpit, ſouvent me pais, & diſne.
Car je cognois que le fons & racine
De tes eſcrits ont prins leur origine
Si très-profonds, que je n'y puis rien voir,
Pour bien louer.
Donc Orateurs, chacun de vous conſigne,
Termes dorez puiſez en la piſcine
Palladiane: & faites le devoir
Du fils Marot en telle eſtime avoir,
Qu'il n'a ſecond en Poëſie inſigne,
Pour bien louer.

XXI. RONDEAU.

Reſponſe audit Clavier. (1)

POur bien louer, & pour eſtre loué,
De tous eſprits tu dois eſtre alloué,
Fors que du mien, car tu me plus que louës:
Mais en louant plus hauts termes allouës,
Que la ſainct Jean, où Paſques, ou Noué.
Qui nouë mieux, reſpons, ou C, ou E?
J'ay juſqu'icy en eau baſſe noué:
Mais dedans l'eau Cabaline tu nouës,
Pour bien louer.
C. c'eſt Clement, contre chagrin cloué:
E. eſt Eſtienne, eſveillé, enjoué:
C'eſt toy qui maints de los très-amples douës:
Mais endroit moy tu fais cignes les ouës,
Quoy que de los doives eſtre doué,
Pour bien louer.

XXII. RONDEAU.

A Jeanne Gaillarde, Lyonnoiſe. (2)

D'Avoir le prix en ſcience & doctrine,
Bien merita de Piſan la Chriſtine (3)
Du-

(1) Ce Rondeau de Marot qui n'eſt qu'un jeu de mots perpetuel, eſt fort inferieur à celui d'Eſtienne Clavier.

(2) Jeanne Gaillarde. Je n'ay rien veu d'imprimé de cette Dame ſavante.

(3) Chriſtine Piſan. Voyez le ſecond volume des *Me-*

Durant ſes jours: mais ta plume dorée
D'elle ſeroit à preſent adorée,
S'elle vivoit par volonté divine.
Car tout ainſi que le feu l'or affine,
Le temps a fait noſtre langue plus fine,
De qui tu as l'éloquence aſſeurée
D'avoir le prix.
Donques ma main, rens toy humble & benigne,
En donnant lieu à la main feminine:
N'eſcris plus rien en rithme meſurée,
Fors que tu es une main bienheurée,
D'avoir touché celle qui eſt tant digne
D'avoir le prix.

XXIII. RONDEAU.

Reſponſe de la dite Gaillarde.

DE m'acquiter, je me trouve ſurpriſe
D'un foible eſprit, car à toy n'ay ſçavoir
Correſpondant: tu le peux bien ſçavoir,
Veu qu'en ceſt art, plus qu'autre l'on te priſe.
Si fuſſe autant éloquente & appriſe,
Comme tu dis, je ferois mon devoir
De m'acquiter.
Si veux prier la grace en toy compriſe,
Et les vertus, qui tant te font valoir,
De prendre en gré l'affectueux vouloir,
Dont ignorance a rompu l'entrepriſe
De m'acquiter.

Memoires de l'Academie des belles Lettres, où l'on trouve la vie de cette illuſtre & ſavante perſonne.

XXIV. RON-

XXIV. RONDEAU.

A celuy, dont les lettres capitales du Rondeau portent le nom. (1)

VEu ton eſprit, qui les autres ſurpaſſe,
Je m'esbahis, comment je prens audace
Compoſer vers. Eſt-ce pour te valoir,
Touchant ceſt art? c'eſt pluſtoſt Bon vouloir,
Ou franc Deſir, qui mon cueur induit à ce.
Rien n'eſt mon faict, le tien eſt don de grace.
Bref, ta façon en peu de rithme embraſſe
Raiſon fort grande, & ſans grand peine avoir,
veu ton eſprit.
Or deſormais je veux ſuivre la traſſe
De ton haut ſens, duquel la veine paſſe
Entre les rocs du profond concevoir.
A tant me tais, mais ſi en tel ſçavoir
Veux t'adonner, tu ſeras l'outrepaſſe,
veu ton eſprit.

(1) Victor Brodeau, Poëte du temps de François I. dont il y a quelques Poëſies imprimées & manuſcrites, jolies, mais en petit nombre.

TAYLOR INST. OXFORD

XXV. RONDEAU.

De la mort de Monſieur de Chiſſay. (1)

1517.

D'Un coup d'eſtoc, Chiſſay noble homme & fort, (2)

L'an

(1) La cauſe de ce duel vint de quelques railleries piquantes que Chiſſai avoit fait de Pomperan. Ce dernier attaqua Chiſſai & le tua. François I. qui eſtimoit fort Chiſſai, voulut qu'on fît le procès à Pomperan; mais le Connétable Charles de Bourbon, qui aimoit Pomperan, repréſenta au Roy qu'il n'y avoit eu aucune ſurpriſe de la part de celui-cy; que l'appel s'étoit fait dans les formes par Pomperan, & avoit été accepté de même par Chiſſai. Et comme les loix contre les duels n'étoient pas alors auſſi rigoureuſes qu'aujourd'hui, le Roy voulut bien que l'affaire en demeurât là. C'eſt ce que marque *Leferon* dans ſon *Hiſtoire Latine* de François I. liv. V. Et Pomperan attaché par inclination & par reconnoiſſance au Connétable fut preſque le ſeul Gentil-homme de nom, qui ſuivit le Prince dans ſa retraite hors du Royaume en 1522. Pomperan ſe trouva à la bataille de Pavie, ou il eut le bonheur de ſauver la vie au Roi François. I. en retirant ce Prince des mains des ſoldats, par leſquels il étoit accablé. Mais François I. rentré dans ſon Royaume fit grace à Pomperan, & lui donna même une Compagnie d'ordonnance à la tête de laquelle il fut tué au Siege de Naples en 1528.

(2) *Eſtoc.*] Etoit une ſorte de groſſe épée, nommée auſſi Epées d'armes. C'eſt la notion qu'en donne *Olivier de la Marche*, lorſqu'il parle des tournois & jouſtes de ſon temps. „ Si furent incontinent li-
„ vrez deux *Eſtocs*, que l'on nomma Epées d'armes
„ ſem-

L'an dix & ſept, ſous malheureux effort
Tomba occis au mois qu'on ſeme l'orge,
Par Pomperan: qui de Boucchal, & Lorge
Fut fort bleſſé, quoy qu'il reſiſtaſt fort.
Chiſſay beau, jeune, en credit, & ſupport
Fit ſon devoir au combat & abord:
Mais par hazard fut frappé en la gorge
D'un coup d'eſtoc.
Dont un chacun de dueil ſes levres mord,
Diſant, helas, l'honneſte homme eſt-il mort?
Pleuſt or à Dieu, & monſeigneur ſainct George,
Que tout baſton euſt eſté en la forge,
Alors qu'il fut ainſi navré à mort
D'un coup d'eſtoc.

„ ſemblables & pareilles, & furent iceux baſtons „ portez & preſentez au Juge". C'eſt ce qu'il dit livre 1. de ſes *Memoires*, pag. 182. & 242. & à la pag. 266. il dit: „ Il avoit en ſa main dextre une „ groſſe épée peſante, que l'on nomme *Eſtoc*, & la „ pointe en haut". Et cette arme, nommée auſſi baſton, qui eſt la vraie ſignification d'*eſtoc*, ne ſervoit que pour ſe battre à pied, & pour pointer & pouſſer; & quand elle étoit tranchante, elle ſervoit auſſi pour tailler & pour ſabrer: de-là eſt venu la maniere de parler, d'*Eſtoc & de taille*, c'eſt-à-dire, de la pointe & de la taille d'une Epée. „ Il s'arme „ d'une épée courte, mais pointuë, & propre à frap- „ per d'eſtoc & de taille", diſent les deux Jeſuites dans leur hiſtoire Romaine. *Catrou* & *Rouillé* Hiſt. Romaine Rom. 4. p. 254. in 4.

XXVI. RONDEAU.

Aux amis & ſœurs de feu Claude Perreal Lyonnois.

EN grand regret, ſi pitié vous remord,
Pleurez l'amy Perreal qui eſt mort,
Vous ſes amys: chacun prenne ſa plume:
La mienne eſt preſte, & bon deſir l'alume
A deplorer (de ſa part) telle mort.
Et vous ſes ſœurs, dont maint beau tableau ſort,
Paindre vous faut pleurantes ſon grief ſort
Près de la tumbe en laquelle on l'inhume
En grand regret.
Regret m'en bleſſe, & ſi ſçai bien au fort,
Qu'il faut mourir & que le deſconfort
(Soit court ou long) n'y ſert que d'amertume:
Mais vraye amour eſt de telle couſtume,
Qu'elle contrainct les amys plaindre fort
En grand regret.

XXVII. RONDEAU.

A ſes Amis, auſquels on rapporta qu'il eſtoit priſonnier. (1)

1524.

IL n'en eſt rien, de ce qu'on vous revelle:
Ceux qui l'ont dit ont faute de cervelle,
Car

(1) Ce Rondeau fut fait avant l'année 1525. car de-

Car en mon cas il n'y a meſpriſon,
Et par dedans ne vy jamais priſon:
Donques, Amis, l'ennuy qu'avez, oſtez-le.
Et vous cauſeurs pleins d'envie immortelle,
Qui voudriez bien que la choſe fuſt telle,
Crevez de dueil, de deſpit, ou poiſon:
Il n'en eſt rien.
Je ris, je chante en joye ſolennelle,
Je ſers ma Dame, & me conſole en elle,
Je rithme en Proſe (& peut-eſtre en raiſon) (1)
Je ſors dehors, je rentre en la maiſon:
Ne croyez pas donques l'autre nouvelle,
Il n'en eſt rien.

XXVIII. RONDEAU.

D'un, qui ſe plainct de mort, & d'Envie.

1529.

DEpuis quatre ans faux Rapport vicieux,
Et de la mort le dard pernicieux
Ont

depuis, Marot avoit vû priſon & dedans & dehors. Et comme il paroît content de ſa Dame, qui étoit alors Diane de Poitiers, ce Rondeau doit être de 1524.

(1) *Je rithme en proſe*] Marot ſentoit bien la facilité & l'élégante ſimplicité de ſa poëſie. Il ne ſe ſoutient point aſſez ſur les ſentimens qu'il a de lui-même; tantôt il ſe mépriſe: & ſe met quelquefois de niveau avec le rebut des Poëtes; & d'autrefois il ſe promet à lui & à ceux dont il parle l'immortalité, qu'il a veritablement acquiſe à juſte titre. Il eſt difficile de parler ſouvent de ſoy & d'en parler juſte: le plus ſeur eſt de n'en rien dire.

Ont fait ſur moy tomber maint grand orage:
Mais l'un des deux m'a navré en courage
Trop plus que l'autre, & en bien plus de lieux.
Touchant Rapport, en deſpit de ſes yeux,
Je vy tousjours riche, ſain & joyeux.
Combien qu'à tort il m'ait fait grand dommage
Depuis quatre ans.
Mais quand de mort le remors furieux
S'en vient par fois paſſer devant mes yeux,
Lors ſuis contrainct de blaſmer ſon outrage:
Car luy tout ſeul m'a plus donné de rage,
Que n'a envie, & tous les envieux,
Depuis quatre ans.

XXIX. RONDEAU.

D'un qui ſe complainct de Fortune.

FAuſſe Fortune, ô que je te vy belle!
Las! qu'à preſent tu m'es rude, & rebelle!
O que jadis fis bien à mon deſir!
Et maintenant me fais le deſplaiſir
Que je craignois plus que choſe mortelle.
Enfans nourris de ſa gauche mammelle,
Compoſons luy (je vous prie) un libelle
Qui pique dru, & qui morde à loiſir
Fauſſe Fortune.
Par ſa rigueur (helas) elle m'expelle
Du bien que j'ay: diſant, puis qu'il vient d'elle,
Qu'elle peut bien du tout m'en deſſaiſir.
Mais enfin Mort mort me fera geſir
Pour me venger de ſa ſœur la cruelle
Fauſſe Fortune.

XXX. RONDEAU.

A Madame de Bazauges, eſtant priſonniere.

DE Fortune trop aſpre & dure
Peut trop ſouffrir un pauvre corps,
Si par paroles ne met hors
La cauſe pourquoy il endure.
Mais ſous conſtante couverture
On peut bien declairer les ſorts
De Fortune.
D'en deſcirer robe & ceinture,
Crier, & faire tels efforts,
Tout cela ne ſert de rien, fors
A plus indigner la nature
De Fortune.

XXXI. RONDEAU.

Du confict en douleur.

SI j'ay du mal, maugré moy je le porte:
Et s'ainſi eſt qu'aucun me reconforte,
Son reconfort ma douleur point n'appaiſe:
Voilà comment je languis en mal-aiſe,
Sans nul eſpoir de lieſſe plus forte.
Et faut qu'ennuy jamais de moy ne ſorte,
Car mon eſtat fut fait de telle ſorte,
Dès que fuz né. Pourtant ne vous deſplaiſe,
Si j'ay du mal.
Quand je mourray, ma douleur ſera morte:

Mais

Mais cependant mon pauvre cueur ſupporte
Mes triſtes jours en fortune mauvaiſe:
Dont force m'eſt que mon ennuy me plaiſe:
Et ne faut plus que je me deſconforte,
Si j'ay du mal.

XXXII. RONDEAU.

Par contradictions. (1)

EN eſperant, eſpoir me deſeſpere,
Tant que la mort m'eſt vie très-proſpere,
Me

(1) Il paroit que Jean de Meun eſt, ou a été le modele de ces ſortes de vers par contradiction. Il s'en trouve deux tirades aſſez longues au commencement de la ſeconde partie du *Roman de la Roſe*. Il eſt inutile que je les rapporte, les y cherchera qui voudra. On en peut voir de ſemblables vers du *Champions des Dames* folio 63.

Amours, amours, joye ennuyeuſe,
Amours lieſſe enlangourée,
Amours charité envieuſe
Eſperance deſeſperée:
Amours couleur deſcoulourée,
Ris plourant, enfer glorieux,
Felicité très-malheurée,
Paradis melancolieux.

Amours, penſement ſans penſée,
Regard ſans yeux, ſens inſenſible,
Gré ſans veuil, preſence paſſée,
Miel amer, puiſſance impoſſible:
Ennui plaiſant, repos penible,
Glace ardant, printemps ſans fleurettes,
Baſme puant, ſauge nuiſible,
Fumier flairant les violettes.

Me tourmentant de ce qui me contente,
Me contentant de ce qui me tourmente,
Pour la douleur du ſoulas que j'eſpere.
Amour haineuſe en aigreur me tempere:
Puis temperance aſpre comme vipere
Me refroidiſt ſous chaleur vehemente
En eſperant.
L'enfant auſſi qui ſurmonte le pere,
Bende ſes yeux pour voir mon impropere,
De moy s'enfuit, & jamais ne s'abſente,
Mais ſans bouger va en obſcure ſente
Cacher mon dueil, afin que mieux appere;
En eſperant.

XXXIII. RONDEAU.

D'un lieu de plaiſance. (1)

1524.

PLus beau que fort ce lieu je puis juger:
Parquoy le veux non pas comparager

Paix diſcordant, male bonté,
Joyeux dueil, proeſſe fuitive,
Los blaſmé, honneur ahonté,
Secret commun, fievre ſaintive,
Laide beauté, vertu chetive,
Tourment gracieux, fin ſans bout,
Amours eſt en beauté active;
Amours n'eſt rien, & ſemble tout.

Mellin de Saint Gelais a fait auſſi une deſcription de l'amour par ces ſortes de contradictions. C'eſt à la pag. 2. de ſes poëſies. Edition de 1719.

(1) Ce Rondeau doit être de l'an 1524. dans le temps

A Ilyon, non à Troye la grande,
Mais bien au val tapiſſé de lavande,
Où s'endormit Paris jeune berger.
En ce beau lieu Diane vient loger:
Ne veillez donc ſur lui faute ſonger,
Car il eſt tel comme elle le demande,
Plus beau que fort.
Maints ennemys le viennent aſſieger,
Dont le plus rude eſt le ſerin legier.
L'autre le geay, la paſſe, la callandre:
Ainſi la Dame (à qui me recommande)
S'esbat à voir la guerre en ſon verger
Plus beau que fort.

XXXIV. RONDEAU.

De l'Amoureux ardent. (1)

1524.

AU feu qui mon cueur a choiſi,
Jectez-y, ma ſeule Déeſſe,
De l'eau de grace, & de lieſſe,
Car il eſt conſommé quaſi.
Amour l'a de ſi près ſaiſi,
Que force eſt, qu'il crie ſans ceſſe
Au feu.
Si par vous en eſt deſſaiſi,
Amour

temps de la fleur des amours de Marot avec Diane de Poitiers. Car dès 1525. elles déclinerent, & enfin lui devinrent fatales.

(1) Ce Rondeau fut fait dans ſes amours avec Diane de Poitiers.

Amour luy doint plus grand deſtreſſe,
Si jamais ſert autre maiſtreſſe:
Donques ma Dame courez-y
Au feu.

XXXV. RONDEAU.

Du mal content d'Amours. (1)

1525.

D'Eſtre amoureux n'ai plus intention;
C'eſt maintenant ma moindre affection,
Car celle-là, de qui je cuidois eſtre
Le bien-aimé, m'a bien fait apparoiſtre,
Qu'au faict d'amour n'y a que fiction. (2)

Je

(1) Ce Rondeau fut fait après l'infidelité qu'Iſabeau, ou Diane de Poitiers, commit à l'égard de Marot. Il avoit donc réſolu de ne plus aimer: mais il ſe repentit bientôt de ſa réſolution. Elle étoit priſe avec trop de réflexions, choſe contraire à l'amour qui n'en demande aucune.

(2) Quand le Rondeau ſuivant qui ſe trouve au recueil fol. 6. auroit été fait pour Marot, rien ne lui conviendroit mieux: on le va voir.

Des biens d'amours quiconques les départ,
Quant eſt à moy, j'en ai petite part,
Fort me deplaiſt qu'ainſi on me charye;
Vivre en eſpoir ce n'eſt que moquerie,
Il n'eſt pas fol qui d'heure s'en deſpart.

Plus eſtudie, & moins congnois ceſt art,
Se bien me vient, ce ſera ſur le tart,
Car par ma foy, ce n'eſt que tromperie
Des biens d'amours.

Je

Je la penſois ſans imperfection,
Mais d'autre amy a prins poſſeſſion:
Et pource, plus ne me veux entremettre
D'eſtre amoureux.
Au temps preſent par toute nation
Les Dames ſont comme un petit ſion,
Qui tousjours ploye à dextre & à ſeneſtre.
Bref, les plus fins n'y ſçavent rien cognoiſtre:
Parquoi concludz, que c'eſt abuſion
D'eſtre amoureux.

XXXVI. RONDEAU.

De l'abſant de s'Amie.

1524.

TOut au rebours (dont convient que languiſſe)
Vient mon vouloir: car de bon cueur vous veiſſe
Et je ne puis par devers vous aller.
Chante qui veut: balle qui veut baller,
Ce ſeul plaiſir ſeulement je vouſiſſe.
Et s'on me dit, qu'il faut que je choiſiſſe
De par deçà Dame qui m'esjouiſſe,
Je ne ſçaurois me tenir de parler
Tout.

Je cuydoys bien qu'on euſt à moy eſgard,
Mais je ne ſuis ni au tiers, ni au quart
De mon cuyder, dont j'ai chiere marrie,
Et toutesfois force eſt que je m'en rie,
Et faire place à quelque autre Coquart
Des biens d'amours.

Tout au rebours.
Si reſpons franc, j'ai Dame ſans nul vice:
Autre n'aura en amour mon ſervice:
Je la deſire, & ſouhaitte voler
Pour l'aller veoir, & pour nous conſoler,
Mais mes ſouhaits vont comme l'Eſcrevice,
Tout au rebours.

XXXVII. RONDEAU.

Pour un, qui eſt allé loing de ſ'Amie.

1524.

LOing de tes yeux t'amour me vient pourſuivre
Autant ou plus qu'elle me ſouloit ſuivre
Auprès de toi, car tu as, pour tout ſeur,
Si bien gravé dedans moy ta doulceur,
Que mieux graver ne ſe pourroit en cuivre.
Le corps eſt loing, plus à toi ne ſe livre:
Touchant le cueur, ta beauté m'en delivre.
Ainſi je ſuis, long-temps a, ſans mon cueur,
Loing de tes yeux.
Or l'homme eſt mort, qui n'a ſon cueur delivre:
Mais endroit moy ne s'en peut mort enſuivre,
Car ſi tu as le mien plein de langueur,
J'ai avec moy le tien plein de vigueur,
Lequel, autant que le mien, me fait vivre,
Loing de tes yeux.

XXXVIII. RONDEAU.

De l'Amant douloureux. (1)

1524.

AVant mes jours, mort me faut encourir
Par un regard, dont m'as voulu ferir,
Et ne te chaut de ma griefve triſteſſe:
Mais n'eſt-ce pas à toy grande rudeſſe,
Veu que tu peux ſi bien me ſecourir?

Au-

(1) En 1527. on publia un recueil de 350. Rondeaux où l'on en trouve pluſieurs de Clement Marot; on y a inſeré celui-cy avec quelques changemens qui nous font voir que ſouvent les premieres penſées de l'auteur ſont meilleures que ſes corrections. Le voici donc tel qu'il fut imprimé alors: que ceux-là ſeuls en jugent, qui ſçavent juger.

Avant mes jours mort me faut encourir
Par un regard dont m'as voulu ferir;
Et ne te chault de ma griefve deſtreſſe.
Mais n'eſt-ce pas à toy grande rudeſſe,
Veu que tu as de quoy me ſecourir?

Auprès de l'eau, de ſoif me faut perir,
On me voit jeune, & en cage florir,
Et ſi me monſtre eſtre plain de vieilleſſe
Avant mes jours.
Or ſi j'en meurs, je veuil Dieu requerir
Prendre mon ame, & ſans plus enquerir,
Je donne aux vers mon corps plein de triſteſſe;
Et quant à toy, pardonne à ta ſimpleſſe,
Ce non obſtant que me faſſes mourir
Avant mes jours.

Auprès de l'eau me faut de ſoif perir,
Je me voy jeune, & en aage fleurir,
Et ſi me monſtre eſtre plein de vieilleſſe
Avant mes jours.
Or ſi je meurs, je veux Dieux requerir,
Prendre mon ame: & ſans plus enquerir,
Je donne aux vers mon corps plein de foibleſſe.
Quant eſt du cueur, du tout je le te laiſſe,
Ce nonobſtant que me faces mourir
Avant mes jours.

XXXIX. RONDEAU.

D'un qui ſe défioit de ſa Dame.

1525.

Plus qu'en autre lieu de la ronde,
Mon cueur vole comme l'aronde
Vers toy, en prieres & dits:
Mais ſi aſprement l'eſcondis,
Que noyer le fais en claire onde.
Donc ne puis croire, ou l'on me tonde,
Que ton cueur à m'aymer ſe fonde,
Quand tous biens m'y ſont interdits
Plus qu'en autre lieu.
Car il n'y a Princeſſe au monde,
Qui m'aimaſt d'amour ſi profonde,
Comme celle que tu me dis,
Qui ne m'ouvriſt le paradis
De jouiſſance, où grace abonde
Plus qu'en autre lieu.

XL. RONDEAU.

De celuy qui ne penſe qu'en s'Amye.

TOutes les nuicts je ne penſe qu'en celle,
Qui a le corps plus gent qu'une pucelle,
De quatorze ans, ſur le poinct d'enrager:
Et au dedans un cueur, pour abreger,
Autant joyeux, qu'eut onques Damoiſelle.
Elle a beau tainct, un parler de bon zelle,
Et le tetin rond comme une groizelle:
N'ay-je donc pas bien cauſe de ſonger
Toutes les nuicts?
Touchant ſon cueur, je l'ay en ma cordelle,
Et ſon mary n'a ſinon le corps d'elle:
Mais toutesfois, quand il voudra changer,
Prenne le cueur: & pour le ſoulager,
J'auray pour moy le gent corps de la belle (1)
Toutes les nuicts.

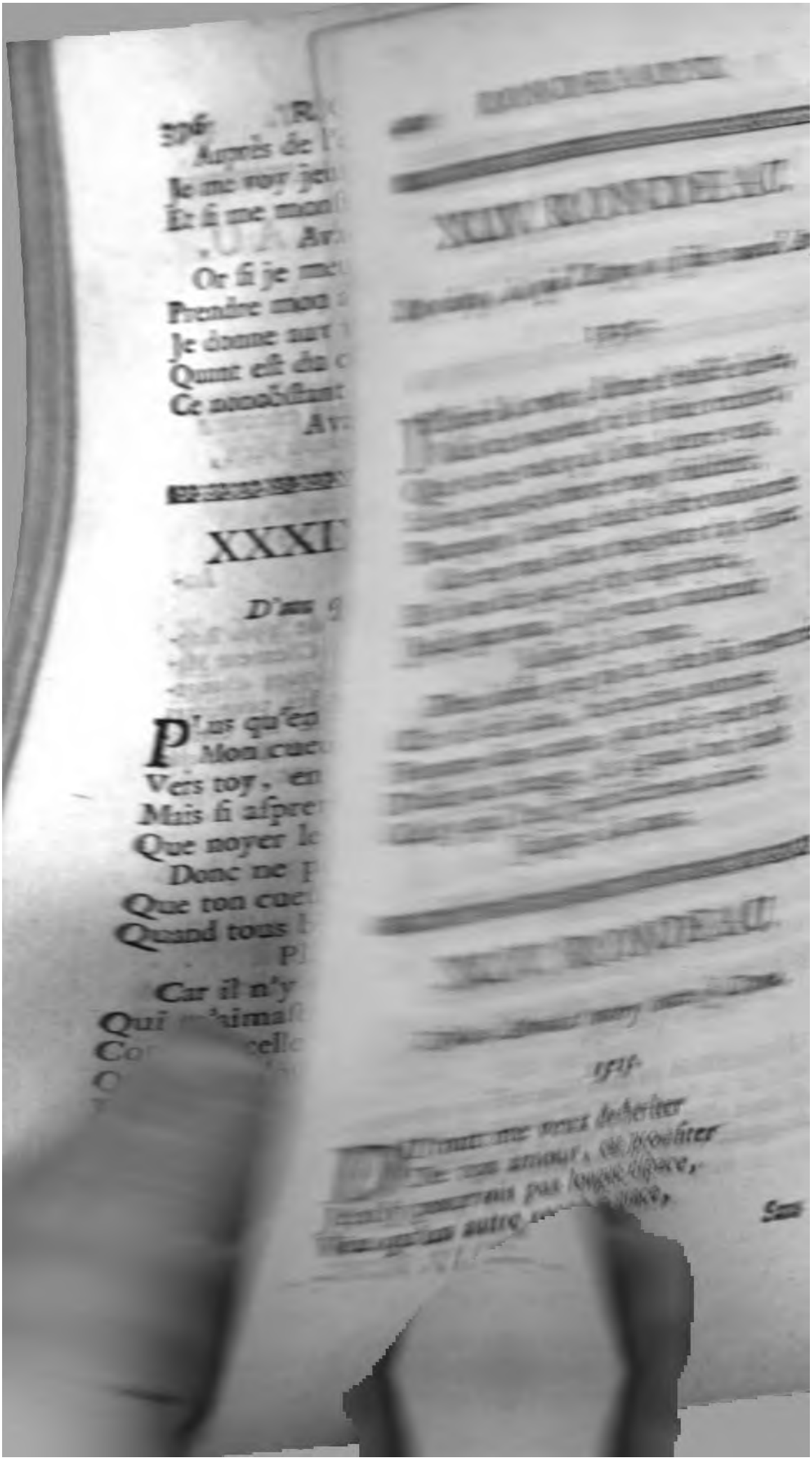
XLI. RONDEAU.

De celui, qui entra de nuict chez s'Amie.

DE nuict & jour faut eſtre advantureux,
Qui d'amours veut avoir biens plantureux.

Quant

(1) Autre preuve du peu de delicateſſe de Clement Marot: le corps ſans le cœur doit être un ragoût bien fade.



eux que moy la mettre.
qu'a toy ſe veut preſenter,
ſe devra contenter,
ui quitteray la place (1)
Du tout
graces ſont fort à noter,
ſçauroit mettre, ny oſter:
eau corps, & belle face.
n cueur eſt plein de rage:
ui m'en fait deporter (2)
Du tout.

nfin le voilà cet homme ſi ferme & ſi con-
amours: il commence a regaier ſa maiſtreſſe
injures.
h! que les ruptures d'amour ſe font encore,
Marot, bien plus perfectionnées que la pre-
me. Quelle comparaiſon entre la rupture de
, & celle-cy de *St. Preux!*

Il ne faut point tant de myſtere,
Compere, Iris, j'en ſuis d'accort,
Je vous aimois, vous m'aimez fort,
Cela n'eſt plus; ſortons d'affaire.

Un vieil amour ne ſçauroit plaire,
On voudroit déja qu'il fut mort,
Quand il languit, ou qu'il s'endort,
Il eſt permis de s'en deffaire.

Ce n'eſt plus que dans les Romans
Qu'on voit de fideles amans;
L'inconſtance eſt plus en uſage.

Si je vous quitte le dernier,
N'en tirez pas grand avantage,
Je fus dégoûté le premier.

Quant eſt de moy, je n'euz onc crainte d'ame,
Fors ſeulement, en entrant chez ma Dame,
D'eſtre apperceu des langars dangereux.
Un ſoir bien tard me firent ſi paoureux,
Qu'advis m'eſtoit qu'il eſtoit jour pour eux:
Mais ſi entrai-je, & n'en vint jamais blaſme
De nuict & jour.
La nuict je prins d'elle un fruict ſavoureux,
Au poinct du jour vey ſon corps amoureux,
Entre deux draps, plus odorans que baſme.
Mon œil adonc, qui de plaiſir ſe paſme,
Dict à mes bras, vous eſtes bien-heureux
De nuict & jour.

XLII. RONDEAU.

Du content en Amours.

1524.

LA me tiendray, où à preſent me tien, (1)
Car ma maiſtreſſe au plaiſant entretien,
M'ayme d'un cueur, tant bon & deſirable,
Qu'on me devroit appeller miſerable,
Si mon vouloir eſtoit autre que ſien.
Et fuſſe Helaine au gracieux maintien,
Qui me vinſt dire, Amy, fais mon cueur tien,
Je reſpondrois, point ne ſeray muable!
Là me tiendray.

Qu'un

(1) C'eſt ainſi qu'on parle, & même qu'on doit parler, quand on eſt content: mais Marot fait bien voir enſuite, que dans le moindre chagrin, on penſe & on parle bien autrement.

Qu'un chacun donc voyſe cercher ſon bien:
Quant eſt à moy, je me trouve très-bien.
J'ay Dame belle, exquiſe, & honorable:
Parquoy fuſſe-je onze mille ans durable,
Au Dieu d'amours ne demanderay rien:
Là me tiendray.

XLIII. RONDEAU.

D'un délaiſſé de ſ'Amye.

1525.

TOut à part ſoy eſt melancolieux
Le tien ſervant, qui s'élongne des lieux
Là où l'on veut chanter, danſer, & rire:
Seul en ſa chambre il va ſes pleurs eſcrire, (1)
Et n'eſt poſſible à lui de faire mieux.
Car quand il pleut, & le ſoleil des Cieux
Ne reluit point, tout homme eſt ſoucieux,
Et toute beſte en ſon creux ſe retire
Tout à part ſoy.
Or maintenant pleut larmes de ſes yeux.
Et toy qui es ſon ſoleil gratieux,
L'as delaiſſé en l'umbre de martyre:
Pour ces raiſons, loing des autres ſe tire,
Que ſon ennuy ne leur ſoit ennuyeux,
Tout à part ſoy.

(1) Marot n'étoit pas encore bien ruſé en amours, lorſqu'il fit ce Rondeau. C'eſt devant ſa maitreſſe qu'il devoit aller pleurer : mais il ne falloit pas le faire, quand elle n'en pouvoit rien voir.

XLIV. RONDEAU.

De celuy, de qui l'Amye a fait nouvel Amy.

1525.

JUſque à la mort, d'ame t'euſſe clamée,
Mais un nouveau t'a ſi bien reclamée,
Que tu ne veux qu'à ſon leurre venir,
Si ne peux-tu contre moy ſouſtenir,
Pourquoy l'amour deuſt eſtre conſommée.
Car en tous lieux tousjours t'ay eſtimée:
Et ſi on dit que je t'ay deprimée,
Je di que non, & le veux maintenir
Juſque à la mort.
Dieu doint que pis tu n'en ſois renommée:
Car s'il eſt ſceu, tu en ſeras nommée
Femme ſans cueur, qui ne ſe peut tenir
D'aller au change, & à grand tort bannir
Celuy qui l'euſt parfaictement aimée
Juſque à la mort.

XLV. RONDEAU.

D'un Amant marry contre ſa Dame.

1525.

DU tout me veux desheriter
De ton amour, car prouſiter
Je n'y pourrois pas longue eſpace,
Veu qu'un autre reçoit ta grace,

Sans

Sans mieux que moy la meriter.
Puis qu'à toy ſe veut preſenter,
De moy ſe devra contenter,
Car je lui quitteray la place (1)
Du tout.
Tes graces ſont fort à noter,
On n'y ſçauroit mettre, n'oſter:
Tu as beau corps, & belle face,
Mais ton cueur eſt plein de fallace:
Voilà qui m'en fait deporter (2)
Du tout.

(1) Enfin le voilà cet homme ſi ferme & ſi conſtant en amours: il commence à régaler ſa maitreſſe avec des injures.

(2) Oh! que les ruptures d'amour ſe ſont encore, depuis Marot, bien plus perfectionnées que la poëſie même. Quelle comparaiſon entre la rupture de Marot, & celle-cy de *St. Pavin!*

Il ne faut point tant de myſtere,
Rompons, Iris, j'en ſuis d'accort,
Je vous aimois, vous m'aimiez fort,
Cela n'eſt plus; ſortons d'affaire.

Un vieil amour ne ſçauroit plaire,
On voudroit déja qu'il fût mort,
Quand il languit, ou qu'il s'endort,
Il eſt permis de s'en deffaire.

Ce n'eſt plus que dans les Romans
Qu'on voit de fideles amans;
L'inconſtance eſt plus en uſage.

Si je vous quitte le dernier,
N'en tirez pas grant avantage,
Je fus dégoûté le premier.

XLVI. RONDEAU.

D'un, qui incite une jeune Dame à faire Amy.

A Mon plaiſir vous faites feu & baſme:
Parquoy ſouvent je m'eſtonne, ma Dame,
Que vous n'avez quelque amy par amours.
Au Diable, l'un, qui fera ſes clamours
Pour vous prier, quand ſerez vieille lame.
Or en effect, je vous jure mon ame,
Que ſi j'eſtois jeune, & gaillarde femme,
J'en aurois un devant qu'il fût trois jours (1)

A

(1) Il eſt inutile de donner ces ſortes d'avis aux femmes, elles ne ſont que trop portées à ſe prêter à l'humanité. Les plus ſages tournent ſagement la choſe, & diſent

De riens n'aymer n'eſt pas fait ſagement,
Mais ſi faut-il qu'on regarde comment
On s'y mettra premier qu'eſtre vaincuë:
Moy j'en ayme ung à qui me ſuis renduë
Pour ſa vertu & bon entendement.

Quel mal fait-on d'aymer bien loyaulment
Ung homme ſeul, ſans changer nullement?
Car ſans cela une femme eſt perduë
De riens n'aymer.
Sans point mentir, un desloyal amant
Sot & mauvais fait plus d'encombrement
A la partie eſtant par lui deceuë,
Que le peché, ne la faulte conceuë,
Qui mal choiſit, c'eſt bien fait follement
De riens n'aymer.

C'eſt ce qui eſt dit dans un des Rondeaux du *Reveil* de 1527. folio 54.

A mon plaiſir.
Et pourquoy non? ce ſeroit grand diffame,
Si vous perdiez jeuneſſe, bruit & fame
Sans esbranler drap, ſatin, & velours:
Pardonnez moy, ſi mes mots ſont trop lourdz,
Je ne vous veux qu'apprendre voſtre game
A mon plaiſir.

XLVII. RONDEAU.

A la jeune Dame, melancolique & ſolitaire.

PAr ſeule amour qui a tout ſurmonté,
On trouve grace en divine bonté,
Et ne la faut par autre chemin querre:
Mais tu la veux par cruauté conquerre
Qui eſt contraire à bonne volonté.
Certes c'eſt bien à toi grand' cruauté
D'uſer en dueil ta jeuneſſe & beauté,
Que t'a donné Nature ſur la terre
Par ſeule amour.
En ſa verdeur ſe resjouiſt l'Eſté,
Et ſur l'Yver laiſſe joyeuſeté:
En ta verdure, plaiſir donques aſſerre:
Puis tu diras ſi vieilleſſe te ſerre,
A Dieu le temps, qui ſi bon a eſté
Par ſeule amour.

XLVIII. RONDEAU.

De la jeune Dame, qui a vieil Mari.

EN languiſſant, & en griefve triſteſſe
Vit mon las cueur, jadis plein de lieſſe;
Puis que l'on m'a donné mary vieillard. (1)
Helas pourquoi? rien ne ſçait du viel art,
Qu'apprend Venus l'amoureuſe Déeſſe.
Par un deſir de monſtrer ma proueſſe
Souvent l'aſſaux: mais il demande, où eſt-ce?
Ou dort, peut-eſtre, & mon cueur veille à part
En languiſſant.
Puis quand je veux luy jouer de fineſſe,
Honte me dict, ceſſe ma fille, ceſſe,
Garde t'en bien, à honneur prens eſgard:
Lors je reſpons, honte, allez à l'eſcart:
Je ne veux pas perdre ainſi ma jeuneſſe
En languiſſant.

(1) **En verité on a penſé juſte, quand on a dit:**

Quoique Dieu, l'himen eſt un fat,
Dont l'injuſtice eſt manifeſte,
Il pretend le premier mettre la main au plat;
Et quant il eſt ſaoul, cet Ingrat
Ne veut pas ſeulement qu'on tâte de ſon reſte. (Pavillon.)

On devoit y mettre ordre; mais ce ſeroit aux femmes a faire là-deſſus quelque bonne loy, pour autoriſer ce qu'elles ſçavent ſi agreablement pratiquer, quand elles trouvent l'occaſion.

XLIX. RON-

XLIX. RONDEAU.

D'une mal mariée, qui ne veut faire amy. Il fit ce Rondeau ſur meſme ſujet que ſon Elegie 20. & l'avoit lors mis à la fin d'icelle. (1)

COntre raiſon Fortune l'eſvollée
Trop lourdement devers moy eſt vollée,
Quand pour loyer de ma grand' loyauté
Du mien eſpoux je n'ai que cruauté,
En lieu d'en eſtre en mes maux conſolée.
Or d'autre Amy ne ſerai-je accollée,
Et aimerois mieux eſtre décollée,
Que deſloyale à ſa deſloyauté
Contre raiſon.
La fleur des champs n'eſt ſechée, & foulée,
Qu'en temps d'Yver: mais moy povre affolée
Pers en tout temps la fleur de ma beauté,
Helas ma mere, en qui j'ai privauté
Reconfortez la povre deſolée,
Contre raiſon.

(1) Il paroît que ce Rondeau regarde Madame Marguerite Ducheſſe d'Alençon. Voyez la préface après l'an 1526.

L. RONDEAU.

D'aucunes Nonnains, qui ſortirent du Couvent pour s'aller recréer.

HOrs du convent l'autrehyer ſous la coul-
drete
Je rencontray mainte nonne proprette,
Suyvant l'Abbeſſe en grand' devotion:
Si cours après & par affection
Vins aborder la plus jeune & tendrette.
Je l'araiſonne, elle plainct & regrette: (1)
Dont

(1) *Je l'arraiſonne.*] Je l'entretiens; vieux mot qui n'eſt plus d'uſage dans nos auteurs, & qui n'étoit pas même fort commun dans nos anciens livres: *arraiſonner*; c'eſt comme ſi l'on diſoit, raiſonner d'une choſe avec quelqu'un, la diſcuter; entretenir par un diſcours raiſonné. C'eſt en ce ſens qu'il eſt mis dans Villon & dans un Rondeau du Recueil de 1527. fol. 61. où une Dame ſe plaint de ſon amant.

Tant l'aime fort, que douleur aſpre & forte
Mon propre cueur à toute heure ſupporte
Par un forfaict dont n'oſe mot ſonner,
Craignant touſjours que trop l'arraiſonner
De ce propos, plus d'ennuy ne m'apporte.

De jour en jour certes on me rapporte
Qu'une autre femme à ſon gré le tranſporte,
Et ne le puis pourtant abandonner,
Tant l'aime fort.
Ce penſement ſi fort me déconforte,
Que ſi n'eſtoit amour qui me conforte
Me promettant ung petit ſéjourner,
Cauſe ſera d'un bon jour me donner,
En bonne foy je feuſſe pieçà morte
Tant l'aime fort.

Dont je cogneus (certes) que la povrete
Euſt bien voulu autre vacation
Hors du convent.
Toutes avoyent ſous veſture ſecrette
Un tainct vermeil, une mine ſaffrette,
Sans point avoir d'amour fruition.
Ha (dis je lors) quelle perdition
Se fait icy de ce, dont j'ai ſouffrette
Hors du convent.

LI. RONDEAU.

D'alliance de penſée. (1)

1527.

UN mardy gras, que triſteſſe eſt chaſſée,
M'advint par heur d'amitié pourchaſſée,
Une penſée excellente, & loyale:
Quand je dirois digne d'eſtre Royale,
Par moy ſeroit à bon droit exaucée.
Car de rithmer ma plume diſpenſée
(Sans me louer) peut louer la penſée,
Qui me ſurvint danſant en une ſale
Un mardy gras.
C'eſt celle qu'ai d'alliance preſſée
Par ces attraicts: laquelle à voix baiſſée
M'a dit, je ſuis ta penſée feale,

Et

(1) Ce Rondeau regarde une inclination nouvelle que Marot fit dans le Carnaval. C'eſt l'origine des bontez, & enſuite de l'amour que Madame Marguerite témoigna au Poëte. Voyez la préface à l'an 1527.

Et toi la mienne, à mon gré cordiale:
Noſtre alliance ainſi fut commencée
Un mardy gras.

LII. RONDEAU.

De ſa grande Amye.

1525.

DEdans Paris ville jolie
Un jour paſſant melancolie
Je prins alliance nouvelle
A la plus gaye Damoiſelle,
Qui ſoit d'icy en Italie.
D'honneſteté elle eſt ſaiſie,
Et croy, ſelon ma fantaſie,
Qu'il n'en eſt gueres de plus belle
Dedans Paris.
Je ne la vous nommerai mye,
Si non que c'eſt ma grand' Amye,
Car l'alliance ſe feit telle,
Par un doux baiſer, que j'eus d'elle (1)
Sans penſer aucune infamie
Dedans Paris.

(1) Le Poëte ne ſçauroit s'abſtenir de publier tout le bien qu'il reçoit de ſa Dame. Il n'y a, pour ſe faire une belle réputation, qu'à ſe fier à ces indiſcrets perſonnages.

LIII. RONDEAU.

De trois Alliances.

TAnt & plus mon cueur ſe contente
D'alliances, car autre attente
Ne me ſçauroit mieux aſſouvir,
Veu que j'ai, pour honneur ſuyvir,
Penſée, grand' Amye, & Tante.
La Penſée eſt noble, & prudente:
La grand' Amye belle, & gente:
La Tante en bonté veux pleuvir
Tant & plus.
Et ce Rondeau je lui preſente:
Mais pour concluſion decente,
La premiere je veux ſervir:
De l'autre l'amour deſſervir:
Croire la tierce, eſt mon entente
Tant & plus.

LIV. RONDEAU.

D'alliance de Sœur. (1)

1527.

PAr alliance ay acquis une Seur,
Qui en beauté, en grace & en douceur
En-

(1) On voit bien par l'Epigramme 178. que ce Rondeau regarde Madame Marguerite Ducheſſe d'Alençon, qui a été la ſeconde inclination fixe de Marot; car il en avoit bien d'autres qui ne lui tenoient pas au cœur.

Entre un millier ne trouve ſa pareille:
Auſſi mon cueur à l'aymer s'appareille,
Mais d'eſtre aymé ne ſe tient pas bien ſeur.
Las elle m'a navré de grand' vigueur,
Non d'un couſteau, ne par haine, ou rigueur:
Mais d'un baiſer de ſa bouche vermeille.
Par alliance.
Cil qui la veoit, jouyt d'un très-haut heur:
Plus heureux eſt qui parle à ſa hauteur:
Et plus heureux à qui preſte l'oreille:
Bien heureux donc devroit eſtre à merveille,
Qui en amours ſeroit ſon ſerviteur
Par alliance.

LV. RONDEAU.

Aux Damoyſelles pareſſeuſes d'eſcrire à leurs Amys.

BOn jour: & puis, quelles nouvelles?
N'en ſçauroit-on de vous avoir?
S'en bref ne m'en faites ſçavoir,
J'en ferai de toutes nouvelles.
Puis que vous eſtes ſi rebelles,
Bon veſpre, bonne nuict, bon ſoir, (1)
Bon jour.
Mais

(1) Le fameux *Sarraſin* a imité les environs de la penſée de ce Rondeau dans l'Epigramme ſuivante.

Je vous donne avec grand plaiſir
De trois preſens un à choiſir;
La belle, c'eſt à vous de prendre
Celui des trois qui plus vous duit;
Les voici ſans vous faire attendre,
Bon jour, bon ſoir, & bonne nuit.

Mais ſi vous cueillez des groyſelles,
Envoyez m'en: car pour tout veoir,
Je ſuis gros: mais c'eſt de vous veoir
Quelque matin mes Damoiſelles:
Bon jour.

LVI. RONDEAU.

De celuy, qui nouvellement a receu lettres de ſ'Amie. (1)

1521.

A Mon deſir, d'un fort ſingulier eſtre,
Nouveaux eſcrits on m'a fait apparoiſtre,
Qui m'ont ravy, tant qu'il faut que par eux
Aye lieſſe, ou ennuy langoureux:
Pour l'un ou l'autre Amour ſi m'a faict naiſtre.
C'eſt par un cueur que du mien j'ay fait maiſtre,
Voyant en luy toutes vertus accroiſtre:
Et ne crains fors, qu'il ſoit trop rigoureux
A mon deſir.
C'eſt une Dame en faits & dits adextre,
C'eſt une Dame ayant la ſorte d'eſtre
Fort bien traictant un loyal amoureux.
Pleuſt or à Dieu que fuſſe aſſez heureux,
Pour

(1) Ce Rondeau a été fait ſur le même ſujet que la 16. Elegie, pour Madame d'Alençon, de qui Marot avoit receu une lettre très-flatteuſe pour un Amant auſſi vain que le Poëte.

Pour quelque jour l'eſprouver & congnoiſtre
A mon deſir.

Entre les Eſtrenes, la premiere eſt un Rondeau de celle qui envoye à ſon amy une de ſes couleurs.

LVII. RONDEAU.

De trois couleurs, Gris, Tanné, & Noir.

GRis, Tanné, Noir, porte la fleur des fleurs
Pour ſa livrée, avec regrets & pleurs,
Pleurs & regrets en ſon cueur elle enferme:
Mais les couleurs dont ſes veſtemens ferme,
Sans dire mot, expoſent ſes douleurs.
Car le Noir dict la fermeté des cueurs:
Gris le travail: & Tanné les langueurs:
Par ainſi c'eſt langueur en travail ferme,
Gris, Tanné, Noir.
J'ay ce fort mal par elle, & ſes valeurs,
Et en ſouffrant ne crains aucuns malheurs,
Car ſa bonté de mieux avoir m'afferme:
Ce nonobſtant, en attendant le terme,
Me faut porter ces trois triſtes couleurs.
Gris, Tanné, Noir.

LVIII. RONDEAU.

A une Dame, luy offrant cueur & ſervice. (1)

1527.

TAnt ſeulement ton amour je demande,
Te ſuppliant, que ta beauté commande
Au cueur de moy, comme à ton ſerviteur.
Quoy

(1) Il paroît que ce Rondeau eſt une des premieres pieces que le Poëte a fait pour Madame d'Alençon, quand elle l'eut prévenu de ſes bontez. Voyez la preface ſur l'année 1527. On voit par là que Marot ſçeut profiter à propos de cet avis ſi ſage qu'on donne aux amans, ou à ceux qui aſpirent à cet honneur.

Plutoſt que tard ung amant, s'il eſt ſaige,
Doibt à ſa Dame en petit de langaige
Dire ſon cas; & puis s'il s'apperçoit
Qu'il perde temps, & ſon œil le deçoit,
Quitte tout là, cherche ailleurs advantaige.

Car ſur ma foy, ce n'eſt pas petit gaige
Que de bouter cueur & corps en ſervaige,
Pour endurer les maux qu'on y reçoit
Pluſtoſt que tard.
Mais s'il congnoiſt que ſa Dame ait couraige,
De luy oſter cette douleur & raige
Que ſon las cueur pour ſon ami conçoit,
Cueur, corps & biens, alors comme qu'il ſoit
Donner luy doibt ſon amour en oſtaige
Pluſtoſt que tard.

C'eſt ce que dit le Rondeau tiré du Recueil de 1527. & qui eſt du pere de Clement Marot. Si le fils s'y étoit pris plutôt pour mettre cette regle en pratique, il n'auroit pas été auſſi ſouvent dupé qu'il eſt obligé de l'avouer lui-même.

Quoy que jamais il ne deſſervit heur,
Qui procedaſt d'une grace ſi grande.
Croy, que ce cueur de te cognoiſtre amande,
Et voluntiers ſe rendroit de ta bande,
S'il te plaiſoit lui faire ceſt honneur
Tant ſeulement.
Si tu le veux, mets le ſous ta commande:
Si tu le prens, las je te recommande
Le triſte corps: ne le laiſſe ſans cueur;
Mais loges y le tien, qui eſt vainqueur
De l'humble ſerf, qui ſon vouloir te mande
Tant ſeulement.

LIX. RONDEAU.

D'une Dame à un importun. (1)

TAnt ſeulement ton repos je deſire,
T'advertiſſant (puis qu'il faut le te dire)
Que je ne ſuis diſpoſée à t'aimer:
Si pour cueillir tu veux donques ſemer,
Trouve autre champ & du mien te retire.
Bref, ſi ton cueur plus à ce chemin tire,
Il ne fera qu'augmenter ſon martyre,
Car je ne veux ſerviteur te nommer,
Tant ſeulement.
Tu peux donc bien autre maiſtreſſe eſlire:
Que

(1) L'Epigramme 206. contre un importun eſt beaucoup plus agreable que ce Rondeau.

Que pleuſt à Dieu, qu'en mon cueur peuſſes
lire,
Là où Amour ne t'a ſceu imprimer:
Et m'esbahy (ſans rien deſeſtimer)
Comment j'ais pris la peine de t'eſcrire,
Tant ſeulement.

LX. RONDEAU.

D'une Dame ayant beauté & grace.

GRande vertu, & beauté naturelle
Ne ſont ſouvent en forme corporelle:
Mais ta forme eſt en beauté l'outrepaſſe,
D'autant que l'or tous les metaux ſurpaſſe,
Et ſi veoit-on mainte vertu en elle.
Auſſi par tout en vole la nouvelle,
Et ce qui plus ton renom renouvelle,
C'eſt que tu as, toy ſeule, double grace,
Grande vertu.
Grace en maintien, & en parole belle:
Grace en après, que mercy on appelle:
L'une contraint que t'amour on pourchaſſe:
L'autre de toy la jouyſſance braſſe:
Je te ſupplie, uſe envers moy d'icelle
Grande vertu.

LXI. RONDEAU.

A une Dame pour la louer. (1)

1529.

Rondeau où toute aigreur abonde,
Va veoir la douceur de ce monde.
Telle douceur t'adoucira,
Et ton aigreur ne l'aigrira.

TRop plus qu'en autre en moy s'eſt arreſté
Faſcheux ennuy: car Yver, & Eſté
N'ay veu que fraude, hayne, vice, & oppreſſe
Avec chagrin: & durant ceſte preſſe,
Plus mort que vif au monde j'ai eſté.
Mais le mien cueur lors de vie abſenté
Commence à vivre, & revient à ſanté,
Et tout plaiſir vers moi prend ſon adreſſe,
Trop plus qu'en autre.
Car maintenant j'apperçoy loyauté:
Je voy à l'œil amour, & feauté:
Je voy vertu, je voy pleine lieſſe.
Tout cela voy: voire mais en qui eſt-ce?
C'eſt

(1) Il y a quelque apparence que ce Rondeau fut fait ſur la fin de 1529. L'année précédente le Poëte s'étoit éloigné de la Cour pour laiſſer diſſiper les bruits fâcheux que les envieux avoient fait courir contre la conduite de Madame d'Alençon. Le Poëte revint en 1529. & vers la fin de cette année, il adreſſa ce Rondeau à la Princeſſe, dont les diſpoſitions à l'égard du Poëte n'étoient pas heureuſement changées.

C'eſt en vous ſeule, où giſt toute beauté,
Trop plus qu'en autre.

LXII. RONDEAU.

A la fille d'un Paincte d'Orleans, belle entre les autres.

AU temps paſſé Apelles peinctre ſage
Fait ſeulement de Venus le viſage
Par fiction: mais pour plus haut attaindre
Ton pere a fait de Venus, ſans rien faindre,
Entierement la face & le corſagé.
Car il eſt painctre, & tu es ſon ouvrage,
Mieux reſſemblant Venus, de forme & d'aage,
Que le tableau qu'Apelles voulut paindre
Au temps paſſé.
Vrai eſt, qu'il fit ſi belle ſon image,
Qu'elle eſchauffoit en amour maint courage:
Mais celle-là que ton pere a ſceu taindre,
Y met le feu, & a dequoi l'eſtaindre:
L'autre n'eut pas un ſi gros advantage
Au temps paſſé.

LXIII. RONDEAU.

Du baiſer de ſ'Amie. (1)

1524.

EN la baiſant m'a dit, Amy ſans blaſme
Ce ſeul baiſer, qui deux bouches embaſme (2)
Les arres ſont du bien tant eſperé.
Ce mot elle a doucement proferé,
Penſant du tout appaiſer ma grand' flame.
Mais

(1) Ce Rondeau & les trois ſuivans regardent ſes amours avec Iſabeau, c'eſt-à-dire, Diane de Poitiers; & toujours baiſers en campagne. A la fin, un lecteur un peu ſenſible en deviendroit jaloux.

(2) Hé bien, quand on ne peut mieux, n'eſt-ce pas déjà beaucoup? Le Rondeau le dit fort gentiment. (*Recueil de Rondeau fol.* 38.)

Qui mieulx ne peut, il eſt bien à ſon aiſe,
Qui tient ſa Dame, & l'accolle & la baiſe,
Jeune, embonpoint, très-belle, bonne & ſaige,
Beau tainct & neuf, & gente de corſaige,
Que lui fault-il? mais qu'il ne vous deſplaiſe;

S'il eſt courſé, ſon alaine l'appaiſe,
C'eſt le ſecours qui met hors de malaiſe,
Et tout cela prent à ſon advantaige,
Qui mieulx ne peut.
Au monde rien ne voit qui tant lui plaiſe,
Heureux ſe tient, mais que bien lui complaiſe,
Se on luy donne & lui baille en oſtaige
Juſqu'a la mort n'a point de meilleur gaige,
Mais de ſon nom c'eſt force qu'il le taiſe,
Qui mieulx ne peut.

Mais le mien cueur adonc plus elle enflamme, (1)
Car ſon alaine odorant plus que baſme
Souffloit le feu, qu'Amour m'a preparé
En la baiſant.
Bref, mon eſprit ſans cognoiſſance d'ame
Vivoit alors ſur la bouche à ma Dame,
Dont ſe mouroit le corps enamouré
Et ſi la levre euſt gueres demouré
Contre la mienne, elle m'euſt ſuccé l'ame
En la baiſant.

(1) Ce que Marot dit ici & dans le reſte de ce Rondeau, eſt un détail d'amour, mais *Richelet* en a fait ſimplement une penſée amoureuſe dans ces vers:

Lorſque je baiſe Celimene,
Je penſe ſoulager ma peine;
Mais ce remede, au lieu de me guerir,
De mon mal irrite la cauſe,
Et je vois bien qu'il faut mourir,
Ou qu'il me faut quelque autre choſe.

Qu'on ne s'imagine pas, en liſant ces vers, que la Celimene de Richelet fût de ces aimables perſonnes, en qui les Graces diſputent a l'envy pour les décorer de leurs faveurs. C'étoit une Marguerite, ou une Catherine qui de jour lui ſervoit dans ſa cuiſine. Il vouloit toujours qu'elles fuſſent au poil & à la plume. Ainſi il n'avoit garde d'en mourir. C'étoit le vrai *Ancillariolus* de Martial.

LXIV. RONDEAU.

De l'amour du ſiecle antique. (1)

1525.

AU bon vieux temps un train d'amour regnoit,

Qui

(1) Ce Rondeau fut fait ſans doute en même temps que la 20. Chanſon, dans laquelle le Poëte ſe plaint de l'or, des pierreries & des autres richeſſes qui lui ont enlevé ſa maitreſſe Diane de Poitiers. Il déſire dans ce Rondeau une choſe impoſſible, qui eſt de ramener le ſiecle antique; le moderne plait davantage; ainſi les premiers temps ne reſtent plus qu'en idée; à peine en trouve-t-on quelques traces dans les livres. On a beau ſe plaindre du malheur de notre temps, où le moindre preſent en amour opere plus qu'un mérite extraordinaire; ces mauvaiſes maximes ſont trop agréables, pour finir ſitôt. Pour réuſſir en amours, il faut donc s'y conformer. Oh! qu'un bel eſprit a délicatement tourné la penſée de Marot.

Au temps heureux où régnoit l'innocence,
On goûtoit en aimant mille & mille douceurs,
Et les amans ne faiſoient de dépenſe
Qu'en ſoins & qu'en tendres ardeurs.
Mais aujourd'hui ſans l'opulence
Il faut renoncer aux plaiſirs,
Un amant qui ne peut dépenſer qu'en ſoupirs,
N'eſt plus payé qu'en eſperance. (Le Chev. de Meré.)

Cependant le diray-je? ſi le tour que prend ici le Chevalier de Meré ſatisfait l'eſprit, la penſée de Clement Marot fait plus de plaiſir à l'imagination; & c'eſt d'eſſentiel dans ces ſortes de pieces. D'ailleurs

la

Qui ſans grand art & dons ſe demenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'eſtoit donné toute la Terre ronde:
Car ſeulement au cueur on ſe prenoit.
Et ſi par cas à jouyr on venoit,
Sçavez-vous bien comme on s'entretenoit,
Vingt ans, trente ans: cela duroit un monde
Au bon vieux temps.
Or eſt perdu ce qu'amour ordonnoit,
Rien que pleurs faincts, rien que changes on n'oit.
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier, que l'amour on refonde,
Et qu'on la mene ainſi qu'on la menoit
Au bon vieux temps.

la penſée de ce Rondeau & du ſuivant eſt imitée ou parodiée du *Roman de la Roſe*, dans l'endroit où il fait la deſcription de l'amour antique.

Jadis au temps nos premiers peres
Et de nos primeraines meres,
Comme la Lectre le teſmoigne,
Par qui nous ſçavons la beſoigne,
Furent amours loyaulx & fines,
Sans convoitiſes, ne rapines;
Et le ſiecle moult précieux
N'eſtoit pas ſi délicieux
Ne de robes, ne de viandes,
Mais cueilloyent ez boys les glandes
Pour pains, pour chairs & pour poiſſons;
Et cherchoient par ces buiſſons
Par vaulx, par plains & par montaignes,
Pommes, poires, noix & chaſtaignes &c.

XLV. RON-

LXV. RONDEAU.

Reſponce au precedent par Victor Brodeau.

1525.

AU bon vieux temps, que l'amour par bouquets (1)
Se demenoit, & par joyeux caquets,
La femme eſtoit trop ſotte, ou trop peu fine:
Le temps depuis, qui tout fine, & affine,
Lui a monſtré à faire ces acqueſts.
Lors les Seigneurs eſtoient petits Nacquets, (2)
D'eaux, & oignons ſe faiſoient les banquets,
Et n'eſtoit bruit de ruer en cuiſine,
Au bon vieux temps.
Dames aux huis n'avoient clefs, ne loquets:
Leur garderobe eſtoit petis paquets
De

(1) C'eſt une Réponſe fort gentille & très-ſenſée au Rondeau précédent: *Victor Brodeau*, qui l'a faite eſt connu par d'autres endroits que par les poëſies de Marot.

(2) *Nacquets.*] Valets, laquais. De là vient *Nacqueter* qui dans le familier ſignifie *Valeter*, agir à la façon des valets: *faire nacqueter*; faire Valeter, traiter comme un Valet. C'eſt en ce ſens qu'il eſt employé par le Cardinal d'Oſſat Lettre 248. de la derniere Edition de 1708. Tom. 4. p. 175. „ Je luy dis (au Pape) ſur cela que ſa Sainčteté pouvoit juger de la „ vanité & malice de ceux qui avoient dit que le „ Roy (Henri IV.) feroit nacqueter (c'eſt-à-dire, feroit attendre comme un Valet) fort longtemps le „ dit Seigneur Cardinal (Legat) avant qu'il l'ouït. Ce ſont les paroles du Cardinal d'Oſſat.

De canevas, ou de groſſe eſtamine :
Or, diamans, on laiſſoit en leur Mine,
Et les couleurs porter aux Perroquets
Au bon vieux temps.

LXVI. RONDEAU.

De l'inconſtance de Yſabeau. Ce Rondeau fut cauſe de ſa prinſe.

1525.

COmme inconſtante, & de cueur fauſſe & laſche
Elle me laiſſe. Or puis qu'ainſi me laſche,
A voſtre advis ne la dois-je laſcher ?
Certes ouy : mais autrement faſcher
Je ne la veux, combien qu'elle me faſche.
Il lui faudroit (au train qu'amener taſche)
Des ſerviteurs à journée, & à taſche : (1)

En

(1) Hé bien, elle en avoit beſoin la pauvre creature : avoit-elle tort de ſe mettre à ſon aiſe ? Marot devoit bien ſçavoir que géneralement une maitreſſe, ſur-tout ſi elle eſt jeune & vive, peut uſer pluſieurs amans. Falloit-il, pour le lui apprendre, qu'on lui répétât ces vers d'un de ſes devanciers ?

N'as-tu veu de Thireſias
Qui fut en femme converti,
C'eſt bon à croire que ſi as
Je ne ſçay plus s'il eſt ainſi.
Qu'en dis-tu ? avoit-il menti,
Affermant que plus de luxure
Quant il eſtoit femme a ſenti,
Que quant avoit noſtre nature ?

J'eus,

En trop de lieux veut ſon cueur attacher
Comme inconſtante.
Or pour couvrir ſon grand vice, & ſa tache.
Souvent ma plume à la louer s'attache:
Mais à cela je ne veux plus taſcher:
Car je ne puis ſon mauvais bruit cacher
Si ſeurement, qu'elle ne ſe deſcache
Comme inconſtante.

J'eus, ce dit-il, en ſexe d'homme
Sans plus trois onces de luxure;
Mais quant j'étoie femme en ſomme,
J'en eus dix de bonne meſure.
Ce ne vous dis-je à l'adventure,
Car j'ai par le vouloir des Dieux
Sentu l'une & l'autre nature,
Pour ce m'en debvez croire mieux.

C'eſt ce que marque le *Champion des Dames* fol. 229. Cependant pour rendre juſtice aux femmes, il faut avouer que le même Poëte dit dans un autre endroit fol. 113. où il rapporte encore l'hiſtoire de Thireſias, qu'il y a dans les femmes une ſorte de pudeur, qui les empêche de ſolliciter les hommes.

S'elles ne fuſſent refrenées
D'ung peu de honte & de vergogne,
Vous les verriez ſi effrenées
D'accomplir la ſotte beſongne,
Par noſtre Dame de Boulongne,
Que les yeux vous arracheroient,
Car ſans filer coup de quelongne,
Toujours ſous ou deſſus ſeroient.

LXVII. RONDEAU.

Rondeau parfaict. A ſes Amis après ſa délivrance, le premier jour de May. (1)

1526.

EN liberté maintenant me pourmaine,
Mais en priſon pourtant je fus cloué:
Voilà comment fortune me demaine.
C'eſt bien, & mal. Dieu ſoit de tout loué.

Les envieux ont dit, que de Noué
N'en ſortirois: que la mort les emmaine.
Maulgré leurs dens le neu eſt deſnoué:
En liberté maintenant me pourmaine.

Pourtant ſi j'ai faſché la Court Romaine,
Entre meſchans ne fus onc alloué:
De bien-famez j'ai hanté le dommaine:
Mais en priſon pourtant je fuz cloué.

Car auſſi toſt que fus deſadvoué
De celle là, qui me fut tant humaine,
Bien toſt après à ſainct Pris fuz voué,
Voilà comment fortune me demaine.

J'euz à Paris priſon fort inhumaine:
A Chartres fuz doucement encloué:
Maintenant vois où mon plaiſir me maine,
C'eſt

(1) Marot ſortit de priſon au printems de l'an 1526. Voyez la préface ſur cette année.

C'eſt bien, & mal, Dieu ſoit de tout loué.

Au fort, Amis, c'eſt à vous bien joué,
Quand voſtre main hors du per me rameine
Eſcrit, & fait d'un cueur bien enjoué,
Le premier jour de la verte Semaine.
En liberté.

LXVIII. RONDEAU.

L'adieu de France à l'Empereur. (1)

1540.

ADieu Ceſar, Prince bien fortuné
De vray honneur par vertu couronné
Adieu le chef de la noble toiſon,
Au departir de la propre maiſon,
Dont le bon Duc ton grand ayeul fut né. (2)
Quand je t'auray cent fois adieu donné,
Et

(1) Au ſortir de Paris, le Roy François I. accompagna l'Empereur juſqu'à St. Quentin, & ſes deux fils juſqu'à Valenciennes, & de plus il lui accorda le paſſage & des vivres pour mille hommes des troupes d'Italie qu'il faiſoit venir aux Pays-bas.

(2) Philippe le bon Duc de Bourgogne, qui inſtitua l'ordre de la Toiſon d'or, étoit Prince du ſang & premier Pair de France; il étoit arriere-petit-fils du Roy Jean. On peut voir ſa généalogie dans l'hiſtoire de la Maiſon de France, ſoit dans celle de Meſſieurs de Sainte-Marthe, ſoit dans celle du Pere Anſelme augmentée par M. du Fourny & par le Pere Simplicien Auguſtin dechauſſé, & Religieux qui joint un grand ſavoir à beaucoup de douceur & de modeſtie; choſe rare dans un ſavant. Ce ſont gens ordinairement peu liants & peu ſociables.

Et à grand dueil des yeux abandonné,
Le cueur fera pour toy ſon oraiſon
Adieu.
Le ſuppliant qu'un jour jà ordonné
Te voye icy des tiens environné:
J'entens des tiens, qui ſont miens par raiſon.
Or j'attendrai ceſte heureuſe ſaiſon,
En grand deſir que tu ſois retourné,
Adieu Ceſar.

LXIX. RONDEAU.

Vers affichez à Paris quand Beda fut forbanny voulans eſmouvoir le peuple à Sédition contre le Roy.

AU feu, au feu, ceſte hereſie
Qui jour & nuyct trop nous bleſſe
Doys-tu ſouffrir telle moleſte
Saincte Eſcriture & ſes Edictz
Veulx tu bannir ſcience parfaicte
Pour ſouſtenir Lutheriens mauldictz?
Crains-tu Dieu, qu'il le permette
Toy & tes biens qui ſont fleuris
Face perir?
Paris, Paris, fleur de nobleſſe,
Souſtiens la Loy de toy qu'on bleſſe,
Ou aultrement fouldre & tempeſte
Cherra ſur toy, je t'en advertys:
Prions tous le Roy de gloire
Qu'il confonde ces heretiques maulditz
Afin qu'il n'en ſoit plus memoire
Non plus que des aux pouriez.
Au feu, au feu, c'eſt le repaire
Faictz en juſtice, Dieu l'a permys.

LXX. RONDEAU.

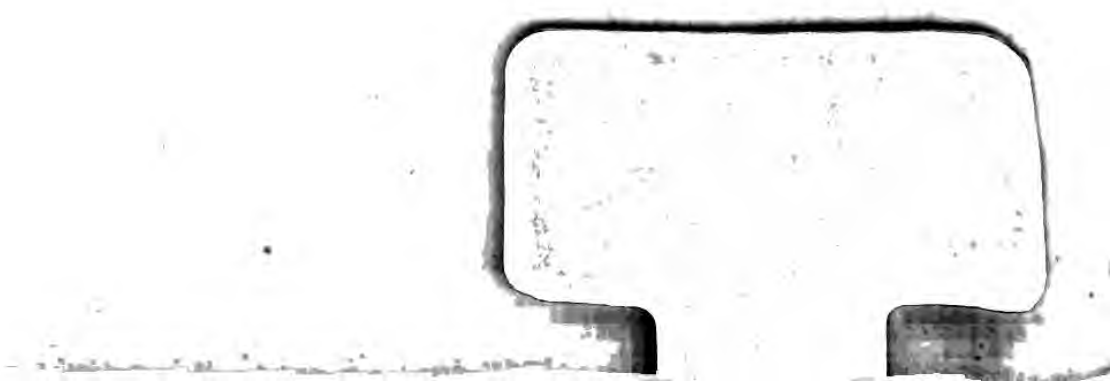
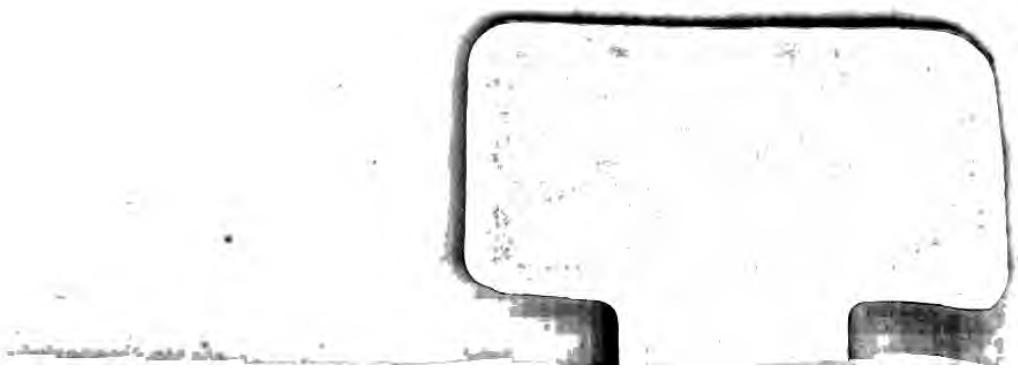
Reſponſe de Clement Marot à l'eſcripteau cy-deſſus.

EN l'eau, en l'eau ces fols ſeditieux
Leſquels en lieu des divines paroles
Preſchent au peuple ung tas de monopoles
Pour eſmouvoir debatz contentieux.
Le Roy leur eſt ung peu trop gratieux:
Que n'ha-il mis à bas ces teſtes folles
En l'eau.
Ils aiment tant les vins delicieux
Qu'on peult nommer cabaretz leurs Eſcholes,
Mais refroidir fauldroit leurs chauldes colles
Par le rebours de ce qu'ils aiment mieulx
En l'eau.

DIXAIN SUR LE MEME SUJET.

AU feu, en l'eau, en l'air ou en la terre
Soient pris & mis ces fols predicateurs
Qui vont preſchant ſédition & guerre
Entre le peuple & les bons précepteurs:
Ils ont été trop long temps ſeducteurs,
Et mis le monde en trouble & deſarroy,
Mais Dieu de grace, ha voulu que le Roy
Aye entendu leur ſophiſtic parler,
Qui les fera punir ſelon la Loy
Au feu, en l'eau, en la terre ou en l'air.

Fin du Tome II.

42630280

92/30280